This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

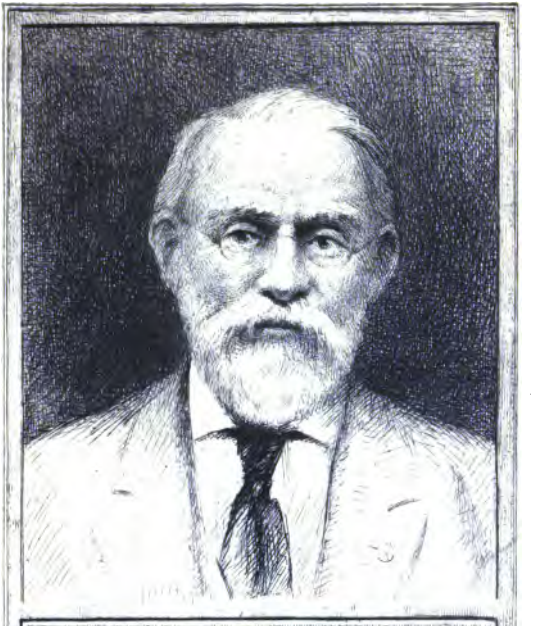
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Z
1007
.F584



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JANVIER, FEVRIER, MARS,
MDCCLXX.
TOME TRENTE ET TROISIEME.
PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXX.

Denning
Gottschalk
11-27-29
39327

TABLE DES ARTICLES

ART. I. MEMOIRES DE LITTERATURE *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tome XXXII. Troiſième Extrait. . . pag. 1.

II. LES DEUX AGES DU GOÛT & DU GENIE FRANÇOIS *&c.* par Mr. DE LA DIXMERIE. Second Extrait. . 24.

III. RECHERCHES SUR L'ORIGINE ET L'HISTOIRE DES LOIX CIVILES DES PROVINCES-UNIES &c. par Mr. VAN DE SPIEGEL. . 42.

IV. DICTIONNAIRE DE L'ELOCUTION FRANÇOISE. 48.

V. LA PEINTURE, *Poëme par Mr.* LE MIERRE. . 65.

VI. LE SAGE DANS LA SOLITUDE. . . . 85.
VII. LETTRES MORALES SUR LE BONHEUR, IIIe & IVe Parties. . . . . 91.
VIII. LES NUITS D'YOUNG, *traduites par Mr.* LE TOURNEUR, Second Extrait. . . 105.
IX. L'ENFANT BIEN CORRIGE'. . . . . 121.
X. MELANGES DE LITTE'RATURE ORIENTALE, traduits par Mr. DE CARDONNE. 129.
XI. LETTRES DE QUELQUES JUIFS *Portugais & Allemands à Mr.* DE VOLTAIRE. . 157.
XII. NOUVELLES LITTERAIRES. 188.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JANVIER, FEVRIER, MARS,
MDCCLXX.

ARTICLE PREMIER.

MEMOIRES DE LITTERATURE, tirés des Regiſtres de L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET

BELLES LETTRES &c. TOME XXXII. &c.

Troisième Extrait.

LE Discours de Mr. DE CHABANNON sur *Pindare* & la Poésie Lyrique, que nous avons abrégé dans notre précédent Extrait, en conservant autant qu'il se pouvoit les expressions de l'Auteur, nous a menés un peu trop loin, pour que nous ayons pu rendre compte, comme nous nous l'étions proposé, de la Traduction de quelques Odes du Poëte Grec, à laquelle on a vu que ce Discours servoit en quelque sorte d'introduction. Les Odes traduites par le savant Académicien, sont au nombre de quatre, savoir la septième Olympique, & les trois premières Pythiques. Mr. DE CHABANNON a soin de faire connoître, dans un Avant-propos, le sujet de chaque Pièce, d'en exposer le plan & la marche, d'indiquer les rapports souvent éloignés, presque imperceptibles

&

& toujours très difficiles à saisir, qu'ont entr'eux les différens objets que le Poëte y présente tour à tour, & qui tant par leur nombre que par leur variété font perdre de vue le sujet principal. Le Traducteur revient encore sur tous ces points dans des notes, destinées, en outre, à rendre plus sensibles les beautés de l'original, à expliquer quelques passages obscurs ou difficiles à entendre, & à justifier la manière dont il les a traduits. Il parle aussi des difficultés que présente la traduction d'un Poëte tel que Pindare, & il en parle en homme qui les a bien senties; on verra qu'il ne les a pas moins bien surmontées, & l'on souhaitera, qu'animé par le succès, il continue sans se rebuter la tâche qu'il a eu le courage de s'imposer. Ce sera un service important qu'il rendra à notre Littérature. Nous nous bornerons, pour justifier ce que nous annonçons, & donner au moins une légère idée de la manière du Poëte & de son Traducteur, à mettre sous les yeux de nos Lecteurs quelques morceaux tirés des Pythiques.

Elles ſont toutes trois deſtinées à chanter les victoires remportées dans la courſe des chars & des chevaux, par Hiéron Roi de Syracuſe.

Le début de la première paroît à Mr. DE CH. de la plus grande beauté. Le Poëte y célèbre les charmes & les effets puiſſans de l'harmonie. „ Tréſor d'A-„ pollon & des Muſes, *dit-il*, ſoutien „ de leur art, Lyre dorée, toi qui rè-„ gles la marche par qui s'ouvre nos fê-„ tes, toi à qui le concert des voix „ obéit, lors qu'ébranlée une fois, tu fais „ retentir le prélude des hymnes, qui „ conduiſent le chœur, tu éteins les „ traits de la foudre que des feux éter-„ nel embrâſent : le Souverain des oi-„ ſeaux, l'Aigle s'aſſoupit ſur le Sceptre „ de Jupiter, ſon aile rapide des deux „ côtés s'abaiſſe : un nuage ſombre ré-„ pandu ſur ſon bec recourbé, eſt le „ ſceau dont tu fermes doucement ſa „ paupière ; dominé par tes ſons il dort, „ & ſon dos humide ſe ſoulève : Mars „ impétueux quitte les armes & ſe laiſſe „ réjouïr par tes chants : tes traits que „ di-

„ dirige l'art des Muſes & du fils de La-
„ tone, charment l'intelligence des
„ Dieux.

„ Tout ce que Jupiter n'a point ai-
„ mé ſur la terre & dans l'immenſité
„ des mers, redoute le chant des Pié-
„ rides. Tel eſt cet ennemi des Dieux,
„ Typhon aux cent têtes, courbé au
„ fond du Tartare: la Cilicie l'a nourri
„ dans un antre fameux: aujourd'hui
„ les rivages de Cumes & la Sicile op-
„ preſſent ſa poitrine hériſſée: l'Etna
„ l'écraſe; le blanc Etna, colonne du
„ Ciel, éternel nourricier des neiges &
„ des frimats, dont l'abîme vomit des
„ ſources ſacrées d'un feu inacceſſible:
„ ces fleuves brûlans ne ſemblent, dans
„ l'éclat du jour, que des torrens de fu-
„ mée rougis par la flamme. Dans l'ob-
„ ſcurité, c'eſt la flamme elle-même,
„ toute étincelante, qui roule des ro-
„ chers qu'elle fait tomber avec fracas
„ ſur la profonde étendue des mers. Ty-
„ phon, ce reptile énorme, pouſſe ces
„ ſources embraſées. O prodige dont
„ la vue & le récit étonnent! il eſt at-

„ taché au pied & au sommet ombragé
„ de l'Etna, le roc sur lequel il est éten-
„ du pénètre son dos & le déchire.“

On trouve ces mêmes morceaux traduits par Mr. *de Marmontel*, dans sa *Poétique*, T. 2d. p. 431 & *suiv.* ils y sont accompagnés d'une analyse de l'Ode entière, dans la vue de faire connoître la marche, la méthode & les écarts de Pindare. En rapprochant l'une de l'autre les deux Traductions, on y apperçoit quelques différences par rapport à la forme, plus que par rapport au fond, & d'ailleurs peu essentielles. Les réflexions & le jugement des deux habiles Traducteurs en présentent de plus grandes. Il pourroit être utile de les comparer; mais nous ne saurions nous y arrêter, & nous passons à la seconde Ode. Ce n'est pas celle dont la Traduction a le moins coûté à Mr. DE CH. Il s'y est permis quelques libertés dont il rend compte dans l'Avant-propos, qui mérite bien d'être lu en entier. Il contient, outre l'exposition du sujet de la Pièce, de très bonnes réflexions sur la manière de tradui-

duire des Ouvrages de tout genre, & ſur-tout des Ouvrages tels que ceux de Pindare.

La victoire de Hiéron aux Jeux de Delphes, eſt l'occaſion plutôt que le ſujet de cette Ode. Le Poëte y donne à ſon Héros quelques éloges peu délicats, & qui, au moins dans la traduction, paroiſſent trop intéreſſés; puis il ſe jette ſur Bachylide ſon émule en Poéſie & ſon concurrent à la Cour de Hiéron. Il ne le nomme pas, mais il le peint ſous les traits de l'envieux & du calomniateur. Un fort long épiſode, où Pindare rappelle l'hiſtoire d'Ixion, n'eſt ſelon les Scholiaſtes & Mr. DE CHABANNON, qu'une inſinuation maligne contre Bachylide, dont la faveur le bleſſoit. Ce ſentiment aſſez vraiſemblable, ſans rendre la Pièce beaucoup plus intéreſſante pour nous, la rend au moins plus intelligible. L'hiſtoire d'Ixion eſt terminée par une moralité qui ramène le Poëte à ſon Héros.

„ Il eſt, *dit-il*, un Dieu qui con-
„ duit tout ſelon ſes volontés, ce Dieu

„ qui atteint l'aigle dans l'air & qui „ passe le dauphin dans les flots, brise „ l'orgueil d'un mortel superbe, & don- „ ne une gloire impérissable à ceux qui „ ne l'ont point imité .... C'est assez, „ évitons de médire, n'imprimons point „ de morsure cuisante; Archiloque (je „ le sais, quoi que né loin de lui), „ nourri dans la haine & fécond en pa- „ roles amères, est tombé dans l'indi- „ gence; c'est un destin préférable d'être „ riche & sage à la fois. „

„ Ton esprit généreux peut me pro- „ curer ce sort, Hiéron, toi qui règnes „ sur tant de Villes & sur un Peuple „ nombreux. S'il est quelqu'un qui „ avance que jamais dans la Grèce un „ mortel t'ait surpassé en richesses & „ en honneur, son esprit lâche & stu- „ pide lutte contre la vérité ....

„ La Jeunesse se plaît dans les com- „ bats; à cet age tu t'acquerrois une im- „ mortelle gloire, combattant tantôt „ parmi les bataillons, & tantôt au „ milieu des courfiers: aujourd'hui ta „ sagesse, fruit d'un âge plus avancé „ m'au-

„ m'autoriſe à achever ton éloge en le
„ rendant univerſel.

„ SALUT. Au delà des mers blan-
„ chies d'écume je t'envoie cet hym-
„ ne, comme on envoie de Phénicie
„ des effets dont on attend le prix. . . .
„ Hiéron! perſiſte à être ce que tu es,
„ ſauve toi des ridicules de l'imitation;
„ le ſinge beau pour des enfans, n'eſt
„ qu'un animal ridicule . . . . Les ca-
„ lomniateurs, nés avec l'inſtinct des
„ renards, ſont un mal inévitable &
„ nuiſible à deux perſonnes à la fois:
„ mais quel fruit leur revient-il de leur
„ malice? . . . . Le fourbe eſt ſans cré-
„ dit auprès des hommes vertueux,
„ mais il embarraſſe par des doutes l'a-
„ veugle multitude, qu'il flatte & qu'il
„ careſſe. Loin de moi ces baſſeſſes,
„ j'aimerai celui qui m'aime, je haïrai
„ mon ennemi, & le pourſuivant com-
„ me un loup, je le rechercherai ça
„ & là dans les ſentiers détournés".

Mr. DE CHABANNON veut qu'on ne regarde cette traduction, que comme une de ces verſions littérales dont on

accompagne un texte obscur & difficile. Juger Pindare, dit-il, d'après cette esquisse informe, ce seroit juger d'un homme sur son squelette. Faire naître de cette traduction même les vers les plus sonores & les plus harmonieux, seroit l'unique façon de faire rendre au Poëte Grec les honneurs qu'il mérite. C'est à quoi le savant Académicien ne se flatte pas d'avoir réussi, dans la traduction en vers qu'il a faite de cette Ode & de la suivante; mais il espère qu'on y retrouvera cette substance poétique, qui travaillée par de plus habiles mains, dit-il modestement, eût produit des beautés qu'il conçoit, mais qu'il n'a pu rendre. C'est aux Lecteurs à juger, & pour qu'ils puissent plus aisément comparer les deux versions, nous allons leur remettre sous les yeux, un ou deux de ces mêmes morceaux qu'ils viennent de voir en prose.

Grand Dieu, dont la bonté se plaît à nous instruire,
De ces événemens tu lias le tissu.
Avant l'ordre des temps ton esprit a conçu
Ce que le temps lui même à nos yeux doit produire.

L'ai-

L'aigle qui se déploie aux vastes champ de l'air,
N'ose égaler son vol à ton vol plus rapide.
Tu passes le dauphin, quand, plus prompt que
l'éclair,
Il divise, en fuyant, l'onde vague & fluide.
Souffrirois-tu, Grand Dieu! qu'un mortel insolent
Dans des fers odieux tint l'innocence esclave?
Fais plier ce roseau qui s'élève & nous brave,
Et soutiens la vertu qui se courbe en tremblant.

Que dis je... la prudence arrête ma colère,
Et prévient de mon cœur l'aveugle emportemens;
Archiloque autrefois a payé chèrement
Le plaisir d'exercer une censure amère.
Hiéron defends toi des mortels envieux;
Fais rentrer dans la nuit la calomnie obscure:
Que le Trône des Rois, comme celui des Dieux,
Ne soit jamais souillé de son haleine impure;
Grand Prince, ton exemple est devenu ta loi,
Reste toujours le même & sois semblable à toi.

Des calomniateurs le trait inévitable,
Blesse du même coup deux mortels à la fois;
Le Ciel qui les forma, fit leur ame semblable,
A l'instinct des renards, tristes hôtes des bois:
Mais que peut contre moi leur inutile rage!

La troisième Ode Pythique a présenté à l'habile Traducteur des difficultés d'un

d'un autre genre, que la ſeconde. „ On y trouve moins, *dit-il*, que dans beaucoup d'autres de Pindare, le déſordre, les écarts, les figures hardies, les peintures fortes & animées, & enfin tout le preſtige de la fureur poétique familier à cet Auteur, & qui caractériſe ſes Ecrits. Ici il eſt moins livré à l'inſpiration, &, plutôt facile qu'impétueux, il ſatisfait plus qu'il n'étonne. S'il eſt dangereux d'imiter ce Poëte dans ſes licences les plus hardies, il ne l'eſt pas moins, pour un Traducteur ſur-tout, de redeſcendre avec lui, à un ſtyle plus modéré. La magie de l'enthouſiaſme élève & ſoutient celui qui traduit; il eſt au deſſous de ſon modèle, mais il plane encore: dans un ſtyle plus humble rien ne l'échauffe ni ne l'anime, & réduit à meſurer froidement ſon vol ſur celui qui le guide, s'il manque le niveau, il touche la terre. Mais quelle difficulté n'y a-t-il pas à garder ce juſte & ſage milieu, à transporter dans une Traduction l'élégante ſimplicité du Texte, ſur-tout quand l'Ouvrage vuide d'intérêt, n'offre

fre au cœur rien qui le remue, ni à l'eſprit rien qui l'éclaire ".

C'eſt là relativement à nous, comme on l'a déjà dit, le vice fondamental des Ouvrages de Pindare, & il devient plus ſenſible quand le coloris poétique eſt moins brillant. Sous une ſurface moins riche, la ſtérilité du fonds ſe fait remarquer davantage. „ Ces difficultés, *ajoute* M. DE CH. ont été d'autant plus grandes pour moi, que j'ai tenté cette fois ce que d'abord j'avois jugé impoſſible, de traduire en ſtrophes égales & régulières. La ſtrophe & l'anti-ſtrophe, dans Pindare, ſont de treize vers chacune; l'épode eſt de quinze vers: les unes & les autres, dans ma Traduction, ſont réduites uniformément au nombre de douze vers... tous reſſerrés dans la même meſure ". On ſent aſſez que le Traducteur n'a pu remplir cette tâche, ſans s'écarter quelquefois du Texte; mais il le rétablit dans une Traduction en proſe, où il a préféré l'exactitude littérale à la richeſſe des expreſſions & à l'abondance de l'harmonie.

„ Nous

Nous mettrons tout à l'heure les Lecteurs en état de juger de l'execution, en leur préſentant quelques ſtrophes de l'une & de l'autre Traduction. Il faut auparavant dire un mot du ſujet de l'Ode. Selon le titre c'eſt la victoire remportée aux Jeux de Delphes par le courſier de Hiéron. Le Poëte la touche en effet en paſſant dans la onzième ſtrophe, mais tout le reſte eſt amené par la maladie dont ſon Héros étoit attaqué.

„ Si ma bouche, *dit-il en débutant*, ſi „ ma bouche oſoit devenir l'interprète „ des ſentimens communs, je ſouhai„ terois que Chiron, fils puiſſant de Sa„ turne & de Philyre, Centaure ſauva„ ge, mais ami des humains, vécût en„ core & régnât dans les vallées du Pé„ lion, tel qu'autrefois il y élevoit l'en„ fance d'Eſculape: Eſculape, ce Héros „ habile à calmer nos douleurs & à diſſi„ per nos maux ". Le nom d'Eſculape rappelle au Poëte l'Hiſtoire de ce Dieu de la Médecine, celle de ſa naiſſance miraculeuſe, des prodiges qu'il opéra,

„ cel-

celle de la résurrection d'Hippolyte qui attira sur lui les foudres de Jupiter. Il présente tous ces objets, dans une assez longue digression, terminée par cette moralité. „ Mortels connoissons nous, & „ ne demandons aux Dieux que ce qui „ est conforme à nos destins: mon „ ame ne t'égale point aux immortels! „ & mesure tes desseins à tes forces". Après quoi, il revient assez brusquement au Centaure, & de lui à Hiéron. „ O si le sage Chiron habitoit encore ses „ antres, si la douceur de mes hymnes „ avoit pour lui quelques charmes, j'ob„ tiendrois qu'il s'offrît pour le salut du „ Héros, ou qu'il me procurât le minis„ tère du Dieu fils de Latone & de Jupi„ ter. Ensuite, monté sur un vaisseau „ je fendrois la mer d'Jonie, voguant „ vers l'Aréthuse & vers cet habitant „ d'Etna, qui règne dans Syracuse, Mo„ narque doux à ses sujets, favorable „ aux vertus, & admiré des étrangers „ qu'il accueille en père. O s'il me „ voyoit paroître, ayant franchi pour „ lui les mers, & lui apportant, par un

„ dou-

„ double tribut, le don précieux de la „ ſanté, & cette Hymne Pythique, nou- „ vel honneur ajouté aux couronnes „ que *Phérénice*, ſon courſier, a rempor- „ tées dans Cirrhe, je brillerois devant „ lui d'un éclat plus perçant que celui „ des aſtres! Du moins j'adreſſerai mes „ prières à Cybèle, reſpectable Déeſſe, que „ les Vierges Thébaines, raſſemblées „ dans la nuit, invoquent avec Pan, „ près du lieu que j'habite ". Le Poëte offre enſuite pour conſolation à ſon Héros, ces maximes, anciennes, dit-il; *Pour un bien que les Dieux nous font goûter, ils nous font ſouffrir deux maux: ſupporter le malheur avec décence, n'eſt pas le propre d'un eſprit faible: le Sage déguiſe ſes revers, & ne laiſſe voir que les côtés avantageux de ſa fortune.* Il lui cite l'exemple de Cadmus & de Pélée, qui reçurent avec une égale tranquillité d'ame, les faveurs des Dieux & les calamités qui fondirent ſur eux. Il revient à des moralités, & finit par cette ſentence qui n'eſt pas tout à fait déſintéreſſée. „ Neſ- „ tor, & Sarpédon, Roi de Lycie, doi- vent

„ vent l'honneur d'être connus, aux „ vers harmonieux que les Poëtes ont „ enfantés: les chants célèbres donnent „ aux vertus le prix de l'immortalité: „ mais ce prix glorieux peu de mortels „ savent le dispenser". Ce passage nous en rappelle un d'Horace, qui a bien l'air d'en être une imitation:

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi; sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.
Paulum sepultæ distat inertiæ
Celata virtus: Hor. Od. L. IV. Od. 9.

Voilà qui suffit pour faire connoître & la marche du Poëte, & la version de son Traducteur. On a vu dans notre précédent Extrait que *Rousseau* a imité la première dans son Ode à M. le Comte du Luc: il est aisé, d'après l'analyse que nous venons de donner de la Pièce de Pindare, de comparer l'une avec l'autre.

Nous n'avons cité aucune des notes dont Mr. DE CHABANNON a accom-

pagné ſa Traduction; nous en trouvons une qui nous paroît intéreſſante ſur un endroit de cette Ode où Pindare dit qu'Eſculape guériſſoit les malades par *des chants harmonieux* ? „On penſe communément, *dit là deſſus le ſavant Traducteur*, que ces mots déſignent un effet de magie, un enchantement; mais un Médecin habile que j'ai conſulté ſur ce paſſage, & qui eſt également verſé & dans la Langue des Grecs, & dans les traitemens qu'ils employoient auprès des malades, m'aſſure que la Muſique étoit un des remèdes dont ils faiſoient uſage pour les douleurs du corps &, à plus forte raiſon, pour les vapeurs mélancoliques: il trouve rapporté dans Galien, *de Sanitate tuenda*, qu'Eſculape employoit l'harmonie ſeule dans les maladies ardentes, qui tiennent aux paſſions de l'ame: c'eſt à cette pratique, dit-il, que Pindare fait alluſion. Peut-être ſera-t-on plus ſurpris d'apprendre, par le témoignage de *Cælius Aurelianus*, & par celui de *Soranus*, que la Sciatique ſe guériſſoit par le ſon de la flûte: on appro-

prochoit cet inſtrument de la partie malade; cette partie frémiſſoit & palpitoit tant que la flûte rendoit des ſons, & cette palpitation adouciſſoit la douleur. Cette méthode de guérir s'appelloit, *decantare loca dolentia*".

Il ne nous reſte, pour terminer cet article, qu'à citer quelques ſtrophes de la Traduction en vers.

Digne objet des chants de ma lyre!
Fils de Saturne & de Philyre!
Chiron! ſecourable aux humains,
Que ne peut ma voix ſouveraine,
Soumettant la mort qui t'enchaîne,
Te rendre à tes premiers deſtins.
Tel qu'autrefois dans les lieux ſombres,
Où Pélion étend ſes ombres,
On te vit par de longs travaux,
D'Eſculape inſtruire l'enfance,
Et lui transmettre la Science,
Qui ſoulage & guérit nos maux.

. . . . . .
. . . . . .

O Chiron! ô divin Centaure!
Que n'es-tu parmi nous encore,
Prêt à ſoulager nos beſoins!

Admis dans ton antre ſauvage,
Que ne puis-je t'offrir l'hommage,
D'un Art que cultivent mes ſoins!
J'irois, guidé par l'eſpérance,
T'expoſer la longue ſouffrance,
D'un Prince cher à ſes ſujets;
Et ſur les plaines d'Amphitrite,
Conduit vers les lieux qu'il habite,
Le rendre à leurs communs ſoubaits.

Champ fortuné de l'Aréthuſe,
Tu devrois aux ſons de ma Muſe,
Les jours d'un Roi ſi glorieux.
Peuples que régit ſa ſageſſe,
Votre voix publieroit l'adreſſe,
De ſes courſiers victorieux.
Chargé de ce double meſſage,
J'apparoîtrois ſur ce rivage,
Comme l'étoile du matin,
Qui diſſipant la nuit obſcure,
Offre aux yeux le brillant augure,
D'un jour plus pur & plus ſerein.

Du moins à la divine Rhée,
Dans les murs de Thèbe adorée,
J'adreſſerai mes vœux touchans.
O toi! Monarque déplorable,
Oppoſe un cœur inaltérable.

A la rigueur de tes tourmens.
Un bien que le Ciel nous diſpenſe,
Toujours s'achète & ſe compenſe,
Par l'épreuve de pluſieurs maux;
Et ce décret irrévocable,
Contre le malheur qui l'accable,
Affermit l'ame du Héros.

. . . . . .
. . . . . .

La voix des Poëtes célèbres,
A tiré du ſein des ténèbres
Le vieux Neſtor & Sarpédon.
C'eſt de ce témoignage illuſtre,
Que la vertu tient tout ſon luſtre;
Mais peu de mortels inſpirés,
Peuvent jouir de l'avantage,
De ſauver du commun naufrage,
Les Héros qu'ils ont célébrés.

Il ne nous eſt pas poſſible de nous étendre ſur les Mémoires contenus dans le reſte de ce Volume. Les Savans, que les objets ſur leſquels ils roulent peuvent intéreſſer, verront par les titres que nous en allons indiquer, & par les noms de leurs Auteurs, ce qu'ils ſont en droit d'en attendre.

Deſcription du Golfe d'Ambracie, où s'eſt donnée la Bataille d'Actium. Recherches géographiques ſur l'Ile de Cypre. Recherches Géographiques concernant l'expédition de l'Empereur Héraclius en Perſe. Recherches Géographiques & Hiſtoriques ſur la ſérique des Anciens. Limites du monde connu des Anciens au delà du Gange. Il eſt preſque ſuperflu d'ajouter que l'on eſt redevable de ces cinq Mémoires au célèbre M. D'ANVILLE, leurs titres l'indiquent ſuffiſamment. *Le Périple de l'Euxin, tel qu'on peut préſumer que Salluſte l'avoit décrit vers la fin du* 3me. *Livre de ſon Hiſtoire, rétabli ſur les fragmens qui nous en reſtent, à l'aide des anciens Ecrivains que Salluſte a pu conſulter, & de ceux qui ont eu ſon Ouvrage entre les mains,* 1e. *Partie, par* Mr. le Préſident DE BROSSES. *Mémoire ſur la poſition, l'origine, & les anciens monumens d'une Ville de la Gaule Narbonnoiſe appelée* Glanum Livii, *par* M. MENARD. *Remarques ſur quelques Médailles publiées par différens Auteurs,* par Mr. l'Abbé BARTHELEMY. *Diſſertation ſur l'Ere de Céſarée*

rée du Liban & sur les honneurs rendus à Alexandre le Grand. Dissertation sur les Eres de la ville de Leucas en Célésyrie. Dissertation sur l'Ere d'Anazarbe; 13me. 14me. & 15me. *Supplémens aux Dissertations du Cardinal Noris sur les Epoques des Syro-Macédoniens*, par M. l'Abbé BELLET. *Explication d'un bas relief Egyptien, & de l'inscription Phénicienne qui l'accompagne*, par M. l'Abbé BARTHELEMY. *Mémoire sur quelques anciens Monumens du Comtât Venaissin*, par Mr. MENARD. *De la Gravure des anciens*, par M. le Comte DE CAYLUS. *Réflexions sur l'évaluation de nos Monnoies & de nos Mesures*, par Mr. BONAMY.

ARTICLE SECOND.

LES DEUX AGES DU GOÛT & DU GENIE FRANÇOIS sous LOUIS XIV. & sous LOUIS XV. &c.

Second Extrait.

A la troupe des Poëtes succéda celle des Orateurs. Du côté de nos Antagonistes on voyoit s'élever *Bossuet* & *Flechier*, comme deux Géans au milieu d'une troupe d'hommes ordinaires: mais tous deux ne se ressembloient pas; le Génie exhortoit ses élèves à penser, à voir comme le premier; à méditer, à écrire comme le second. Les *Mascaron*, les *la Rue*, & plus encore *Bourdaloue* & *Massillon*, étoient pour nos modernes des rivaux très redoutables. „ *Sénaut*, qui fut le précurseur de Bourdaloue & de la véritable éloquence de la Chaire; *Cheminais* qui intéressa le cœur plutôt qu'il

qu'il n'étonna l'eſprit; *la Roche* qui occupa ſouvent l'un & l'autre: tous ces différens perſonnages annonçoient que le Génie de l'Eloquence avoit été fructueuſement invoqué dans le dernier Siècle". L'éloge qu'on fait ici du P. la Roche, n'eſt ſans doute motivé que par les louanges que lui donnoit Racine. Ce grand Poëte portoit l'enthouſiaſme jusqu'à dire, qu'il trouvoit plus de beautés dans les Sermons de ce Prédicateur que dans ſes propres Ouvrages, mais ce jugement fait moins d'honneur à ſon goût qu'à ſa piété. La foule des Orateurs modernes ne le cédoit point quant au nombre à celle qui lui étoit oppoſée. „ Au reſte les notres n'imitoient leurs prédéceſſeurs que dans la diviſion, peu néceſſaire, de leurs diſcours. — Mais on y ſemoit plus de diſcuſſions que de morale, plus de raiſonnemens que d'onction. — On admiroit ſouvent le Philoſophe; mais on oublioit le Théologien &c". Maſſillon, Cheminais, & Bourdaloue, blâmoient leurs ſucceſſeurs d'avoir oſé franchir certaines limites; mais ils s'en

excuſèrent ſur la différence des temps, & ſoutinrent qu'il falloit des ornemens à des eſprits devenus délicats; des raiſonnemens & de la Philoſophie dans un Siècle où chacun ſe pique de raiſonner, & s'arroge le titre de Philoſophe. Ces raiſons parurent aſſez plauſibles. Cependant on jugea qu'il eût mieux valu ramener le Siècle au ton du genre, que de plier le genre au ton du Siècle". L'uſage de payer aux Souverains & à quelques perſonnes célèbres un tribut d'éloges après leur mort, eſt encore un vaſte champ pour l'éloquence de la Chaire: le parallele des Chefs d'Oeuvres que les deux Siècles ont produit dans ce genre fournit à l'Auteur les réflexions ſuivantes, énoncées dans une de ſes notes. „ Tout a ſon terme, & la Nature a poſé des bornes pour les efforts du génie comme pour ceux du conquérant. Il eſt un point que ni l'un ni l'autre ne peuvent paſſer. Les grands Orateurs du dernier Siècle ont atteint le ſublime de l'art. Il n'eſt reſté à leurs ſucceſſeurs que l'eſpoir d'y atteindre comme eux. Qu'ils

Qu'ils y parviennent, c'eſt ne faire que ce qui a été fait. C'eſt faire beaucoup, je l'avoue; mais le public en eſt peu frappé. Il eſt accoutumé aux prodiges. De-là, ces comparaiſons le plus ſouvent injuſtes & toujours décourageantes. On ſait d'ailleurs, que le grand nombre d'excellens Ouvrages dans un genre, eſt un obſtacle à de nouvelles productions de la même natute. La ſomme des idées n'eſt point inépuiſable, & le rapport des ſujets contribue encore à la reſtraindre. Eſt-il rien qui reſſemble plus à un guerrier qu'un autre guerrier? à un ſage qu'un autre ſage? Le plus ſouvent ils ne diffèrent que par des nuances, & l'on exige des traits abſolument nouveaux. Telles ſont les difficultés que trouvent aujourd'hui à combattre nos Orateurs. Notre Siècle en a vu quelques-uns lutter contre elles avec avantage". On cite avec éloge dans le corps de l'Ouvrage, l'Oraiſon funèbre de *Villars*, celle de Madame *Henriette*, celle du Duc *de Bourgogne*, & enfin celle qu'a com-

composé Mr. de *Lomenie de Brienne*, pour M. le Dauphin.

Les Orateurs du Barreau suivoient les Orateurs de la Chaire. Ceux du dernier Siècle citoient Homère & Virgile à propos de *coutume* & de *franc-aleu*, & souvent faisoient taire *Justinien* pour laisser parler *Ovide*. On vit le Génie rayer lui même ces citations des discours de *le Maître* & de *Patru*. L'Eloquence de nos contemporains étoit moins couverte d'ornemens étrangers; mais les beautés dont elle brilloit lui étoient propres. On conseille à quelques uns d'entr'eux „ d'estimer & de cultiver la Littérature, sans laquelle on ne peut être précis dans ses idées, ni éloquent dans ses discours ". Ce fut un des avantages de l'illustre *Daguesseau*, que les modernes réclamoient pour leur Chef, & qui étoit également réclamé par les anciens.

Alors s'avancèrent les Athlètes, qui au jugement de l'Académie avoient remporté le prix de l'Eloquence dans le Siècle

Siècle paſſé. Le fonds de leurs diſcours intéreſſa peu le tribunal, & la forme répondoit communément au fond. Ils ne tinrent pas contre les Eloges de *Maurice*, de *Sulli* & de *Deſcartes*. „ Le Dieu félicita l'Académie de s'être ainſi rectifiée en ne propoſant que des ſujets dignes d'elle.—Il approuva encore plus le changement arrivé dans la formule des Diſcours de réception, ou plutôt de ce que cette formule ne ſubſiſtoit plus. — On voit enfin que les avantages furent compenſés. Le tribunal jugea que nous avions plus que réparé nos pertes par de nouvelles acquiſitions". Quelques préceptes furent joints à cette déciſion, le Génie défendit ſur-tout à ceux qui viſoient à la haute Eloquence de faire trop ſouvent parler l'eſprit.

„ Je vis s'avancer de part & d'autre en tumulte une foule de Métaphyſiciens & de Moraliſtes. Ceux qui faiſoient le plus de bruit, étoient quelques Auteurs de controverſe. Mais le Dieu leur impoſa ſilence". Il ne voulut recevoir des mains de *Nicole* que ſes *Eſſais de Morale*;

il

il n'accepta les *Lettres Provinciales*, que comme d'ingénieuſes Satyres. „ Notre Siècle offroit moins de Controverſiſtes, ou plutôt ils avoient moins fixé l'attention du Siècle. Mais la Métaphyſique étoit dans toute ſa vigueur ". *Bayle* trouva parmi nos contemporains & de nouveaux doutes & de nouvelles découvertes. „ Il croyoit ſon Dictionnaire le plus hardi monument de littérature & d'érudition qui exiſtât parmi nous. Il ceſſa de le croire a l'aſpect d'un autre Ouvrage du même genre, plus étendu, plus varié, plus utile quand il ne risque pas d'être dangereux &c ". On parla des leçons qu'un aveugle venoit de donner au monde politique: *Fénelon* jugea qu'à certains égards la morale pouvoit faire le pendant de la ſienne; mais pourſuivit-il, j'eûſſe peut-être diſpoſé autrement l'ordonnance du tableau. L'Auteur de Beliſaire, ſuivant Mr. DE LA D. auroit pu mieux combiner ſon intrigue, & varier davantage ſes ſituations. Divers Ouvrages prouvèrent que l'eſprit

prit Philoſophique avoit gagné tous les états. Nos Moraliſtes étoient plus Philoſophes que leurs prédeceſſeurs, nos Philoſophes plus Moraliſtes. „ (1) Tout décèle une révolution dans les eſprits. On a long-temps reproché au François la frivolité de ſes goûts. Elle ne s'étend pas, du moins, jusques ſur ſon goût actuel de Littérature. L'Auteur veut inſtruire: le lecteur veut être inſtruit. Le genre le plus léger prend une ſorte de conſiſtance. Le genre profond devient plus moral & plus utile. Nous n'en ſerons pas cependant plus ſages; mais nous connoîtrons parfaitement la ſageſſe".

La foule des Hiſtoriens voulut s'approcher, celle de nos Romanciers la devança, ils ſoutinrent que l'imagination devoit précéder le jugement, & que d'ailleurs ils avoient fait preuve & de l'une & de l'autre. A l'inſtant *Calprenede*, & les *Scudéri* Frère & Sœur, produiſirent

(1) *Voyez Note 18.*

ferent les Romans de *Cyrus*, de *Caſſandre*, de *Cléopatre*, &c. „ Les incidens qu'ils renferment prouvèrent qu'en effet leurs Auteurs ne manquoient pas d'imagination; mais le nombre ſeul des Volumes annonça qu'ils manquoient de jugement". Le goût des Contes a prévalu de nos jours ſur celui de ces énormes Romans: on donna des éloges à pluſieurs de ces productions qui ſous une enveloppe brillante couvrent des verités utiles: on diſtingua ſur-tout *Zadig*, *Babouc* & *Memnon*. „ Et tes contes, me dit alors le Génie, qu'en feras-tu? Ce qu'il vous plaira, lui dis-je. Vous ſavez, ou peut-être vous ne ſavez pas, que je les fis uniquement parce qu'ils me furent demandés.... Il fit un ſigne, & il me ſembla que lui-même alors me les demandoit. Il eſt ſi facile, en pareil cas, de ſe faire illuſion! Au moins, ajoutai-je, n'eſpérez pas que je rende compte au public de l'accueil qu'ils vont recevoir. S'il m'eſt favorable, je ſuis aſſez Philoſophe pour le taire; s'il ne me l'eſt pas, je ne le

ſuis

ſuis point aſſez pour le dire . . . . . On trouva qu'en général ce genre avoit acquis plus de conſiſtance & de ſolidité, ſans rien perdre du côté de l'agrément & de l'intérêt. Nos Romans l'emportoient ſur ceux du dernier Siècle & par le nombre & par le mérite: mais diſoit le Génie, je crains que vos Romanciers ne deviennent à la fin trop Philoſophes, & vos Philoſophes trop Romanciers. Ce pronoſtic s'étendoit jusques ſur nos Hiſtoriens". Ici l'on caractériſe & l'on juge les Auteurs qui ſe ſont diſtingués dans cette claſſe nombreuſe. En condamnant le ſtyle de *Mézerai*, on loua ſon impartialité; on reconnut plus d'élégance au P. *Daniel*, mais on lui reprocha ſa prévention pour ſon Ordre. Les Auteurs de la nouvelle Hiſtoire de France, parurent la traiter d'une manière nouvelle, ils rectifioient leurs devanciers ſur bien des faits, & ſuppléoient à leur ſilence par des détails importans. Le Génie accueillit avec diſtinction un *Abrégé*, plus inſtructif que de longues Hiſtoires. Il faiſoit le même accueil à

celle d'un Héros qui se modela sur Alexandre, & à tant d'autres morceaux historiques, „ moins parce qu'ils étoient de la même main, que parce qu'ils sont de la même force ". L'Auteur n'oublie pas Mr. *Linguet* dans sa Note sur l'Histoire, mais il ne parle que de ses *Révolutions de l'Empire Romain*: il relève les paradoxes qu'on y avance, & conseille à l'Auteur de renoncer à la singularité. Ce conseil a été prévenu, mais sans doute que le *Seizième Siècle* n'avoit point paru encore; il eût prouvé à Mr. DE LA D. que celui qui en a fait l'histoire, mérite d'être placé au rang des meilleurs Ecrivains du nôtre.

Un Ouvrage qui ajouta à sa gloire & qui manquoit à celle du dernier Siècle, fut celui du Pline (1) moderne, qui bien supérieur à l'ancien, dévoile à nos yeux tous les secrets de la Nature. Le profond coopérateur (2) de cette vaste en-

(1) *Personne ne disputera ce titre à Mr. de Buffon.*

(2) Mr. *d'Aubenton.*

entrepriſe en partageoit avec lui le mérite. „ Il analyſoit en Phyſicien, ce que ſon Collègue développoit en Philoſophe. L'un tailloit le marbre de la ſtatue, l'autre étoit le Prométhée qui l'animoit".

Enfin après les preuves & les efforts des deux partis „ l'avantage reſta à celui des modernes, & ni l'un ni l'autre n'en parurent étonnés".

Les Erudits de part & d'autre ſe diſputoient vivement, mais presque tous étoient du dernier Siècle: on regarda leurs *In-folio*, comme une profonde carrière d'où l'on pourroit tirer les matériaux propres à élever plus d'un édifice utile & régulier.

Les Littérateurs ambitionnoient moins de fatiguer la mémoire que d'éclairer les talens; pluſieurs d'entr'eux tracèrent des préceptes utiles aux Orateurs, aux Poëtes & aux Peintres. „ Un homme illuſtre par ſon rang (1) y joignoit

(1) Mr. le Duc *de N* . . . . . .

joignoit des connoiſſances rares & un génie plus rare encore que toutes les connoiſſances. J'entendis le Dieu lui adreſſer ainſi la parole:

Dans la carrière poétique
Tu brillas dès tes jeunes ans:
Sur les pas de la politique
Tu ſais briller d'autres talens.
Enfant du Pinde & du Génie
Partage déſormais tes glorieux travaux,
Par de nouveaux Ecrits charme encore ta patrie
Par de nouveaux Traités aſſure ſon repos.

Il me parut enfin, que de nos jours il y avoit plus de lumières unies aux talens, & plus de vrais talens réunis aux lumières".

Les Aſtronomes, les Géomètres, les Méchaniciens, les Chymiſtes &c. parurent alors devant le Tribunal. *Descartes* reprocha à nos contemporains d'avoir abandonné ſon ſyſtême des Tourbillons, pour en adopter un autre qui n'eſt pas lui même ſans difficulté: il regrettoit qu'une femme illuſtre ſe déclarât en faveur de *Newton*, qu'il trouvoit

voit fort honoré d'avoir un pareil commentateur. Divers Savans modernes expoſèrent leurs ſyſtêmes & leurs travaux, & l'Aſtronomie parut être cultivée avec plus d'ardeur que jamais. Nos Géomètres rendoient juſtice aux découvertes de leurs prédéceſſeurs ; il ne leur étoit plus guère poſſible d'inventer, mais ils indiquoient la pratique de ce qui ne fut d'abord qu'un objet de ſpéculation. Pluſieurs d'entr'eux appliquoient efficacement la Géométrie à la Méchanique. „ Enfin l'on reconnut que ſi les Géomètres du Siècle paſſé avoient, à peu près, porté la Géométrie ſpéculative à ſa perfection, ceux du notre en avoient perfectionné l'uſage & l'utilité. Les Chymiſtes modernes étoient plus nombreux que leurs adverſaires, & leur aſſurance ne paroiſſoit pas uniquement fondée ſur leur nombre. La Chymie grace à leurs efforts parut avoir fait des progrès, que ſes inventeurs n'auroient pu prévoir.

Divers Phyſiciens des deux partis, cherchoient à développer le méchanis-

me du corps humain, à rétablir ſes reſſorts, à prévenir, ou plutôt à retarder ſa diſſolution: les notres achevoient ce que les premiers avoient ébauché, & laiſſoient à leurs ſucceſſeurs des lumières nouvelles.

„ A certaine diſtance du Tribunal, étoient aſſemblées deux troupes de Cenſeurs, qui examinoient tout & jugeoient en premier reſſort. Je reconnus les différens Journaliſtes François. Le judicieux & cauſtique *Salo*, réclamoit la gloire d'avoir inventé ce genre qui à fait tant d'imitateurs. Cette gloire ne lui fut pas diſputée. Il reprochoit en même temps à ſes ſucceſſeurs, d'avoir abandonné le ton qu'il avoit pris dans ſon début. Peut-être, leur diſoit-il, auriez vous eu moins d'amis; mais à coup ſûr, vous eûſſiez trouvé plus de lecteurs. Il en citoit pour exemple, & l'Abbé *Desfontaines* & ſon ſucceſſeur, qui ne récuſèrent ni l'un ni l'autre ſon jugement".

La Scène changea, les Artiſtes ſuccédèrent aux Auteurs, & l'on commença

mença par juger les Peintres. Ceux de nôtre Siècle n'aspiroient pas à une victoire décidée, „ c'étoit bien assez pour eux d'éviter une défaite. Ils y parvinrent. On balança les différens avantages. On trouva que si les uns avoient tracé la route, les autres l'avoient bien suivie & l'avoient étendue à quelques égards". Les Sculpteurs & les Architectes modernes reçurent des éloges à peu près semblables. Enfin les Musiciens, les Acteurs, & les Danseurs, parurent aussi devant le Tribunal: presque toujours favorable à nos contemporains, il décida qu'ils l'emporteient sur leurs prédécesseurs.

Ensuite le Génie s'adressa à toute l'Assemblée, & la séance fut terminée par son discours. Voici l'exhortation qu'il y fait aux Artistes & aux Ecrivains de nos jours:

O vous Auteurs, & vous, dont l'heureuse
imposture,
Aux prestiges de l'art asservit la nature,
Voulez vous obtenir, voulez vous mériter

La gloire, le ſeul prix digne de vous tenter?
Marchez, ne voyez qu'elle au bout de la carrière,
Tout profane mélange obſcurcit ſa lumière.
Fuyez de l'intérêt le ſentier ténébreux,
Et d'un jaloux dépit les excès plus honteux.
Qu'importe à vos ſuccès, qu'importe à votre gloire,
Qu'on s'avance avec vous au Temple de Mémoire?
Plus d'un nom peut briller dans les faſtes du temps.
Il eſt plus de lauriers que de fronts triomphans.
Voyez ces fiers humains, que le Dieu de la guerre,
Pour défendre ou détruire, arma de ſon tonnerre:
Voyez Daun, Fréderic, Broglie & Ferdinand,
Chacun d'eux fut rival, & chacun d'eux fut grand.
Le Caucaſe orgeuilleux menace l'Empirée:
Mais l'Athos, comme lui, fend la route azurée.
Contemplez ce parterre où Flore à vos regards
Etale ſes tréſors artiſtement épars:
Chaque fleur l'embellit, & le Zéphir volage,
Incertain dans ſon choix, entre elles ſe partage.
Ainſi de vos ſuccès le concours glorieux,
De l'Univers entier peut arrêter les yeux;
Ranimez votre audace, & ſachez vous connoître.
Vous êtes toujours grands, mais oſez le paroître.

Après

Après cette leçon morale, qui, ſans doute, ne corrigea perſonne, tout diſparut „Je ne vis plus ni Palais, ni Genie, je me retrouvai ſeul chez moi, écrivant ce que j'avois vu, ou cru voir; car tout ceci pourroit bien n'être qu'un ſonge. Il m'en reſta, cependant, un nouveau deſir d'arriver à la gloire; autre eſpèce de ſonge plus dangereux que le premier. Au ſurplus, tout dans le monde Littéraire alla toujours comme auparavant, & la viſion que je publie n'aura pas l'honneur d'y rien changer. Chaque Auteur s'eſtimera toujours plus que tous ſes contemporains; chaque lecteur n'eſtimera guère que nos devanciers. Notre Siècle oubliera une partie de ſes avantages: ils lui ſeront reſtitués par le Siècle d'après, qui, à ſon tour, méconnoîtra une partie des ſiens. C'eſt l'Aréopage qui héſite de prononcer entre Mars & Neptune, & qui ordonne que les Parties ſe repreſenteront au bout de cent ans".

ARTICLE TROISIEME.

VERHANDELING *over den Oorſprong en de Hiſtorie der Vaderlandſche Rechten, inzonderheid van Holland en Zeeland, door Mr.* LAURENS PIETER VAN DE SPIEGEL;

c'eſt-à-dire.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE ET L'HISTOIRE DES LOIX CIVILES DES PROVINCES UNIES, & particulièrement de la Hollande, & de la Zeelande, par M. VAN DE SPIEGEL, *Goes*, chez *J. Hafman*, 1769 grand 8°. de 138. *pp.* ſans la Préface qui en a 15.

CEux qui cultivent l'étude du Droit, & en particulier ceux qui s'intéreſſent

reſſent au Droit civil de la *Hollande*, liront avec plaiſir cet Ouvrage. L'habile Auteur juge avec raiſon, que l'Hiſtoire de la Juriſprudence fait une partie eſſentielle de l'Hiſtoire des Peuples, & qu'on ne peut l'en ſéparer. Ses Recherches pourront donc encore ſervir à remplir le vuide que les Hiſtoriens Hollandois ont laiſſé à cet égard. Pour donner une juſte idée de l'origine & de l'état de la Juriſprudence en Hollande, Mr. VAN DE SPIEGEL examine dans le premier Chapitre *quels ſont les Peuples qui ont habité les Provinces Unies avant le Gouvernement des Comtes.* Enſuite il jette un coup d'œil ſur les évenemens arrivés dans les Pays, habités autrefois par les *Bataves*, les *Caninefats*, les *Menapiens*, & il fait voir que les *Saliens* (Peuple qu'il croit originaire de la *Zélande*, dont le nom *Salien* lui ſeroit reſté), ont occupé non-ſeulement l'*Ile des Bataves*, mais auſſi les côtes de *Flandres*, & conſéquemment une partie de la *Gueldres*, de *la Hollande*, & de *la Zélande*, & dans la ſuite une partie du *Brabant.*

bant. Il continue cet exposé jusques au temps, que les Provinces Unies ont commencé à être gouvernées par des Comtes, des Ducs &c.

Dans le second Chapitre, il traite de *l'état de la Jurisprudence avant le Règne des Comtes.* Il observe, que les Loix & les formes judiciaires des premiers habitans de ces Provinces, ont été aussi simples que leurs mœurs; plus d'une fois ils ont montré combien peu ils goûtoient la législature des Romains: leurs loix, quoique mises en chansons, ont été vraisemblablement conservées aussi par écrit. D'ailleurs les *Francs*, divisés en *Saliens* & *Ripuaires*, ont eu deux différens Systêmes de Droit. Les *Saliens*, qui apres avoir été chassés de la *Batavie* par les *Saxons*, s'étoient établis en *Toxandrie*, & même dans la partie supérieure de la *Gueldres*, & de l'*Overyssel*, rédigèrent leurs Loix en Code sous le Règne de *Pharamond*, vers l'an 422. Ce Code subit divers changemens sous *Clovis*, *Childebert*, & *Clotaire*: *Charlemagne* le réforma tout-à-fait. Le Code des *Ri-*

Ripuaires, fait par *Théodoric*, fut également refondu par *Charlemagne*. Ces deux Codes ont fait anciennement le corps des Loix des *Francs*, & ce corps de Loix, formé d'une compilation des différentes Loix des Peuples qui s'étoient ſuccédés dans la conquête des Provinces ſoumiſes aux *Francs*, eſt auſſi la première & originaire ſource du Droit Hollandois.

Les Loix des *Francs*, parmi leſquelles il faut diſtinguer les *Capitulaires*, des *Loix* proprement dites, parlent ſouvent de la *Loi Romaine* (*Lex Romana*). Cette Loi Romaine étoit le Code *Théodoſien*, ou bien l'abrégé, qui en a été fait ſous le titre de *Breviarium Aniani*. Notre Auteur remarque que le Code *Theodoſien* a été adopté depuis le temps de *Clovis* par tous les Rois des Francs; & fait voir que l'illuſtre Préſident de *Bynckershoek* s'eſt trompé, ainſi que tous ceux qui croient qu'on n'a eu égard au Droit Romain dans la *Hollande*, que depuis le Règne de *Charles le Hardi*.

Tout cela cependant ne formoit pas ſeul le Droit Civil des Hollandois. Les

Francs,

Francs, en subjuguant les Peuples, leur laissoient le choix des Loix suivant lesquelles il vouloient etre jugés : on donnoit même ce choix aux particuliers ; de sorte que pere & fils, mari & femme étoient souvent soumis à des Loix différentes. On ne pouvoit donc pas s'attacher uniquement aux Loix *Saliennes*, aux *Ripuaires*, aux *Capitulaires*, au Code *Théodosien* ; il ne suffisoit pas de recourir aux anciennes Loix Saxonnes, & qui à proprement parler n'étoient que le droit coutumier de ces deux Peuples, que *Charlemagne* (bien supérieur en ceci encore à *Justinien* suivant la remarque de notre Auteur), avoit eu soin de faire rédiger & mettre en ordre, mais il falloit encore avoir égard aux Loix de la *Bourgogne*, des *Lombards* & des *Alemannes*. Tel est l'état ancien de la Jurisprudence des Provinces, connus aujourd'hui sous le nom de *Provinces-Unies*, jusques aux temps des Comtes.

On continua sous le Règne des Comtes de juger dans les Tribunaux suivant les us & coutumes (*oude coſtumen*), c'est-à-dire

à-dire ſuivant les mœurs des anciens Germains, les Loix des Francs, celles des Peuples voiſins, & le Droit Romain tel que l'Empereur Théodoſe l'avoit conſtitué, & qui ſous le Règne des Comtes de la première race, fit place à celui de *Juſtinien*. Bientôt la Juriſdiction Eccléſiaſtique y fit ajouter le Droit Canon, on y joignit enſuite le Droit féodal. Notre Auteur indique les raiſons qui ont fait donner la préférence au Droit Romain de *Juſtinien* ſur celui de *Théodoſe*. Enfin les inconveniens, qui devoient néceſſairement réſulter de cette exceſſive diverſité de Loix, ont donné lieu à ces ſtatuts généraux & particuliers, qui, faits d'après les anciennes Loix des Francs, & connus ſous les noms de *Handveſten*, *Keuren*, *Privilegien*, forment aujourd'hui ce que l'on pourroit appeller le Droit National de la *Hollande* & de la *Zélande*. Nous eſpérons que Mr. VAN DE SPIEGEL ne ſe bornera point à ce Volume, & qu'il voudra bien continuer un travail, dont nous nous ferons un plaiſir d'annoncer les fruits.

AR.

ARTICLE QUATRIEME.

DICTIONNAIRE DE L'ELOCUTION FRANÇOISE, contenant les principes de Grammaire, Logique, Rhétorique, Verſification, Syntaxe, Conſtruction, Synthèſe ou Méthode de Compoſition, Analyſe, Proſodie, Prononciation, Ortographe, & généralement les Règles néceſſaires pour écrire & parler correctement le François, ſoit en Proſe, ſoit en Vers; avec l'expoſition & la ſolution des difficultés qui peuvent ſe préſenter dans le Langage: le tout appuyé ſur des exemples tirés des meilleurs Auteurs. On y a joint une Table raiſonnée des Matières, pour faciliter l'uſage de ce Dictionnaire, & indiquer au Lecteur les endroits

droits où il peut trouver des détails ſur les objets de ſes recherches, *in* 8°. 2 Vol. dont le premier eſt de 500. *pp.* & le ſecond de 599. y compris la Table des Matières, à *Paris*, chez *la Combe* 1769.

IL a paru un grand nombre de Traités ſur la Langue Françoiſe, mais aucun d'eux ne forme un corps d'Ouvrage auſſi complet que le Dictionnaire que nous annonçons. Mr. DEMANDRE qui en eſt l'Auteur, a voulu réunir ſous un ſeul point de vue tout ce qui a paru de ſolide ſur l'Elocution Françoiſe. Il a puiſé dans les meilleures ſources, mais les Auteurs ne s'accordant pas toujours, il a diſcuté & développé leurs définitions: ſur-tout il a eu ſoin de mettre à profit les remarques de Mr. *de Voltaire*, dont il a enrichi pluſieurs articles de ce Dictionnaire. Son but n'eſt point de corriger la Langue, ainſi que quelques Auteurs ont pré-

tendu le faire, mais d'examiner ſes loix, ſon état actuel, & de quelle manière il faut l'écrire & la parler. „ Ne peut on pas, *dit il dans un Diſcours préliminaire*, en rapprochant la plupart des meilleurs Auteurs, tirer du choc de leurs diverſes opinions de nouvelles lumières, détruire des erreurs accréditées; & en n'admettant que de bonnes définitions, en s'attachant au caractère conſtitutif, au génie propre de la Langue, lui donner des principes & des règles sûres, la ſimplifier, la venger du reproche de bizarrerie qu'on lui fait injuſtement, & qu'on prétend autoriſer en diſant que les Grammairiens mêmes ne peuvent s'accorder entr'eux ni rien établir de certain "? Quant aux Traités ſur la Rhétorique, l'Auteur trouve qu'ils n'étoient pas aſſez appuyés par les principes de la Logique, & il a remédié à ce défaut. Enfin pour ce qui regarde la Poéſie, il a rapporté dans ſon Ouvrage mille obſervations tirées des Poëtes les plus célèbres, & qui ne ſe trouvent dans aucun des Traités de verſification publiés juſ-

jusqu'à présent. „ On sentira, *dit il*, au simple exposé de ce Traité d'*Elocution*, combien il est utile & instructif; & la forme que nous lui avons donnée fait déjà connoître combien il est agréable & commode, puis qu'elle épargne l'ennui inséparable de la lecture suivie d'un Ouvrage didactique. Nous avons eu soin d'un autre côté, de semer le plus de fleurs qu'il nous a été possible sur les épines de la partie grammaticale, par l'agrément des exemples, que nous avons tâché de rendre par-tout aussi intéressans que justes ".

Mr. DE'MANDRE y a réussi, son Ouvrage est utile & il l'a rendu aussi agréable qu'il est susceptible de l'être. Nous en rapporterons quelques morceaux.

„ HARMONIE. Les Auteurs les plus exacts confondent souvent l'harmonie avec la mélodie & le nombre: d'autres n'ayant pas l'ame assez délicate pour sentir ces beautés fines de l'élocution, négligent de se faire une idée juste de l'un & de l'autre. Nous ne pouvons que

plaindre ces derniers, de ce que la Nature leur a refuſé ce tact heureux qui ſe réveille à la plus légére impreſſion. — L'*Harmonie* eſt un accord de ſons qui ſe lient entr'eux. Le *Nombre* ne conſiſte que dans les interruptions; il règle les intervalles de proche en proche, ou de loin en loin. L'harmonie eſt ſemblable au brûit d'un fleuve qui roule ſes flots continuellement & ſans interruption. Le nombre place le repos d'une façon convenable, & prépare les chûtes pour l'agrément de l'oreille & la facilité de la prononciation. Ainſi les phraſes conſidérées comme une ſuite de ſons qui ſe ſuccèdent, ſont ſoumiſes aux règles de l'harmonie; & elles le ſont à celles du nombre, quand on les conſidère comme terminées. L'harmonie, avons nous dit, eſt un accord des ſons qui ſe ſuivent & ſe lient entr'eux; mais on peut conſidérer ces ſons comme ſignes de nos idées, & confronter leur ſuite & leur liaiſon avec celle qui ſe trouve entre les choſes que nous voulons exprimer & dont nous avons les idées;

idées; c'eſt là l'objet de l'harmonie proprement dite: ou bien on peut ne les conſidérer que comme ſons, & voir leur ſuite & leur liaiſon ſans aucune comparaiſon; & c'eſt l'objet de la mélodie, ou harmonie improprement dite. La mélodie eſt donc l'accord des ſyllabes & des mots qui arrivent & ſe ſuccèdent tour à tour. Elle conſiſte dans la manière dont les ſons ſimples ou compoſés ſont aſſortis & liés entr'eux pour former les mots, les mots pour former un membre de période, &c".

Sans nous arrêter aux préceptes que l'Auteur donne ici ſur l'obligation d'éviter les *biatus* ou *baillemens*, ſur le mêlange adroit des voyelles & des conſonnes, ſur l'harmonie imitative &c, nous paſſons à l'Article NOMBRE, dont nous rapporterons quelques morceaux.

„ Quand les ſons ſe trouvent liés enſemble par une juſte mélodie, & de plus, attachés à une finale vive & frappante, toutes les phraſes ſont des traits qui portent au loin, & qui pénètrent: les chûtes ſont comme des pointes acé-

rées au bout d'une flèche ; elles donnent du poids, de la portée aux penſées, & en aſſurent la direction:

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête
Prends ta foudre, Louis, & vas comme un lion,
Porter le dernier coup à la dernière tête
De la rebellion.

A ne conſidérer que les chûtes dans ces quatre vers de Malherbe, il n'eſt rien de plus agréable ; & les plus célèbres Auteurs de l'antiquité n'ont pas de ſtrophes plus nombreuſes. . Il ſeroit à ſouhaiter que la métaphore fut ſans défaut. Les chutes ſont ſymétriques par les rimes; voilà pour les vers: elles ſont nombreuſes ſans ſymétrie, ſelon la quantité des mots employés; voilà pour tous les ſtyles. Les penultièmes longues ſuivies d'un *e* muet, ont un ſon plus moëlleux, plus développé, comme dans *funèbre*, *éclôre*, *charmante*. Les finales maſculines ont plus de force & d'éclat; il faut en faire le choix avec diſcrétion, ſelon que l'exige la matière, la penſée, & la variété. Quand l'Orateur eſt adroit,

adroit, tout ſon art ſe réduit preſque à écarter ce qui pourroit offuſquer les nombres, & les empêcher de ſe montrer tels qu'ils ſont. On peut le voir dans cet exemple de Fléchier:

Le Juſte regarde ſa vie,
Tantot comme la fumée qui s'élève,
Qui s'affoiblit en s'élevant,
Qui s'exhale, & s'évanouit dans les airs;
Tantôt comme l'ombre qui s'étend,
Se rétrécit, ſe diſſipe;
Sombre, vuide & diſparoiſſante figure.

Rien n'eſt ſi nombreux & ſi harmonieux que les chûtes & les demi-chûtes dans cette période; la plupart des nombres y ſont imitatifs. Sans parler des mots *s'élève*, *s'exhale*, *ſe rétrécit*, que d'art dans ces mots ajoutés à la fin des deux membres *dans les airs*: *ſombre*, *vuide & diſparoiſſante figure!* Ces trois dernières épithètes, ſéparées par des demi repos, ont des finales féminines auſſi-bien que le ſubſtantif qui les ſuit. &c ".

„ COMÉDIE. Il y a entre la Comé-

die & la Tragédie bien des reſſemblances & bien des différences. C'eſt une action; mais qui là eſt noble, grande, capable d'inſpirer la terreur & la pitié; & qui eſt ici populaire, commune, qui ne préſente que le ridicule, & ne doit que faire rire". On diroit que Mr. D. adopte ici le jugement d'Ariſtote, qui prétend que le ſeul but de la Poéſie dramatique eſt de plaire aux ſpectateurs; peut être auroit-il du obſerver que l'utilité eſt ſon objet auſſi bien que le plaiſir. „ Dans la Tragédie, *ajoute Mr. D.* les perſonnages ſont des Princes, des Rois, des Tyrans, des Héros; ici ce ſont des Marquis ridicules, des Bourgeois, des Valets, des Négocians &c ". Nous obſerverons ici que Mr. *de Marmontel* rejette avec raiſon cette diſtinction, dans ſa Poétique. Il remarque que le Roi de Thèbes, & Jupiter lui-même, ſont des perſonnages comiques dans l'Amphitrion; & que Spartacus de la même condition que Soſie, eſt un perſonnage tragique à la tête de ſes conjurés. Ce n'eſt pas non plus le degré de

paſ-

paſſion qui diſtingue les deux genres: des malheurs, des périls, des ſentimens extraordinaires, conſtituent la Tragédie; des intérêts & des caractères familiers, conſtituent la Comédie.

Nous paſſons à l'Article STYLE qui nous paroît un des bons morceaux de l'Ouvrage.„ Le Style eſt une façon de s'exprimer, portant un caractère émané tant de la qualité de l'ouvrage que du goût perſonnel de l'Auteur: ce caractère réſulte des penſées, des ſentimens qui font le détail de l'ouvrage, des expreſſions qui rendent ces ſentimens & ces penſées, & de l'arrangement reſpectif de toutes ces parties ". Après avoir indiqué les diviſions du ſtyle, l'Auteur l'enviſage ſous un point de vue général. „ Le ſtyle exige la correction, la clarté, la facilité, l'harmonie, la propriété des termes, la préciſion, l'élégance & l'energie. On ne parle que pour ſe faire entendre: la première qualité du diſcours & du ſtyle eſt donc la clarté; cette clarté doit rendre la penſée avec toute la fidélité que demande le com-

merce de la parole: c'eſt preſque la ſeule beauté du ſtyle hiſtorique, mathématique, & philoſophique, avec l'ordonnance & le choix des idées que nous préſuppoſons. Il y a cependant des circonſtances où trop de clarté devient un défaut. Bien des perſonnes entendent à demi mot, ſur-tout dans ce qui regarde les mœurs & le badinage; il faut donc alors que l'expreſſion ne diſe que ce qu'il faut pour faire naître le plaiſir de deviner le reſte, alors la vérité doit être voilée. Un peu plus ou moins d'opacité ou de tranſparence dans la gaze qui la couvre en la montrant, fait un vice: l'un amène l'énigmatique, l'entortillé, le myſtérieux, le précieux, & le ridicule; l'autre conduit au ſuperflu, à l'indécence, à la groſſièreté, à l'ennui, à la lenteur, ſelon les ſujets que l'on traite. C'eſt trop ſe défier de l'intelligence des Lecteurs, c'eſt les humilier; ou c'eſt fronder les bienſéances & l'honnêteté; c'eſt offenſer. Le moyen de voiler ainſi une penſée, c'eſt de n'en exprimer qu'une qui y mène, ou qui

en

en ſoit la ſuite. Dans le premier cas, le lecteur fait ſeul le reſte du chemin; & dans le ſecond il remonte ſeul à la cauſe de l'effet qu'on lui montre. Quelquefois auſſi, ſur-tout quand il s'agit d'un fait, il ſuffit d'indiquer quelques circonſtances principales; l'eſprit en combinant ces circonſtances, devine le fait qui s'y trouve lié. D'autres fois on dit avec un ton d'ironie le contraire de ce qu'on veut faire entendre; ou bien l'on ſe ſert d'un terme équivoque que l'on ſemble prendre dans un ſens, tandis qu'on a deſſein qu'il ſoit pris dans l'autre. On trouve tous ces moyens employés dans les bonnes Epigrammes. Une expreſſion propre rend la penſée avec une juſteſſe qui fait le charme de l'eſprit: les termes figurés quand ils ſont bien choiſis & faciles à ſaiſir, la revêtent de ces couleurs intéreſſantes qui font les délices de l'imagination. Les moyens néceſſaires pour être clair, ſont donc de bien connoître la juſte valeur des termes, & l'emploi que le bon uſage en fait ou permet d'en faire. Si l'eſprit

prit ſaiſit bien une idée toute entière, on n'aura pas de peine à la rendre par les termes propres; il ne faudra pour cela que ſavoir ſa Langue. Si on ne la voit qu'à demi, on ne lui donnera qu'une expreſſion foible & peu propre; ſouvent même on la défigurera, on la rendra méconnoiſſable, on ſera inintelligible — Il eſt à propos de faire ici une obſervation ſur la Langue Françoiſe; c'eſt qu'il n'en eſt point à laquelle la clarté coûte tant: on dit cependant que c'eſt la plus claire de toutes les Langues, & on le prouve par l'ordre de conſtruction, la marche qu'elle met dans ſes phraſes, & par ſon article. Mais c'eſt par l'invariabilité même de ſa marche, qu'elle préſente à chaque pas une infinité d'amphibologies difficiles à éviter. Il faut avoir écrit en François, pour ſavoir combien il en coûte pour conſerver toujours ce caractère de clarté; il faut avoir beaucoup écrit, pour être parvenu a ſe rendre ce caractère familier Ainſi pour être clair, il faut être bien inſtruit de ſa Langue, comme nous l'avons dit, & s'être

s'être accoutumé à la plus grande correction dans l'uſage qu'on en fait. &c ".

La propriété des termes, continue Mr. D. eſt le caractère diſtinctif des grands Ecrivains, „ la qualité par laquelle leur ſtyle ſe ſoutient toujours au niveau de leur ſujet, & d'où naiſſent la préciſion, l'élégance & l'énergie, ſuivant la nature des matières que l'on traite, ou des objets qu'on doit peindre; la préciſion dans les matières de deſcuſſion; l'élégance dans les ſujets agréables; & l'énergie dans les ſujets grands ou pathétiques. La préciſion eſt l'art de ne dire jamais plus ni moins que ce qu'on a en vue, de rendre ſes penſées avec la plus grande juſteſſe, de ne porter, en un mot, dans l'ame des autres que ce qui eſt dans la nôtre, mais de l'y porter tout entier & tel que nous le concevons. L'énergie eſt cette qualité par laquelle les expreſſions font une impreſſion profonde dans l'eſprit de autres. Elle donne quelquefois de la nobleſſe aux termes les plus bas.; com-

comme dans les exemples ſuivans remarqués par Mr. de *Voltaire*:

Se faiſant d'un Tyran l'effroyable partie,
CORNEILLE dans *Héraclius* Act. II. Sc. II.

„ Les termes les plus bas, *dit-il*, de„viennent quelquefois les plus nobles, „ ſoit par la place où ils ſont mis, ſoit „ par le ſecours d'une épithète heureu„ſe. La *partie* eſt un terme de chica„ne; la main de Dieu appeſantie qui „ devient l'effroyable partie du Tyran, „ eſt une idée terrible. On pourroit „ incidenter ſur une main qui ſe fait „ partie; mais c'eſt ici que la critique „ des mots doit, à mon avis, ſe taire „ devant la nobleſſe des choſes".

Dont leur Flaminius marchandoit Annibal,
CORNEILLE dans *Ntcomède*.

„ Cette expreſſion populaire *marchan„doit*, devient ici très énergique & très „ noble, par l'oppoſition du grand nom „ d'*Annibal* qui inſpire du reſpect. On „ diroit très bien, même en proſe: cet „ Empereur après avoir marchandé la

„ Cou-

„ Couronne, trafiqua du ſang des Na-
„ tions". Mr. *de Voltaire.*

La préciſion fait voir notre idée telle qu'elle eſt en nous; l'énergie la grave dans les autres: ils ne la voient pas ſeulement, ils la touchent. On ſent combien la propriété des termes fait pour ces deux qualités du ſtyle. Il en eſt une autre qui lui doit encore beaucoup; c'eſt l'élégance, c'eſt-à-dire, le choix des expreſſions les plus riches & les plus heureuſes. Elles ſont riches par leur propriété & leur préciſion ou leur énergie; elles le ſont auſſi par l'étendue de leur ſignification: ſouvent un mot en dit autant & plus qu'une longue phraſe: c'eſt une expreſſion riche. Les expreſſions ſont heureuſes, quand avec cette richeſſe, elles ont l'air de naïveté qui caractériſe notre Langue, & cette facilité qui caractériſe les Ouvrages des vrais génies, des eſprits ſupérieurs à la matière qu'ils traitent, & maîtres de la Langue qu'ils parlent. La naïveté conſiſte ſur-tout à éviter les détours, l'air de gêne, de peine, d'effort & de contrainte.

trainte. Ayez des termes naturels, rejettez ceux qui paroîtroient recherchés, ſuivez dans la ſtructure & l'arrangement de vos phraſes le même plan que dans le choix de vos mots; & vous aurez la facilité du ſtyle. Qu'on ne s'y trompe pas: rien n'eſt moins facile que de donner cet air de facilité à ce que l'on écrit; mais le travail doit être caché &c".

Nous terminons ici l'Extrait de cet Ouvrage. On peut en conſeiller l'étude aux jeunes gens, qui s'appliquent à cultiver l'Eloquence & la Poéſie: ils y trouveront des préceptes ſages & des règles utiles. Qu'ils ſe ſouviennent cependant quand ils voudront en faire uſage, de cette obſervation de Mr. *d'Alembert*, c'eſt que l'Eloquence eſt un talent & non pas un art, & que les règles ne ſont deſtinées qu'à être le frein du génie qui s'égare, & non le flambeau du génie qui prend l'eſſor. Quelquefois même il eſt permis de les braver, & l'on pourroit appliquer à l'Orateur & au Poëte ce mot du célèbre *Baron*: *Les règles*

gles défendent de porter les bras au deſſus de la tête, mais ſi la paſſion les y porte, ils ſeront bien.

ARTICLE CINQUIEME.

LA PEINTURE, Poëme en trois Chants par Mr. LE MIERRE. Nouvelle Edition augmentée de divers morceaux de comparaiſon, tirés des Ouvrages des meilleurs Poëtes Didactiques Latins & François, & du Recueil des ſentimens des plus habiles Peintres ſur la pratique de la Peinture & de la Sculpture, par *Henri Teſtelin.* Avec de belles Figures en Tailles douces. A *Amſterdam*, chez *M. Magerus* 1770. gr. *in* 12. *pp.* 290 ſans les Préfaces qui font enſemble 40 *pp.*

LE titre de cette nouvelle Edition n'en indique pas tous les avantages; l'Editeur y a mis beaucoup du ſien, & outre les paralleles qu'on trouve au bas du Texte, il a enrichi l'Ouvrage de notes critiques: nous aurons occaſion d'en rapporter quelques unes.

Mr LE MIERRE nous apprend dans ſa Préface, qu'il avoit deſſein de traduire en vers le Poëme de l'Abbé *de Marſy* ſur la Peinture; mais s'appercevant que les richeſſes du ſujet exigeoient un Ouvrage plus étendu, il s'eſt déterminé à commencer le ſien, ſans renoncer pourtant à faire uſage de tout ce qui l'avoit frappé dans le Poëme Latin. On ſait que ce Poëme eſt rempli de beautés, il offroit donc un vaſte champ à l'imitation, & l'on ne doit point être ſurpris de retrouver dans celui de Mr. LE MIERRE les mêmes idées, les mêmes preceptes & les mêmes images Mais s'il a profité de l'Ouvrage de l'Abbé de Marſy, ſouvent auſſi il s'eſt paſſé de modèle & divers morceaux de ſon Poëme ſont entièrement a lui. Il convient que ceux qui

qui l'ont devancé dans cette carrière avoient un avantage qui lui manque : Mr. *Watelet* avoit pris le crayon & manié le burin avant de donner son Poëme de *l'Art de peindre* ; & *Dufresnoy* qui nous a laissé un Poëme Latin sur la Peinture, étoit lui-même un Peintre habile. Notre Auteur au contraire n'a jamais touché pinceau ni crayon ; & secouru seulement de quelques lectures & de quelques conversations avec les Artistes, secondé sur-tout par ses propres sensations à la vue des chefs-d'œuvres de l'Art, il a osé entreprendre son Ouvrage. „ *Mais, dit-il*, quand la Science m'a abandonné, j'ai appellé mon Art à mon secours, j'ai tâché de substituer les beautés Poétiques, j'ai imité ces Peintres peu versés dans l'Anatomie, qui ne sachant comment montrer le méchanisme des muscles & la souplesse des contours sur les membres des figures, pour déguiser le défaut de ces emmanchemens, les couvrent d'une riche draperie ". Sans trop peser les difficultés de son travail, il s'est laissé entraî-

ner par ce qu'il avoit d'attrayant. En effet la Peinture ouvre à l'imagination le champ le plus fertile, & comme on l'obſerve ici, l'Art Poétique étoit peut-être un ſujet moins heureux: „ en traitant de lui-même, il eſt pour ainſi dire trop près de lui; ſemblable à l'œil qui voit les objets & ne ſe voit pas lui même, l'eſprit humain ſe fatigue à ſe conſidérer, il a beſoin d'éloigner les objets ſur leſquels il s'exerce, & pour qu'il puiſſe agir librement ſur eux, il faut qu'ils ſoient à une certaine diſtance". La gloire des deux Arts a excité l'enthouſiaſme du Poëte; il a voulu ſur-tout animer celui des Peintres, & il aſſure que le prix de ſon travail ſera dans le ſuccès des talens qu'il aura encouragés.

La diviſion de cet Ouvrage eſt la même que celui de l'Abbé de Marſy: dans le premier Chant on parle du Deſſin, „ & quelquefois de l'Ordonnance qu'on peut appeller le Deſſin moral". Le ſecond traite du Coloris, & le dernier du choix des ſujets, de l'invention, de l'expreſſion, & du pouvoir de la Peinture.

Le

Le Poëte en commençant remonte jusqu'à l'origine de l'Art, & adreſſe ſon Invocation à la jeune Dibutade:

Toi qui près d'une lampe & dans un jour obſcur,
Vis les traits d'un amant vaciller ſur le mur,
Palpitas & courus à cette image ſombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de
l'ombre,
Fixas avec tranſport ſous ton œil captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé:
C'eſt toi dont l'inventive & fidèle tendreſſe,
Fit éclorre autrefois le Deſſin dans la Grèce;
Du ſein de ces déſerts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais conſumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom ſont encore apperçues:
Lève toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparſes dans mes chants;
Mets dans mes vers ce feu qui ſous ta main
divine,
Fut d'un art enchanteur la première origine.

Après cette invocation, qui appartient à Mr. LE MIERRE, ainſi que l'exorde qui la précède, il décrit les divers genres de Peinture qu'un Artiſte peut embraſſer, tels que l'Hiſtoire, le Payſage, le

Portrait &c. A ces deſcriptions ſuccèdent des préceptes ſur l'ordonnance d'un tableau, ſur les proportions des figures, & un morceau ſur l'Anatomie. On exprime enſuite la grace & la légereté qui doivent avoir les Draperies:

Veux tu les revêtir? (les membres) *peu de plis, mais faciles,*
Qu'on diſtingue le nud ſous ces formes dociles.
Que de ces pans légers l'adreſſe du pinceau
Faſſe des vêtemens & non pas un fardeau;
Et qu'à l'œil abuſé leur ſoupleſſe élégante,
Soit la flamme qui vole, ou l'onde qui ſerpente.

L'Editeur obſerve que cette comparaiſon a été employée par quatre autres Poëtes; nous allons tranſcrire une partie de ſa Note: „ Ecoutons premièrement „ Mr. *Watelet* qui dit élégamment:

Voyez par cent détours dans la plaine fleurie,
Serpenter le ruiſſeau qui baigne une prairie.
Conſidérez la flamme, alors qu'un doux Zéphir
A ſon ſouffle la fait mollement obéir,
Du contour élégant c'eſt la fidèle image.

Art de Peindre, Chant 1.

„ Ce

„ Ce que *du Freſnoy* exprime ſtrictement
„ & fortement, avec la préciſion qui
„ eſt le caractère diſtinctif de ſon pin-
„ ceau poétique :

Membrorumque ſinus ignis flammantis ad inſtar
Serpenti undantes flexu : ſed lævia, plana &c.

„ Pour l'Abbé de Marſy, il s'énonce
„ heureuſement à ſon ordinaire :

Sint faciles pannis flexus, ſit grande volumen,
Sublimes amplique ſinus, vaga lintea, parci
Anfractus : ut flamma, volent ; ut lympha de-
biſcant
Molliter ; ut ſerpens, ſinuoſo tramite currant.

„ Quoique Mr. *Watelet* faſſe entendre
„ avec tous les ménagemens dus à un
„ auſſi grand - homme que Molière,
„ qu'il n'étoit pas abſolument au fait
„ des procédés de l'Art, on croit ce-
„ pendant pouvoir le citer quelquefois
„ dans la partie des détails, où il pa-
„ roît s'accorder avec les Poëtes Didac-
„ tiques cités dans cet Ouvrage.

La bonté des contours obſervés avec ſoin,
Point durement traités, amples, tirés de loin,

Inégaux, ondoyans & tenant de la flamme.

. . . . . .

Il nous enſeigne auſſi les belles draperies,
De grands plis bien jettés, ſuffiſamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conſerver le nud;
Mais qui pour le marquer ſoit un peu retenu,
Que ne s'y colle point, mais en ſuive la grace,
Et ſans la ſerrer trop la careſſe & l'embraſſe.
Poëme *de la gloire du Val de Grace.*

L'Art du Peintre ne doit pas ſe borner à imiter la Nature, le vrai beau diſperſe ſes parties: l'Artiſte doit réunir ces traits diviſés pour en former un tout:

. . . . . *Apelle tranſporté*
N'a peint aucune belle, il a peint la beauté.

Mr. LE MIERRE reproche à *Rubens* de n'avoir point ſuivi ſon exemple, ſon pinceau, dit-il, manque de légèreté, & chez lui la Nature eſt toujours flamande. C'eſt à ce grand Peintre que ſe rapportent les vers ſuivans; mais on ne peut parler de ſes défauts, ſans rappeller en même temps les beautés qui le diſtinguent:

Que

Que de jeunes proſcrits! quel orage ſoudain
Vient ravager ces fleurs aux rives du Jourdain!
Vos fils ſur votre ſein, trop malheureuſes mères,
Vous courez, vous fuyez loin des mains ſanguinaires,
Mais l'affreux ſatellite eſt par-tout ſur vos pas,
Il pourſuit vos enfans, il les perce en vos bras,
Le lait, le ſang jaillit, & vos larmes ruiſſèlent.
Des Juives, des bourreaux les fureurs étincellent;
L'une par les cheveux a ſaiſi le ſoldat,
Sous la lance homicide une autre ſe débat,
La nature triomphe en ſon déſaſtre même:
Rubens dans ce tableau déploye un art ſuprême;
Mais ſon pinceau brûlant dans ces momens cruels,
Fait ſortir trop de nerfs ſur les bras maternels,
Et montrant au milieu de ces luttes fatales,
Des deux Sèxes aux mains les forces presqu'égales,
Il ravit à notre œil moins ému qu'effrayé,
Tout ce que la foibleſſe inſpire de pitié.
Le Brun ſait adoucir la ſtature des mères,
Dans leurs traits de leur Sèxe il met les caractères;
Et marquant leurs efforts, mais débiles & vains,
Peint la même défenſe en de plus foibles mains.

Nous avons distingué dans le second Chant un morceau sur la Chymie, qui fait d'autant plus d'honneur aux talens du Poëte, qu'il n'en a point trouvé le modèle dans l'Ouvrage Latin:

. . . . . .

Aux veines des métaux, aux membranes des plantes,
L'Artiste alla chercher des couleurs plus brillantes;
Pour peindre la nature il rechercha ses dons,
Il puisa d'heureux sucs dans le sein des poisons;
Tyr lui montra la pourpre, & l'Indostan fertile,
Offrit à détremper un limon plus utile.
Il fallut séparer, il fallut réunir;
Le Peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante!
Qui sur l'être animé, le métal & la plante,
Règnes depuis Hermès trois sceptres dans la main,
Te soumets la nature & feuilles dans son sein;
Interroges l'insecte, observes le fossile,
Divises par atôme & repaitris l'argille,
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu disous moteurs universels,
Distilles sur la flamme en filtres salutaires,
Le suc de la ciguë & le sang des vipères;

Par

Par un ſubtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux,
Du mélange & du choc des ſucs antipathiques,
Fais ſortir quelquefois des tonnerres magiques,
Imites le volcan, qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant ſous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par ſon haleine.

Le rapport du ſon à la lumière fournit d'heureux vers au Poëte, & l'occaſion de décrire le Clavecin occulaire du P. *Caſtel.*

Il élève en buffet l'inſtrument argentin,
Où l'art ingénieux d'une mobile main,
Interroge l'ébène & l'yvoire harmonique;
Au bout de chaque touche un long fil élaſtique,
Répond à des rubans l'un ſur l'autre pliés,
Et ſelon que la main par des tons variés,
Sait diriger les ſons que la corde renvoye,
Plus haut chaque tiſſu s'entr'ouvre, ſe déploye,
Et du pourpre, du verd, de l'orangé, du bleu,
Fait retentir à l'œil le paſſage & le jeu.

Comme nous n'avons pas prétendu faire une analyſe ſuivie de cet Ouvrage, nous nous bornons à tranſcrire quelques préceptes tirés du troiſième

Chant

Chant ſur l'art d'animer les figures & ſur le choix des ſujets.

Chaque paſſion doit être empreinte du ſceau qui la caractériſe, & il faut joindre une attitude heureuſe à l'expreſſion du viſage & des traits:

Peins ſous un air penſif l'ardente Ambition;
Donne à l'Effroi l'œil trouble, & que ſon teint pâliſſe;
Mets comme un double fonds dans l'œil de l'Artifice,
Que le front de l'Eſpoir paroiſſe s'éclaircir;
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du Déſir &c.

. . . . . .

. . . . . .

Des corps ſache avec art déployer l'habitude.
Souvent un perſonnage eſt tout dans l'attitude.
Siſygambis tombant aux genoux du vainqueur,
A déjà d'Alexandre adouci la rigueur:
Scévola ſans frémir tient ſon bras dans la flamme,
C'eſt ſur ce bras tendu que ſort toute ſon ame &c.

Pour tracer des tableaux fidèles, pour peindre l'ame, il faut obſerver l'homme, & ſavoir ſentir:

La nature animée & les traits importans,
Tout

Tout ce qui nous inſtruit, voilà ce que j'attends.

. . . . . .

. . . . . .

Sur un objet oiſeux quand tu perds tes pinceaux.
Je crois voir Philoctète aux rives de Lemnos.
Lancer obſcurément contre une foible proye.
Ces flèches dont le ſort eſt de renverſer Troye.

Le Poëte s'élève contre l'uſage de placer dans les Temples des tableaux de Martyrs, il voudroit qu'en ſervit la Religion ſous de plus douces images:

Entends, remplis la loi de ſon Auteur divin,
Peins le Juif ſecouru par le Samaritain;
L'humanité toujours au ſublime eſt unie,
Sois ſenſible, ſans l'ame il n'eſt point de génie.
Quand tu ne peindras pas la vertu ſous ſes traits,
Peins la nature; elle a d'invincibles attraits.
Son image nous charme, elle n'eſt jamais vaine,
Et même à la vertu ſon aſpect nous ramène.
Mais ſi tu veux m'offrir loin du bruit des Cités,
Du ſpectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout ſoin ton ame libre & pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature;
En vain à l'obſerver ton œil s'eſt attaché,
L'œil ſera trouble encore ſi le cœur n'eſt touché.
Eh! d'où vient que Berghem eſt au rang de ſes maîtres? D'où

D'où vient qu'il a reçu des Déités champêtres,
Le feuillage immortel qui verdit ſur ſon front?
Il connut, il peignit ce ſentiment profond,
Il l'épancha par-tout ſous ſes touches divines,
Il eut pour atteſter le ſommet des collines;
Epris de la Nature & plein de ſes attraits;
C'étoit là qu'il tuançoit de ſes pinceaux ſi vrais,
Les mobiles aſpects des nuances céleſtes,
Le repos d'un beau ſoir ſur des ſites agreſtes,
La montuse du pâtre & les bêlans troupeaux,
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux;
Et ce ſilence heureux d'un vaſte païſage,
Des premiers jours du monde attendriſſante image.

Divers paſſages de ce Poëme annoncent une belle ame dans Mr. LE MIERRE, & l'on en reconnoît le langage dans une note qui accompagne les vers ſuivans & qui mérite d'être rapportée:

. . . . . J'entends de la nature
Et de l'humanité les lamentables voix,
Pour peindre un Dieu mourant ſur le funeſte bois,
Michel Ange auroit pu! ... Le crime & le génie!
Tais-toi, monſtre exécrable, abſurde calomnie &c.

„ On a ſouvent répété que pour donner plus de vérité à un Crucifix, Michel-

chel-Ange poignarda un modèle mis en croix, comme ſi un malheureux mourant dans les convulſions de la rage, pouvoit repréſenter un Dieu réſigné qui ſe ſoumet à la mort! Comment ce délire fût-il tombé dans la tête de Michel-Ange, de ce même Artiſte qui taillant un jour un buſte de Brutus, s'arrêta tout-à-coup & abandonna l'Ouvrage, en ſongeant que ce Romain avoit été l'aſſaſin de Céſar? Jamais le moment de l'enthouſiaſme ne peut être celui du crime, & même je ne puis croire que le crime & le génie ſoient compatibles. Qu'on n'objecte point qu'il y a eu des ſcélérats qui avoient de grandes qualités, peut être les paſſions violentes qui les agitoient ont donné à leur eſprit un reſſort qu'il n'auroit pas eu ſans elles; & ne voit-on pas que les paſſions ont du génie même dans les hommes ordinaires: mais cette énergie momentanée ſuppoſe un intérêt particulier, & par conſéquent ſuſceptible d'injuſtice; au lieu que le génie proprement dit, ſans l'intérêt

térêt préſent d'aucune paſſion perſonnelle, s'échauffe de lui même, appelle à lui la nature, lui donne & en tire une vie nouvelle. Le crime eſt la dureté & la perſonnalité d'un être qui s'iſole ; le génie naît de la ſenſibilité d'un être qui ſe communique : l'un ſuppoſe un être heureux par l'enthouſiaſme du beau, par le ſentiment d'admiration qu'il inſpire ; l'autre eſt d'un être troublé & déjà malheureux, agité par ſon objet, & n'en pouvant jouir même après le ſuccès. Ces différences originelles laiſſent entre le crime & le génie une évidente incompatibilité, auſſi impoſſible à détruire que ces antipathies des corps que la Chymie ne peut rapprocher &c". Qu'il nous ſoit permis d'objecter à Mr. LE MIERRE, que la conduite & les ſuccès d'un Mahomet & d'un Cromwel, ſuppoſent quelque choſe de plus qu'une *énergie momentanée*, & qu'ainſi leur exemple ne prouve que trop que le crime & le génie ne ſont pas toujours incompatibles. Mais ſi l'Auteur ſe plaît à adopter l'opinion contraire, c'eſt qu'il arrive très ſou-

ſouvent qu'on s'arrête peu ſur les preuves de fait, quand elles combattent un ſentiment profond.

Le Poëte a montré du génie dans cet Ouvrage: on y trouve de la chaleur, de l'énergie, des vers très heureux & des deſcriptions pittoreſques. Ces beautés n'excluent pas certains défauts tels que des négligences dans la verſification, & de légères fautes contre la Langue. On en apperçoit quelques unes dans ce Poëme, mais elles n'empêcheront pas ſans doute, qu'il ne ſoit compté au rang des meilleurs Ouvrages Didactiques qui aient paru en François. La proſe de l'Auteur n'eſt pas celle d'un Ecrivain ordinaire, & ſes notes ſont remplies d'obſervations judicieuſes, de préceptes utiles, & d'exemples propres à former le goût & à exciter l'émulation. Nous tranſcrirons quelques unes des anecdotes qu'il y a ſemées, parce qu'elles nous paroiſſent moins connues que la plupart de celles qui concernent les Peintres.

„ C'eſt un uſage établi à Rome, de faire mettre en moſaïque dans l'Egliſe de St. Pierre, tous les tableaux eſtimés.

Le Dominiquin ayant peint la Communion de Saint Jérôme, desira cette distinction, & fit exposer son tableau dans cette Eglise, pour être jugé par le public; mais soit ignorance, soit jalousie, son Ouvrage fut méconnu & relégué comme par mépris dans un lieu, où il seroit peut-être encore ignoré sans la franchise du *Poussin*. Ce Peintre apprend où est le tableau & demande à le copier; comme il travailloit, le Dominiquin entre pour observer l'impression de son Ouvrage sur un Artiste habile, se tient derrière lui, lie conversation & developpe sur l'Art la théorie la plus lumineuse; le Poussin jette les pinceaux, se lève & lui baise la main avec transport; il ne se borne pas à cet hommage, il emploie tout son crédit pour réhabiliter le tableau, qui a été copié en mosaique dans l'Eglise de Saint Pierre. " On ne peut qu'applaudir à la moralité que l'Auteur tire de cette anecdote. „ Ne point nuire aux talens, ne point grossir le nombre des envieux, c'est assez pour un Artiste ordinaire; mais des esprits d'une

d'une autre trempe doivent se mettre à la tête des jugemens, venger l'injustice & faire révolution dans ceux qu'elle a trompés. Un Artiste célebre qui n'auroit point réclamé contre le mépris qu'on auroit fait d'un vrai talent, seroit indigne de celui qu'il a reçu lui-même". —

Les moindres traits de la vie privée des grands Artistes, décelent encore l'ardeur de leur imagination. *Donatello*, fameux Sculpteur, donnant à une statue le dernier coup de maillet, lui cria : *parle.* —

„ Il y eut un Peintre qui par la représentation d'un Soldat échauffa les Athéniens, & les fit marcher au combat avec une impétuosité de courage qui leur valut la victoire; mais comme il sentoit la difficulté de remuer un peuple rassasié de chefs-d'œuvres en tout genre, il voulut s'aider encore de tout ce qui pouvoit contribuer à un grand effet : il demanda que son tableau fut jugé au milieu de la place publique, le laissa sous un voile, & fit entendre une musique guerrière qui, par son impression, pré-

para les esprits à en recevoir une autre: quand ils lui parurent suffisamment disposés, il découvrit ce tableau. Les Athéniens transportés crurent voir dans ce Soldat un nouveau Tyrtée". L'Auteur a éprouvé quelque chose de semblable au succès du Peintre Grec, quand il a lu son Poëme dans une Assemblée générale de l'Académie de Peinture, cet Ouvrage a excité dans tous les Artistes des transports d'admiration, & a valu à Mr. LE M. les applaudissemens les plus flatteurs & le titre d'Académicien.

L'Editeur Hollandois a rendu service au Public, en réimprimant ici le Recueil intitulé *Sentimens des plus grands Peintres sur la Pratique de la Peinture & de la Sculpture*, par *Henri Testelin*. Cet Ouvrage avoit été publié pour la première fois vers la fin du Siècle dernier, & étoit devenu fort rare. L'Auteur né en 1616. & mort en 1695, étoit un habile Peintre, aussi bien que *Louis Testelin* son frère. L'un & l'autre étoient Professeurs de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

AR-

ARTICLE SIXIEME.

LE SAGE DANS LA SOLITUDE, ou Méditations Religieuſes ſur divers ſujets, Ouvrage traduit de l'Allemand. Nouvelle Edition, augmentée de la Traduction d'une ODE de Mr. DE HALLER, & de LA DE'VOTION A LA CAMPAGNE.

Approchez vous de Dieu & il s'approchera de vous 1 Vol. *in* 8o. *pp.* 168. à *Lauſanne*, chez *François Graſſet & Comp.* 1770.

LE but de cet Ecrit, eſt de ramener les hommes à leur vraie deſtination, de les engager à louer l'Auteur de leur être, à admirer ſes Perfections, à le chercher dans ſes Ouvrages, & à répondre à ſes bienfaits. En un mot Dieu & la nature, nos devoirs & nos eſpérances, ſont le ſujet de ces Meditations. L'Auteur en contemplant des objets ſi

nobles, à ſçu ſe pénétrer de leur grandeur; c'eſt annoncer dans ſon Ouvrage du ſentiment & de l'élévation, c'eſt inviter à le lire ceux dont le cœur eſt ouvert à la piété. Les morceaux qui le compoſent n'étant point ſuſceptibles d'analyſe, nous nous contenterons d'en indiquer les titres, & d'en rapporter quelques paſſages. 1e. Meditation: *Le Créateur.* 2e. *Penſées du matin.* 3e. *L'Eternel.* 4e. *Penſées du ſoir.* 5e. *Le Tout Puiſſant.* 6e. *Le Lever du Soleil.* 7e. *La Toute Science de Dieu.* 8e. *Le Coucher du Soleil.* 9e. *Les Très-Bon.* 10e. *Le Matin.* 11e. *La Providence.* 12e. *Le Soir ou la Nuit.*

Dans la VIeme. Méditation, l'Auteur après avoir dépeint le ſpectacle de l'Aurore, exprime ainſi les ſentimens que la vue du Soleil excite dans ſon ame. „ Le Prince du jour paroît à mes yeux dans un éclat vraiment divin; ſon aſpect remplit mon cœur d'une joie mêlée d'admiration & d'étonnement. Je le vois ce Soleil, & je crois voir en lui le grand Etre qui l'a créé. Je ſens par lui que ce Créateur eſt la grandeur & la bonté

bonté même. Chaque rayon que ce bel Aſtre darde ſur moi, me donne un vif ſentiment de la Divinité qui me rend comme préſente ſa toute puiſſance & ſon affection; c'eſt comme ſi je la voyois elle-même. Je ſais qu'elle n'eſt pas viſible de ſa nature: mais ſi elle pouvoit l'être, elle le ſeroit de cette manière. De cette ſource, on verroit ſe répandre de tous côtés, & ſur toutes ſes Créatures, la bénédiction, l'amour, la grace, la vie & la paix, comme la lumière du globe ſolaire ſe répand par-tout. Heureux ceux pour qui ce Soleil ne ſe couche jamais! trois fois heureux ceux qui, avec un deſir ardent & toujours ſatisfait, voient le ſourire affable de la grace dans la face de l'Eternel. Ah! quand eſt-ce que ce jour commencera à luire pour moi? quand eſt-ce qu'il ſe levera pour mon bonheur, lorſqu'après la longue nuit de la mort, ce jour d'une éternelle durée apparoîtra; lorſqu'avec des yeux transformés & plus capables de le ſoutenir, je verrai pour la première fois la lumière

de l'Eternité ; mon ſort eſt douteux encore. Il eſt encore dans mes mains, ou plutôt dans les tiennes, ô mon Dieu ; & je vis encore pour me préparer au bonheur d'une vie éternellement durable &c ".

Les morceaux que nous venons de rapporter, donneront une juſte idée de cet Ouvrage ; on y trouve par-tout le ſyſtême d'une Philoſophie chrétienne, les élans d'une ame pieuſe, & ces expreſſions heureuſes & fortes qui jailliſſent d'un ſentiment profond. On a bien fait de lui aſſocier *la Dévotion à la Campagne*, & la Traduction d'une *Ode* de Mr. *de Haller* : ces deux morceaux ſont du même genre & répondent au même but ; l'Auteur de cette collection mérite des éloges & de la reconnoiſſance.

AR-

ARTICLE SEPTIEME.

Zedekundige Brieven over het GELUK, &c. *III^de en IV^de Stukje*;

c'eſt-à-dire,

LETTRES MORALES SUR LE BONHEUR, & ſur les vertus & les devoirs à la pratique deſquels il eſt inſéparablement attaché. *Tendimus ad Cæleſtem Patriam.* IIIe. & IVe. Parties, qui ſont enſemble 174. *pp.* grand 8°. *la Haye* chez *N. van Daelen* 1770.

NOus nous hâtons de faire connoître cette Continuation d'un Ouvrage, dont on ne ſauroit trop recommander la lecture, & qui doit plaire également aux Philoſophes, aux gens de goût, & aux amis de la vertu & de la piété. Ils trouveront que l'Auteur joint aux lumières d'un eſprit juſte & philo-

philoſophique, les charmes d'une imagination vive & brillante, & les ſentimens d'une belle ame, qui ſe faiſant de juſtes idées de la Religion, & l'aimant en conſéquence, cherche à la faire aimer aux autres, en leur montrant combien elle eſt aimable & propre à faire le bonheur de l'homme.

Les deux nouvelles Parties que nous avons ſous les yeux, contiennent quatre Lettres, où l'on commence à traiter des vertus & des devoirs particuliers, & à prouver que leur pratique eſt eſſentielle à notre félicité. Comme nos premiers devoirs ſont ſans doute ceux qui ont Dieu pour objet, l'Auteur trace dans la Ie. Lettre, qui eſt la VIe. de tout le Livre, un tableau des Ouvrages du Créateur, & dans la VIIe. celui de ſes Perfections, parce que ces Ouvrages & ces Perfections, ainſi que les relations qui en réſultent, ſont les premiers fondemens de tous nos devoirs envers lui.

Rien de plus noble que les réflexions générales, que l'éloquent Auteur fait ſur les

les Oeuvres de la création. „ Quel ſpectacle, quels magnifiques objets viennent s'offrir de toutes parts à mes regards etonnés! Comment en pourrai-je ſoutenir le brillant éclat, & parcourir ce cercle immenſe! O Souverain — o Père de la Nature, (*) l'etendue même de l'Eternité ne ſauroit meſurer la grandeur de tes bienfaits, ni en annoncer la multitude. Avant que le temps eût pris naiſſance, & que le Chaos fût ſorti du ſein du Néant, ta bonté toujours portée à communiquer ton bonheur, s'occupoit déjà de projets bienfaiſans. Dans toute la durée des Siècles elle en manifeſte conſtamment les effets; la fin même de ces Siècles n'y mettra point de bornes, mais nous la verrons encore triompher au ſein de l'Eternité. —— Etre ſuffiſant à toi même, de toute éternité ta propre Nature ne te faiſoit elle pas jouir d'une perfection, d'un bonheur complet? Quel avan-

(*) *Eternity too ſhort to ſpeak his praiſe,*
YOUNG.

avantage la Création entière pouvoit elle te procurer? Le bien des Créatures ne sauroit s'élever jusqu'a toi. —

Ton but étoit de faire des heureux. Avec quelle ardeur ce projet enfanté par la bienfaisance & l'amour, s'enflamme dans ton sein! Tu te plais, tu goûtes un plaisir divin, à former le décret d'animer d'un rayon de ta lumière des millions d'êtres intelligens, & susceptibles des impressions de la joie & du bonheur; de leur ouvrir tous les trésors de la perfection & de la félicité, de te révéler, de te communiquer toi même à eux comme le bien suprême; & pour cet effet, de faire briller à leurs yeux tes vertus dans tout leur éclat, de manifester ta gloire dans des milliers de Mondes différens, & de la dépeindre avec les plus vives, les plus riches couleurs dans leur admirable structure! — Déjà l'instant de ton amour est arrivé, la naissance de la Nature approche, tu t'élèves dans ta force, ton bras puissant se prépare à la Création, ta voix parle

aux

aux ténèbres; *Elle appelle les choses qui ne sont point encore comme si elles étoient*, & aussi-tôt elles sortent du Néant".

Ce préambule est suivi d'un magnifique tableau de la Création. Après quoi l'Auteur passe à des considerations sur l'entrée du mal dans le Monde: elles nous paroissent si intéressantes, si justes, même à quelques égards si neuves, que nous croyons devoir en rapporter une partie.

— „ Mais quel épais & sombre nuage, vient tout-à-coup obscurcir ce Tableau, & étendre un voile de deuil sur la face riante de la Nature? — La vertu verse des pleurs, l'innocence fuit, le Mal est entré dans l'Univers. Le Prince des ténèbres, abandonnant sa première origine, entraîne à sa suite une armée d'Anges rebelles, qui se précipitent avec lui dans la perdition. Bientôt il porte envie à la félicité de l'homme; il l'attaque avec une ruse perfide, le séduit, le rend ingrat & rebelle, & lui fait abandonner aussi son état originel.

Ne

—— Ne parviendra-t-il point par là à défigurer l'ouvrage du Créateur, à frustrer ſes deſſeins, à troubler l'harmonie univerſelle des êtres créés, & à détruire leur perfection. Non, l'entrée du Mal dans l'Univers, ne ſert ici qu'à étendre davantage le cercle des vertus, & à les couronner d'un nouvel éclat. Car ſi le Mal étoit entièrement banni du Monde, où trouveroit-on cet objet, que les Philoſophes de l'antiquité jugèrent digne plus que tout autre de fixer l'attention de leurs Divinités; ce combat qui dans l'économie préſente donne occation au Chrétien de mettre ſes privilèges & ſa perfection dans leur plus beau jour, — La vertu aux priſes avec l'adverſité. Comment pourroit-on exercer la patience, la conſtance & le courage; la réſignation & la ſoumiſſion au milieu des épreuves, ſi l'on n'avoit ni dangers, ni ſouffrances ni malheurs à eſſuyer. Où trouveroit-on lieu à la tendreſſe, à la généreuſe & bienfaiſante compaſſion, à l'intrépide & magnanime protection accordée aux opprimés,

s'il

s'il n'y avoit ni malheureux ni oppreſſeurs. Rien de tout cela ne pourroit en effet exiſter ſi le Mal n'étoit point entré dans le Monde, s'il ne s'étoit point commis de crimes, dont ces dangers & ces malheurs ſont tout à la fois les fruits & le châtiment. Et ce n'eſt pas tout encore, où pourroit-on trouver l'occaſion de pardonner les injures, d'exercer cet amour généreux, illimité, qui s'étend juſques ſur ſes ennemis, ces vertus héroïques qui ſont tout à la fois le fondement, & les plus beaux fruits de la doctrine Chrétienne, ſi l'un ne ſe rendoit pas coupable d'injuſtice, l'autre de haine & d'inimitié contre nous. En un mot que deviendroient les plus difficiles, les plus belles & les plus ſublimes vertus, ſi le mal phyſique & le mal moral qui en eſt la cauſe, ſe trouvoient entièrement bannis de l'univers, puiſque c'eſt de ces maux qu'elles tiennent leur exiſtence actuelle, eux ſeuls pouvant donner l'être à leurs objets & nous fournir par là l'occaſion de les exercer. Conviens en donc, Mortel inſenſé,

Censeur téméraire, les œuvres de ton Dieu sont bonnes à tous égards, & ses voies sages, justes & adorables. Sous sa direction le mal ne sert qu'à donner une perfection plus complette au système entier du Monde moral; à augmenter le nombre & l'éclat des vertus; à faire briller à tes yeux les attributs du Souverain de la Nature, avec tous leurs rayons & dans toute leur gloire; à manifester sa Sagesse & sa Puissance, en te faisant voir combien peu tous les efforts des Créatures rebelles sont en état de frustrer les desseins, de détruire l'ouvrage de celui qui du sein de ce désordre même sait faire éclôrre de nouvelles perfections, sa Bonté, & son infinie Miséricorde, en ce que non seulement il fait luire son Soleil sur les méchans comme sur les justes; mais aussi en ce que son amour n'épargne aucun effort pour ramener les égarés, malgré leur désobéissance opiniâtre, & pour les rétablir dans la jouissance de la perfection & du bonheur.

Dans la VIIIe. Lettre, l'Auteur montre

tre que Dieu étant l'Etre infiniment parfait, & le Souverain de la Nature, a par là même le droit le mieux fondé d'exiger de nous des sentimens d'obéissance & de soumission, de vénération & de respect, d'admiration & d'humilité. Il fait voir ensuite combien la pratique de tous ces devoirs, sur-tout la contemplation des attributs de l'Etre souverainement parfait, & la vénération que nous devons avoir pour lui, sont propres à perfectionner toutes les facultés de notre ame, combien de plaisirs, quelle douce satisfaction les accompagne, & combien par conséquent ils contribuent à notre bonheur.

La première preuve qu'il en allègue se tire de cette règle générale, que tout être est heureux & parfait à mesure qu'il s'applique avec plus de zèle & de soin à observer toutes les règles de l'ordre. —— L'ordre veut que parmi tous nos devoirs nous donnions la préférence à ceux qui par leur nature même sont les premiers en excellence, en importance & en dignité, & à cet égard les devoirs qui sont le sujet de cette

Lettre, méritent ſans doute le premier-rang, car nul devoir ne peut être d'une obligation auſſi ſacrée que ceux auxquels nous ſommes tenus envers le Créateur, qui de nous tenons l'exiſtence & tout ce que nous poſſédons; nul ne peut avoir un auſſi excellent, auſſi glorieux, & auſſi digne objet, que ceux qui ſe rapportent à l'Etre éternel, infini, & tout parfait; enfin il n'en eſt pas qu'il nous importe autant d'obſerver, que ceux auxquels nous ſommes obligés envers le Souverain de la Nature, qui tient entre ſes mains les rênes de l'Univers entier, & qui d'un ſeul mot peut décider de notre ſort & nous rendre à jamais infiniment heureux ou malheureux. C'eſt donc en obſervant avec le plus grand ſoin nos devoirs envers Dieu, que nous pourrons le mieux ſatisfaire aux règles de l'ordre, & par conſéquent nous rendre heureux à cet égard. ——

Une ſeconde preuve eſt tirée de l'eſſence même de la vertu, qui eſt, comme on l'a fait voir dans la première Partie, le fondement le plus eſ-

ſentiel

ſentiel de notre bonheur, & qui ne ſauroit conſiſter que dans l'obſervation conſtante & habituelle des Loix, que le Créateur a preſcrites à ſes Créatures, & dans l'approbation, la protection, & l'amour, que cette obéiſſance nous attire de la part de l'Etre Suprême, & qui nous ouvrent les ſources les plus abondantes de joie & de félicité pour le préſent, en même temps qu'elles donnent le fondement le plus inébranlable, à nos eſpérances pour l'avenir.

Pour 3e preuve, on rappelle ici ce qui a auſſi été démontré dans la 1e Partie, que nous ſommes heureux à meſure de ce que nous ſommes plus parfaits, & que chacune de nos facultés ſe trouve parvenue à un plus haut degré de perfection — Nous ne ſaurions remplir envers Dieu, les devoirs d'obéiſſance, de reſpect, de vénération & d'amour auxquels nous ſommes tenus envers lui, qu'après nous être bien convaincus auparavant, par une contemplation aſſidue de ſon eſſence, de ſes attributs, de ſes ouvrages & de ſes relations envers

nous, qu'il a un droit inconteſtable à tous ces devoirs, tant par la dignité & la perfection de ſa Nature, que parce que notre bonheur même réſulte de notre ſoumiſſion à ſes Loix. Or rien au monde n'eſt auſſi propre que cette contemplation, à perfectionner toutes les facultés de notre eſprit & de notre cœur, car 1°. „ Rien ne ſauroit perfectionner davantage les facultés de notre entendement, que de les exercer ſans ceſſe dans la contemplation de cet Etre tout parfait, & ſuprême, en qui ſe trouvent renfermés comme dans leur première ſource, tous les tréſors de l'Intelligence, de la Science & de la Sageſſe. Auſſi Platon, celui de tous les Philoſophes de l'antiquité dont la doctrine fut la plus ſaine, vouloit-il toujours tenir les yeux de ſes Diſciples fixés ſur ce glorieux objet, comme ſur l'exemplaire immortel & la première ſource de toutes les vérités, ou plutôt comme ſur l'eſſence même de la Vérité éternelle, afin que leur ame nourrie, fortifiée, élevée dans un ſaint ra-

viſſe-

vissement par ces célestes contemplations, s'enflammât d'amour pour leur objet, fixât tous ses desirs sur lui, & réunit tous ses efforts pour se procurer avec le zèle le plus ardent & le plus infatigable, la possession de toutes les vérités, comme d'autant de rayons de cette lumière increée; qu'armée contre toutes les erreurs par les connoissances qu'elle auroit acquises par ce moyen, elle se trouvât en état de comparer, toutes ses idées, toutes ses opinions avec ce modèle immortel, & d'en éprouver la valeur à cette pierre de touche infaillible; qu'enfin voyant de plus en plus toutes les fausses doctrines, toutes les opinions erronées, se dissiper comme un nuage nébuleux devant les rayons de ce Soleil incorruptible, ils fûssent eux-mêmes tirés de la sombre & profonde caverne (2), au fond de laquelle l'ignorance & une science trompeuse, les tiennent enchaînés, & qu'ils fûssent admis,

(2) Voyez le VIIe Livre de la *Républ. de Platon.*

mis dans ces vaſtes & brillantes contrées, qu'habite la Vérité pure & ſans tâche, pour s'y réjouir à ſa lumière, & s'y raſſaſier de la véritable nourriture des Etres intelligens ".

On prouve enſuite la même choſe à l'égard des facultés du cœur, & on ajoute de nouvelles preuves tirées des ſentimens agréables, qui accompagnent immédiatement la pratique de nos devoirs envers Dieu.

Dans la IX Lettre notre Philoſophe Chrétien parle de la Providence; il prouve qu'il doit y en avoir une; il recherche quels ſont les devoirs auxquels nous ſommes tenus envers Dieu ſous cette relation, ſur quel plan la Providence diſpenſe tous les évenemens d'ici bas, comment nous devons apprécier en conſéquence tout ce qui nous arrive, & réunir tous nos efforts pour concourir à ce plan dicté par la Sageſſe & la Bonté ſuprêmes; enfin combien nous pourrons avancer par-là l'important ouvrage de notre félicité.

AR-

ARTICLE HUITIEME.

LES NUITS D'YOUNG, traduites de l'Anglois, par Mr. LE TOURNEUR.

Sunt lacrymæ rerum & mentem mortalia tangunt.

VIRGILE.

2 Vol. gd. *in* 8°. qui font enſemble *pp.* 652. ſans compter le Poëme de JEANNE GRAY, qui en fait 43. *Yverdon* 1769.

ON nous écrit de France que le beau ſombre des Nuits d'Young y a captivé tous les ſuffrages, & qu'on les a lues avec une ſorte d'enthouſiaſme qui a gagné jusqu'aux Toilettes des jolies Femmes. Quelques lecteurs, cependant, ont trouvé, que malgré les choſes ſublimes qu'elles renferment, ce

triſte tiſſu n'eſt formé au fond que d'une ſeule idée; après s'en être pénétré, diſent-ils, elle devient peſante, & l'eſprit ſe laſſe. Nous croyons avec eux qu'une lecture ſuivie de ce Poëme, produira presque toujours l'effet dont ils ſe plaignent, & cela moins peut-être à cauſe de la triſteſſe du ſujet, que par les beautés mêmes qui caractériſent l'Ouvrage, par l'abondance des comparaiſons, l'entaſſement & la grandeur des images, l'éclat & la profondeur des penſées. Rien ne fatigue davantage, a obſervé quelqu'un, que les choſes extraordinaires devenues trop communes; & l'on peut appliquer aux Nuits de YOUNG, une comparaiſon qu'a fait Mr. *Rouſſeau* ſur un autre ſujet, c'eſt qu'il en eſt de cette lecture comme des vertus de l'Opium, pris en petite quantité il réveille, pendant qu'une doſe plus forte appeſantit, & endort.

Si nous revenons encore à cet Ouvrage dont nous avons déjà donné l'Extrait (1), c'eſt en faveur d'un petit Poëme annon-

(1) Voyez la IIe. Partie du XXXI. Tome de cette *Bibliothèque*. Art. VIII.

noncé dans la première Edition, & ajouté à celle ci. Il a pour titre *Jeanne Gray*, ou *le Triomphe de la Religion sur l'Amour*. On y reconnoîtra le génie de YOUNG, & ce sujet étoit digne de son pinceau. Toujours occupé à prouver le néant de la vie & l'illusion de ses biens, l'exemple les plus frappant qu'il pouvoit en offrir, étoit celui d'une jeune Reine, qui victime de l'ambition d'autrui (2), ne trouva dans le Trône qu'un de-

(2) Jean Dudley, Comte de Warwick, *depuis* Duc de Northumberland, *avoit su disposer* Edouard VI *à déroger au Testament* d'Henri VIII, *sur l'article de la succession, & il choisit* Jeanne Gray *pour la faire l'Epouse de* Gilbert *son fils, se flattant que par là la Couronne tomberoit infailliblement dans sa maison. Cette* Jeanne Gray *étoit descendante* d'Henri VII. *petite fille de la Veuve de* Louis XII, *& de* Brandon, *simple Gentilhomme, créé* Duc de Suffolk. *Elle fut proclamée à Londres, mais le parti & le droit de* Marie *l'emportèrent, & cette Princesse fit condamner sa rivale à la mort. En vain* Jeanne Gray *se dépouilla d'une Couronne qu'elle ne garda*

degré pour monter à l'échafaud. Cette Princeſſe eſt repréſentée ici ſous les traits les plus touchans, c'eſt le tableau des graces & de l'innocence, de l'infortune & de la vertu.

Après avoir montré à l'Angleterre l'eſpace de quelques jours „la plus belle des Femmes dans tout l'eclat de la jeuneſſe & des grandeurs: — on la vit, tombée de cette élévation, ſoutenir ſans s'étonner le changement fatal de ſa deſtinée". Mais en quel état ſe trouve *Gilfort*? c'eſt la plus cruelle inquiétude de ſa jeune Epouſe. Elle ne l'a point vu depuis qu'ils ſont malheureux, elle brûle, elle tremble de le voir; enfin ne pouvant contenir ſes tranſports elle le cherche, & ſe précipite dans ſes bras. „ Cher Epoux, lui dit elle, ceſſe de „ t'affliger: la fortune, il eſt vrai, nous „ enlève une Couronne, mais il nous „ reſte un courage ſupérieur à cette per-

„ te.

garda que neuf jours, elle fut conduite au ſupplice ainſi que ſon mari, ſon père, & ſon grand-père.

„ te. La vertu nous paiera ce léger
„ malheur: nous en ſerons récompen-
„ ſés dans ce ſéjour, où l'on ne connoît
„ point de différence entre le mortel
„ qui eſt aſſis ſur un Trône, & celui que
„ le ſort en a précipité. Eh! quel ſi
„ grand changement eſt-il donc arrivé
„ dans ma deſtinée? Je ne ſuis plus
„ Reine, mais je ſuis encore ton Epouſe.
„ J'aime mieux obéir à Gilfort que de
„ règner ſur l'univers. Quand nous
„ ſerons cachés enſemble dans quelque
„ retraite obſcure, MARIE pourra ces-
„ ſer de nous pourſuivre, elle pourra
„ nous oublier: moi, je te promets ici
„ de te ſuivre dans ton exil, conſtante
„ & fidèle jusqu'au dernier moment.
„ Je te rendrai en amour ce que tu
„ perds en puiſſance! . . . . Ah! je vois
„ que nos deux ames s'entendent: je
„ lis dans tes yeux la fermeté de la
„ tienne: nous ſaurons montrer au
„ monde qu'on peut quitter une Cou-
„ ronne avec indifférence".

Cependant Gilfort s'allarme, & trem-
ble

ble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. A l'instant ses préſages s'accompliſſent : les portes s'ouvrent, un garde s'avance, la Reine eſt entraînée loin de ſon Epoux. L'infortuné ſuccombe à ce nouveau malheur: „ſa conſtance l'abandonne: foible, n'en pouvant plus, il s'aſſied & ſe plongeant dans l'abyme de la douleur, il roule en ſon ame ſes triſtes penſées. Mille horribles images ſe ſuccèdent devant ſes yeux Souvent dans un transport, il ſe lève étendant les bras, comme pour embraſſer ſon Epouſe, & retombe immobile & mourant. Tantôt il erre en ſilence le long des ſpacieux appartemens de ſon Palais déſert. L'éclat de leurs ornemens importune ſa vue & attriſte ſon ame. Il maudit la deſtinée, & les jeux cruels où elle s'eſt amuſée à parer un malheureux de cette pompe vaine qui augmente ſon infortune . . . Ses regards ont rencontré le lit nuptial: ſes yeux s'y attachent & dans un ſombre ſilence il repaît ſa douleur

leur du ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés &c. " (1).

Cependant la Reine au lieu de la vue de ſon Epoux, au lieu de l'appareil pompeux qui l'environnoit, ſe trouve ſeule, abandonnée aux ténèbres d'une priſon affreuſe. Mais ſa conſtance & le pouvoir de la Religion triomphent au milieu de ſes revers. „ Du fond de ſon cachot ténébreux, elle interrompt l'affreux ſilence de cette horrible retraite. A genoux, & ſoulevant ſes mains chargées de chaînes, d'un cœur fervent & réſigné elle élève ſa voix vers ſon Dieu: „ Dieu tout Puiſſant, lui dit-„ elle, c'eſt à toi d'élever & d'a-„ baiſſer. C'eſt toi qui fait paſſer des „ ténèbres à la lumière une race igno-„ rée, ou qui replonges dans l'oubli „ une famille de Rois. Dès l'entrée de „ ma jeuneſſe, & dans l'eſpace de quel-„ ques jours, j'ai éprouvé l'une & l'au-„ tre fortune. Je ſens que la nature s'é-meut

(1) Nous ſupprimons le reſte du tableau: ici le Docteur YOUNG a oublié ſa gravité, & le Traducteur l'uſage de ſes notes.

„ meut d'une révolution ſi rapide & ſi „ terrible: mais je me ſens auſſi le cou- „ rage de la ſoutenir avec honneur. „ Donne moi la force qui fait vaincre „ les malheurs; & ſi dans le feu de la „ jeuneſſe, dans l'ivreſſe de la proſpé- „ rité, au milieu de l'enchantement „ & des preſtiges d'une Cour brillante, „ je me ſuis toujours ſouvenue de toi, „ ne m'abandonnes pas dans ma diſ- „ grace ". . .

Mais c'eſt ſur-tout en faveur de ſon Epoux & de ſon Père, qu'elle implore la clémence du Ciel. Si deux têtes ſi chères ſont épargnées, elle croira qu'il a entendu ſes vœux, elle le bénira même en voyant couler ſon ſang. La nuit s'approche; l'innocence peut dormir chargee de fers: un ſonge impoſteur fait remonter la jeune Reine ſur un Trône imaginaire, elle croit triompher de ſa rivale, elle la voit proſternée à ſes pieds & s'attendrit ſur ſon ſort. „ Le jour naît — les projets de vengeance ſe réveillent dans l'ame des Tyrans: l'Epoux amoureux ſe tourne vers ſa jeune Epouſe.

ſe. L'infortunée *Suffolck* ſe trouve à ſon réveil ſeule & ſéparée du ſien. Elle ne ſe plaint point du ſonge qui l'a ſi cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ſes menſonges, „ & ces grandeurs, „ dit-elle, dont je me voyois environnée, étoient-elles plus qu'un rêve? ". Dans ce moment on vient lui annoncer que ſa mort eſt prochaine, & bientôt un malheur plus grand que la mort vient fondre ſur elle. La porte s'ouvre, à ſes pieds roule une tête ſanglante & couverte de cheveux blancs; c'eſt la tête de ſon Grand-père. A cet affreux ſpectacle, la terreur la ſaiſit, ſon ſang ſe glace, mille préſages funeſtes, viennent ébranler ſa conſtance. „ Hélas, *s'écrie-t-elle!* & ſi Gilfort auſſi... Dès que de penſées en penſées elle fut arrivée à cette idée effrayante, ce fut comme un précipice où s'abyma ſon ame. Un tremblement univerſel agite ſes membres; tout-à-coup arrêtée & immobile, elle ne peut faire un pas; elle n'oſe baiſſer ſes regards vers la terre: Ciel! ſi ſes yeux au travers des ténèbres y ren-

controient la tête de Gilfort"! . . . .

Gilfort ſe préſente à ſa vue, vêtu d'habits de deuil, le viſage pâle, la voix muette & glacée. Epouvantée elle recule, & tombe étendue, inanimée, & ne reſpirant plus. Gilfort ſe précipite ſur ſon Epouſe, & rappelle ſon ame prête à s'échapper „ Ainſi le flambeau allumé, rend la flamme & la vie au flambeau qu'un ſouffle vient d'éteindre ".

Cependant un ordre de Marie les fait paſſer de cette priſon dans des lieux préparés pour les recevoir. Ingénieuſe dans ſes cruautés, elle veut qu'ils meurent au milieu de l'appareil des grandeurs: une Salle ſpacieuſe eſt tendue de noir, la foible lueur d'une lampe ſe mêle à l'épaiſſeur des ombres, une hache poſée ſur une table brille au travers des ténèbres. C'eſt dans cette demeure effrayante, que les deux Amans furent introduits: malgré leur innocence, ils friſſonnèrent; & malgré l'excès de leurs peines, les tranſports de l'amour vinrent ſe mêler encore aux accens du déſeſpoir. Gilfort le premier rompt le ſilence. „ Qu'eſt ce

„ que

„ que la perte d'une Couronne & d'un „ Empire? Mais une Epouſe adorée à „ qui l'on vient de s'unir, comment s'en „ ſéparer? comment la voir dans les „ larmes & la quitter? — Viens, chè- „ re Epouſe, viens ſur mon ſein, étouf- „ fons dans nos embraſſemens le ſenti- „ ment de nos maux — Chère Epou- „ ſe, donne moi l'univers & demande „ moi où eſt mon bonheur? Je te preſ- „ ſe dans mes bras, & au bord de la „ tombe, je m'écrie, le voici ".

Le Poëte, ſelon ſa coutume, place ici une réflexion morale: c'eſt pour vous, dit il aux gens heureux, que les malheurs ſont extrêmes; Gilfort ſeroit-il le plus malheureux des hommes s'il n'eût pas été le plus heureux des amans? Puis s'adreſſant aux cœurs ſenſibles, il les invite à ſe pénétrer du ſpectacle qu'il offre à leurs yeux. „Tantot (*les deux Epoux*) s'embraſſent, & confondant leurs douleurs, ils verſent, enlacés l'un dans l'autre, un torrent de larmes: & puis frappés ſoudain d'idées ſiniſtres, ils ſe repouſſent, reculent ef-

frayés, & reſtent l'un devant l'autre immobiles de déſeſpoir, comme des ſtatues froides & inanimées. Tantôt les yeux pleins de tendreſſe & de terreur, ils ſe précipitent encore l'un ſur l'autre, & ſe ſerrent juſqu'à mourir. Dans quel égarement leur ame eſt tombée! Dans leurs tranſports ils ſe jurent de nouveau un amour éternel; les malheureux oublient qu'ils vont ceſſer d'être! &c ".

L'impitoyable Marie leur préparoit un nouveau genre de tourment. Un Prêtre eſt envoyé, & des bourreaux l'accompagnent, il déclare à l'infortunée Suffolck qu'il eſt un moyen de ſauver ſa vie, celle de ſon Epoux, & de ſon Père, c'eſt d'embraſſer la Religion de la Reine. „ Que fera t-elle? Prononcera-t-elle l'arrêt de mort de ſon Père, de Gilfort, le pourra t-elle? . . . Ne craignons rien pour elle. C'eſt la gloire de la Religion d'élever notre foibleſſe au deſſus de ce qui paroît poſſible à la nature humaine ". Sans doute rien n'eſt plus foible que l'homme, „ mais l'Etre

l'être qui fait voler l'éclair & mugir la tempête, & qui donne à la foudre une force invincible, eſt-il un Etre foible? . . . . Hé bien! ſa force devient la nôtre, quand la prière l'appelle à notre ſecours. La Religion, par un effet merveilleux, aſſocie l'homme à l'Être ſuprême, & lui fait partager la puiſſance du Dieu qui tonne & règne au haut des cieux ".

La prière eſt le recours de l'infortunée Suffolck: elle ſe proſterne & bientôt l'on voit les nuages de ſon front s'éclaircir par degrés. Bientôt elle ſe relève & d'un ton plein d'aſſurance & de grandeur: ſi ce ſont là les conditions, dit-elle. . . Gilfort ne lui permet pas d'achever, il s'élance vers elle, l'accable de ſon déſeſpoir, lui rappelle ſa tendreſſe, la conjure, de vivre (*), & lui reproche de vouloir plonger le poignard dans le ſein de ſon Epoux, & de ſon Père. ;, Alors un Vieillard s'avance, foible, décrépit, ſoutenant à peine le poids des ans & des mortels ennuis de ſon ame: c'étoit ſon Père, la tête nue, les

(*) *Gilfort avoit été élevé dans la Religion Romaine.*

vêtemens négligés & en désordre, il s'approche en chancelant, & les yeux tristement baissés vers la terre. Lorsqu'il fut près de sa fille, trois fois il détourna son visage pour cacher sa douleur & d'une voix prête à s'éteindre: „ Moi, *dit-il*, qui suis arrivé au terme „ de ma carrière, & si près de mourir, „ cette hache ne peut me ravir qu'un „ jour de vie. Mais toi, ma fille, toi „ l'objet de ma tendresse, ne pourrai-je „ t'engager à vivre? Mes larmes, mes „ dernières larmes couleront-elles en „ vain? Ah! si tu éprouves jamais la „ douceur d'être mère, tu ne blâmeras „ plus alors la douleur de ton père. En „ finissant ces mots, il pousse des cris „ aigus; des ruisseaux de larmes rou- „ lent le long de ses joues flétries & „ desséchées. . . Revenant à sa fille, „ il saisit sa main avec violence, & la „ pressant contre ses lèvres: Prends „ donc un poignard: perce-moi le „ sein, & soulage moi ". Epuisé il tombe aux pieds de sa Fille, en la nommant cruelle, & souille dans la poussière ses

ſes cheveux blancs".

Tandis que le cœur de la Princeſſe éprouve les plus violentes ſecouſſes, & que ſon courage ſemble être épuiſé par tant de combats, les portes s'ouvrent à grand bruit, & découvrent à ſa vue les corps privés de tête de ſes plus fidèles amis, de ceux qui avoient combattu pour lui conſerver le Trône. Elle réſiſte encore à ce dernier coup. Calme & décidée à s'immoler, elle s'avance, embraſſe ſon Epoux & ſon Père; puis leur adreſſant ſes dernières paroles, elle leur pardonne les tranſports d'une aveugle tendreſſe, & ſe félicite d'avoir eu la force d'offrir au Ciel le ſacrifice de deux têtes plus chères que la ſienne. „ Mais j'ai lieu de „ croire, reprend elle, que mon ſang ſa„ tisfera les Loix, & qu'il reſtera encore „ de la clémence pour vous. Main„ tenant la mort n'a plus pour moi „ d'amertume: elle l'a toute laiſſée „ dans ces derniers embraſſemens; & „ tout ce qui va ſuivre pour moi n'eſt „ plus que paix & bonheur ——".

Enſuite ſe tournant vers ſes bourreaux,

elle leur dit avec un ſourire plein de douceur & de tranquillité: „ dites à „ votre Reine que je lui rends graces „ de ma mort. Je perds peu de choſe, „ en lui laiſſant le Trône d'Angleterre, „ puis que je reçois en échange une fé- „ licité éternelle. C'eſt à ſa vengean- „ ce que je dois ce bonheur, & la mort „ étoit la ſeule vengeance qui fût en „ ſon pouvoir: frappez ". Rome même ne put refuſer quelquer larmes au tragique récit de ſa mort funeſte, & l'implacable Marie ſentit enfin entrer dans ſon cœur une pitié tardive & inutile ".

On nous pardonnera ſans doute en faveur des morceaux que nous avons tranſcrits, de nous être arrêtés ſi long-temps ſur ce petit Poëme: ſouvent nous avons été embarraſſés dans le choix, tant l'Ouvrage eſt rempli de beautés; & Mr. LE TOURNEUR, qui ſait ſi bien traduire & ſi bien juger, obſerve que de toutes les productions du Poëte, c'eſt celle qui eſt écrite avec le plus de ſageſſe & de goût. On y trouve, ajoute-t-il, les ſcènes les plus théatrales &

les

les tableaux les plus pathétiques. Young eſt ſublime dès qu'il peut s'attriſter. C'eſt le Peintre du malheur.

ARTICLE NEUVIEME.

L'ENFANT BIEN CORRIGE' (1).

Le

(1) Cette Pièce que nous tirons de *l'Almanach des Muſes* pour l'année 1770, eſt de Mr. l'Abbé LE MONNIER : il eſt à ſouhaiter qu'il multiplie de ſemblables productions, les ames ſenſibles les liront avec attendriſſement, & les enfans pourront les apprendre avec fruit. Celle-ci annonce un talent diſtingué, & comme l'obſerve très bien l'Auteur de l'Almanach : „ Ce n'eſt point le même genre que celui de *la Fontaine ;* ce n'eſt point cette naiveté qui lui eſt particulière, & qui excite en même-temps le rire & la ſurpriſe ; mais c'eſt le naturel le plus vrai, la ſimplicité la plus intéreſſante, l'émanation facile d'une ame honnête, d'un cœur ſenſible ; c'eſt une eſpèce de Drame où l'on n'apperçoit que les perſonnages & jamais l'Auteur ".

LE pauvre Nicolas, tout courbé ſous le poids
D'un énorme fagot, s'en revenoit du bois,
Un ſoir beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume.
En marchant il diſoit d'un ton plein d'amertume,
La bonne Marguerite eſt bien triſte à préſent!
Elle s'inquiette, elle pleure;
Chaque moment
Lui paroît long, long comme une heure;
Antoine eſt triſte auſſi: c'eſt un ſi bon enfant,
C'eſt tout le portrait de ſa mère;
Si les Dieux nous aident, j'eſpère
Qu'il ſera tendre & bienfaiſant;
Cet eſpoir eſt bien doux. Mais voici que j'approche!
Ils ſeront conſolés, quand ils me reverront;
Comme ils ſeront joyeux, comme ils m'embraſſeront!
S'ils me faiſoient quelques reproches,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé ſi long-temps;
Au lieu de m'en vouloir, ils ſeront bien contens.
Tout en raiſonnant de la ſorte,
Nicolas arrive à ſa porte;
Il entre: il voit ſa femme aſſiſe auprès du lit;
Sur la traverſe de ſa chaiſe,
Sa tête eſt renverſée; elle pleure & gémit;
Son fils eſt à genoux: il tient, il preſſe, il baiſe
Sa main qu'elle paroît vouloir lui retirer.

Ceſ-

Ceſſez, dit Nicolas, ceſſez de ſoupirer:
Me voila bien portant! . . . eſt-ce ainſi qu'on
m'embraſſe?
Vous ne me dites rien! mon fils tu ne viens pas
Te jetter dans mes bras!
Une careſſe me delaſſe,
Tu le ſais bien; viens donc; ils veulent me
punir! . . . . .
Ne boudez plus . . . tenez, mettez vous à ma
place,
Voyez ſi je pouvois plutôt m'en revenir:
J'avois fait mon fagot; je ſortois du bocage,
Il n'étoit pas encor abſolument bien tard,
Quand j'y vis arriver un malheureux vieillard;
(Il eſt je crois de ce Village,
Que par notre fenêtre on apperçoit là bas);
Il ſe traînoit à peine. A voir votre demarche,
Lui dis-je, Parrienne,
Vous ſemblez déjà las?
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand pitié. Vîte je prends ma
hache,
Et lui coupe un fagot; je ne le fais pas gros:
Il n'eſt pas porté, de deux bons je l'attache,
Et le mets ſur ſon dos.
Il me remercie, & me quitte;
Je veux doubler le pas pour arriver plus vîte:
La neige tient à mes ſabots,

Et

Et m'empêche.... Mais quoi! ma chère Marguerite,
Encore des soupirs! encore des sanglots!
Tu ne pardonnes point: tu ne m'aimes donc guère!
Je ne l'aurois pas cru. Marguerite à ces mots,
Le prenant par la main, lui dit malheureux père,
Pourrois tu desirer d'être aimé de la mère.
Du fils le plus méchant?
-- Antoine méchant? lui! non, non, son caractère
Est bon; je le connois; il est encore enfant;
Il aime à folâtrer: c'est le droit de son âge:
Mais laisse faire, en grandissant
Il sera bon & sage.
-- Dis plutôt cruel. -- Non je le promets pour lui;
Antoine, tu devrois le promettre toi-même,
Et tâcher d'appaiser une mère qui t'aime.
Mais approche, dis moi: qu'as-tu fait aujourd'hui
Pour la fâcher? réponds, puisque je le demande. . . . .
Vous vous cachez, mon fils: la faute est donc bien grande!
—Très grande, cher époux: mais il en est bonteux;
C'est bon signe. — Dis moi ce que c'est — Tu le veux;
Tu

Tu ſeras fâché de l'entendre :
Mais enfin tu le veux ; tu le ſauras. Ce ſoir,
Comme il m'ennuyoit de t'attendre,
J'ouvrois de temps en temps la porte, & j'allois voir.
Si tu venois : une fauvette
Entre avec moi dans la maiſon,
Puis ſe blottit ſur la couchette ;
Elle grelottoit : la ſaiſon
Eſt pour cela bien aſſez dure.
Je la réchauffois dans mon ſein,
De mon haleine & ſous ma main,
Lorſque je vois entrer la fille de couture,
La petite Babet ; la pauvre créature,
En tombant ſur des échalats,
Dans ſa vigne, ici près, s'eſt déchiré le bras ;
Elle pleuroit, & ſa bleſſure
Saignoit beaucoup ; ce n'eſt pas moi
Qu'elle demandoit : c'étoit toi ;
Voyant que tu tardois, & qu'elle étoit preſſée,
Comme j'ai pu, je l'ai panſée ;
Pour la panſer j'ai pris
Le baume du pot gris :
Eſt-ce bien celui là ? me ſerois je trompée ?
— C'eſt bon ! après... — Tandis que j'étois occupée
A tout cela, ton fils, à qui j'avois donné
La fauvette à tenir, dans un coin s'eſt tourné,

Et puis ... — Achève donc. — Et puis il
l'a plumée.
— Quoi, plumée! — Oui, par tout le
corps,
Hors les ailes pourtant; la porte étoit fermée:
Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors.
Elle a volé la malheureuse!
Elle voloit en gémissant;
J'entendois sa voix douloureuse
Qui me saignoit le cœur... Nous aurons un mé-
chant:
Juge ce qu'il fera, s'il devient jamais grand!
Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère:
Aurois-tu fait cela, quand tu n'étois qu'enfant?
Moi qui disois à tout instant,
Mon cher Antoine aura la bonté de son père!
Aussi je l'aimois trop: que Dieu m'en punit
bien! ...
— Va va, console toi ma chère,
Sèche tes pleurs, & ne crains rien:
Il est là haut une Justice
Aux bons parens toujours propice!
S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ôte-
ront;
Non jamais ils ne permettront. ...
Approche toi, mon fils, viens, viens que je t'em-
brasse!
Que je t'embrasse, hélas! pour la dernière fois:

Tu fais bien de pleurer : je pleure auſſi, tu vois!
Mets ta main ſur mon cœur ; tiens, c'étoit là ta place :
Car je t'aimois, Antoine, & c'étoit mon bonheur ;
Je ne t'aimerai plus... Oh, ſi fait, j'ai beau dire,
Je t'aimerai toujours ; ce ſera ma douleur!
Ciel! j'aimerai donc un.... j'ai peur de te maudire!
Il faut les ramaſſer les plumes de l'oiſeau,
Et les pendre à ce ſoliveau ;
Ramaſſe les ma femme :
Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons ;
En les regardant nous dirons :
Il ne faut point aimer une auſſi méchante ame.
Ce pauvre oiſeau, mon fils! (reſte ſur mes genoux),
Ce pauvre oiſeau! crois tu que la ſeule froidure
L'ait amené chez nous?
Non, c'eſt l'auteur de la nature,
Qui le mettoit entre nos mains ;
C'étoit nous ordonner de lui ſauver la vie :
Il prend ſoin des oiſeaux tout comme des humains ;
Et vous l'avez plumé! S'il me prenoit envie,
De vous envoyer nud paſſer la nuit au froid?

Vous

Vous m'en avez donné le droit;
Vous n'auriez point à vous en plaindre;
Mais je ſerois méchant; je vous reſſemblerois,
Et plus que vous j'en ſouffrirois. . . . . .
Ne tremble point, mon fils, va, tu n'as rien à craindre:
Car je ſens que je t'aime, & t'aimerai toujours;
J'eſpérois que dans la vieilleſſe,
De ta mère & de moi tu ſerois le ſecours,
Et tu veux abréger nos jours
Par les chagrins & la triſteſſe!
— Ah! maman!... ah! papa!... baiſez moi de bon cœur;
Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur;
Tout le bien que je pourrai faire
Je vous promets, je le ferai,
Je ſerai bon, je vous reſſemblerai.
Aiſément un père, une mère
Se laiſſent attendrir: Antoine eut ſon pardon;
Il tint ſa promeſſe: il fut bon;
Il fut ſi vertueux, ſi ſage,
Qu'on le montroit dans le canton
A tous les enfans de ſon âge.
Un jour qu'il regardoit triſtement au plancher,
Sa mère qui le vit alla prendre une échelle;
Monte, mon fils, monte, dit-elle,
Et vas promptement détacher
Les plumes de l'oiſeau: c'eſt là ce qui t'afflige;
Jet-

Jette les au feu, ne crains rien:
Ton père le veut bien;
Tu le veux, n'eſt-ce pas? oui. Jette les, te dis je
Et qu'il ne reſte aucun veſtige. . . .
— Non, maman, je les garderai;
A mes enfans, quand j'en aurai,
En pleurant, je les montrerai.

ARTICLE DIXIEME.

MELANGES DE LITTERATURE ORIENTALE, Traduits de différens Manuſcrits Turcs, Arabes, & Perſans de la Bibliothèque du Roi. Par Mr. CARDONNE, Secretaire-Interprète du Roi pour les Langues Orientales à la Marine & à la Bibliothèque de S. M. & Profeſſeur en Langue Arabe au Collège Royal; g^d. *in* 12. deux Vol. dont le 1er. eſt de *pp.* 314. & le 2^d. de 293. à *Paris*, chez *Heriſſant* le fils 1770.

LE ſuccès des *Mille & une Nuit*, & de quelques autres traductions d'Ouvrages Orientaux, a engagé Mr. CARDONNE à publier celle-ci. Nous oſons lui promettre un accueil auſſi favorable, tant à cauſe de la nouveauté & du choix des matières, que par l'agrément du ſtyle, qui ne nous paroît pas inférieur à celui de Mrs. *Galand*, *de la Croix* &c. quoique la modeſtie de l'Auteur en décide autrement. Pour compoſer ces *Mélanges*, il a traduit de différens Manuſcrits Turcs, Perſans, & Arabes, les morceaux qui lui ont paru les plus intéreſſans. Il a donné la préférence à tout ce qui ſe rapportoit aux vertus morales & politiques, & il cite divers traits de courage, de juſtice, de généroſité & de grandeur d'ame. Ces exemples ſi multipliés dans cet Ouvrage, confirment une vérité précieuſe, conſolante, & combattue ſeulement par des eſprits faux où des cœurs pervers; c'eſt que les idées éternelles de la juſtice & de l'ordre ſont gravées dans le cœur de tous les hommes, & qu'elles ſe développent malgré

le

le joug du despotisme & celui de la superstition, chez les Peuples qui reconnoissent un Dieu & qui croient l'immortalité. L'Auteur dans le dessein d'instruire & de plaire, a mis beaucoup de variété dans cet Ouvrage. Il a joint aux traits sérieux & aux maximes de conduite, des Allégories, des Contes, & des bons mots. La Morale ne s'y trouve pas noyée dans de longues fictions, comme elle l'est dans les *Mille & une Nuit* &c. Plusieurs Articles sont enrichis de Notes propres à éclaircir quelques usages des Orientaux, ou quelques points de leur Doctrine, ou quelques faits de leur Histoire. Nous transcrirons divers traits de ces *Mélanges*, observant à l'exemple de l'Auteur de varier le genre & le sujet des morceaux.

„ *Ali-Ibn-Abbas*, favori du Calife *Mamoun*, & Lieutenant de Police sous le règne de ce Prince, raconte en ces termes une histoire qui lui est arrivée à lui même. J'étois un soir chez le Calife, lors que l'on y amena un homme pieds & mains liés. Mamoun m'or-

na de garder à vue ce priſonnier, & de le lui amener le lendemain matin. Le Calife m'avoit paru très irrité: la crainte de m'expoſer moi-même à ſa colère, m'inſpira de renfermer le priſonnier dans mon harem (1), comme le lieu le plus sûr de ma maiſon. Je lui demandai qu'elle étoit ſa patrie; il me répondit qu'il étoit né à Damas, & qu'il demeuroit dans le quartier de la grande Moſquée. Que le ciel, m'écriai je, verſe ſes bénédictions les plus abondantes ſur la ville de Damas, & particulièrement ſur le quartier que vous habitez. Il voulut ſavoir le motif du vif intérêt qui m'animoit; c'eſt, lui dis-je, que je dois la vie à un homme de votre quartier. Ces paroles excitèrent ſa curioſité, & il me conjura de la ſatisfaire. Il y a pluſieurs années, continuai-je, que le Calife, mécontent du Vice-Roi de Damas, le dépoſa: j'accompagnois celui que

(1) *C'eſt le nom que l'on donne en Orient à l'appartement des Femmes.*

que ce Prince avoit nommé pour lui succéder; dans l'instant que nous prenions possession du Palais du Gouverneur, une querelle s'éleva entre le nouveau & l'ancien Gouverneur; ce dernier avoit apoſté des Soldats qui nous assaillirent: je sautai par une fenêtre du Palais; me voyant poursuivi par d'autres assassins, je me réfugiai dans vôtre quartier. Je vis un Palais ouvert, dont le maître étoit sur la porte, je le conjurai de me sauver la vie; il me conduisit aussi-tôt dans l'appartement de ses femmes, & j'y restai un mois dans l'abondance & dans la paix. Mon hôte vint un jour m'avertir qu'une caravane se disposoit à partir pour Bagdad, & que si j'avois dessein de revoir ma patrie je ne pouvois profiter d'une occasion plus favorable: la honte me ferma la bouche, & je n'osai lui avouer ma misère: je me trouvois sans argent, forcé par conséquent de suivre la caravane à pied. Mais quel fut mon étonnement, lorsque le jour du départ, l'on m'amena un très beau cheval, un

mulet chargé de toutes sortes de provisions, avec un esclave noir pour me servir dans la route; mon hôte me remit en même temps une bourse d'or; il me conduisit lui même jusqu'a la caravane, où il me recommanda à plusieurs voyageurs de ses amis. Voilà le bienfait que j'ai reçu dans votre ville, & ce qui me la rend si chère: toute ma peine est de n'avoir pu encore découvrir mon généreux bienfaiteur. Je mourrois content, si je pouvois lui témoigner ma reconnoissance. Vos vœux sont accomplis, s'écria avec transport mon prisonnier; je suis celui qui vous reçut dans son Palais, pouvez-vous me méconnoître? Le temps qui s'étoit écoulé depuis cet évenement, & la douleur dans laquelle il étoit plongé, avoient changé son visage; mais en cherchant ses traits, je me les remis aisément, & des circonstances qu'il me rappella ne me permirent plus de douter que ce prisonnier, qui étoit prêt de perdre la vie, ne fut celui-là même qui me l'avoit si généreusement sauvée. Je l'em-

l'embraſſai, les larmes aux yeux, je lui ôtai ſes chaînes, je lui demandai par quelle fatalité il avoit encouru la colère du Calife. Des ennemis mépriſables, me répondit-il, m'ont noirci injuſtement dans l'eſprit de Mamoun; on m'a fait partir de Damas avec précipitation, l'on a pouſſé la barbarie juſqu'à me refuſer la conſolation d'embraſſer ma femme & mes enfans; j'ignore quel ſort m'attend: mais ſi, comme je dois le craindre, l'arrêt de ma mort eſt prononcé, je vous conjure de leur annoncer ce malheur. Non, vous ne mourrez point, lui dis-je, c'eſt moi qui vous en aſſure; vous ſerez rendu à votre famille: ſoyez libre dès ce moment. Je choiſis alors pluſieurs pièces des plus belles étoffes d'or de Bagdad, & je le priai de les préſenter à ſon épouſe: partez, ajoutai-je enſuite, en lui remettant une bourſe où il y avoit mille ſequins; allez rejoindre ces gages précieux de votre tendreſſe que vous avez laiſſées à Damas; que la colère du Calife retombe ſur moi, je la redoute peu ſi je ſuis

assez heureux, pour vous sauver. Quelle proposition me faites vous, reprit mon prisonnier, & me croyez vous capable de l'accepter? Quoi! dans la vue d'échapper à la mort, je sacrifierois aujourd'hui cette même vie que je vous conservai autrefois! Tâchez de prouver mon innocence au Calife, je ne veux point d'autre témoignage de votre reconnoissance. Si vous ne pouvez le désabuser, j'irai moi même lui porter ma tête; qu'il disposé de mes jours à son gré, pourvu que les votres soient en sûreté. Je le conjurai de nouveau de prendre la fuite, mais il demeura inébranlable. Je ne manquai pas de me présenter le lendemain matin devant Mamoun. Ce Prince étoit revêtu d'un manteau couleur de feu, symbole de sa colère; à peine m'eût-il apperçu, qu'il me demanda où étoit mon prisonnier; il ordonna en même temps qu'on fit venir le bourreau. Seigneur, lui dis-je en me jettant à ses genoux, il est arrivé quelque chose de bien extraordinaire à l'occasion de celui que vous m'avez con-

confié hier; que V. M. me permette de le lui apprendre: ces paroles le mirent en courroux. Je jure, me dit-il, par l'ame de mon ayeul que je te ferai périr à la place de ton prisonnier, si tu l'as laissé échapper. Ma vie & la sienne, lui répondis-je, sont à la disposition de V. M. qu'elle daigne seulement m'entendre. Parlez, reprit-il. Je racontai alors à ce Prince de quelle manière cet homme m'avoit sauvé la vie à Damas; que desirant m'acquitter envers lui, je lui avois offert la liberté, mais qu'il l'avoit refusée, dans la crainte de m'exposer à la mort. Seigneur, ajoutai-je, il n'est point coupable; un homme si généreux ne peut pas l'être; de lâches calomniateurs l'ont noirci à vos yeux, il est la malheureuse victime de la haine & de l'envie déchaînées contre lui. Le Calife parut touché; ce Prince avoit l'ame naturellement grande; il ne put s'empêcher d'admirer la conduite de mon ami. Je lui pardonne à cause de toi, me dit Mamoun; vas lui annoncer cette bonne nouvelle, & amène le

moi. Je me jettai aux pieds de ce Prince, en les baiſant, & je le remerciai dans les termes les plus forts que put me dicter ma reconnoiſſance: je conduiſis enſuite mon priſonnier devant le Calife. Ce Monarque le fit revêtir d'une robe d'honneur; il lui fit donner dix chevaux, dix mulets, & dix chameaux de ſes écuries; il ajouta à toutes ces faveurs une bourſe qui renfermoit dix mille ſequins pour les frais de ſon voyage, & lui remit lui-même une lettre de recommandation pour le Gouverneur de Damas ".

S'il y a du mérite à exercer la vertu, c'eſt un ſous Gouvernement dont le principal reſſort eſt *la crainte.* On ſe figure communément, que tous les Orientaux ne ſont que de vils eſclaves; pluſieurs d'entr'eux cependant ont ſoutenu les droits de la juſtice au péril de leur vie, ont oſé dire la vérité à des maîtres farouches,

L'atteſter dans les fers, & même dans les Cours.

„ Une pauvre femme poſſédoit à *Zebra*, petite ville aux environs de Cor-

Cordoue, une pièce de terre contigue aux jardins du Calife *Hakkam*: ce Prince, voulant aggrandir son Palais, fit proposer à cette femme de lui céder son terrein. Celle-ci refusa toutes les offres qu'on lui fit, & ne voulut jamais se dessaisir de l'héritage de ses pères; l'Intendant des bâtimens s'empara par force, de ce que l'on ne vouloit pas lui donner de bonne grace. La femme désolée alla à Cordoue implorer le secours de la Justice; *Benbechir* étoit alors Cadi ou Juge de cette ville: le cas étoit embarrassant, & quoique la loi fut formelle, il n'étoit pas aisé de la faire entendre à un Prince qui se croyoit, par son rang, au-dessus des loix. Benbechir monte aussitôt sur son âne, & prend avec lui un sac d'une énorme grandeur. Il se présente dans cet équipage devant Hakkam, qui pour lors étoit dans un pavillon qu'il avoit fait construire sur le terrein même de cette femme. L'arrivée du Cadi, & plus encore le sac qu'il avoit sur ses épaules, étonnent le Prince; Benbechir, après s'être prosterné, lui

lui demande en grace la permiſſion de remplir le ſac qu'il portoit, de la terre où il étoit. Hakkam y conſent; quand le ſac fut plein, il conjure le Calife de lui aider à le charger ſur ſon âne. Une pareille propoſition étonna Hakkam encore plus que tout le reſte. Il dit au Cadi que le fardeau étoit trop lourd: Prince, répondit Benbechir avec une noble hardieſſe, ce ſac que vous trouvez trop peſant, ne contient cependant qu'une très petite partie de la terre que vous avez enlevée injuſtement à une de vos ſujettes; comment pourrez-vous porter, au jour du Jugement dernier, cette terre toute entière que vous avez ravie? Hakkam, loin d'être irrité contre le Cadi, reconnut généreuſement ſa faute, & rendit à la femme le terrein dont il s'étoit emparé, avec tous les bâtimens qu'il avoit fait conſtruire deſſus ".

„ Les liens de la plus étroite amitié uniſſoient l'Emir-Samouil avec l'Emir-Alkis: celui-ci ayant pris la réſolution de voyager, crut ne pouvoir remettre

ſon

ſon bien en des mains plus ſûres que celles de ſon ami. Il fit donc porter toutes ces richeſſes dans la ville où commandoit Samouil, & partit pour ſon voyage. L'on apprit quelque temps après que cet Emir avoit eu le malheur de périr dans un naufrage. Alkendé regnoit alors en Arabie; c'étoit un Prince dévoré de la ſoif des richeſſes, & peu délicat ſur les moyens qui pouvoient les augmenter. La mort de l'Emir Alkis lui parut une occaſion favorable pour ſatisfaire ſon avidité: il ſavoit que le bien de cet Emir étoit entre les mains de Samouil; il le fit ſommer de le lui livrer. Celui-ci fit répondre au Prince, qu'il étoit au déſeſpoir d'être dans l'impoſſibilité de lui accorder ſa demande, qu'il devoit être inſtruit mieux qu'un autre des règles de l'honneur & de la bonne foi, qu'elles obligeoient un dépoſitaire à remettre le dépôt qu'on lui avoit confié, à celui à qui il appartenoit, & non pas à un étranger. Le Roi, irrité du refus de l'Emir mit le

ſiège

siège devant la Ville où commandoit Samouil. Le fils de cet Emir, allarmé du danger où étoit son père, ramassa quelques amis & tenta de se jetter dans la Ville, mais il eut le malheur d'être pris. Alkendé fut charmé d'avoir entre les mains un ôtage capable d'ébranler la fermeté de Samouil: il fait charger de chaînes le jeune Emir, le conduit dans cet état sous les murailles de la Ville, & lui mettant le poignard sur la gorge, il menace Samouil de percer son fils sous ses yeux, s'il ne lui livre sur le champ les richesses d'Alkis. Samouil sans faire paroître la moindre émotion, & faisant taire la voix de la nature, pour n'écouter que celle de la fidélité, lui cria que la crainte de perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde, ne l'engageroit jamais à trahir son devoir. L'héroïque fermeté de Samouil, loin de toucher le Roi, ne fit que redoubler sa fureur; ce Prince barbare plongea son poignard dans le sein du jeune Emir: les habitans de la Ville, indignés de cette cruauté, & craignant de tomber

au

au pouvoir de ce Prince inhumain, ſe défendirent avec tant de courage, qu'il le forcèrent de lever le ſiège honteuſement. Le fils de l'Emir Alkis, qui avoit accompagné ſon père dans ſon voyage, & qui avoit eu le bonheur d'échapper au naufrage, étant de retour, l'Emir Samouïl lui remit le dépôt que ſon père lui avoit confie, & dont la garde lui avoit été ſi funeſte".

Oppoſer l'adreſſe à la force eſt la reſſource des Etres foibles, c'eſt ſouvent la ſeule qui reſte aux ſujets d'un Despote. „ *Nouchirevan*, Roi de Perſe, avoit condamné à la mort un de ſes Pages, pour avoir répandu ſur lui, par mégardé, de la ſauſſe en le ſervant à table: le Page ne voyant aucune eſpérance de pardon, verſa le plat tout entier ſur ce maître implacable. Nouchirevan, plus étonné encore qu'indigné, voulut ſavoir la raiſon d'une pareille témérité: Prince, lui dit le Page, j'ai voulu que ma mort ne fit aucun tort à votre renommée; vous paſſez pour le plus juſte des Monarques, mais vous perdriez ce

titre

titre ſi la poſtérité ſavoit que vous avez condamné un de vos ſujets pour une faute ſi légère. Nouchirevan, revenu à lui même, eut honte de ſa colère & lui fit grace".

Pour donner une idée de la Philoſophie Orientale, qui préſente d'ordinaire les vérités morales ſous l'emblême des figures, nous allons transcrire l'Allégorie ſuivante. „ Un homme bienfaiſant, voulant contribuer au bonheur d'un de ſes Eſclaves, lui rendit la liberté, il fit enſuite équiper un vaiſſeau, & lui donna de quoi aller chercher fortune dans tel pays qu'il lui plairoit de choiſir. L'eſclave reconnoiſſant mit à la voile; à peine étoit-il en pleine mer, qu'une tempête affreuſe le jetta dans une Iſle qu'il croyoit déſerte: il avoit perdu ſes marchandiſes; ſon équipage avoit été ſubmergé, il étoit ſeul, ſans ſecours, & livré a l'incertitude d'un avenir qu'il croyoit ne pouvoir être que funeſte: il marchoit ſans deſſein, abſorbé dans ſes réflexions, lorſqu'un chemin tracé s'offrit à ſes regards; il le ſuivit avec joie,

&

& découvrit de loin une grande Ville. Ses eſpérances ſe ranimèrent, & il y dirigea ſes pas. . Mais quel fut ſon étonnement, lors qu'en approchant il ſe vit environné d'habitans accourus à ſa rencontre; des hérauts commencèrent à crier: Peuples, voici votre Monarque, les acclamations le précédèrent dans la Ville, où il fut conduit avec pompe; on l'introduiſit dans le Palais, ſéjour ordinaire des Rois, il fut revêtu d'un manteau de pourpre, & ſa tête fut ceinte d'un diadême. Les principaux Seigneurs vinrent lui jurer au nom du peuple entier l'obéiſſance due aux Souverains. Ce nouveau Monarque ne pouvoit croire que ce ne fut pas un ſonge; cependant perſuadé par une plus longue expérience de la réalité du ſort qu'il éprouvoit, il ſe demandoit à lui-même: Qu'eſt-ce que tout ceci, & que veut de moi l'Etre Suprême? Cette penſée qui l'agitoit ſans ceſſe, l'invita à prendre des éclairciſſemens: il appella celui des Seigneurs de la Cour qui l'approchoit le plus ſouvent, qui lui donnoit des conſeils, &

que la Providence sembloit avoir destiné à partager le gouvernement avec lui. Visir, lui dit-il, qu'est-ce qui m'a fait votre Roi? pourquoi m'obéit-on, & que dois-je devenir? Sachez, Prince, lui répondit le Ministre, que les Génies qui habitent cette Isle, ont demandé à Dieu de leur envoyer chaque année un enfant d'Adam pour régner sur eux. Le Tout-puissant a daigné exaucer leurs vœux, & toutes les années à pareil jour il aborde ici un homme: les peuples empressés accourent à sa rencontre, comme vous l'avez vu; il le reconnoissent pour leur Souverain; mais le cours de son règne ne peut être que d'une année. Ce terme fatal révolu, il est précipité du trône, dépouillé des ornemens royaux, & revêtu d'habits grossiers; des Soldats impitoyables le traînent sur le bord de la mer, le jettent sur un vaisseau, qui le conduit à une autre Isle: cette Isle est par sa nature aride & déserte. Celui qui, peu de jours auparavant, étoit un puissant Monarque, ne trouve ni sujet, ni ami, ni consolateur; & il traîne une vie pénible

ble & douloureuſe. — Mes prédéceſſeurs, dit le Roi à ſon Viſir, ont-ils été inſtruits d'un ſort ſi rigoureux? Aucun d'eux ne l'a ignoré; mais ils n'ont pas eu le courage de fixer ſur un avenir fâcheux, des yeux éblouis de l'éclat qui environne le trône: l'ivreſſe des plaiſirs paſſagers, les a détournés de l'idée d'un bonheur durable; & ils n'ont pas ſu prévenir la fin qui les menaçoit; l'année de leur proſpérité s'eſt toujours écoulée, ſans qu'ils s'en ſoient appercus: le jour fatal eſt venu enfin, & ils n'avoient rien fait pour adoucir un ſort inévitable & funeſte ". Le Prince effrayé, demande au Miniſtre quels ſont les moyens de prévenir un tel malheur. Il n'en eſt qu'un, lui répond-il, c'eſt d'envoyer dans l'Iſle où vous ſerez conduit, des ouvriers habiles qui conſtruiſent de vaſtes magazins, que vous remplirez de proviſions néceſſaires pour les beſoins de la vie. Profitez des momens de votre proſpérité, le temps preſſe, l'inſtant échappé ne renaîtroit plus. „ Souvenez vous ſurtout, que vous ne trouverez dans le lieu

que vous irez habiter ſi long-temps, que ce que vous y aurez fait tranſporter d'ici dans le peu de jours qui vous reſtent ". Le Roi mit à profit les conſeils du Miniſtre, & fit paſſer dans cette Iſle tout ce qui pouvoit en rendre le ſéjour agréable. „ Cependant le moment approchoit où il devoit quitter ſon Royaume; mais ce Prince, loin de le regretter, ſoupiroit après l'inſtant où il devoit aller prendre poſſeſſion de ſes nouveaux Etats. — Le Monarque détrôné y arriva heureuſement, & y vécut plus heureuſement encore, avec les ſecours que ſa ſageſſe y avoit amaſſés ". On devine ſans peine l'explication de cette Allégorie: l'Eſclave couronné eſt l'emblême de l'homme. „ Le Miniſtre qui l'avertit du triſte ſort qui l'attend, c'eſt la ſageſſe. L'année qu'il doit régner c'eſt le cours de la vie humaine; l'Iſle déſerte où il eſt conduit, c'eſt l'autre monde; les ouvriers qu'il envoie ſont les bonnes œuvres qu'il fait durant ſa vie &c ".

Quelquefois les Orientaux ſe plaiſent à attaquer le vice avec l'arme du ridicule

cule; jamais ils ne perdent de vue la morale, & les traits les plus plaisans de ce Recueil en renferment des leçons.

„ Il y avoit à Bagdad un vieux Marchand, nommé *Abou-Casem-Tambouri*, fort célébre pour son avarice. Quoiqu'il fût très riche, ses habits n'étoient que pièces & morceaux; son turban d'une toile grossière, étoit si sale que l'on ne pouvoit plus en distinguer la couleur; mais de tout son habillement, ses pantoufles étoient ce qui méritoit davantages l'attention des curieux: les semelles étoient armées de gros clous, les empeignes étoient toutes rapiécetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièces, & depuis dix ans qu'elles étoient pantoufles, les plus habiles savetiers de Bagdad avoient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étoient même devenues si pesantes, qu'elles avoient passé en proverbe, & lorque l'on vouloit exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Casem étoient toujours l'objet de comparaison. Un jour ce Négociant se promenant

dans le grand (1) bazar de la Ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de cryſtal; il conclut le marché parce qu'il étoit avantageux. Ayant appris quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avoit pour toute reſſource de l'eau roſe à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, & lui acheta ſon eau roſe pour la moitié de ſa valeur; cette excellente affaire l'avoit mis de belle humeur: au lieu de donner un grand feſtin, ſelon l'uſage des Négocians de l'Orient qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain, où il n'avoit pas été depuis long-temps. Comme il ôtoit ſes habits, un de ſes amis, ou du moins qu'il prenoit pour tel, (car les avares en ont rarement) lui dit que ſes pantouſles le rendoient la fable de toute la ville, & qu'il devroit bien en acheter d'autres. J'y ſonge depuis long-temps, répondit Caſem; mais enfin elles ne ſont pas ſi délabrées qu'elles ne

(1) Bazar, *marché public*.

ne puiſſent encore me ſervir: tout en cauſant il fut déshabillé & entra dans l'étuve. Pendant qu'il ſe lavoit, le Cadi de Bagdad vint auſſi ſe baigner, Caſem étant ſorti avant le Juge, paſſa dans la première pièce: il reprit ſes habits & chercha en vain ſes pantoufles, une chauſſure neuve étoit à la place de la ſienne; notre avare perſuadé, parce qu'il le deſiroit, que c'étoit un préſent de celui qui l'avoit ſi bien prêché, met à ſes pieds les belles pantoufles, qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, & ſort du bain plein de joie. Quand le Cadi ſe fut baigné, ſes eſclaves ne trouvèrent au lieu des pantoufles de leur Maître, qu'une vilaine chauſſure qui fut auſſi-tôt reconnue pour celle de Caſem: les Huiſſiers courent après le pretendu filou & le ramènent ſaiſi du vol; le Cadi après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en priſon. Il fallut financer pour ſortir des griffes de la Juſtice; & comme Caſem paſſoit pour être au moins auſſi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché. De retour chez lui, l'af-

fligé Caſem jette de dépit ſes pantoufles dans le Tygre qui couloit ſous ſes fenêtres; quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Caſem. Les clous dont elles étoient garnies, avoient briſé les mailles du filet Les pêcheurs indignés contre Caſem & contre ſes pantoufles, imaginèrent de les jetter dans ſon logis par les fenêtres qu'il avoit laiſſées ouvertes: les pantoufles lancées avec force atteignirent les flacons qui étoient ſur les corniches, & les renverſèrent; les bouteilles furent fracaſſées & l'eau roſe fut perdue. On ſe figurera ſi l'on peut la douleur de Caſem, à la vue de tant de déſordre. Maudites pantoufles, s'écria-t-il, en s'arrachant la barbe, vous ne me cauſerez plus de dommage; il dit & prenant une bêche, il fit un trou dans ſon jardin pour y enfouir ſes ſavates. Un de ſes voiſins qui lui en vouloit depuis long-temps, l'apperçut remuant la terre; il court auſſi-tôt avertir le Gouverneur, que Çaſem a déterré un

tré-

tréſor dans ſon jardin: il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du Commandant. Notre avare eut beau dire, qu'il n'avoit point trouvé de tréſor, qu'il avoit voulu ſeulement enfouir ſes pantoufles; le Gouverneur avoit compté ſur de l'argent, & l'affligé Caſem n'obtint la liberté que pour une fort groſſe ſomme. Notre homme déſeſpéré, donnant ſes pantoufles au diable de grand cœur, va les jetter dans un aqueduc éloigné de la ville: il croyoit pour le coup qu'il n'en entendroit plus parler; mais le diable qui n'étoit pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles juſtement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau Les Fontainiers accourent pour réparer le dommage; ils trouvent & portent au Gouverneur la chauſſure de Caſem, déclarant qu'il avoit fait tout le mal. Le malheureux maître des pantoufles eſt remis en priſon, & eſt condamné à une amende plus forte que les deux autres: le Gouverneur qui avoit puni le délit, prétendant n'avoir

rien à perſonne, lui rendit fidèlement ſes précieuſes pantoufles. Caſem, pour ſe délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avoient cauſés, réſolut de les brûler; comme elles étoient imbibées d'eau, il les expoſa aux rayons du ſoleil ſur la terraſſe de ſa maiſon. Mais la fortune n'avoit pas encore épuiſé tous ſes traits contre lui, & le dernier qu'elle lui réſervoit étoit le plus cruel de tous. Un chien d'un voiſin apperçut les pantoufles, il s'élance de la terraſſe de ſon maître ſur celle de notre avare, il prend dans ſa gueule une des pantoufles, & en jouant la lâche dans la rue: la funeſte ſavate tombe directement ſur la tête d'une femme enceinte, qui paſſoit devant la maiſon. La peur & la violence du coup occaſionnèrent une fauſſe couche à cette femme bleſſée: ſon mari porte plainte au Cadi, & Caſem eſt condamné à payer une amende proportionnée au malheur, dont il eſt la cauſe. Il retourne chez lui, & prenant ſes deux pantoufles dans ſes mains: Seigneur, dit il au Cadi, avec une véhémence

mence qui fit rire le Juge, voilà l'inſtrument fatal de toutes mes peines; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté; daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puiſſe plus m'imputer les malheurs qu'elles occaſionneront ſans doute encore. Le Cadi ne put pas lui refuſer ſa demande, & Caſem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer aſſez ſouvent de pantoufles".

Nous paſſerions les bornes d'un Extrait, ſi nous rapportions tous les morceaux intéreſſans répandus dans cet Ouvrage. Ceux qui le terminent, quoique très bons en eux mêmes, ne nous paroiſſent pas les plus ſaillans: ce ſont des maximes & des conſeils pleins de ſageſſe, mais répétés par les Moraliſtes de tous les temps & de tous les lieux. Quelquefois cependant un tour heureux & neuf en rajeunit quelques unes, nous avons diſtingué dans ce nombre les deux ſuivantes: „ Le vice eſt odieux, quelque ſoit celui qui

s'y

s'y livre; mais il eſt encore plus odieux dans un homme éclairé. La ſcience eſt une arme qui nous a été donnée pour combattre l'eſprit de ténèbres, auteur de tout vice. Quelle honte pour un Soldat d'être pris les armes à la main! ".

„ Malheur à l'homme avide & ambitieux, qui fait couler nuit & jour les larmes des peuples déſolés! ces larmes réunies forment enfin un torrent qui l'entraîne avec ſes richeſſes criminelles ".

AR-

ARTICLE ONZIEME.

LETTRES DE QUELQUES JUIFS Portugais & Allemands, à Mr. *de Voltaire;* avec des Réflexions Critiques &c. Et un petit Commentaire extrait d'un plus grand; *Paris*, chez *L. Prault* 1769. grand *in* 12. de 424. *pp.*

NOus rendîmes compte il y a quelques années (1) d'un petit Ecrit intitulé: *Réflexions Critiques ſur le premier Chapitre du Septième Tome des Oeuvres de Mr. de Voltaire, au ſujet des Juifs.* Mr. *Pinto*, Juif Portugais & Auteur de cette intéreſſante Brochure, s'y plaignoit de la manière outrageante dont Mr. *de Voltaire* avoit parlé de la Nation Juive, & le réfutoit avec autant de politeſſe que

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XVIII. Part. II. *pag.* 509. & *ſuiv.*

que d'eſprit & de force. Mr. *de V.* reconnut noblement ſon tort, & convint que *les lignes*, qui avoient ſi juſtement déplu, *étoient violentes & injuſtes.* Mais ſi depuis lors il a ménagé les Juifs modernes, on ſait avec quel acharnement les anciens Juifs & leurs Livres ſacrés ſont attaqués, dans une multitude d'Ecrits qu'on lui attribue généralement. Les *Lettres* que nous avons ſous les yeux, ſont deſtinées à détruire les odieuſes inputations qui ſe trouvent dans ces Ecrits ſcandaleux, & à relever les erreurs, les mépriſes de tout genre, les contradictions &c. où l'on y eſt tombé en parlant de l'Hiſtoire des Iſraélites, & des Livres de l'ancien Teſtament. Nous ne ſavons à qui le Public doit ces excellentes Lettres, mais il eſt plus que vraiſemblable que ce n'eſt point à des Juifs, & qu'à la réſerve des *Réflexions Critiques* de Mr. *de Pinto*, & de quelques Lettres qui s'y rapportent, & qui ont été placées au commencement du Volume, tout l'Ouvrage part de quelque plume Chrétienne très habile,

très

très exercée, & bien supérieure à celle des *Nonotte*, des *Guion*, des *Larcher*, & de quelques autres Ecrivains, qui dans ces dernières années ont eu le courage de se mesurer avec Mr. de Voltaire. Quoi qu'il en soit, cet Homme célèbre a trouvé dans l'Anonyme un adversaire digne de lui, & d'autant plus redoutable qu'il écrit fort agréablement, & qu'il manie très bien les armes dont Mr. de Voltaire aime tant à se servir, la plaisanterie & l'ironie. Du reste, les prétendus Juifs rendent justice aux talens extraordinaires de leur ennemi, & s'ils déplorent l'abus qu'il en a fait quelquefois, ils reconnoissent toujours en lui un des plus beaux génies de ce Siècle, & expriment souvent l'admiration qui est due à la plus grande partie de ses Ouvrages. „ Ces Juifs, *dit l'Editeur*, ne sont pas des agresseurs téméraires, qui bravent vos ressentimens & vous provoquent de gaieté de cœur. Membres d'une Nation que vous avez tant de fois outragée, ils se bornent à une défense que vous avez rendue nécessaire, &

& ne repouſſent vos traits qu'en reſpectant la main qui les lance. Admirateurs paſſionnés de vos Ecrits, ils deſireroient qu'on y trouvât par-tout cette exactitude & cette haute perfection dont vous êtes capables". Ce ton de politeſſe ſe ſoutient aſſez conſtamment dans tout le cours de l'Ouvrage, & nous allons en donner encore un exemple, qui ſervira en même temps à montrer que l'Auteur ſe ſouvient auſſi toujours que ce ſont des Juifs qu'il fait parler. „ Voilà, Monſieur, une partie des Réflexions que nous avons faites en liſant votre Traité de la Tolérance, & quelques autres Ouvrages qu'on vous attribue (2). Nous pouvons nous être

(2) „ Nous avons ſuppoſé d'après le bruit public, que la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, la *Défenſe de mon Oncle*, quelques Articles du *Dictionnaire Philoſophique*, &c. étoient de l'illuſtre Ecrivain que nous réfutons. On nous apprend dans le moment que Mr. de Voltaire déſavoue tous ces Ecrits. Si c'eſt fauſſement qu'on les lui a attribués

être trompés: qui ne se trompe pas? mais nous cherchons sincèrement la vérité. Si vous nous croyez dans l'erreur, daignez nous éclairer. Nous nous engageons à réformer par des cartons tout ce qui aura pu vous déplaire dans cet Ecrit, & nous tiendrons parole. Nous ne devons point le dissimuler: nous le publions avec reconnoissance; le Peuple Juif vous a quelques obligations. Vous nous avez justifiés, autant qu'il étoit en vous, du crime qui nous rend odieux aux Nations Chrétiennes (3). Si les Auto-da-fé de Madrid

bués, nous lui faisons réparation de l'en avoir cru l'Auteur: nous reconnoissons qu'en effet ils ne sont pas dignes d'un Ecrivain de ce mérite". *Note de l'Auteur.*

(3) Mr. de Voltaire a voulu prouver, qu'il est aussi injuste de rendre les Juifs modernes responsables de la mort de notre Sauveur, qu'il seroit absurde de s'en prendre aux Romains d'aujourd'hui, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines & dépouillèrent les Samnites. Il y a cependant bien de la différence, car comme on le

drid & de Lisbonne sont moins sanglans, si la rigueur du Tribunal redoutable qui nous juge, est enfin adoucie, c'est peut-être à vos Ecrits plus qu'à toute autre cause que nous en sommes redevables. Vous avez du moins plus d'une fois exhorté les Chrétiens à nous regarder comme leurs frères. Prenez enfin pour nous, Monsieur, tous les sentimens que vous inspirez aux autres; & soutenez par-tout dans la nouvelle Edition de vos Oeuvres, le caractère de modération & de bienfaisance, qui éclate

remarque dans une Note de l'Ouvrage dont nous rendons compte (Note que l'on suppose être d'un Auteur Chrétien), les Juifs modernes aveuglés par les préjugés héréditaires de leur Nation, loin de detester le crime de leurs Pères, l'approuvent, le défendent, & y consentent autant qu'il est en eux. Leur seule excuse est celle que J. C. mourant apportoit en leur faveur, & que l'Apotre a répétée, l'ignorance: *S'ils l'eussent connu, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire.* Ce mot dit plus pour les Juifs, que tous les raisonnemens de Mr de Voltaire.

éclate en tant d'endroits de vos Ecrits".

Les premières Lettres des prétendus Juifs Allemands roulent sur quelques passages très scandaleux du *Traité de la Tolérance*; ils ne dissimulent point combien ils en ont été indignés, ils les réfutent avec toute la force & toute la solidité imaginables, mais ils n'oublient cependant point les égards qu'ils croient devoir à Mr de Voltaire. „S'il est quelqu'un sur la terre, *lui disent ils*, qui doive souhaiter la tolérance, c'est sans doute un Peuple malheureux, que la Religion qu'il professe, expose depuis tant de Siècles aux plus accablans mépris & aux plus cruelles persécutions. Romains, Persans, Sarrazins, Chrétiens, Mahométans, tous les Peuples, toutes les Sectes se sont élevés successivement contre nous; & du Nil à la Vistule, du Tage à l'Euphrate, il n'est aucun pays qui n'ait été le Théatre sanglant de nos désastres. Pourrions-nous ne pas détester les fureurs de la superstition, après en avoir été tant de fois les tristes victimes? Nous sommes donc bien éloignés, Monsieur, de com-

battre les principes de bienveillance universelle répandus dans votre Traité. Ce sont au contraire ces principes, c'est cet esprit d'indulgence qui y règne, & ces conseils de douceur que vous y donnez aux Gouvernemens, qui nous le rendent cher, & qui nous attachent avec plaisir à sa lecture, malgré les traits que vous y lancez encore contre nous & contre nos pères. Nous ne serons point injustes, parce que vos préjugés sont violens & votre haine opiniâtre. Nous avouerons sans peine, qu'on reconnoît de temps en temps dans cet Ouvrage le coloris d'un grand Maître, & les vues sages d'un Philosophe ami de l'humanité. Qui pourroit y lire sans attendrissement la fatale avanture qui vous en a fait naître l'idée (4), ou voir

(4) La famille innocente & malheureuse dont il est ici question, trouvant un appui dans Mr. de Voltaire, soutenue par son crédit, & défendue par ses éloquens Ecrits, est un trait admirable dans la vie de cet illustre Auteur. C'est le plus beau

voir ſans frémir les tableaux que vous y tracez du fanatiſme; tant d'aſſaſſinats, de maſſacres, de guerres ſanglantes que ce monſtre a cauſées dans votre Patrie, & dans le reſte de l'univers! Quel dommage qu'un ſujet ſi intéreſſant, ne ſe préſente à l'eſprit des lecteurs, qu'accompagné d'un foule de réflexions étrangères, de faits hazardés, d'idées confuſes, & d'erreurs groſſières, qu'on a peine à s'empêcher de regarder comme volontaires! Nous laiſſons aux Gens de Lettres & aux Chrétiens, le ſoin de relever celles qu'on y trouve ſur les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Chrétiens, leurs Martyrs, &c. Mais il eſt deux Chapitres qui regardent particulièrement la Nation Juive, & qui ſans être à beaucoup près les meilleurs de l'Ouvrage,

beau de ſes triomphes. Perſonne n'applaudit plus ſincèrement que nous, à la gloire qu'il s'eſt acquiſe en élevant le premier la voix en faveur de l'innocence opprimée par la Juſtice". *Note de l'Auteur.*

ge, nous ont paru exiger de notre part quelque réponse". &c.

Les prétendus Juifs commencent par examiner & par réfuter une longue Note insérée à l'Article XIIe. du *Traité sur la Tolérance*: Mr. *de V.* y a rassemblé les principales objections de quelques Ecrivains modernes contre le Pentateuque, & il y impute aux anciens Israélites les plus horribles abominations. Dans plusieurs Lettres, pleines d'érudition & de bonne critique, on prouve que Moyse a pu écrire le Pentateuque & qu'en effet il l'a écrit, à la réserve, peut-être, d'un petit nombre d'endroits, qui paroissent avoir été ajoutés par des mains plus récentes; on répond aux difficultés proposées contre l'histoire de l'adoration du Veau d'or; on montre qu'il n'est point du tout incroyable que les Israélites, auprès du mont Sinaï, aient pu fournir aux dépenses de la construction du Tabernacle, & des autres Ouvrages décrits dans l'Exode; on discute ce que Mr de V. dit sur le massacre des 24000. hommes séduits par les femmes Moabites;

bites; enfin on justifie les anciens Juifs du reproche de bestialité que le même Auteur leur fait. Pour donner une idée de toute cette controverse, nous nous bornerons à l'Article de l'adoration du Veau d'or.

Mr. de V. dit qu'il est absolument inconcevable, que les Hébreux aient demandé un Veau d'or pour l'adorer, au pied de la montagne où Dieu avoit parlé à Moyse au milieu des foudres & des éclairs, & qu'après tant de miracles signalés dont ils avoient été les témoins, ils aient prostitué leur encens à une vaine Idole. On répond qu'à la vérité les Hébreux étoient au pied de la montagne où Dieu parloit à Moyse, mais que depuis long-temps ils *ignoroient*, disoient-ils, *ce que ce Moyse étoit devenu*. Ils l'avoient vu auparavant monter plusieurs fois sur cette montagne, & en redescendre, pour leur rapporter les ordres du Seigneur. Cette fois-ci au contraire, il n'avoit point reparu depuis plus d'un mois. Surpris d'une si longue absence, & ne sachant ce qui lui étoit

arrivé, ils perdirent toute eſpérance de le revoir. Eſt-il inconcevable qu'en de pareilles conjonctures ces hommes groſſiers, livrés à eux mêmes, ſortis tout nouvellement de l'Egypte idolâtre, entraînés par l'exemple de tous les Peuples voiſins, & ſe regardant comme abandonnés de leur Dieu qu'ils n'entendoient plus, aient cédé dans cette rencontre à leur penchant pour un culte accrédité, qui flattoit leur goût par la pompe des céremonies & par la joie des Fêtes? Il eſt même très vraiſemblable que dans leur intention, les honneurs qu'il rendirent au ſimulacre, étoient relatifs au Dieu leur libérateur, & que tout leur crime fut de l'adorer contre ſes défenſes ſous une image corporelle. Ils vouloient avoir une repréſentation ſymbolique du vrai Dieu *qui les avoit tirés de l'Egypte.* De là vient que lors qu'Aaron leur annonça la Fête qu'ils devoient célébrer, à l'honneur du Veau d'or, il leur dit: *demain il y aura une Fête ſolemnelle à l'*ETERNEL, preuve certaine qu'il regardoit

doit cette Idole comme un ſimulacre de Jéhova ou du vrai Dieu. Il faut cependant convenir que cette infidélité des Juifs, qui après tant de miracles qui s'étoient opérés ſous leurs yeux, contrevinrent à la défenſe que Dieu leur avoit faite de le repréſenter par des images, a de quoi ſurprendre, & qu'elle ſuppoſe dans ce Peuple une indocilité d'eſprit, & une dureté de cœur peu commune. Auſſi les Livres de Moyſe ſont-ils pleins des vifs & amers reproches, qu'il ne ceſſoit de leur en faire. Mais ſur quoi les Incrédules la regardent-ils comme impoſſible? L'Auteur des Lettres fait là deſſus une réflexion frappante. „ Les *Brocburaires*, dit il, jugent ſans doute de nos peres par eux mêmes. Mais d'abord ils ſe font tort: ce ſont des hommes polis, des eſprits éclairés; & les Hebreux, comme M. de V. le répète en tant d'endroits, étoient un Peuple *barbare*, *ſtupide*, *ſuperſtitieux*. D'ailleurs peuvent ils bien répondre de leur propre cœur? Ont-ils exactement calculé

tous les obſtacles qu'y pourroient mettre à l'efficacité des miracles, la fragilité naturelle à l'homme, l'emportement des paſſions, l'aveuglement des préjugés, les égaremens d'une orgueilleuſe Philoſophie, qui diſpute ſur tout & veut tout ſoumettre à ſes foibles lumières? Pourquoi la vue de quelques miracles opéreroit-elle ſur eux, ce que n'opèrent point toutes les merveilles, dont ils ſont chaque jour les témoins, le grand ſpectacle de la Nature, plus frappant aux yeux des ſages, & plus impoſant pour eux que la mer entr'ouverte, l'eau coulant du ſein des rochers, & le Sinaï retentiſſant du ſon de la trompette & du bruit des tonnerres? Qu'ils rentrent en eux mêmes, & qu'ils ſe demandent ſi leurs deſirs furent toujours purs & leurs actions innocentes. Quoi! pleins des idées ſublimes de la ſainteté de la Loi naturelle, & de l'obéiſſance due au Légiſlateur ſuprême, qui la leur intime au fond du cœur; temoins de ſes œuvres, & ne reſpirant que par ſes bienfaits, ils oſent enfreindre ſes ordres: & ils ne com-

comprennent pas que les Hébreux aient pu les violer aprés tant de miracles! L'un n'eſt pas plus inconcevable que l'autre: c'eſt des deux parts un aveuglement égal. Diſons le vrai, ni les miracles les plus frappans, ni les plus éclatantes merveilles de la nature, ne fixent l'homme invariablement dans le bien. Tout dépend des diſpoſitions de ceux qui en ſont ſpectateurs. Tandis que les ames droites reconnoiſſent dans les uns & dans les autres le doigt du Tout-puiſſant, & les traits évidens de ſa Sageſſe & de ſa Bonté; combien d'eſprits faux & préſomptueux n'y veulent voir que charlataniſme & ſupercherie, hazard aveugle ou combinaiſons néceſſaires! Combien d'autres groſſiers & diſtraits, eſclaves de l'habitude & des paſſions, ne les regardent qu'avec une ſtupide indifférence, ſans en rien conclure pour le reglement de leur vie, ou contrediſent tous les jours par leur conduite les conſéquences qu'ils en avoient tirées? Enfin des Ecrivains, qui regardent les miracles comme autant d'abſurdités, &

qui

qui en nient non ſeulement l'exiſtence, mais la poſſibilité, ne nous paroiſſent pas fort capables de décider de leur pouvoir ſur le cœur des hommes. Auſſi *ces grands oppoſans à la Révélation* ſont-ils peu d'accord entr'eux ſur ce ſujet. Si quelques uns ſe perſuadent que les miracles auroient une force irréſiſtible, d'autres en jugent tout différemment. *Redreſſe les boiteux*, dit l'un d'entr'eux (5), *fais parler les muets, reſſuſcite les morts; je n'en ſerai point ébranlé.* Voilà certainement un homme bien perſuadé qu'on peut tenir contre les miracles, & qui probablement n'y céderoit pas. Quelle preuve a-t-on que parmi les Hébreux il n'y avoit point de têtes organiſées comme celle de ce *Philoſophe*, qui tout en raiſonnant mal ſe ſeroient crues, comme lui, plus sûres de leur raiſonnement que de leurs yeux? Les prodiges opérés pour nos pères & ſous leurs yeux, en rendant leurs prévarications plus criminelles, ne les rendoient donc

(5) *Penſées Philoſophiques.*

donc ni impoſſibles ni inconcevables. Les miracles, non plus que les merveilles de la nature, ne ſubjuguent point la volonté; & pour en avoir vu ou même en avoir fait, on ne ceſſe pas d'être homme, c'eſt-à-dire foible & pécheur. Faut-il que des Juifs ſoient obligés de rappeller ces principes à des Chrétiens? Seroit-ce à nous à leur apprendre, que Dieu peut communiquer ſa puiſſance aux hommes, ſans leur ôter leur fragilité "?

On dit dans le Traité de la Tolérance qu'il étoit impoſſible, ſans miracle, de jetter en fonte le Veau d'or en moins de trois mois. Les Juifs Allemands répondent qu'on s'imagine apparemment que ce Veau d'or étoit un coloſſe, & qu'on oublie qu'il étoit deſtiné à être porté à la tête de l'armée des Hébreux: *Fais-nous*, diſoient-ils, *des Dieux qui nous précèdent.* Dans ce deſſein il n'étoit pas néceſſaire que cette ſtatue fut auſſi peſante que le Cheval d'Henri IV, ou que le Laocoon de Marly. Les Incrédules auront vu ſans doute le Veau d'or re-

représenté dans quelque tableau, d'après le caprice du Peintre, & ils auront conclu de la peinture à l'original. Mais la conclusion n'est pas juste: les Peintres ne sont pas toujours des autorités sûres, non plus que les Poëtes. „ Quelques uns de vos Chrétiens, *convaincus les prétendus Juifs*, ont écrit que ce Veau d'or étoit un corps humain surmonté d'une tête de veau, dans le goût de ces *Anubis* à tête de chien qu'on montre dans les cabinets des curieux. Vous voulez que cette Idole ait été un *Apis*, à la bonne heure. Mais croyez vous que pour jetter en fonte un Anubis, ou un Apis portatif & grossièrement travaillé, comme tous les ouvrages des Egyptiens, les maîtres de nos pères dans les Arts, il eût fallu nécessairement un miracle? —— Entrez seulement Monsieur, chez le premier fondeur: je vous réponds que si vous lui fournissez les matières dont il pourroit avoir besoin, que vous le pressiez & que vous le payiez bien, il vous fera un pareil ouvrage en moins d'une semaine. Nous n'avons pas

pas cherché long-temps, & nous en avons trouvé deux, qui ne demandoient que trois jours ".

Les Juifs ne répondent pas avec moins de solidité à une objection que M. de V. a répétée d'après quelques Incrédules modernes, contre la pulvérisation du Veau d'or. On assure hardiment, qu'*il est impossible de réduire l'or en poudre qu'on puisse avaler, & que l'art de la plus savante Chymie n'y suffit pas.* Tout le monde sait cependant que le sel de tartre mêlé au soufre, diffout l'or au point de le réduire en une poudre qu'on peut avaler. Il y a long-temps que *Sthal*, Chymiste du premier ordre, l'a dit dans ses *Opuscules*. On trouve dans un Ouvrage très connu de M. *Goguet*, intitulé: *Origine des Loix, des Sciences, & des Arts*, que *le Natron* (6), *matière commune dans l'Orient, & sur-tout près du Nil, produit le même effet; que Moyse connoissoit parfai-*

(6) C'est un sel alkali terreux, appellé quelquefois Soude blanche d'Egypte, ou Alkali terreste Oriental.

faitement bien toute la force de ſon opération (7); & qu'il ne pouvoit mieux punir l'infidélité des Iſraélites qu'en leur faiſant boire cette poudre, parce que l'or rendu potable par ce procédé eſt d'un goût déteſtable. Cette poſſibilité de rendre l'or potable a été répétée cent fois depuis Stahl, dans les Ouvrages & dans les Leçons des plus célèbres Chymiſtes, d'un *Senac*, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c. Tous ſont d'accord ſur ce point. M. *le Fevre* l'enſeigne comme les autres, & il ajoute que *rien n'eſt plus certain, & qu'on*

(7) „ Moyſe avoit été inſtruit dans toutes les Sciences des Egyptiens. Or l'art de fondre les métaux & de les purifier, fut connu de ce Peuple dès le temps de ſes premiers Rois. C'eſt ce qu'aſſurent pluſieurs Hiſtoriens, Diodore de Sicile, Agatorchides &c. Les Egyptiens exploitoient des mines d'or & d'argent, ils connoiſſoient la manipulation très difficile de l'étain, ils embaumoient les corps avec des préparations chymiques qui les ont conſervés juſqu'à nos jours &c. Il paroît que ce fut d'eux que les Grecs apprirent à travailler les métaux ". *Note de l'Auteur.*

qu'on ne peut avoir là dessus le moindre doute. Aben-Ezra avoit déjà soupçonné que c'étoit par un procédé chymique que Moyse avoit rendu l'or potable. Quelque temps après Aben-Ezra, un autre Rabbin écrivit qu'il avoit été lui même témoin d'une semblable opération, mais on en avoit douté jusqu'à Stahl. „ Voyez, *s'écrient ici les Juifs Allemands,* à quoi il sert qu'on fasse des découvertes, puisque tant d'années après, on nous répète encore les vieilles erreurs. Mais vous, Monsieur, quand vous ramèneriez cette futile objection, ignoriez vous que le dernier Chymiste seroit en état de la réfuter? La Chymie n'est pas votre fort: on le voit bien. Croyez nous; faites des vers: embouchez la Trompette Epique; disputez le prix aux Euripide & aux Sophocle; mais laissez là l'art des Rouelle & des Margraff ".

Le *petit Commentaire extrait d'un plus grand* sur quelques endroits des Ouvrages de M. de V. contient quantité d'observations savantes & judicieuses. On y réfute d'une manière triomphante

les fausses idées que l'Ennemi des Juifs donne de leur Droit Divin, les reproches qu'il leur fait d'avoir été adonnés à la bestialité, d'avoir sacrifié des victimes humaines &c. On montre qu'il veut mal-à-propos faire passer pour des réalités des choses qui ne sont arrivées qu'en vision, comme par ex. ce qui est dit qu'Ezéchiel mangea le volume de parchemin qui lui étoit présenté, qu'il couvrit son pain d'excrémens, qu'il demeura couché sur son côté gauche 390 jours &c; toutes choses qui manifestement ne se passèrent qu'en vision. On fait voir que lors qu'il est dit qu'Esaïe marcha *tout nud*, cela signifie qu'il marcha sans robe & sans tunique, comme les esclaves auxquels on laissoit sans doute de quoi *couvrir leur nudité*. „ Ce Prophète, *ajoute-t-on*, marchant tout nud, a pu faire rire quelques ignorans: c'est tout le succès qu'on peut se promettre de pareilles plaisanteries ".

L'Auteur du *Traité de la Tolérance* affirme que les dogmes de l'Immortalité de l'ame, & d'un état à venir de peines

mes & de récompenſes, ne furent annoncés ni dans le Décalogue ni dans aucune Loi du Lévitique & du Deuteronome. On convient qu'il n'y a ſur ces vérités rien de formel dans les Livres de Moyſe, & qu'il n'y eſt ordonné en aucun endroit de les croire. Mais on ajoute avec beaucoup de raiſon, que c'eſt parce que du temps de Moyſe ces vérités connues des Juifs & avouées de tous les Peuples voiſins, n'étoient conteſtées par perſonne. Du moins il eſt hors de doute qu'elles n'étoient point ignorées des Juifs avant la captivité de Babylone. Ces expreſſions des Patriarches, qu'*ils étoient voyageurs ſur la terre*, que *les jours de leur pélérinage étoient courts & malheureux*; qu'à la mort (quoique leurs corps repoſaſſent ſouvent en des lieux très éloignés), *ils alloient rejoindre leurs péres, & être réunis à leur Peuple*, ces expreſſions & tant d'autres que nous pourrions citer, jointes ſurtout aux défenſes faites dans la Loi de Moyſe de conſulter les devins, qui interrogent les morts & leur demandent

la vérité, n'annoncent-elles pas, que la permanence des ames étoit une croyance établie dès le temps du Légiſlateur? Saül auroit-il penſé à conſulter l'ame de Samuel, s'il n'eût cru que les ames exiſtoient après la mort? & ſi cette croyance n'avoit été commune de ſon temps, d'où cette penſée lui ſeroit-elle venue? Deſcendons à des temps plus récens, nous y trouverons des preuves claires, que les dogmes d'un jugement futur, d'une autre vie, de peines & de récompenſes dans cette autre vie, étoient connus de nos pères avant la captivité de Babylone. *L'impie*, diſoit Salomon, 500 ans avant cette captivité, *l'impie périt dans ſon impiété, mais le juſte a de l'eſpérance à la mort*, Prov. XXV: 32. *A la mort la pouſſière*, c. à. d. le corps, *retourne à la terre d'où il eſt venu, mais l'eſprit retourne à Dieu qui l'a donné*, Eccles. XII: 7. *Dieu citera en jugement toutes les actions des hommes, même les plus ſecrettes, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes*, XI: 14 & plus bas *Dieu jugera toutes choſes* ".

Un

Un article très piquant de l'Ouvrage des prétendus Juifs, eſt celui où ils traitent de ce qu'ils appellent *les diſtractions de M. de V. ſur divers objets.* „ Quand on a l'imagination ardente, *diſent-ils*, & qu'on écrit à la hâte ſur des matières dont on n'eſt pas parfaitement inſtruit, il eſt bien difficile de ne pas donner dans quelques mépriſes. Auſſi, Monſieur, vous en eſt-il échappé un aſſez grand nombre, lorſque vous vous êtes mêlé de parler de notre Hiſtoire, de nos Livres Sacrés, de nos Loix &c. Nous en avons déjà relevé pluſieurs, nous allons encore en rapporter ici quelques autres, qui ne paroîtront pas moins ſingulières. Elles ſont telles, Monſieur, que vous ne pourrez vous empêcher de convenir vous même, qu'il faut que vous ſoyez extrêmement diſtrait, ou que vous n'ayez jamais lu avec ſoin ces Livres Divins que vous critiquez ". Dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, Art. *Moyſe*, pag. 189. on trouve ces propres paroles: *Les Livres de Moyſe, de Joſué, & le reſte du Pentateuque.* Il eſt clair qu'ou-

te les Livres de Moyſe, on met ici celui de Joſué, & d'autres encore, dans le Pentateuque. „ Où étoit donc votre attention, Monſieur, vous aviez ſans doute oublié juſqu'à la ſignification du mot *Pentateuque*. Car pour peu que vous vous la fûſſiez rappellée vous auriez ſenti que ce Recueil ne contient que les Livres du Légiſlateur; & que ni le Livre de Joſué, ni d'autres, n'en firent jamais partie. Avouez, que ſi la mépriſe n'eſt pas de conſéquence, la diſtraction eſt un peu forte ".

Mr. de Voltaire dit (*Traité ſur la Tolér.* Chap. XII), *Salomon fait ſculpter douze Bœufs, qui ſoutiennent le grand baſſin du Temple: des Cherubins ſont poſés dans l'Arche; ils ont une tête d'aigle & une tête de veau; & c'eſt apparemment cette tête de veau mal faite, trouvée dans le Temple par les Soldats Romains, qui fit croire long temps que les Juifs adoroient un âne.* On repréſente là deſſus à Mr. de V. 1°. qu'il y avoit à la vérité des Chérubins *ſur* l'Arche, mais non pas dedans, où il eût même été impoſſible de

de les mettre. L'Arche étoit un Coffre de deux coudées de hauteur sur une coudée & demie de largeur; & les Chérubins de Salomon avoient dix coudées de haut sur dix de large, à compter de l'extrêmité d'une aile à l'extrêmité de l'autre. Ils n'étoient donc pas faits pour être mis dans l'Arche. 2°. Il y avoit long-temps qu'il n'étoit plus question, ni de l'Arche ni des Chérubins de Salomon à *tête de veau mal faite*, lorsque les Romains s'emparèrent de la Judée. Ce n'est pas dans le *Temple de Salomon*, qui n'existoit plus, c'est dans le second Temple qu'ils entrèrent. Mais ils ne virent assurément dans ce Temple, ni l'Arche, ni *les Chérubins de Salomon*, qui n'y furent jamais.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* dit, qu'on attribue communément le Livre de la *Sagesse*, à Jésus Fils de Sirach, ou à Philon de Biblos. „ *A Philon de Biblos!* s'écrient *les prétendus Juifs.* Vous oubliez, Monsieur, qu'il y a eu deux Philons; l'un d'Alexandrie, savant Juif, dont il nous reste des Ou-

vrages estimés; l'autre de Biblos, Auteur Payen, dont on n'a que quelques fragmens. Il est vrai, que quelques Critiques parmi vous se sont avisés de faire le Philosophe d'Alexandrie Auteur du Livre de la Sagesse; & l'on sait combien leurs raisons sont solides. Mais qu'on l'ait jamais attribué au Grammairien de Biblos, c'est ce que vous n'avez pu dire que dans un moment de distraction singulière. Quel rapport avez vous pu concevoir, Monsieur, entre le Livre de la Sagesse & le Traducteur Payen du Payen Sanchoniaton?".

Sur la fin de l'Ouvrage que nous avons sous les yeux, on examine quelques étranges raisonnemens de Mr. de V. Il dit, par ex. dans le *Dictionnaire Philosophique*, qu'*il n'y a pas plus eu de Ninus, fondateur de Ninvah, nommée par nous Ninive, que de Belus fondateur de Babylone: nul Prince Asiatique ne porta un nom en Us* (8). Or voici là dessus le

(8) „ Cette façon de raisonner plaît tant à Mr. de V. qu'il l'emploie en plus d'un endroit. C'est

le Commentaire des Juifs Allemands: „ *Ninvab, nommée par nous Ninive*, eſt un trait d'érudition qu'on admirera ſans doute. Mais que penſera-t-on de ce raiſonnement: *nul Prince Aſiatique* ne porta un nom en *Us*; donc il n'y a point eu de Ninus fondateur de Ninive!

C'eſt ainſi qu'il eſſaye d'infirmer dans la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, ce que rapporte l'Hiſtorien Joſèphe, qu'Alexandre fut reçu par le Grand-Prêtre Jaddus, *ſuppoſé*, dit il, *qu'il y eût en effet un Prêtre Juif dont le nom finit en Us*, où l'on peut remarquer, outre le faux raiſonnement, une autre mépriſe du célèbre Ecrivain, qui oublie que Joſèphe écrivant en Grec, n'appelle point ce Grand Prêtre *Jaddus*. *Us* eſt une terminaiſon Latine & non pas Grecque. C'eſt peut-être encore une preuve que ce grand homme n'eſt pas médiocrement diſtrait: car nous ne voudrions pas inférer de ſemblables mépriſes, que Mr. de V. ne connoît que très imparfaitement la Langue des Grecs, qu'il vante & préfère ſi ſouvent à la nôtre. Après tout quand on réunit autant de talens que cet illuſtre Auteur, & qu'on écrit auſſi ſupérieurement ſa Langue, on peut ignorer ſans regret quelques Langues étrangères ".

ve! N'eſt ce pas exactement comme ſi l'on prétendoit qu'il n'y a point eu de Pompée, parce qu'aucun Général Romain n'a porté de nom en *ée*. Eh! non, pourroit-on répondre, il n'y a point eu de Pompée, mais il y a eu un Pompeius, que les François ont nommé Pompée. Ce changement de terminaiſon empêche-t-il que ce Romain n'ait exiſté ".

Autre raiſonnement de même nature: *On peut remarquer qu'il eſt bien étrange que le mot de* Python *ſe trouve dans le Deuteronome, long-temps, avant que ce mot Grec pût être connu des Hébreux: auſſi le terme Python n'eſt point dans l'Hébreu, dont nous n'avons aucune traduction exacte;* Traité ſur la Toler. *Chap.* XIII. „ Nous l'avouons, *diſent ici les Juifs*, nous ne voyons ici d'étrange que cette ſingulière façon de raiſonner. Quoi! il eſt étrange qu'un mot Grec, devenu Latin par l'uſage, ſe trouve dans une Verſion Latine! Il eſt étrange & *bien étrange*, qu'un mot inconnu des Hébreux ne ſe trouve pas dans l'Hébreu! Il eſt vrai

vrai qu'on n'a point de traduction parfaite des Livres Hébreux : mais assurément la très grande partie de ces Livres est traduite *exactement*, & l'on peut se flatter de les entendre. Vous n'avez aucune traduction de Virgile, d'Horace &c. exacte en tout point, même pour le sens: vous croyez pourtant entendre Horace & Virgile. Il en est de même des Livres Hébreux: c'est tout ce qu'on peut espérer dans des Ouvrages si anciens, & tout ce qui est nécessaire".

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. Η. Καινη Διαθηκη. *Novum Teſtamentum Græcum Domini noſtri Jeſu Chriſti; cum Scholiis Theologicis & Philologicis; In quibus Loca varia N. T. tam ex celeberrimis veterum Interpretum Commentariis, quam ex uberrimis Eruditorum hujus & ſuperioris ſæculi lucubrationibus illuſtrantur, Phraſeologia explicatur, & ſenſus genuinus eruitur. Opus in gratiam Juniorum fideliter excerptum, & quibus deſunt largiora volumina in Epitomen redactum;* chez *Bladon*, deux Vol. *in* 8°. Cette Edition eſt élégante, & reſſemble beaucoup à celle que le Dr. *Clarke* a donnée d'*Homère in* 8°. Les Notes ſont pour la plupart tirées de la Synopſe de Polus. Elles ſont courtes, claires & judicieuſes; mais elles ſont uniquement deſtinées aux jeunes gens, ou à ceux qui n'ont ni le loiſir, ni les moyens de conſulter les grands Commentaires.

An Enquiry into the preſent ſtate of the Septuagint Verſion of the Old Teſtament. By the

the Reverend Dr. HENRY OWEN, *Rector of St. Olave, Hart-ſtreet, and Fellow of the Royal Society*; c. a. d. *Examen de l'état préſent de la Verſion des Septante, par le Dr.* OWEN &c; chez *White* 1769. in 8o. Ce que le Dr. *Kennicot* a entrepris avec tant de ſuccès pour le Texte Hébreu, le Dr. OWEN voudroit qu'on le fit pour la Verſion des LXX. Il prétend que cette Verſion, qui ſe conſerva ſans doute dans toute ſa pureté juſques au temps de notre Sauveur, a été enſuite conſidérablement altérée & corrompue, ſoit par inadvertance, ſoit à deſſein & par la mauvaiſe foi des Juifs. Quelques unes des preuves qu'il en donne pourroient être conteſtées; mais après tout on ne ſauroit douter que cette Verſion, telle qu'elle exiſte aujourd'hui dans tous les Exemplaires imprimés, ne diffère en bien des endroits de l'ancienne dont les Evangéliſtes & les Pères de l'Egliſe ſe ſervoient. Le Dr. OWEN produit à ce ſujet divers témoignages de Juſtin Martyr, de S. Irénée, de Tertullien, d'Origène, de S. Jérôme &c. On pourroit objecter que la vénération que les Juifs avoient pour leurs Livres ſacrés, & le zèle qu'il ont toujours témoigné pour les conſerver dans leur intégrité

tégrité ne leur auroient pas permis d'y faire des falsifications. Notre Auteur répond que quel qu'ait pû être ce zèle dans les commencemens, il est manifeste par leurs propres Ecrits, qu'ils devinrent bien moins scrupuleux dans la suite. Le Talmud de Babylone dit, qu'*il est légitime & louable de supprimer une lettre de la Loi, afin que le Nom de Dieu en soit publiquement sanctifié, ou pour empêcher qu'il ne soit publiquement profané.* On sent qu'avec un tel principe, ils ne se feront fait aucune peine d'altérer l'E. S. toutes les fois qu'ils auront cru que la gloire de Dieu, l'intérêt de leur Religion, & leur haine pour le Christianisme l'exigeoient. Il y auroit bien des choses à observer là dessus, & nous avouerons ingénuement que le Dr. OWEN ne nous a point persuadés, & qu'il nous paroît toujours très peu vraisemblable que les Juifs aient altéré à dessein, soit le Texte Hébreu, soit la Version des LXX. Mais quoi qu'il en soit de leur fidélité à cet égard, il est au moins certain que des fautes de tout genre, doivent s'être glissées par mépris & par inadvertance dans nos Exemplaires imprimés de cette Version, de même qu'on en a trouvé une infinité dans les Bibles Hé-

Hébraïques. Il seroit donc fort à souhaiter, que, comme notre Auteur le propose, on chargeât quelque habile Homme de collationner les divers MSS. qui existent de la Version des Septante, & d'en faire servir les variantes à rendre, autant qu'il seroit possible, à cette Version sa perfection originale. Il faudroit aussi consulter les anciennes Traductions qui ont été faites de la Version des LXX, & singuliérement le MS. Syriaque qui avoit appartenu au savant Masius. Sur-tout il ne faudroit pas négliger les nombreuses citations qui se trouvent dans les Ouvrages des anciens Péres; elles pourroient être d'un très grand usage pour faire découvrir la vraie leçon, & pour rétablir le Texte imprimé dans son intégrité primitive.

Discourses on various subjects, by the late Reverend JOHN LELAND, *D. D. with a Preface giving some account of the Life, Character, and Writings of the Author*; c. à d. *Sermons sur divers sujets, par Mr.* JEAN LELAND, *Docteur en Théologie, avec une Préface historique sur la vie, le caractère, & les Ecrits de l'Auteur*, 1769. chez *Johnston*, quatre Vol. *in* 8o. Ces Sermons soutiennent la réputation que le Dr. LELAND s'étoit

s'étoit ſi juſtement acquiſe. On y retrouve cette clarté, ce ſens exquis, cette piété ſolide & raiſonnable, cette force & cette juſteſſe de raiſonnement, qui ſe remarquent dans tous ſes Ouvrages. C'eſt au Docteur *Iſaac Weld*, que l'on doit l'intéreſſante Préface que l'on voit à la tête de ces Sermons. Il y caractériſe très bien la manière de prêcher de ſon défunt Ami. „ Ses Sermons, *dit il*, étoient ſimples, clairs, & extrêmement propres à faire du fruit. Il n'entretenoit pas ſes auditeurs de vaines ſpéculations, qui ne ſont bonnes qu'à engendrer des diſputes. Lorſque des dogmes controverſés ſe rencontroient ſur ſon chemin, il les traitoit avec beaucoup de modeſtie, de modération & de charité, comme il convenoit à un homme qui connoiſſoit les étroites bornes des connoiſſances humaines, dans cet état de ténèbres & d'imperfection. Il croyoit qu'en parlant des doctrines particulières de la Révélation, il faut s'abſtenir des termes métaphyſiques & des diſtinctions ſubtiles; que le mieux eſt de s'en tenir exactement aux expreſſions de l'Ecriture; & que la préſomption de ceux qui ont voulu déterminer & expliquer certains dogmes, a donné aux ennemis du Chriſtianiſme des avan-

avantages, qu'ils n'auroient jamais eu ſi les Théologiens ne s'étoient pas écartés de la ſimplicité de l'Evangile".

La Fondation de Mr. *Boyle*, continue à procurer d'excellens Sermons pour la défenſe de la Religion. Ceux que le Dr. WORTHINGTON, a prêchés dans les années 1766, 1767 & 1768, viennent d'être imprimés chez *Rivington*, ſous ce titre: *The Evidence of Chriſtianity deduced from Facts, and the Teſtimony of ſenſe, throughout all Ages of the Church to the preſent Time. In a ſeries of Diſcourſes, preached for the Lecture founded by the Hon. Robert Boyle, Eſq; in the Years* 1766, 1767, 1768. *By* WILLIAM WORTHINGTON, D. D. c. à d. *La vérité de la Religion Chrétienne prouvée par les faits & par le témoignage des ſens, dans tous les Siècles de l'Egliſe juſques au temps préſent &c. par le Dr.* WORTHINGTON, 1769. deux Vol. *in* 8°. *Jean Craig* a ſoutenu que la probabilité de la Religion Chrétienne va toujours en diminuant à meſure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu. Selon lui cette probabilité peut durer encore 1450. ans: après quoi elle ſeroit nulle; mais Jéſus Chriſt par ſon ſecond avenement préviendra cette éclipſe.

Ce paradoxe que Craig propoſoit de bonne foi, & ſans aucune mauvaiſe intention contre le Chriſtianiſme, a été très bien accueilli des Incrédules, mais dans des vues fort différentes des ſiennes. Le Dr. WORTHINGTON réfute très ſolidement les uns & les autres dans les Sermons que nous annonçons. Il y fait voir, non ſeulement que l'évidence de la Religion Chrétenne eſt de nature à ſe perpétuer & à ſe maintenir dans toute ſa force juſqu'à la fin des Siècles, mais auſſi qu'une multitude de nouvelles preuves ſont venues, & viennent encore tous les jours à l'appui des premières, de ſorte que l'évidence de la Révélation bien loin de diminuer va continuellement en croiſſant. Ces preuves nouvelles que notre habile Auteur produit & développe, ſont les Prophéties qui ſe ſont graduellement & ſucceſſivement accomplies & s'accompliſſent encore de nos jours.

Lectures on the Catechiſm of the Church of England: with a Diſcourſe on Confirmation. By THOMAS SECKER, *L. L. D late Lord Archbiſhop of Canterbury. Publiſhed from the original Manuſcripts by* Beiby Porteus, *D. D. and* George Stinton, *D. D. his Grace's Chaplains*; c. à. d. *Diſcours ſur le*

le Catéchiſme de l'Egliſe Anglicane, avec un Diſcours de Confirmation, par feu Mr. SECKER, *Archevêque de Cantorbéry*, &c. 1769. chez *Rivington* &c. deux Vol. *in* 8°. L'illuſtre Prélat auquel on doit cet Ouvrage poſthume, s'y eſt uniquement propoſé d'inſtruire la jeuneſſe d'une manière ſimple & familière des vérités & des Devoirs de la Religion. On ne trouvera donc rien de nouveau dans ces Diſcours, aucune prétention, peu d'élégance, point d'érudition, rien de recherché ni dans les penſées, ni dans le ſtyle. L'Auteur n'a pas dédaigné de ſe mettre à la portée des eſprits les plus bornés & les moins inſtruits; & c'eſt ſurtout à cet ordre de perſonnes que ſon Livre peut être très utile. Les Etrangers lui trouveront un mérite que peu d'Ouvrages Anglois ont aujourd'hui: c'eſt l'orthodoxie. Mr. SECKER ſuit toujours le chemin battu, & il ſe met parfaitement à couvert de tout ſoupçon d'héréſie. Ses meilleurs Diſcours ſont ceux qui roulent ſur les devoirs de la Religion: on pourroit ſeulement y ſouhaiter plus de chaleur & d'onction.

Frederick and Pharamond, or the Conſolations of humans Life, by JOHN LANGHORNE, *D. D.* c. à. d. *Frédéric & Pharà-*

mond, ou les Conſolations de la vie humaine, par Mr. LANGHORN, *Dr. en Théologie*; chez *Becket & de Hondt*, 1769. *in* 8o. Mr. LANGHORN eſt un de ces Auteurs de la ſeconde claſſe, qui écrivent avec beaucoup de facilité, & auxquels on pardonne leur médiocrité en faveur de leurs bonnes intentions. Quelques uns de ſes Ouvrages ont eu une ſorte de ſuccès en Angleterre: on a même traduit en François & en Hollandois ſes *Lettres de Théodoſe & de Conſtance*. Si l'on traduit auſſi le Livre que nous annonçons à préſent, ce ne pourra guère être qu'à cauſe du Titre; car dans le fonds c'eſt une aſſez mince production. Les conſolations que l'Auteur offre aux affligés, dans quatre Dialogues entre Fréderic & Pharamond, ſont tirées de deux ſources, ſç. de la Religion & de la Philoſophie. C'eſt un renverſement d'ordre, mais ce n'eſt que le moindre défaut de l'Ouvrage, qui en général, manque de juſteſſe & de Philoſophie, & où l'on ne dit preſque rien de la grande conſolation que la Religion fournit dans tous les maux de cette vie, ſç. l'eſpérance d'une vie meilleure.

An Eſſai on Perſonal, Identity. In two Parts; c. à d. *Eſſai ſur l'Identité perſonnelle*,

le, en deux Parties; chez *Robſon*, 1769. *in* 8°. *pp.* 92. On ſait que *Locke* faiſoit conſiſter l'Identité perſonnelle dans la réminiscence, ou dans le ſentiment intime d'avoir éprouvé certaines modifications, d'avoir fait certaines actions, d'avoir déjà été comme l'on eſt. Il appelloit ce ſentiment *conſcience* (*conſciouſneſs*), ou la repréſentation préſente d'une action paſſée. L'Auteur de l'Eſſai que nous avons ſous les yeux réfute ce ſentiment : l'Evêque *Butler*, le Dr. *Watts*, *Leibnitz*, & divers autres Philoſophes, l'avoient déjà fait avant lui, & avoient fort bien montré que la *conſcience* n'eſt pas l'Identité elle même, mais qu'elle en eſt ſeulement la marque ou le *Criterium*. On ne trouvera rien de nouveau dans ce que notre Anonyme dit là deſſus; mais ſon propre ſentiment ſur l'Identité perſonnelle mérite d'être connu. Il croit que ce qui la conſtitue c'eſt la *continuation non interrompue de la penſée*. On ſent que dans cette hypothèſe il doit être eſſentiel à l'ame de penſer toujours; c'eſt auſſi ce que l'Auteur tâche de prouver. Locke ſe rencontre encore ici ſur ſon chemin & il le combat avec avantage.

Le célèbre Philoſophe Anglois vient ce-

pendant de trouver un défenseur dans un autre Anonyme, qui paroît être un Métaphysicien du premier ordre: *A Defense of Mr. Locke's opinion concerning Personal Identity; in answer to the first Part of a late Essay on that subject*; c. à d. *Défense de l'opinion de Mr. Locke sur l'Identité personnelle* &c. à *Cambridge* & se trouve à *Londres* chez *Johnson* 1769. *in* 8°. *pp.* 41. Quoique cet Ecrit soit profondément pensé, & que les idées de Locke n'aient jamais été mises dans un plus beau jour, il nous paroît cependant que quelques unes des objections qu'on leur a faites, ne sont pas encore parfaitement résolues.

A Treatise on continual, intermitting, and inflammatory Fevers. With Observations extracted from the writings of the most eminent Practitioners, both antient and modern, and confirmed by the Author's own Experience in the Course of twenty Years Practice. To which is added, an Account of epidemic Fevers, from Hippocrates, Sydenham, *and* Lancisi. *By* JOHN GIBSON, *M. D*; c. à. d. *Traité des Fièvres continues, intermittentes & inflammatoires; avec des Observations tirées des Ecrits des meilleurs Praticiens, tant anciens que modernes, & confirmées par l'expérience*

*périence de l'Auteur pendant une pratique de vingt ans. On y a joint une deſcription des Fièvres épidémiques tirée d'*Hippocrate, *de* Sydenham, *& de* Lanciſi; *par M.* GIBSON *Dr. en Médecine*, chez *Nourſe* 1769. *in* 8o. Cet Ouvrage eſt très méthodique, & quoique, de l'aveu de l'Auteur, il ne contienne rien de nouveau, il eſt toujours intéreſſant & utile de voir les principes & les obſervations des autres Médecins confirmés par l'expérience d'un auſſi habile homme que l'eſt M. GIBSON. Il fait dans la Préface un court Abrégé de l'Hiſtoire de la Médecine. Cette Hiſtoire eſt diviſée en 5. périodes. Le 1ſt. eſt appellé le Période *Grec*; le 2d. le *Romain*; le 3e. l'*Arabe*, le 4e. contient les Siècles 16 & 17. le 5e. comprend les Auteurs de ce Siècle. M. GIBSON ſe borne aux plus célèbres Médecins de chaque période, & aux faits les plus importans dans les annales de la Médecine; mais il promet une Hiſtoire complette, & il eſt à ſouhaiter qu'il rempliſſe cet engagement.

A Compendium of Phyſic and Surgery, for the uſe of young Practitioners, c. a. d. *Abrégé de Médecine & de Chirurgie, à l'uſage des jeunes Praticiens*, chez *Nourſe* 1769. *in* 8o. Le principal, & peut-être le ſeul mé-

rite de cet Abrégé, eſt d'indiquer aſſez exactement les nouvelles obſervations qui ont été faites tant en Chirurgie qu'en Médecine, & les remèdes qui ont été récemment découverts.

A new and general Syſtem of Phyſic, in Theory and Practice. Containing the Pharmacopœias of the Royal Colleges of London and Edinburgh, and many other Simples and Compoſitions, diſpoſed according to their nature and virtues, under different Claſſes &c. By WILLIAM SMITH, *M D*; c. a. d. *Syſtême nouveau & univerſel de Médecine dans la Théorie & dans la Pratique &c. par M.* SMITH, *Dr. en Médecine*, chez *Owen*, 1769. *in* 4°. *pp.* 580. Avec quelque pompe que ce prétendu nouveau Syſtême s'annonce, & quelque ſoit le ton avantageux que l'Auteur prenne dans la Préface, ce gros Volume n'eſt au fond qu'une Pharmacopée ou un Diſpenſaire très peu méthodique, rempli de bévues énormes & où il n'y a rien de bon que ce que l'Auteur a tiré mot pour mot de Livres très connus.

An Enquiry into the Uſe and Practice of Juries among the Greeks and Romans; from whence the Origin of the Engliſh Jury may

pro-

probably be deduced. In Three Parts. By JOHN PETTINGAL, *D. D. Fellow of the Society of Antiquaries of London*; c. a. d. *Recherches ſur l'uſage & la pratique des Jurés* (Juries) *parmi les Grecs & les Romains, desquels ſont vraiſemblablement venus les Jurés en Angleterre, par M.* PETTINGAL, *Dr. en Théologie, & Membre de la Société des Antiquaires de Londres*, chez *Cadell*, 1769 *in* 4°. Cet Ecrit répand beaucoup de jour ſur divers anciens uſages, & donne une haute idée de l'érudition de l'Auteur & de ſon habileté dans la Critique. Il prouve très bien que les ἀνδρες δικασται que Démoſthène & les autres Orateurs Grecs apoſtrophoient ſi ſouvent dans leurs Harangues, & les *Judices* auxquels les Romains s'adreſſoient dans les plaidoyers, n'étoient pas les Juges ou les Préſidens des Cours de Juſtice, mais une Claſſe d'hommes dont les fonctions, toutes ſemblables à celles des Jurés en Angleterre, conſiſtoient à examiner les cauſes qui étoient portées devant eux, à faire les enquêtes, à ouïr les témoins, & à employer tous les autres moyens de découvrir la vérité, pour faire enſuite leur rapport au Préſident qui

prononçoit l'arrêt. C'étoient des hommes établis pour protéger le Peuple contre la puiſſance des Grands, pour le garantir de l'oppreſſion, & pour adminiſtrer impartialement la juſtice à tous les ordres de citoyens.

The Natural Hiſtory and Antiquities of Northumberland; *and of ſo much of the County of* Durham *as lies between the rivers* Tyne *and* Tweed; *commonly called* North Bishoprick. *By* JOHN WALLIS, *A. M*; c. a d. *Hiſtoire Naturelle & Antiquités de* Northumberland, *& de cette partie du Comté de* Durham *qui eſt entre les Rivières de* Tyne *& de* Tweed, *communément appellée* North Bishoprick, *par M.* WALLIS, chez *Bladon* 1769 deux Vol. *in* 4o. Cet Ouvrage très intéreſſant & très utile pour les Habitans de Noorthumberland, ſera trouvé bien long dans le reſte de l'Angleterre, & ne ſera point lu dans les Pays étrangers. Il contient cependant une multitude de choſes qui pourroient faire plaiſir aux Antiquaires, & ſur-tout aux amateurs de l'Hiſtoire Naturelle.

Le bel Ouvrage que M. THOMAS PENNART a publié ſous le titre de *British Zoology*, c. a. d. *Zoologie Britannique*, ou

ou Hiſtoire & Deſcription des Animaux de la Grande Bretagne, forme un Vol. *in folio*, avec 132. planches coloriées, & ne coûte pas moins de onze guinées. Bien des gens que ce prix effrayoit, ſeront charmés d'apprendre que l'Auteur en a donné une Edition en deux Vol. *in* 8°. qui font enſemble 532. *pp.* & 17 Planches. Cette Edition qui eſt jolie & d'un prix médiocre, ſe vend chez *White*. Il eſt ſingulier que M. PENNART diſe qu'il n'y a point d'Auteur Italien qui ait écrit ſur les Animaux: ne connoît-il donc pas *Marſigli*, *Aldrovande*, *Salviani* &c?

An eſſai on the Natural Hiſtory of Guiana, in South America. Containing a Deſcription of many curious Productions in the Animal and Vegetable Syſtems of that Country. Together with an Account of the Religion, Manners, and Cuſtoms of ſeveral Tribes of its Indian Inhabitants. Interſperſed with a variety of literary and medical Obſervations. In ſeveral Letters from a Gentleman of the medical Faculty, during his reſidence in that Country; c. a. d. *Eſſai ſur l'Hiſtoire Naturelle de la Guiane dans l'Amérique Méridionale; contenant la deſcription de quantité de productions curieuſes dans les Règnes animal*

& végétal, avec des détails ſur la Religion, les mœurs, & les coutumes de différentes Tribus des Habitans Indiens. On y a répandu diverſes Obſervations de Littérature & de Médecine. En forme de Lettres écrites par un Médecin durant ſon ſéjour dans la Guiane; chez *Becket*, 1769. *in* 8°. Cet Ouvrage, que l'on doit à M. BANCROFT, a eu un ſuccès très mérité. L'Auteur a bien mis à profit le ſéjour qu'il a fait en Amérique, il a tout vu d'un œil obſervateur & philoſophe, il rend agréablement compte de ſes obſervations, & il rectifie ſur quantité de points les fauſſes idées que d'autres Voyageurs avoient données de la Guiane. Il ne parle au reſte que de la partie de la Guiane qui appartient aux Hollandois, car quant à la partie Eſpagnole elle eſt très peu connue, & ne le ſera peut-être jamais juſques à ce qu'elle ſoit acceſſible aux étrangers. Ce que M. BANCROFT dit du Gouvernement des Hollandois eſt très ſuperficiel.

The Life of ALEXANDER POPE, *Eſq*; *compiled from original Manuſcripts, with a Critical Eſſai on his Writings and Genius, By* OWEN RUFFHEAD, *Eſq.* c. a. d. *Vie de* POPE, *tirée de Manuſcrits originaux*,

naux, avec un Eſſai critique ſur ſes Ecrits & ſur ſon génie, par M. RUFFHEAD; chez *Batburſt*, 1769. *in* 8°. Ceux qui ont le Commentaire du Dr. *Warburton* ſur les Oeuvres de POPE, & l'*Eſſai* qu'un ingénieux Anonyme publia il y a quelques années *ſur les Ecrits & le génie* de ce grand Poëte, peuvent très bien ſe paſſer de la nouvelle *Vie* que nous annonçons. Il eſt vrai que l'Auteur en a tiré les matériaux de divers MSS. qui lui ont été confiés par le Dr. *Warburton*, l'intime ami de POPE; mais il n'y a trouvé que très peu de faits & d'anecdotes qui ne fûſſent déjà connus. Et quant aux remarques critiques qu'il fait ſur le caractère de POPE, ſur la nature, la force & l'étendue de ſon génie, ſur les beautés & les défauts de ſes Ouvrages &c. quoiqu'elles ne ſoient pas deſtituées de juſteſſe & de goût, elles nous paroiſſent fort inférieures à celles de l'Auteur de l'*Eſſai* que nous avons indiqué plus haut. Si quelque choſe peut faire rechercher l'Ouvrage de M. RUFFHEAD, c'eſt qu'on y trouve l'eſquiſſe d'un Poëme Epique que POPE avoit entrepris, & où il ſe propoſoit d'expoſer ſous le voile de la fiction les grands principes d'un bon Gouvernement.

Le

Le Héros du Poëme auroit été ce *Brutus*, prétendu petit-fils d'Enée, que l'ancien Hiſtorien *Geofroy de Monmouth* ſuppoſe être venu dans la Grande Bretagne, & en avoir été le premier Monarque.

A Critical Diſſertation on the Character and Writings of Pindar and Horace. In a Letter to the Rt. Hon. the Earl of B. By RALPH SCHOMBERG, *M. D. Fellow of the Society of Antiquaries*; c. a. d. *Diſſertation Critique ſur le caractère & les Ecrits de Pindare & d'Horace, dans une Lettre à M. le Comte de B. par M.* SCHOMBERG, *Dr. en Médecine & Membre de la Société des Antiquaires*, chez *Becket* 1769. *in* 8°. Il y a une omiſſion aſſez conſidérable dans ce Titre: l'honnête *M.* SHOMBERG a négligé d'avertir qu'il n'a fait que traduire un Ouvrage François qui parut à Paris en 1673. ſous ce titre: *Comparaiſon de Pindare & d'Horace dédiée à M. le Premier Préſident, par M. Blondell. Maître de Mathématiques de Mgr. le Dauphin*, in 12.

FRANCE.

PARIS. *L'Art des Expériences, ou Avis aux Amateurs de la Phyſique, ſur le choix, la*

la conſtruction & l'uſage des Inſtrumens, ſur la préparation & l'emploi des Drogues qui ſervent aux Expériences. Par Mr. l'Abbé NOLLET, *de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne, &c. Maître de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle des Enfans de France, & Profeſſeur Royal de Phyſique Expérimentale au Collège de Navarre*; chez *Durand*, 1770. grand *in* 12. trois Vol. dont le 1r. eſt de 509. *pp.* le 2d. de 552. & le 3e. de 524. Lorſque Mr. l'Abbé NOLLET publia le premier Tome de ces excellentes *Leçons*, qui ont tant contribué à répandre en France le goût de la Phyſique expérimentale, il promit un Ouvrage à part ſur le choix des Inſtrumens de Phyſique, ſur la manière de les conſtruire, & ſur l'Art de faire des Expériences. Il remplit aujourd'hui cet engagement, & les *Avis* que nous annonçons ne laiſſent rien à deſirer ſur ces intéreſſans objets. L'Ouvrage eſt diviſé en trois Parties. Dans la Ie. l'habile Auteur enſeigne les différentes façons de travailler le bois, les métaux & le verre, qui ſont les principales matières dont les Inſtrumens de Phyſique ſont conſtruits; il indique les outils dont on a beſoin, la manière de s'en ſervir & les

dif-

différens états par lesquels chaque pièce doit paſſer pour arriver à ſa perfection. La IIe. Partie comprend une indication, par ordre alphabétique, des drogues ſimples dont il faut ſe pourvoir, la préparation de celles qui doivent être compoſées, l'emploi des unes & des autres dans les Expériences, une inſtruction ſur la compoſition des vernis & ſur la manière de les employer &c. Enfin la IIIe. Partie, qui eſt la plus étendue, offre des avis particuliers ſur chacune des Expériences rapportées dans les *Leçons de Phyſique*, & ſur pluſieurs autres que l'Auteur a faites depuis; on y trouve la conſtruction & l'uſage d'un grand nombre de machines que ces Leçons ne faiſoient pas aſſez connoître &c. Les trois Volumes ſont accompagnés de 56. Planches très bien deſſinées & gravées. Mr. NOLLET donne dans ſa Préface quelques conſeils généraux à ceux qui veulent faire des Expériences: ils nous paroiſſent ſi utiles que nous croyons devoir les tranſcrire ici: „ 1. Evitez dans vos opérations, un appareil ſuperflu toujours diſpendieux & ſouvent capable d'induire en erreur: car plus on emploie de moyens, plus il eſt difficile de déterminer celui à qui l'on doit attribuer l'effet qui ſe pré-

préſente. 2. N'employez de même qu'avec beaucoup d'économie les ornemens dans les machines que vous conſtruirez; elles en ſeront plus maniables, plus faciles à nettoyer, & ſe feront à moins de frais. 3. Appliquez vous à faire vos inſtrumens ſolides, afin qu'ils conſervent plus long-temps la juſteſſe, qui doit toujours être regardée comme leur qualité eſſentielle 4. Rendez les propres à plus d'un uſage, ſi vous le pouvez ſans nuire à leur ſimplicité & à l'exactitude qu'on en doit attendre: cela peut vous épargner de la dépenſe, & vous ménager de la place dans le Cabinet ou dans l'Ecole. 5. Enfin préparez toujours vos Expériences de façon à pouvoir montrer les moyens auſſi tôt après qu'on aura vu les effets: ſongez que s'il eſt vous eſt permis de fixer l'attention de vos Auditeurs par des phénomènes qui les ſurprennent, il n'eſt pas de la dignité d'un Phyſicien de leur laiſſer ignorer les cauſes quand il peut les leur faire connoître; ainſi quoique le verre ſoit fragile, il faut le faire entrer dans la conſtruction des machines de Phyſique préférablement au métal & aux matières opaques, toutes les fois qu'on pourra s'aider de ſa tranſparence pour faire voir le méchaniſme des opérations, car je le

répète, notre premier point de vue doit être d'enſeigner, d'éclairer, & non de ſurprendre ou d'embarraſſer.

Hiſtoire Naturelle de l'Air & des Météores, par Mr. l'Abbé RICHARD, chez *Saillant*, & *Nyon*, 1770. grand *in* 12. ſix Vol. d'environ 520. *pp.* chacun. On a dit que cet Ouvrage pouvoit être regardé comme la ſuite de celui de Mr. *de Buffon*. Il eſt vrai que l'illuſtre Académicien nous a donné la Théorie de la Terre, & que ſon prétendu Continuateur donne celle de l'Air; mais auſſi voilà tout le rapport qu'il y a entre ces deux Ecrivains. Mr. l'Abbé RICHARD n'écrit aſſurément pas comme Mr. de Buffon; il n'a ni l'éloquence ni le coloris de ce grand maître; mais il n'a pas laiſſé de faire un Ouvrage intéreſſant & inſtructif, qui préſente les connoiſſances les plus variées, qui ſuppoſe beaucoup de lecture, de recherches, de méditation même, & où, comme le dit Mr. *Capperonnier*, Cenſeur de ce Livre, „l'on fait uſage des découvertes de la Phyſique moderne, pour conduire agréablement le lecteur dans toutes les parties du monde, dont il a le plaiſir d'apprécier les productions, les uſages, & les mœurs". Mr. l'Abbé RICHARD

s'eſt

s'eſt préſervé de la manie des hypothèſes, il n'a point inventé de ſyſtême & il n'en a adopté aucun excluſivement. Il ne s'eſt appliqué qu'à conſtater les faits en les examinant ſous leurs différens aſpects, pour en démêler les circonſtances eſſentielles, ſuivre de plus près la Nature dans ſes effets, & former un corps d'obſervations qui ſerve à appuyer nos connoiſſances ſur les fondemens inébranlables de l'expérience. Il a comparé enſemble ce que les anciens & les modernes les plus acrédités, ont écrit ſur les ſujets qu'il traite, il les a rectifiés les uns par les autres, il a cherché dans leurs Ouvrages ce qu'ils ont dit de vrai, & faiſant abſtraction de tout intérêt de parti, il a formé le plan de ſes obſervations ſur les leurs, & il a vérifié par ſes propres expériences la plupart de leurs conjectures. Son Ouvrage contient dix Diſcours, outre le Diſcours préliminaire *ſur l'étude de la Nature*. Dans le premier Mr. RICHARD traite de l'Élément en général, il explique ce qu'il faut entendre par ce terme, il recherche s'il y a pluſieurs élémens ou s'il n'y en a qu'un; il établit l'exiſtence de l'éther ou de la matière ſubtile &c. Les cinq Diſcours ſuivans préſentent la Théorie générale de l'Air.

C'eſt la partie la plus intéreſſante de cet Ouvrage, & celle à laquelle l'Auteur a donné le plus d'étendue. Il y traite des matières qui compoſent l'air, de ſa température dans les différens climats, de ſes effets ſur les productions de la terre, ſur les caractères & les tempéramens, ſur la ſanté, la force, la beauté, les qualités du corps & de l'eſprit des hommes qui habitent les diverſes contrées de la Terre. Dans les Diſcours 7. & 8. Mr. RICHARD a réuni ce que l'on ſait de plus précis & de plus méthodique ſur l'évaporation & ſes premiers effets. Le 9e. Diſcours roule ſur la pluie. Enfin le 10e. traite des vents, de leur origine, des phénomènes variés qu'ils produiſent, des révolutions effrayantes qu'ils excitent dans quelques parties de l'atmoſphère, &c.

Manuel Médical & uſuel des Plantes tant exotiques qu'indigènes, auquel on a joint une Liſte des Plantes; des Obſervations de pratique ſur l'uſage qu'on en peut faire dans la plupart des maladies; & différens Diſcours ſur les Plantes; par Mr. BUCHOZ, *Docteur en Médecine, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Membre du Collège Royal des Médecins de Nancy, & de pluſieurs Académies;*

chez

chez *Humblot* 1769. grand *in* 12. deux Vol. dont le 1r. eſt 470. *pp.* & le 2d. de 448. Cet Ouvrage eſt une expoſition ſuccinte des vertus médicinales des Plantes. Mr. BUCHOZ donne d'abord, par ordre alphabétique les définitions des maladies. A la ſuite de chaque définition, il rapporte la liſte des plantes qui peuvent convenir à la maladie, & il indique la manière dont il faut les employer. On pourroit deſirer que les directions qu'il donne à ce ſujet euſſent été plus détaillées, & qu'il y eût eu moins d'articles & plus de choix dans la liſte des plantes. Du reſte les remèdes qu'il indique ont l'avantage d'être presque tous domeſtiques, & de convenir ainſi aux perſonnes qui ſont éloignées des grandes Villes, & qui ſouvent périſſent faute de ſecours. Vient enſuite un Catalogue de toutes les Plantes uſuelles. L'Auteur en donne la description quand elles ſont du nombre des exotiques; car pour ce qui eſt des Plantes indigènes, il les a déjà décrites dans ſon *Traité hiſtorique des Plantes de la Lorraine.* Pour rendre ce Manuel plus intéreſſant, Mr. BUCHOZ y a ajouté des Obſervations de pratique ſur la plupart des remèdes qu'il a annoncés. Ces Obſervations

ſont auſſi rangées ſelon l'ordre alphabétique. La plupart ſont tirées des Mémoires de feu Mr. *Marques*, connu par ſes Ouvrages. Le ſtyle en eſt ſimple, dépouillé du langage de l'école, & mis à la portée de tout le monde. On ne peut aſſez en recommander l'uſage à ceux qui habitent les campagnes. Tout l'Ouvrage eſt terminé par quelques Diſcours ſur l'anatomie & les vertus des plantes, & par une diſſertation ſur les maladies épidémiques.

Manuel du jeune Chirurgien, dans lequel on trouve en abrégé toutes les vérités anatomiques, phyſiologiques, & pratiques dont la connoiſſance conſtitue le véritable Chirurgien. On a joint à cet Ouvrage un Précis de Pharmacie Chirurgicale, quelques Formules des plus communes de Remèdes internes, & les Doſes des Médicamens ſimples & compoſés; chez *Hériſſant le Fils* 1770. *in* 8°. *pp.* 646. M. NICOLAS préſente dans cet Ouvrage, un abrégé méthodique de ce que les Profeſſeurs de Chirurgie enſeignent dans leurs Cours. On y trouve tout ce qui peut guider les Chirurgiens de Campagne, qui ſont ſouvent obligés d'être, tout à la fois Médecins, Chirurgiens, & Apothicaires. La deſcription anatomique des parties, eſt faite d'a-

près

près les Anatomiſtes les plus célèbres, & ſur-tout d'après MM. *Winslow* & *Lieutaud*. On a ſuivi dans la Phyſiologie MM. *de Senac* & *de Haller*. Et quant à la partie Chirurgicale, elle eſt tirée des meilleurs Auteurs & des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.

Théatre Eſpagnol. Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles. HORAT. *in* 12. 4 Vol. dont le 1er. *eſt* de *pp.* 496. le 2e. de 497. le 3e. de 417. le 4e. de 419. chez *de Hanſi*, le jeune, 1770. Cet Ouvrage qui manquoit à la Littérature Françoiſe, a certainement pour Auteur un homme d'eſprit & de goût (*). Son but a été non ſeulement de donner une idée du Théatre Eſpagnol, mais auſſi de fournir des reſſources à celui de ſa Nation. Les Poëtes modernes ne ſe bornant plus à la ſimplicité qui caractériſe les chefs-d'œuvres de leur prédeceſſeurs, „ il faut aujourd'hui de grands mouvemens ſur la ſcène. Il faut des actions intriguées; on cherche à affecter les yeux & l'eſprit, plus encore que le cœur. Les Pièces Eſpagnoles ſont des tréſors inépuiſables de ces eſpèces de reſſources, dont le génie peut tirer un très grand par-

(*) Auſſi apprenons-nous dans ce moment que cet Auteur eſt M. LINGUET.

ti ". On trouvera en effet des ſituations neuves dans toutes celles qui compoſent ce Recueil, & le grand talent de leurs Auteurs eſt de les rendre intéreſſantes. Mais il eſt réſulté de là qu'ils ſe ſont moins attachés à peindre des caractères, qu'à nouer habilement une intrigue; & à la réſerve de deux Pièces dont la ſcène eſt au village & dont les héros ſont des laboureurs, on ne rencontre point ici de caractères originaux. Dans tout le reſte, ce ſont des perſonnages qui dans une ſituation donnée agiront tous de la même manière & ſuivant les mêmes principes: par-tout on voit des femmes intriguantes, des amans paſſionnés & jaloux, des gentils-hommes pleins de bravoure & d'honneur; en un mot on a préſenté l'eſpèce ſans dépeindre aucun individu. Les Eſpagnols ne ſe ſont point aſſervis à la règle des trois unités, principalement à celles du temps & du lieu; leurs Pièces ne ſont point diviſées en Actes, mais en *Journées*, & chacune d'elles en renferme trois. Mais on ne s'étonnera plus d'y trouver quelques défauts de régularité, quand on conſidérera l'extrême fécondité de leurs Auteurs: on prétend, par exemple, que *Lopes de Véga* a laiſſé plus de deux mille deux cent Pièces, & *Calderon* plus de quinze

cent,

cens. Cette mine ſi abondante n'a pas été inconnue aux Anglois; on trouve ici la traduction d'une Pièce, dont le fonds eſt abſolument le même que celui d'un Opéra Comique joué à Paris avec tant de ſuccès ſous le titre du *Roi & du Fermier*; & d'une Pièce régulière qui a pour titre *La Partie de Chaſſe de Henri IV*. „ Les Auteurs François, *dit le Traducteur*, ont eu la bonne foi d'avouer qu'ils avoient imité un Anglois, qu'ils croyoient l'inventeur original de ce ſujet: mais l'Auteur Anglois n'a pas dit qu'il l'avoit pris d'un Eſpagnol — Je ne ſais ſi c'eſt la prévention ordinaire aux Traducteurs qui m'aveugle; mais j'aurois mieux aimé pour eux & pour nous, qu'ils eûſſent obligation à l'original Eſpagnol qu'au Copiſte Anglois. Quelques agréables que ſoient leurs Rois chez le Payſan, je crois qu'ils auroient pu y paroître plus nobles, & c'eſt de quoi *Matbos Frogaſo* leur auroit donné le modéle ". Perſonne n'ignore combien les meilleurs Dramatiques François ont eu d'obligation aux Eſpagnols, l'Auteur de ce Théatre a ſoin de le rappeller, & quelque convaincu qu'il ſoit de la ſupériorité de ſes Compatriotes, il a cru devoir payer à leurs Maîtres le tribut de

la reconnoiſſance. On conviendra ſans doute en liſant ſon Ouvrage, que la meilleure manière de louer ces Auteurs étoit de les faire connoître, & de les traduire auſſi bien qu'il l'a fait.

L'*Almanach des Muſes*, pour l'année 1770. n'eſt pas inférieur à celui qui l'a précedé & que nous annonçames avec éloge dans la Ie. Partie du XXXI. Tome de cette Bibliothèque. Cet Ouvrage qui n'étoit d'abord qu'un choix des Poéſies qui avoient été imprimées pendant l'année, eſt devenu beaucoup plus étendu par le nombre de Pièces manuſcrites qui furent depuis envoyées à l'Editeur; & maintenant c'eſt une collection de Vers dont le plus grand nombre n'a jamais été publié. On trouvera auſſi dans ce Volume quelques petites Pièces de Mrs. de *Voltaire*, *Maupertuis*, *Génonville* &c. faites à la vérité depuis long-temps, mais connues de très peu de perſonnes. Ces divers morceaux ſont accompagnés de remarques, & ſuivis d'une notice de tous les Ouvrages de Poéſie qui ont paru en 1769. Nous allons en tranſcrire quelques jugemens, tant pour donner une idée de la manière de l'Auteur, que pour faire connoître les Ouvrages mêmes ſur leſquels il pro-

prononce, & dont jusqu'à présent nous n'avions pu nous occuper. „ *Essais de Littérature, par Mr.* Léonard. *Londres, Paris, Desvantes, Deladoue, in* 12. *de* 231. *pp.* Des Epitres & des Discours philosophiques, des Idylles & quelques petits Poëmes en vers & en prose. Tous ces morceaux respirent l'honnêteté & l'amour de la vertu; la versification en est noble, souvent harmonieuse. Il y a de la douceur & du sentiment dans les Idylles, mais peut-être trop de raisonnement & trop peu d'images dans les Epîtres & dans les Discours ". Ajoutons au jugement qu'on vient de lire, que plusieurs passages de ces Essais sont de la prose du célèbre Citoyen de Genève, mise en vers par Mr. *Leonard.* „ *Les Géorgiques de Virgile, traduites en vers François, par M. L'Abbé* de Lille, *Professeur en l'Université. Paris, Bleuet in* 8o. *avec des gravures; & petit in*-12. *d'environ* 300. *pp.* On trouvera dans cet Ouvrage grand nombre de morceaux supérieurement rendus; l'Auteur connoît très bien le rythme de la versification Françoise. Cependant les prodigieuses difficultés qu'il a eues à vaincre, jettent quelquefois de l'embarras dans sa version; on voit qu'il lutte sans cesse contre

son

ſon modèle. Il eſt impoſſible qu'il l'ait toujours égalé: il y a quelques détails où il a ajouté des embelliſſemens. Mais l'épiſode d'Ariſtée eſt preſque auſſi touchante dans le François que dans l'original; ce morceau ne ſent point la contrainte, & fait oublier au lecteur que c'eſt une Traduction". *Les Saiſons, Poëme, par Mr. de St. Lambert Amſt in* 8o *&* in 12. *de* 398. *pp.* „ Cet Ouvrage attendu ſi long temps, a eu d'abord un grand ſuccès; il a obtenu les ſuffrages les plus flatteurs; on y a trouvé de la Philoſophie, des vers bien faits, des images heureuſes; le morceau où Mr. de Voltaire eſt préféré à Corneille & à Racine, a paru admirable pour la tournure & l'harmonie des vers: mais en même temps on n'a pu ſe diſſimuler que la plupart des tranſitions ne ſont pas adroites, que les tableaux & les épiſodes ſont trop chargés de détails, & que la marche du Poëme eſt preſque toujours lente & pénible". *Oeuvres de M.* de Bologne, *des Académies de la Rochelle, d'Angers, &c. Paris, Boudet in*-12 *de* 243. *pp.* „ Odes tirées de l'Ecriture Sainte. Le ſtyle de cet Auteur eſt fort travaillé; ſa verſification a de la nobleſſe; ſes rimes ſont riches: il a plus d'exactitude

que

que d'enthouſiaſme. On peut le mettre au nombre des Auteurs qui ont réuſſi dans la Poéſie ſacrée depuis Rouſſeau, auquel il ne faut comparer perſonne ". *Oeuvres choiſies de M.* de la Monnoye *de l'Académie Françoiſe. Dijon, François Deſventes; Paris, Saugrin & Deſventes Deladoué* 3. *Vol. in* 4o. *&* 5 *Vol. in* 8o. „ Cette Edition eſt la plus belle & la plus complette qui ait paru des Oeuvres de Mr. de la Monnoye. Elle eſt précédée de Mémoires hiſtoriques très intéreſſans ſur la vie & les Ecrits de cet eſtimable Académicien. Ce morceau qui reſpire le goût de la ſaine Littérature, eſt de Mr. *Rigoley de Juvigny*, Conſeiller au Parlement de Metz, dont on a inſéré pluſieurs Pièces dans ce Recueil & dans ceux des années dernières ". *Fables & Contes moraux, en vers, par M.* Fontaine. *Londres, Paris, Ducheſne; Delalain, Le jai, in* 8o. *de* 52 *pp.* „ On a cru juſqu'ici avec l'Auteur, que *la Morale miſe en action faiſoit plus d'impreſſion ſur l'ame, que la morale en préceptes.* Ces nouvelles Fables rendent la queſtion problématique ".

Celle que nous allons rapporter n'eſt point

point de Mr. Fontaine, l'Auteur eſt anonyme; ſon ſtyle eſt vif & naturel.

La Précipitation,

FABLE.

„ Avant la fin du jour, je veux être à Paris",
Diſoit un jeune fat; ſes chevaux hors d'haleine,
Etoient tout en ſueur : que vous avez de peine,
Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits
Par de tels étourdis!
Paſſe un manant : — „ Bon homme, écoute :
„ Arriverai-je avant la nuit? — Sans doute,
„ Si vous faites aller lentement votre char :
„ Sinon vous coucherez en route.
„ — Ah tu fais donc le goguenard!
„ Cela te convient bien!". Notre fier perſonnage
Lui donne de ſon fouet à travers le viſage :
„ Apprends à vivre impertinent". . . . Il part.
Mais tandis que le jeune guide
Va comme un trait, l'eſſieu perfide
Crie & ſe rompt : *Monſieur tombe dans le foſſé;*
Monſieur n'arrive pas pour s'être trop preſſé.

Cette Collection pourroit nous fournir divers morceaux agréables, mais nous nous bornons à celui que nous venons de transcrire,

crire, & à *l'Enfant bien corrigé*, qui a formé comme on a vu le IXe. Article de ce Journal. *L'Almanach des Muſes* continue à s'imprimer chez *Delalain*: celui-ci eſt un *in* 12. de 203. *pp.*

L'erreur des deſirs. Par Me. BENOIT. *in* 12. 2 *Parties* qui font enſemble *pp.* 488. chez *Regnard* & *Demonville* 1770. Ce titre eſt fort bien rempli: les Héroïnes de cette Hiſtoire, intéreſſantes par les malheurs qu'elles éprouvent, & les vertus qu'elles exercent, ne trouvent la ſource de leur infortune que dans l'accompliſſement de leurs vœux. On ſent qu'un pareil ſujet doit fournir des leçons de morale, des ſituations triſtes, & des peintures attendriſſantes. Nous avons cru obſerver quelques invraiſemblances dans les faits, & un défaut de vérité dans le caractère d'un des principaux perſonnages. C'eſt celui de *Volmens* dont la conduite offre un exemple continuel des dangers & des excès de la jalouſie: malgré l'inconſéquence ordinaire de cette paſſion, on a de la peine à concevoir tous les écarts de la ſienne. Remarquons cependant que ces imperfections nuiſent peu à l'Ouvrage; on ne les apperçoit guère qu'après avoir fini de le lire, & juſques là l'illuſion ſe soutient

tient par l'agrément du ſtyle & par l'intérêt des ſituations.

Mémoires de Lucie d'Olbery, traduits de l'Anglois, par Madame de B... G... Auteur des Lettres de Milady Bedfort, in 12. deux Parties, dont la 1e. eſt de *pp.* 324. & la 2e de 263. chez *de Hanzy* le jeune 1770. Ce Roman eſt ſupérieur encore à celui que nous venons d'annoncer; la Nature y eſt bien peinte, les vices n'y ſont point exagérés, & l'humanité y paroît ſous un plus beau jour. Les monſtres ſont très rares dans la ſociété: il eſt preſque inutile de les peindre, puis qu'il arrive peu d'en rencontrer; mais tout le monde eſt appellé à la bienfaiſance, à la généroſité, & au ſacrifice de ſes paſſions. Et l'on trouvera ici divers exemples des combats qu'eſſuie la vertu, & des triomphes qu'elle peut remporter.

ALLEMAGNE.

BERLIN. *Eloge de Pierre Corneille, qui a concouru à l'Académie de Rouen en* 1768, *par M.* BITAUBE' *de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe*; chez *G. J. Decker*, 1769. *in* 8°. *pp.* 116. Cet Eloge ne peut qu'ajouter à la réputa-

tion

tion que M. BITAUBE' s'eſt acquiſe par ſa Traduction de l'Iliade, & par ſon Poëme de *Joſeph*. Dans la première partie l'Auteur trace le tableau de l'état du Théatre ancien & de ſa décadence; dans la ſeconde il montre comment Corneille le tira du néant; & dans la troiſième il conſidère l'influence de ce puiſſant génie ſur tout ſon ſiècle. On pourroit deſirer plus de force dans quelques endroits, plus de rapidité dans d'autres, moins d'étendue, moins de diſcuſſions dans l'analyſe des Drames de Corneille; mais nous ne doutons pas qu'en général on ne juge que cet Eloge eſt auſſi bien écrit que bien penſé, & qu'il eſt digne de la concurrence qu'il a ſoutenue avec celui de M. *Gaillard* qui a remporté le prix. De temps en temps on y trouve des traits d'une belle & grande éloquence, des comparaiſons qui feroient honneur aux Orateurs & aux Poëtes du premier ordre. Ainſi par ex. après avoir montré que Corneille comme créateur de l'art mérite les premiers hommages, que c'eſt lui qui a imprimé le mouvement à tous les eſprits, qu'il a mis, en quelque ſorte, à Racine & à ſes ſucceſſeurs la plume à la main, & qu'ainſi c'eſt à lui qu'eſt du tout l'éclat du

Théatre François, qui par la réunion d'une multitude de chefs-d'œuvres, efface non seulement tous ceux de l'Europe, mais encore ceux de l'Antiquité, M. BITAUBE' ajoute: „ Les grands Rois, pour l'ordinaire, ne sont point imités par leurs successeurs; leurs noms sont comme isolés dans les fastes du monde, & l'utilité qu'ils ont apportée à leur siècle se termine souvent avec leur vie. Dans l'empire des Sciences & des Arts, les grands hommes, qui en sont comme les Rois, & qui devant eux ont peu d'égaux, sont suivis d'un nombreux cortège, qu'on peut regarder à certains égards comme leurs descendans, & qui émules de leur grandeur la retracent avec éclat. Corneille jouit de cette gloire. Tel un chêne produit autour de lui des rejettons, qui se perpétuant de loin à loin, font naître toute une forêt, dont il est le père; protégés de son ombrage, plusieurs d'entr'eux se sont elevés à sa hauteur; mais on le distingue toujours au milieu d'eux; il semble vouloir les embrasser, tant ses branches s'étendent; il commence à courber sa tête, & quelques uns de ses rameaux se nouent; mais cet état même lui imprime je ne sais quoi de vénérable; son vaste tronc

a

a conſervé ſa force prodigieuſe, & il paroît devoir réſiſter aux ſiècles ". Rien de plus noble & de plus juſte que cette comparaiſon. Voici le parallèle que fait l'Orateur entre Corneille & Racine. „ Corneille produit des impreſſions fortes & durables; il porte le tragique au plus haut point en réuniſſant l'admirable & le pathétique; il crée des ſituations extraordinaires, & intrigue ſi adroitement le nœud que le ſpectateur ne peut prévoir le dénouement, que l'intérêt eſt ſuſpendu, & que l'on marche de ſurpriſe en ſurpriſe; il emploie toutes les reſſources de ſon art, & étale dans toute leur force le combat des paſſions: ſemblable à un orage terrible & majeſtueux, qui s'emparant de tout le ciel, ſe promène fièrement & en maître de la nature dans les airs, tonne à coups redoublés, jette un ſoudain effroi dans les cœurs, & préſente un magnifique ſpectacle. Racine produit des impreſſions plus douces; rarement il réunit l'admirable au pathétique; ſes ſituations ſont moins frappantes, & l'art de ſes intrigues conſiſte dans leur ſimplicité; il fait parler aux paſſions un langage moins fort que touchant: ſemblable à un jour d'une douceur ſombre, où la nature légèrement revêtue de deuil,

voile ſes charmes, comme pour les préſenter ſous une face plus attendriſſante; les habitans de l'air font entendre des accens plus flatteurs; elle appelle dans les campagnes les cœurs ſenſibles; elle leur inſpire une agréable triſteſſe; ils ſoupirent & s'ouvrent au ſentiment de l'amour —— Corneille frappe les cœurs comme par un feu électrique; Racine y développe les ſentimens les plus délicats. L'un crée l'énergie dans la Langue Françoiſe: l'autre la douceur & l'harmonie. Le premier fait plus d'impreſſion au Théatre, où l'on eſt plus ſenſible aux grands tableaux & aux beautés de l'enſemble qu'à la correction du ſtyle: le ſecond gagne peut-être davantage à la lecture, où l'on a tout le loiſir d'admirer les beautés de détail. Enfin Corneille eſt le Livre des hommes faits & des vieillards, ainſi qu'on l'a dit de Tacite: Racine charme dans la jeuneſſe, & plait encore dans un âge avancé. Je n'ai pas prétendu fixer leurs rangs avec préciſion; pluſieurs de leurs qualités ſont, ſi je puis ainſi parler, incommenſurables, parce que n'étant pas de même nature on peut aiſément ſe tromper de quelques degrés. Voudroit-on que tous les Auteurs jettâſſent leurs Ecrits comme dans

dans le même moule? ce feroit amener la fatiété par la monotonie. Si Corneille mérite la première place, Racine a du moins balancé sa gloire, & tous deux ils dominent sur la Scène Françoise: tous deux maîtres des cœurs, ils sont comme de puissans Rois, qui se partageant l'empire du monde, régneroient l'un sur les Peuples fiers du nord, & l'autre sur les Peuples plus doux du midi; ils sont trop grands pour contester sur quelques limites ". Les Anglois ne seront guère contens du jugement que M. BITAUBE' porte de leur *Shakespear*. „ L'Angleterre fait naître un puissant génie, qui crée des beautés & des situations tragiques, sans former une véritable Tragédie; il connoît le langage des passions, il est quelquefois sublime, il peint la nature: mais il confond les genres, le burlesque avec le pathétique, la bassesse avec la dignité; ses Drames ne sont ni des Tragédies, ni des Comédies, ni des farces; ils sont tout cela tour-à-tour: il présente des tableaux piquans & très variés; mais c'est aux dépens de la vraisemblance; son pinceau mâle & fier trace souvent des métaphores outrées; on peut l'accuser de ne point garder les caractères, puisque ses hé-

ros y prennent quelquefois le ton de la plus vile populace; enfin en violant toutes les règles, & sur tout la règle importante de l'unité d'action, il détruit l'intérêt ". L'Auteur revient encore à Shakespear dans les Notes qu'il a mises à la suite de cet Eloge. „ Comme il n'est rien qui ne trouve des apologistes, on a dit que Shakespear, en faisant quelquefois parler ses héros avec tant de bassesse, peignoit la nature. J'ai peine à croire qu'en Angleterre, même de son temps, les Grands se fûssent dégradés à ce langage; mais en le supposant, on conviendra que lors qu'il met sur la scène les Romains du beau siècle, il n'observe guère le costumé en les faisant parler ainsi. Qu'en conclurre? c'est qu'il est presque impossible de ne pas transporter sur la scène les mœurs régnantes, & de ne pas donner aux héros anciens quelque teinte des caractères modernes. Les Anglois qui ont reproché à Racine, & même à Corneille, de donner à leurs héros l'air trop François, ont oublié que Shakespear donnoit aux siens le caractère de sa Nation, soit que ce fut celui de la populace ou des grands; il s'agit de savoir lequel vaut mieux ou du ton noble ou du bas &c ".

Les Notes qui terminent l'Eloge de Corneille

neille ſont très intéreſſantes. On y trouve d'excellentes obſervations ſur l'Art Dramatique, ſur le Théatre des Grecs, ſur l'ancien Théatre François, ſur les beautés & les défauts des Drames de Corneille &c. Dans les jugemens qu'il porte ſur ceux-ci, il critique quelquefois M. *de Voltaire*; mais on voit qu'il a beaucoup profité de ſon Commentaire, & il en convient avec candeur. ,, M. de Voltaire, *dit-il*, a propoſé pluſieurs de ſes remarques comme des conjectures; c'eſt avec beaucoup de timidité que j'oſe quelquefois être d'un avis différent du ſien, & quoi que j'aie hazardé de défendre contre lui Corneille en un petit nombre d'endroits, je renvoie le lecteur à ſon Commentaire; c'eſt à celui qui a ſi bien ſuivi les traces de ce grand homme, qu'il appartient de le louer comme de le critiquer. Si quelquefois l'extrême délicateſſe de ſon goût lui fait ſoupçonner des fautes qui frappent peu le commun des lecteurs, d'un autre côté la même délicateſſe lui fait appercevoir des beautés, dont tous ne ſentent pas également la force; par là il dédommage un peu Corneille de la ſévérité de ſa critique. Son Commentaire plein d'excellentes remarques, peut être fort utile à ceux qui veulent courir la carrière

du Théatre; j'avoue que je lui dois beaucoup dans cet Eloge du père de la Scène Françoise, & qu'il m'a épargné bien du travail ".

Essai sur la Digestion, & sur les principales causes de la vigueur, de la durée de la vie, &c. par M. BATIGNE, *D. M. de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, Médecin des Maisons de charité Françoises, & Aggrégé au Collège supérieur de Médecine de Berlin*; 1768. chez *Decker*, petit 8o. de 222. *pp.* Dans ce bon Ouvrage, l'habile Auteur traite d'abord de la digestion en général, de la variété des sucs digestifs, & de l'extrême difficulté d'apprécier leur action sur les alimens. Il parcourt les divers systêmes sur la digestion, & il se détermine pour celui qui regarde le chyle comme une vraie extraction &c. Il examine ensuite la digestion en particulier, tant dans l'homme que dans les animaux, & les détails où il entre là dessus sont extrêmement curieux. Il tâche enfin de déterminer le genre de vie qui paroît nous convenir le mieux; il considère les effets de la différente nourriture dans l'homme & dans les animaux, & il indique jusqu'à quel point elle peut contribuer à la férocité, au courage, à la vigueur,

à

à la voracité, & à la durée de la vie; & il donne d'excellens avis sur les attentions particulières qu'exige la diversité de sèxe, d'âge, de tempérament &c.

On trouve chez *G. J. Decker* & chez *G. L. Winter*, deux nouvelles Pièces de Mr. LESSING, dont l'une est intitulée *Der Wildfang*, titre que nous rendons par celui de Libertin, faute de trouver dans notre Langes le mot propre. C'est une Comédie en cinq Actes & de 160. *pp.* petit *in* 8o. L'autre est une Pièce en un Acte, qui a pour titre *Ohne Harlequin* c. à d. *Sans Arlequin*, *pp.* 74. Mr. LESSING est un des Législateurs du Théatre Allemand, & il joint au mérite de tracer des préceptes utiles, l'avantage de fournir des modèles: peut-être même est-il plus aisé de profiter des uns que d'égaler les autres. Cependant, qu'il nous soit permis de le dire, tout ne seroit pas également propre à être imité: & si l'on admire dans toutes ses Pièces des caractères bien dessinés & bien soutenus, un but moral, une connoissance approfondie du cœur humain, si l'on sourit aux traits originaux qu'il a le talent d'y semer; il est très difficile aussi, d'applaudir à certaines plaisanteries que son goût auroit du proscrire.

DRESDE. G. C. WALTHER a imprimé: *L'Ecole de la Fortification, ou les Eléments de la Fortification permanente, régulière & irrégulière, mis dans un ordre plus méthodique qu'il ne s'eſt pratiqué jusqu'à préſent, pour ſervir de ſuite à la* Science des Ingénieurs de Mr. Belidor: *Avec deux nouvelles Méthodes de fortifier une Place; pluſieurs nouveaux Ouvrages, beaucoup de Remarques & de Planches &c. par* JOSEPH FALLOIS, *Major du Corps des Ingénieurs, Inſtructeur dans les Mathématiques & l'Art Militaire de S. A. S. Electorale de Saxe &c. Membre de l'Académie des Arcades à Rome, & Membre Hon. de la Société Elect. d'Agriculture à Leipſic*; en deux Parties, qui font enſemble 252. *pp. in* 4°. 1768. Cet Ouvrage étoit compoſé dès l'année 1762. Mr. DE FALLOIS le préſenta pour lors à l'Académie Royale des Sciences de Paris, qui ſur le rapport de MM. *Clairaut* & *d'Arcy*, jugea que ce Traité méritoit ſon approbation, & que l'Auteur paroiſſoit avoir joint l'expérience de pluſieurs Sièges à la ſpéculation & à la théorie. Parmi les Ouvrages qu'on a publiés jusques ici ſur la Science de la Fortification, les uns, dit Mr. DE FALLOIS, ne donnent que des règles générales, des

ſyſtêmes

ſyſtêmes recherchés; les autres qu'un répertoire des noms des parties de la Fortification: peu en ont traité d'une manière ſatisfaiſante, & on n'a encore rien de complet en ce genre. Il eſt vrai que Mr. *de Belidor* dans ſon Traité *de la Science des Ingénieurs*, fait un détail admirable des différentes operations, & de l'emploi des matériaux néceſſaires à la conſtruction d'une Fortification; mais ce Traité, tout ample qu'il eſt, n'eſt point complet, parce qu'il ne traite nullement des principes & des règles de la Fortification; c'eſt ce qui a engagé notre Auteur à les développer dans cet Ouvrage, qui pourra ſervir d'introduction ou de ſuite à celui de Mr. de Belidor, & donner ainſi aux jeunes Militaires, une Théorie beaucoup plus étendue, & mieux ſuivie qu'on ne l'a obſervé jusqu'à preſent. La Fortification ſe diviſe en *Fortification paſſagère*, & *Fortification permanente*. La première ayant été très bien traitée par le Chevalier *de Clairac*, dans le Livre intitulé l'*Ingénieur de Campagne*, Mr. DE FALLOIS s'eſt borné à la *Fortification permanente* tant régulière qu'irrégulière. Il en expoſe avec beaucoup de clarté & de méthode les principes; il fait d'excellentes obſervations ſur les ſyſtêmes

mes de MM. *de Vauban* & *de Coëborn*; & il propoſe deux nouvelles méthodes de fortifier une Place pour parer l'effet du ricochet, & rallentir conſidérablement celui des bombes.

LEIPSICK. *T. Livii Patavini Hiſtoriarum Libri qui ſuperſunt omnes. Ex recenſione Arn. Drakenborchii cum Indice locupletiſſimo. Acc. præter varietatem Lect Gronovianæ & Creverianæ Gloſſarium Livianum curante* AUGUSTO GUIL. ERNESTI, 1769. chez *Weidmann* & *Reich*, trois Vol. grand 8o Cette Edition de Tite Live eſt dans le goût de celle que Mr. ERNESTI a donnée de Ciceron, & qui a été ſi bien reçue. Le Gloſſaire que cet habile Homme a fait pour Tite Live, eſt excellent, & il eſt bien à ſouhaiter qu'on le prenne pour modèle dans tous les Ouvrages de ce genre. Mr. ERNESTI s'y eſt uniquement attaché aux mots & aux façons de parler qui ſont propres à Tite Live, & il a omis ce qui lui eſt commun avec d'autres Ecrivains. Cet Indice eſt accompagné de notes pleines d'érudition & de bonne critique.

Luſtſpiele der Jungfer CHARLOTTE DOROTHE'A BIEHL &c. c. à d. *Comédies de Mlle.* BIEHL, *traduites du Danois*, petit

in

in 8o. *trois Parties* qui font enſemble *pp.* 804. chez *F. C. Pelt* 1769. Cette Muſe Danoiſe mérite beaucoup d'éloges, & l'on doit des remerciemens à ſon Traducteur : ſans lui la réputation de Mlle. BIEHL eût été renfermée dans l'Iſle qu'elle habite, & les Allemands ſeroient privés de quelques bonnes Pièces dont ſans doute ils enrichiront leur Theatre. Les chefs d'œuvre que nous poſſédons dans ce genre, ont été traduits dans presque toutes les Langues du Nord, ainſi les Etrangers peuvent répéter d'après les François que la plupart des caractères ſont épuiſés. Mais ſi l'on a joué presque tous les vices, on n'a pas mis encore ſur la Scène toutes les vertus qui leur ſont oppoſés : Mlle. BIEHL a ſenti cette reſſource & l'a miſe à profit ; par exemple ne pouvant peindre *l'Avare*, elle a peint le *Généreux*, & la Pièce qui porte ce titre raſſemble tous les traits propres à le caractériſer. En général elle s'eſt moins attachée à ſaiſir les ridicules qu'à fournir des modèles ; elle a tracé celui de l'amour filial dans une Pièce intitulée *die Zärtliche Tochter* (*la Fille tendre*) : ſon Héroïne s'expoſe à la haine, à la jalouſie, aux mauvais traitemens d'un Epoux, & même à la perte de ſa réputation,

pour

pour sauver la liberté de son Père. Une autre de ces Comédies, offre l'exemple de l'Amour conjugal; & toutes celles qui composent ce Recueil ont pour but de corriger le vice, & d'inspirer le goût des bonnes mœurs. On y rencontre des endroits foibles, & quelques Scènes froides; mais à les considérer dans l'ensemble, elles sont intéressantes & par le sujet & par la manière dont il est traité : elles font honneur aux talens de Mlle. BIEHL, à son cœur & à son esprit. On a bien fait d'associer à ses productions, celle d'un jeune Auteur nommé WANDAL, qui a publié un Drame sous le titre de *la Belle-Mère*; le style, la conduite, les caractéres & les situations de cette Pièce lui mériteront le plus heureux succès.

FRANCFORT sur le Mein. *Die Begebenheiten der Philippine Damien &c.* c. à d. *Histoire de Philippine Damien écrite par elle même, & publiée par l'Editeur des Mémoires de Mlle. Meyer* 1769. *in* 8o. *pp.* 342. de l'Imprimerie d'*André*. Cet Ouvrage dicté par la piété, est fait pour en inspirer le goût; c'est un Roman Chrétien, dont l'héroïne est une espèce de Martyre. *Philippine* élevée par une Mère respectable & pénétrée dès son enfance des grandes vérités de la Religion, emploie

ploie ſa vie à exercer les vertus qu'elle prescrit, & à triompher des pièges qu'on lui tend. Elle oppoſe une conſtance admirable aux traitemens les plus durs, & réſiſte également à l'attrait du plaiſir. Tous les efforts de ſes ennemis ne peuvent altérer ſes principes, ni ébranler ſa vertu; elle les plaint, leur pardonne & les convertit. Parvenue enfin à être heureuſe, & ſur le point d'épouſer ſon amant, une maladie de langueur la précipite au tombeau, elle fixe ſes regards ſur l'Eternité & meurt ſans regretter la vie. Les bons Romans ſont très rares en Allemagne, & le genre de celui-ci n'eſt pas commun; tout lui mérite un accueil favorable; & quoi qu'il ne ſoit pas exempt de défauts, il eſt à ſouhaiter qu'il ſoit lu & même traduit. Nous n'oſons répondre cependant du ſuccès d'une Traduction Françoiſe, mais nous croyons pouvoir en promettre à un Traducteur Hollandois.

GÖTTINGEN. Depuis *Bochart* on n'a pas répandu autant de jour ſur l'Hiſtoire & la Géographie des anciens Peuples, que ne l'a fait Mr. le Profeſſeur MICHAELIS dans un important Ouvrage qui paroît chez *van den Hoek* ſous ce titre: *Spicilegium Geographiæ Hebræorum exteræ poſt Bochartum.*

Pars

Pars Prima; 1769 *in* 4°. Ce premier Volume renferme une érudition immenſe & quantité de nouvelles découvertes Nous ne pouvons que l'annoncer à préſent, mais nous eſpérons bien de nous en occuper dans la ſuite.

BRUNSWICK. *Der Aetna des Cornelius Severus, uberſetzt von* CONRAD ARNOLD SCHMID, *Prof am Colleg Carol. in der Waiſenbausbuchb* c. à d. *L'Etna de Corneille Sévère, traduit en Allemand par Mr. le Profeſſeur* SCHMID &c. 1769. *in* 8°. *pp.* 115. CORNEILLE SEVERE vivoit ſous le Règne d'Auguſte. Ses Poéſies ne ſont pas indignes de ce beau Siècle. Ovide, ſon ami parle de lui avec éloge (*). Il mourut fort jeune & laiſſa peu d'Ouvrages. Nous n'avons de lui que quelques fragmens, & le Poëme ſur le Mont-Etna, où il fait la deſcription de ce Volcan & où il recherche les cauſes des phénomènes qu'on y voit. Ce Poëme n'eſt pas aſſez connu: il eſt très beau & paroît tel encore dans la Traduction Allemande que nous annonçons, & qui fait beaucoup d'honneur à M. SCHMID.

BREME. Le Libraire *Cramer* a mis en ven-

(*) *E Ponto* Lib. 4. & 2.

vente : *Thesauri Dissertationum Juridicarum selectissimarum in Academiis Belgicis habitarum Vol. I. Tom. II.* 1769. *in* 4°. Les Dissertations contenues dans ce second Tome sont : G. SCHROEDERI *Leyda - Batavi Dissert. Critito - Juridica inaugur. ad L.* 2. *π. de Legibus, SCtis &c.* LUCAS TRIPP *Drentbini Dissert. inaug. Jurid. de parte ventris hereditaria ad L.* 3. *π. si pars hered. petit.* THEOD. WOERTMANNI *Trajectini Disput. Jurid. ad L. unic. π. si quis jus dicent non obtemp.* A. VISSCHER *Amstel. Bat. Diss. Jurid. inaug. ad L. XXV. π. de fideic. & mand.* O. ARNTZENII *Arenaco - Gelri Diss. Jurid. inaug. de milliario aureo ad L.* 154. *π. de V.* 5. W. C. TEPELL *Culenburgensis Disput. Jurid. inaug. ad L.* 6. *π. de donat. inter virum & uxorem.* J. L. WINTGENS *Duisburgensis Dissert. inaug. Jurid. de anim. ferocibus qua vulgo iter sit non habendis ad L.* 40. 42. *π. de ædilit edicto.* D. G. VAN DER KESSEL *Daventriensis Diss. Jurid. de usuc. partus & fœtus rei furtivæ.* F. SYTZER REIDING *Frisii Diss. Jurid. ad L.* 19. *π. de ritu nuptiarum.* ENGELBELTI DE MAN *Noviomagi Gelri Dissert. Jurid. de thesauro.*

PROVINCES-UNIES

UTRECHT. Mr. VOS, qui s'eſt fait connoître très avantageuſement par divers bons Ouvrages, & particuliérement par un excellent Commentaire ſur le Livre du Prophète *Daniel* (*), a été appellé ici en qualité de Profeſſeur en Théologie, & il a pris poſſeſſion de cette Chaire par une Harangue, qui vient d'être imprimée chez *Broedelet* ſous ce titre: JACOBI ALBERTI VOS *Oratio Inauguralis de Prophetis, Divinæ quandam mentis Interpretibus admodum ſuſpiciendis, publice dicta D. IV. Decembris* MDCCLXIX. *quum in Inclyta Academia Trajectina Ordinariam S. S. Theologiæ Profeſſionem ſolemniter auſpicaretur, in* 4°. *pp.* 78. Le ſujet de cette Harangue n'eſt que trop de ſaiſon aujourd'hui, que les Incrédules s'attachent à décréditer les Prophètes de l'ancien Teſtament, à les rendre ſuſpects d'impoſture, à jetter du ridicule ſur leurs diſcours, ſur leurs oracles, ſur leurs actions &c. On ſait particuliérement avec quelle indécence l'Auteur de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* a parlé de ces Hommes vénérables, & l'on

a

(*) *Biblioth. des Sc.* Tom. XV. Part. I. *pag.* 248.

a pu voir dans un Article de ce Journal (*) les solides réponses que lui ont fait de prétendus Juifs. Mr. Vos prend avec le même succès la défense des anciens Prophètes. Il suppose d'abord ce qui ne sauroit, en effet, être révoqué en doute, c'est qu'il n'y a rien de contraire à la raison, rien d'indigne de la Sagesse ou de la Majesté de Dieu, à ce qu'il se soit révélé aux hommes, & qu'il leur ait quelquefois donné la connoissance des choses futures. Mr. Vos indique ensuite les caractères auxquels on peut reconnoître les vrais Prophètes ; & montrant enfin que tous ces caractères se trouvent effectivement dans les Prophètes de l'ancien Testament, l'habile Orateur examine & réfute avec beaucoup de force & de solidité, les reproches que l'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* a faits à Elie, à Elisée, à Esaie, à Jérémie, à Ezéchiel, à Osée, à Jonas &c.

Le prétendu Abbé *Bazin* est aussi très bien réfuté dans une bonne Dissertation de Mr. KNEPPELHOUT, dont nous parlerons le Trimestre prochain, de même que de

(*) *Art.* XI.

de deux autres Ecrits Académiques de ce jeune & eſtimable Auteur.

G. T. & *A. van Paddenburg* ont imprimé : *De Predikkunde, of aanleiding tot de Geeſtelyke Welſpreekendheid; als mede de Theologiſche Methode, of zaakelyke Aanleiding om de Godgeleerdheid verſtandig te leeren ; in de Hoogduitſche Taal beſchreeven door* JOHAN LAURENS VAN MOSHEIM, *Kancelier van de Koninglyke en Keurvorſtelyke Hoogeſchool te Göttingen, in twee Deelen*; c. à d. *L'Art de prêcher, ou Préceptes de l'Eloquence Chrétienne; avec une Méthode Théologique ou des Directions pour l'étude de la Théologie, par Mr.* DE MOSHEIM, *Chancelier de l'Univerſité de Göttingen : Ouvrage traduit de l'Allemand en Hollandois*, 1770. grand 8o. deux Tomes dont le 1r. eſt de 368. pp. & le 2d. de 354. Nous en rendrons compte inceſſamment.

Mr. le Profeſſeur HENNERT continue avec beaucoup de ſuccès, ſon Cours des Mathématiques appliquées. La ſeconde Partie de cet important Ouvrage paroît chez *A. van Paddenburg* ſous ce titre : *Elementa Hydroſtaticæ & Hydraulices tam Theoreticæ quam Practicæ Autore* JOH. FRED. HENNERT, *Phil. Doctor. Matheſeos &c. Profeſſore, Societatum Scientia-*

Scientiarum Harlemo & Rotterodamo-Batavarum Socio, 1769. *in* 8°. *pp.* 292. avec figures.

G. T. van Paddenburg a imprimé la Traduction d'un petit Ouvrage du célèbre Mr. GELLERT, qui traite de l'importance & de l'utilité de la Religion & de la Piété: *Nieuwe Verhandelingen behelzende de uitmuntenheid en waarde der Godsdienſtigheid*; *Leſſen eenes Vaders voor zynen Zoon, welken by na de Academie zent, en Reden van den voorrang der Ouden boven de laateren in de fraaye Weetenſchappen, inzonderheid in de Dichtkunde en Welſprekenheid, door* C. F. GELLERT, 1769. *in* 8°. *pp.* 97. Ce Livre ne peut être trop lu, ſur-tout par ceux qui ſe deſtinent aux études. Voici une des exhortations que le Père adreſſe à ſon Fils prêt à ſe rendre à l'Académie: „ ſoyez ami déclaré de la vertu, vous en ſerez d'autant plus ami des Sciences & des Hommes. Vous pouvez devenir ſavant ſans être vertueux; mais ſachez qu'un Savant ſans vertu eſt le plus malheureux & le plus mépriſable des êtres". Le Diſcours *ſur les cauſes de la préférence que les Anciens méritent ſur les modernes en fait de Belles-Lettres, & ſur-*

tout d'Eloquence & de Poëſie, fut prononcé par feu Mr. GELLERT, dans la Bibliothèque de l'Univerſité de Leipſick, le 12. Octobre 1767.

GRONINGUE. Ceux qui ignorent que la Ville de *Nimègue* a tâché d'avoir une Univerſité dans ſon ſein, & qu'elle avoir déjà fait des progrès très conſiderables dans cette entrepriſe, & qui ſeront curieux de s'en inſtruire n'ont qu'à lire l'expoſé qu'en a fait dans un très bon Diſcours, Mr. ROUKENS, Etudiant à *Groningue*. En voici le titre: THEODORI LEONARDI ROUKENS *Neomagi, Juris Utriuſque, tam Nat. quam Civ. Studioſi, Oratio de Academia Noviomagenſi, publice dicta, in Templo Academiæ Groningo Omlandicæ.* A. D. *Mens. Sept.* 1769. *apud* Haj. Spandaw. *pp.* 38. *in* 4o.

AMSTERDAM. Depuis quelque temps on s'eſt mis dans le goût de donner des Poëſies morales & ſacrées, en forme de Cantiques, auxquels on ajoute une muſique Italienne: On vient d'en publier un Recueil ſous ce titre: *Stichtelyke Gezangen nagelaaten door* BERNARD ELIKINK *in zyn leven Dienaar van het H. Euangelie te Papendrecht, geſtelt op nieuw gemaakte Zang-*

wy-

wyzen naar den beſten ſmaak : c. à d. *Chants ſacrés, Ouvrage poſthume de Mr.* ELIKINK, *en ſon vivant Miniſtre du St. Evangile à Papendrecht*, &c. chez *Jean Covens* junior, 1769. grand 8°. de 229. *pp.* Ces Poéſies ſpirituelles ſont précédées d'une Dédicace en vers de Madlle. *Elizabeth Charlotte Elikink*, d'une Préface de l'Editeur Mr. *A. van den Berg*, & de pluſieurs Vers dans leſquels on fait l'Eloge de ceux de Mr. ELIKINK. La Dédicace de Madlle. ELIKINK, eſt d'une poéſie douce, ſimple, & agréable; & répond parfaitement à la nature du Recueil qu'on offre au Public. La Préface nous apprend comment feu M. ELIKINK fut engagé à compoſer les Pièces qu'on publie aujourd'hui, & les motifs qui ont porté l'Editeur à les mettre au jour. Parmi les Vers compoſés à l'honneur de M. ELIKINK & pour recommander ſes Poéſies, & qui ont tous quelque merite, on diſtingue ſur-tout ceux de Mr. *R. Schutte.* Ils ſont pleins de cette force & de ce feu qui caractériſent le vrai Poëte Lyrique. Quant aux Poéſies mêmes de Mr. ELIKINK, on doit ſavoir gré à Mr. VAN DEN BERG de les avoir publiées.

Outre que le ſtyle en eſt ſimple, harmonieux, & agréable, elles ne peuvent qu'édifier, & encourager à la vertu ceux qui les liront. Nous doutons pourtant qu'elles ſoient propres à être chantées en muſique Italienne: c'eſt une remarque que nous étendons à toutes les Poéſies de même nature; des ſujets auſſi nobles que le ſont ceux qu'on nous préſente dans ce Recueil, ſemblent exiger une muſique plus grave & plus majeſtueuſe.

M. M. Rey a imprimé *Loix de Platon, par le Traducteur de la République*, 1769. *in* 8°. deux Vol. dont le 1r. eſt 368. *pp.* & le 2d. de 502.

Dialogues de Platon, par le Traducteur de la République, 1770. grand *in* 12. deux Vol. dont le 1r. eſt de 424. *pp.* & le 2d. de 442.

LEYDE. Ceux d'entre Mrs. les Profeſſeurs de l'Univerſité établie en cette Ville, qui ſont chargés de l'adminiſtration du Legs de feu M. J. STOLP, ont, dans leur Aſſemblée du 15 Février 1770. choiſi un ſujet de Théologie Naturelle pour celui des Diſſertations qui doivent concourir au Prix, dont la diſtribution leur eſt confiée.

Le

Le voici : *Ex attributis, quæ rebus quibuslibet hoc Universum constituentibus communia sunt, demonstrare non esse necessarias, sed ab Ente necessario creata*; c. à d. *Il faut démontrer par les attributs qui sont communs à toutes les choses qui composent cet Univers, que ces choses n'existent pas nécessairement, mais qu'elles ont été créées par un Etre dont l'existence est nécessaire.* Le Prix consiste en une Médaille d'or de la valeur de 250. florins. Ceux qui voudront y concourir, sont priés d'écrire leurs Dissertations en Latin ou en Hollandois, de faire ensorte qu'elles n'excèdent pas 40. pages d'impression, & de les faire parvenir *franco* avant le 1. Juillet 1771. à M. le Professeur *Pestel*, Secretaire actuel de l'Institut de feu M. Stolp. Ils sont avertis encore de vouloir bien ajouter une devise à leurs Dissertations, & d'y joindre un Billet cacheté qui contienne cette même devise avec leur nom & leur adresse. Le prix sera adjugé le 13 Octobre 1771. On n'ouvrira alors que le seul Billet joint à la Dissertation qui aura remporté le prix : les autres Billets seront brûlés sans avoir été ouverts.

LA HAYE. *P. van Cleef* a mis en vente la

la dernière Partie de la Traduction Hollandoise des *Réflexions Philosophiques de M.* MEIER *sur la Religion Chrétienne*, 1770, grand 8°. de 206. *pp.* Nous comptons de nous en occuper incessamment, aussi bien que du VIe. & dernier Tome de la *Morale* de M. STAPFER, traduite en Hollandois par M. *van Haar*: c'est un Vol. de 530. *pp.* grand 8°, imprimé chez le même Libraire.

FIN.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAI, JUIN,
MDCCLXX.

TOME TRENTE ET TROISIEME.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXX.

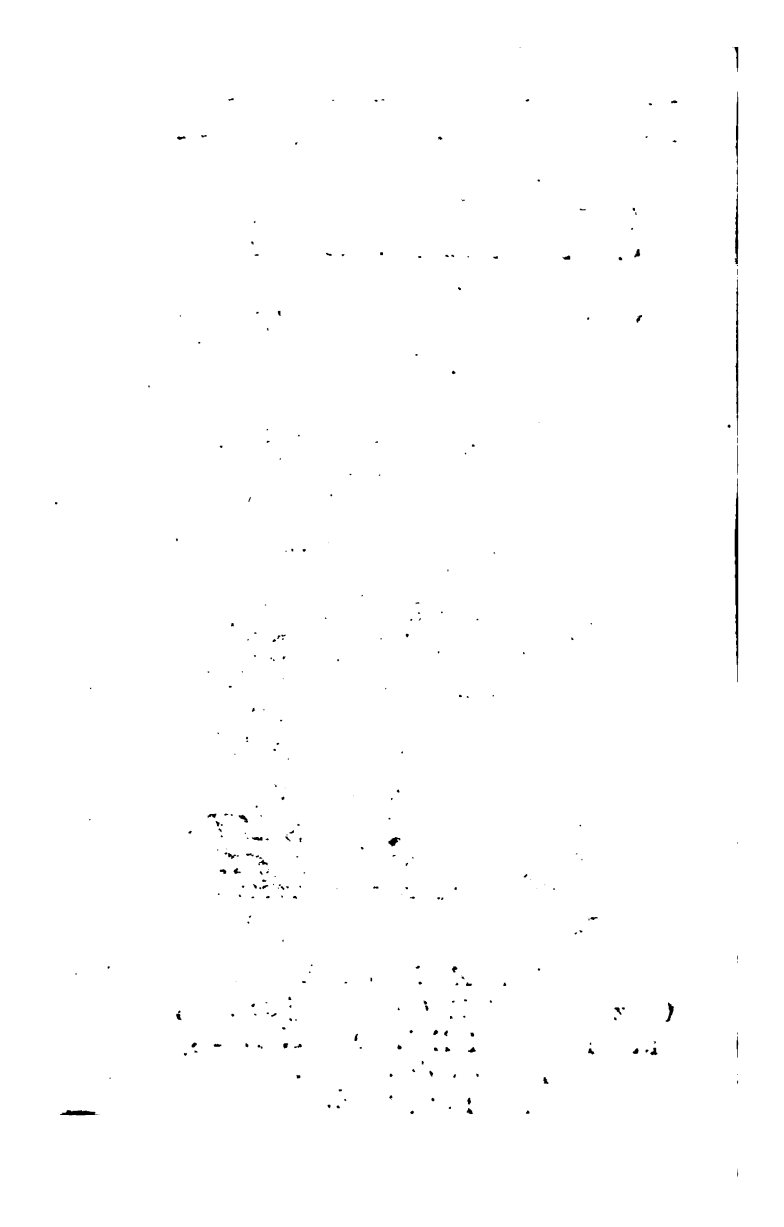


TABLE DES ARTICLES

ART. I. LE MESSIE, Quatrième Extrait . . pag. 251.

II. HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES LETTRES DE BERLIN, Tome XVIe. 276

III. THEATRE ALLEMAND. 322

IV. L'ART DES EXPERIENCES, *par Mr. l'Abbé* NOLLET. 338

V. HISTOIRE UNIVERSELLE DU SEIZIEME SIECLE, *par Mr.* LINGUET, Premier Extrait. . . . 348

VI. LA PALINGENESIE PHILOSOPHIQUE, *par Mr.* BONNET, Premier Extrait. . 377

VII. LETTRE AUX ACADÉMICIENS *du Royaume, & à tous les François sensés.* . . 405
VIII. LES NUITS ANGLOISES. 409
IX. EUPHEMON, *Idylle.* . 420
X. NOUVELLES LITTERAIRES. 425

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
AVRIL, MAI, JUIN,
MDCCLXX.

ARTICLE PREMIER.

LE MESSIE,

Quatrième Extrait.

CHANT VIII. Eloa, après s'être éloigné de la face du Très-haut, traverse les Cieux d'un vol rapide & s'écrie: „ Célébrez! Que les Soleils fassent monter des flammes d'adoration vers le „ Trône du Juge! L'heure est venue! „ Célébrez! L'heure de la mort est arrivée! Ils conduisent la victime ". Les Anges se rassemblent à la voix du Séraphin, & forment un cercle brillant autour de Golgotha. Du milieu de ce cercle, Eloa descend solemnellement sur le sommet de la montagne, & la consacre pour la mort du Fils: étonné lui-même de l'action qu'il vient de faire, son éclat se change en une lueur sombre. Il se laisse tomber les mains jointes, & adore l'Homme-Dieu qui s'avançoit sur la montagne, traînant sa croix d'un pas pénible & chancelant. Gabriel, que le Messie avoit envoyé au Soleil, conduit les ames des Pères sur la Montagne des Oliviers. Adam se prosterne & salue la terre son pays maternel.

Eloa apperçoit Satan & Adramélec qui

qui planoient sur la croix ! aussitôt il s'élève dans tout l'éclat de sa Majesté, les frappe de terreur par son aspect, & leur commande de fuir au nom du Vainqueur des enfers, au nom de ce Fils d'Adam qu'ils voyoient portant sa croix. Les esprits de ténèbres s'enfuient à pas précipités, & vont chercher un asyle dans la Mer Morte sous les ruines de Gomorrhe.

On dresse la croix : la terre est ébranlée dans ses fondemens, toute la création s'arrête, & les astres annoncent dans toute l'étendue des Cieux le moment où Jésus est crucifié. — L'un des deux malfaiteurs qui partageoient son supplice, touché de repentir & pénétré d'admiration pour l'Homme-Dieu, cherche à se tourner vers lui : " les efforts qu'il fit ouvrirent ses blessures, dont le sang couloit à gros bouillons ; mais sans faire attention ni à son sang, ni aux douleurs que lui causoient ses blessures, il s'inclina vers le Sauveur le plus profondément qu'il put &c ". Jésus lui adresse un discours & des regards

consolans, & il ordonne au Séraphin Abdiel de lui amener ce racheté aussi-tôt qu'il sera mort. Tous les Anges s'assemblèrent alors autour du Séraphin, & lui demandèrent de quoi le Médiateur l'avoit chargé. „ J'ai reçu l'ordre, leur „ dit-il, avec des transports de joie, „ de conduire après sa mort ce pécheur „ pénitent vers le Rédempteur. Con„ cevez-vous l'excès de ma béatitude? „ Conduire à son Réconciliateur un pé„ cheur sauvé, & sauvé à l'heure mê„ me où la Victime répand son sang pour „ le salut des mortels! Une ame à pré„ sent si pure! Une ame lavée dans le „ sang du Sauveur, & rendue à l'Eter„ nel! ô mes amis! béniſſez-moi! "

Uriel prend son essor vers un Astre que Dieu lui avoit désigné, avec ordre de l'amener devant le Soleil, „ afin que le sang du Rédempteur coulât, & que sa vie s'exhalât, sous un voile plus sombre & plus effrayant que celui de la nuit ". Cet Astre est le séjour des ames, avant que la naissance des corps qu'elles doivent animer, les appelle sur la Terre que

nous

nous habitons. A la voix du Séraphin l'Astre sort de l'orbite qu'il parcouroit, & volant vers le Soleil il en intercepte les rayons. Auffi-tôt les ténèbres, le silence, & l'effroi se répandirent sur la Terre. „ Golgotha fut agitée jusqu'au pied de la croix, & les secousses qu'elle éprouva, firent sortir des plaies de la Victime un nouveau torrent de ce sang qui devoit conduire le genre humain à la vie éternelle ".

Uriel conduit les ames près de la croix; il leur montre le Sauveur qui jette sur elles des regards pleins d'amour: elles en tressaillent d'alégresse. Un bruit inattendu se fit entendre, les ossemens des morts en tremblèrent & le Temple fut ébranlé jusqu'au faîte. Ce bruit étoit l'avant-coureur de l'orage; il s'élève en mugissant parmi les cèdres & devance la foudre: elle éclate, & le coup étourdissant frappe la Mer Morte. „ A ce spectacle, Elon conçut & exécuta le dessein de voir face à face l'Eternel, tel qu'il étoit dans ce moment environné des ténèbres de sa Majesté redoutable.

Après avoir adoré trois fois le Messie crucifié, il monte au Ciel en diligence — Il rencontra sur sa route deux Anges de la mort, dont la face étoit voilée — Leurs vêtemens étoient plus sombres que la nuit, leurs yeux plus étincelans que la flamme, leur air annonçoit la destruction. Ils s'avancèrent lentement vers la colline de la croix, où le Juge suprême les avoit envoyés. A leur approche effrayante, les ames des Patriarches épouvantées tombèrent sur la poussière de la terre &c". D'un air morne, & présageant la mort, les deux génies redoutables volent sept fois autour de la croix. Deux ailes couvroient leurs pieds, deux ailes tremblantes voiloient leurs faces, & deux autres les soutenoient dans les airs.

Cependant les souffrances du Sauveur s'irritent, & son sang s'écoule à grands flots. Eve ne peut en soutenir la vue, ses entrailles sont déchirées, & sa douleur s'exhale dans une prière touchante. Mais Jésus tourna sa face sur elle & la consolation descendit dans son ame: elle

le sentit le repos de la vie éternelle.

CHANT IX. Elua descend des Cieux, & se rend à l'Assemblée des Patriarches. Il leur apprend que les ténèbres & la terreur environnant le Trône de l'Infini, il n'a pu contempler sa face. Les amis du Sauveur étoient errans & dispersés, mais plusieurs se rassemblèrent au pied de la croix. Celui qui avoit renié son Maître, rencontra Joseph d'Arimathée & Nicodème, long-temps Disciples secrets du Messie, mais qui enfin l'avoient confessé & défendu devant le Sanhédrin. „ O Simon, *lui dit Nicodème*, ton cœur „ semble abreuvé d'amertume, & tu „ détournes tes regards de nous. Nous „ partageons ta douleur : nous sentons „ comme toi la mort qui va détruire le „ plus saint & le plus juste d'entre les „ hommes, peut-être lui a-t-elle déjà „ porté le dernier coup! Mais, ô disci„ple chéri de cet auguste Maître! ac„ corde nous la douce satisfaction de „ nous dire au moins, que tu ne nous „ fais pas un crime de ce que nous ne „ l'avons reconnu qu'en secret ....

Semblable à l'arbre renverſé par l'orage, & qui reſte penché ſur ſes racines, Pierre frémit & ſe détourne à ces mots. Enfin ne pouvant plus réſiſter au tourment qu'il éprouve, il fuit avec précipitation, & croyant chercher du repos, il court ſe précipiter dans un tourment encore plus grand. Il arrive, ſe ſoutenant & reſpirant à peine au pied de la colline: il oſe lever les yeux vers la croix, mais non jusqu'à la tête du Mourant, & voit à ſes pieds Jean & la Mère de la Victime, tous deux immobiles & muets de douleur; leurs yeux ne verſoient point de larmes". Une triſteſſe profonde, une compaſſion vive rempliſſoient les cœurs des amis de Jéſus, & le pécheur pénitent crucifié à côté de lui, ſentoit plus vivement l'affliction de cette troupe pieuſe que ſes propres douleurs. Ce ſentiment n'échappa point aux regards des Immortels & des Patriarches, & le cœur paternel d'Abraham en treſſaillit de joie. „ Contemple „ ce jeune homme, dit-il à Moïſe, „ vois avec quel doux ſourire il regarde

„ le

„ le tombeau qui l'attend! Les miséri-
„ cordes de Dieu le raniment; la paix
„ de la vie éternelle s'étend sur lui; il
„ ne paroît sensible qu'à la douleur qu'é-
„ prouvent les amis désolés de son Sau-
„ veur . . . Comment un spectacle si
„ touchant, n'a-t-il pas amolli le cœur
„ de mes coupables descendans? Ah! si
„ comme ce jeune homme, ils pou-
„ voient connoître celui qu'ils immo-
„ lent, s'ils pouvoient détester leur cri-
„ me, quel ravissement pour leur pè-
„ re.... &c. ".

Un Chérubin conduit devant la croix les ames de quelques Payens qui venoient de mourir. Il leur fait connoître le Rédempteur, & leur apprend que sans le secours de son sang, nul homme ne peut voir l'Eternel. „ Dieu, *leur dit-*
„ *il*, qui avant votre naissance voyoit
„ votre vie future, fait que vous au-
„ riez suivi la voie du Salut, si vous
„ aviez été destinées à vivre sur la terre,
„ éclairée de la divine lumière de l'E-
„ vangile de Jésus. C'est en sa faveur &
„ par ses mérites, que l'Etre des êtres,

„ vous absout de la tache de votre ori-
„ gine: vous êtes pures devant lui!. . .
„ Celui que vous vous êtes efforcées de
„ connoître, & que vous n'avez pas
„ connu, a vu vos larmes: il a enten-
„ du & exaucé dans le Ciel la prière que
„ vous lui faisiez de vous arracher au
„ péché dont vous sentiez l'horreur,
„ quoique vous en ignorassiez les suites
„ funestes. Celui que vous voyez at-
„ taché à la croix, avoit déjà joint ses
„ prières aux votres auprès de son Pè-
„ re, pour qu'il vous exaucât, & qu'il
„ détruisît en vous le germe dévorant
„ du crime; vous le portiez dans vos
„ entrailles!. . . . Tombez sur votre fa-
„ ce, & remerciez le Restaurateur de
„ l'innocence & de la paix, votre Sau-
„ veur, la source de la vie éternelle!"

La Terre est agitée de nouveau, & ce mouvement se fit sentir dans les profondeurs d'une caverne obscure où Abbadona se livroit à la douleur. Surpris de cet ébranlement, il cherche à en pénétrer le mystère & s'élance hors de sa retraite. Les ténèbres qui environnoient la

Terre

Terre, l'assemblée des Anges & des Saints, tous ces prodiges réunis lui annoncent quelque grand événement, il se transforme en Ange de lumière & pénètre en tremblant dans le cercle des Immortels. Eloa le reconnoît, & touché de compassion, il invite la troupe céleste à le laisser approcher. Abbadona apperçoit trois hommes attachés à des croix, il en détourne ses regards, mais toujours occupé de l'Homme-Dieu qu'il a vu souffrir sur la Montagne, il le cherche & désire ardemment de le voir. Il descend au pied de la croix, reconnoît Jean & fait des yeux l'endroit où ceux du Disciple étoient attachés. „Est-il possible, dit Abbadona, revenu de sa première horreur, est il pos„ sible? Non, non, ce n'est pas... Lui „ mourir? ... Non, non ... Mais, „ ô Cieux! ... qu'osé-je penser?... je „ ne me trompe pas, je le vois .. c'est „ lui. .. c'est le même .. c'est celui „ que j'ai vu sur la Montagne des Oli„ viers, que j'ai vu souffrir ce qu'aucun „ être fini n'est capable de souffrir! Or

„ Juge

„ Juge inexorable eſt-ce là ta victime ? „ C'eſt lui. . . ". Alors Abbadona ſe laiſſant aller ſur la colline: „ Je vais, „ *dit-il*, attendre ici, ſur la pouſſière, „ l'iſſue du plus myſtérieux des ſacrifi- „ ces; & s'il eſt permis à un Etre fini, „ je verrai mourir cet Homme divin ". Abbadona apperçoit Abdiel autrefois ſon ami, il cherche en vain à ſe déguiſer, Abdiel le reconnoît & prononce ſon nom avec l'expreſſion de la douleur. Alors toutes les horreurs de l'enfer parurent ſur la face du malheureux Séraphin, les Anges le virent s'obſcurcir; & il s'enfuit de leur cercle en jettant un cri d'effroi. Une Ombre plus hideuſe encore & plus déſeſpéré s'avançoit du côté oppoſé; c'étoit l'ame du perfide Judas, courbée ſous le glaive flamboyant de l'Ange exterminateur. Obbadon lui fait voir le Meſſie crucifié; „ Il „ meurt, *lui dit-il*, en s'offrant à Dieu, „ pour le ſalut des hommes, pour adou- „ cir leur vie & leur mort, pour les ar- „ racher à la mort, à la mort éternel- „ le que tu ſouffres maintenant, & pour

„ les

„ les faire jouir de la vue de Dieu! &c ".

Obbadon lui en montre enſuite la demeure: Judas tranſporté dans le ſéjour des Saints, cherche à détourner ſes yeux de ce théatre de leur gloire, & de ces douze Siéges d'or ſur leſquels les Diſciples jugeront le Monde; mais Dieu le condamnoit à contempler un inſtant les beautés du Ciel, & à être plongé pour jamais dans les abymes de l'enfer.

CHANT X. Jéhova portoit vers ſon Fils des regards étincelans, qui n'étoient compris que de celui ſur qui ils deſcendoient. „ Jéſus-Chriſt ſentit, par le regard de ſon Père, qu'il n'étoit pas encore appaiſé; le friſſon de la mort pénètre juſqu'à ſon cœur... Les Mondes tremblèrent juſques dans leur centre, à la vue de la pâleur mortelle qui glaçoit le front du Fils divin, & les Immortels reſtèrent immobiles d'épouvante. Ses yeux éteints & fatigués, ſe portèrent languiſſamment vers ſon tombeau taillé dans un roc à l'écart, ſous des arbres antiques vis-à-vis de Golgotha. „ Le „ ſommeil de la mort t'endormira bien-

„ tôt

„ tôt, ô mon corps! disoit intérieure-
„ ment Jésus-Christ en regardant le lieu
„ de sa sépulture. C'est pour te rendre à
„ la terre que je t'avois pris, mais la
„ corruption ne t'y détruira pas. Dai-
„ gne, ô mon Père! sécher les larmes de
„ ceux qui alors en répandront sur
„ moi! Ayes pitié d'eux lorsque tu leur
„ enverras leur dernière heure! Ayes
„ pitié de tous ceux qui croiront en
„ ton Fils bien-aimé, qui s'est immo-
„ lé pour eux! Lors que remplis de cet-
„ te croyance ils lutteront contre la
„ mort, dont je sens en ce moment
„ toute l'amertume, daigne les soutenir
„ & les consoler! A la vérité ils n'é-
„ prouveront pas les tourmens que j'é-
„ prouve, puis qu'ils sont finis: ils suc-
„ comberoient tous sous la moindre
„ des douleurs que ta main redoutable
„ a répandues sur moi! O mon Père
„ prends pitié de tous ceux qui, dans
„ le dernier combat, auront recours à
„ ta bonté & imploreront ta miséricor-
„ de. Tends une main secourable à
„ ceux qui ont traîné jusqu'au tombeau,

„ sans

„ sans murmurer, une vie languissante
„ dans l'indigence & dans l'humiliation;
„ à tous ceux que la calomnie a pour-
„ suivis & flétris; à tous ceux qui, fi-
„ dèles à l'amitié, ont pardonné à
„ leurs ennemis; aux cœurs bienfaisans
„ & modestes qui ont regardé tous les
„ hommes comme leurs frères; à ceux
„ qui au sein des grandeurs & de l'opu-
„ lence, n'ont été éblouis ni par l'opu-
„ lence ni par les grandeurs, & ne s'en
„ sont servis que pour secourir & proté-
„ ger les malheureux; à tous ceux en-
„ fin, qui, comblés de tes dons, les
„ ont constamment employés dans tou-
„ tes les occasions, pour ton service &
„ pour ta gloire! Ayes compassion d'eux
„ tous, ô mon Père! lorsque la mort les
„ frappera, que la corruption demande-
„ ra leur corps, & le Créateur leur
„ ame: envoie leur l'Esprit consola-
„ teur, qui les résigne, qui prie en eux,
„ & exauce les au delà de leurs vœux
„ & de leurs espérances. Condui les
„ au repos éternel, au repos que je leur
„ aurai procuré. Je t'en conjure, ô

„ Dieu

„ Dieu d'amour! par le ſang qui coule
„ de mes bleſſures, par la couronne en-
„ ſanglantée qui ceint ma tête, par les
„ horreurs de mon agonie, par ce que
„ je ſouffre en ce moment, & ce que
„ je ſouffrirai encore, je te le demande
„ au nom de cet amour qui m'a fait bra-
„ ver l'ignominie & la mort de la croix
„ pour le ſalut des hommes: exauce-
„ moi, & fais que ceux que j'aime, me
„ reſtent fidèles juſqu'à la fin! Que leur
„ mort ſoit pleine de conſolation, &
„ qu'ils jouiſſent d'avance de la récom-
„ penſe qui les attendra "!

Jéſus détourne du tombeau ſes regards attendris, & les porte d'une manière effrayante du côté de la Mer Morte, où étoient couchés Satan & Adramélec. Le décret par lequel l'Eternel annonça dans Eden que Jéſus écraſeroit la tête du ſerpent, étoit au moment de s'accomplir, & les jugemens du Meſſie s'appeſantiſſoient ſur les enfers, à meſure qu'il verſoit ſon ſang ſur la croix. Satan après avoir ébranlé l'abyme par ſes ſombres rugiſſemens, s'écria en parlant

lant à Adramélec : „ l'éprouves-tu, „ comme moi, ce tourment, ce tourment affreux, ce tourment enflammé qui verſe dans toutes les parties „ de mon être, toutes les horreurs de „ la mort, de la mort éternelle? Je „ voudrois en vain te donner une idée „ de ce que je ſouffre . . . Non, l'enfer n'a point d'images aſſez affreuſes, „ aſſez terribles, pour dépeindre ma „ ſituation! Juge de ce que je ſouffre, „ puis que je ne ſuis plus ſenſible à la „ joie de te voir ſouffrir toi-même! „ Juge de mon humiliation & de l'excès de mon déſeſpoir, puiſque je me „ trouve forcé, malgré moi, de reconnoître qu'il eſt tout puiſſant... Oui, tout „ puiſſant... Et moi, le monſtre le plus „ vil & le plus déteſtable de l'abyme &c".

Jéſus tourna les yeux ſur la multitude qui l'environnoit & l'adoroit en ſilence. Le ſentiment de l'amour éternel pénétra ſon cœur à la vue des ames qui n'avoient point encore habité des corps mortels: leurs Anges gardiens attendoient avec impatience le moment de

les conduire à ceux qu'elles devoient animer. „ L'ordre ſuprême partit d'un „ regard béniſſant du Sauveur qui diſoit: „ Allez, vivez, croyez & triomphez; „ je vous aimois déjà avant la naiſſan„ ce du monde ".

Le Poëte avec des couleurs douces & variées, trace ici le caractère de ces ames; & ces portraits offrent différentes manières de ſervir Dieu & d'honorer l'humanité, ſuivant la meſure des dons reçus & ſelon l'ordre des circonſtances où le Créateur place ſes Enfans. Une des plus nobles & des plus pieuſes d'entre ces ames, étoit celle du jeune Timothée; pluſieurs autres ſacrifièrent leur vie, à celui qu'elles avoient vu ſouffrir ſur la croix: toutes enſemble la lui conſacrèrent „ *Apelles* ne fit rien pour la renommée, qui récompenſe toujours ſi foiblement la vertu, & qui plus ſouvent la perſécute. Il ne fit même rien pour mériter l'approbation du Sage; il ſavoit que le Sage, quelle que fût ſa pénétration & ſa noble façon de penſer, ne démêle pas toujours l'intention-

tention qui dirige les actions; que l'action n'eſt que le corps viſible, & que l'intention en eſt l'ame. Lors qu'il agiſſoit & lorsqu'il s'abſtenoit d'agir, il ne vouloit pour juge & pour témoin que celui qui voit tout, & n'avoit pour objet que la récompenſe qu'il promet au Juſte. —— O Femmes! que l'exemple de *Tripbæna* vous ſerve de modèle! Vous vivez comme elle au milieu des Payens. Elle brûloit de l'amour le plus pur & le plus vertueux pour un jeune homme aimable, qui réuniſſoit à tous les charmes de la beauté, toutes les qualités qui rendent eſtimable; mais il ſacrifioit aux idoles, & étoit inébranlablement attaché à leur culte. Triphæna qui redoutoit l'éloquence enchanteresſe de ſon amant, la ſéduction de l'amour qu'il avoit pour elle, & plus encore l'illuſion de celui qu'elle ſentoit pour lui, eut le courage de le fuir & d'étouffer ſa paſſion. Le calme, la douce joie qui ſuivirent un combat ſi cruel, furent ici-bas la récompenſe de ſa généreuſe réſolution. —— Chargé de plus

d'affaires qu'un homme infatigable n'eſt capable d'en ſupporter, *Lucius* ſuffiſoit à toutes ſans embarras, & s'acquittoit de tous ſes devoirs avec zèle, ſans paroître ni fier ni accablé après les avoir remplis. Le peu de ſuccès de ſes ſoins, & l'ingratitude de ceux qui en étoient l'objet, ne le rebutoient pas. Avare du temps dont il connoiſſoit tout le prix, il en trouvoit cependant pour vaquer à la prière, & pour ſe livrer à de ſaintes méditations loin du tumulte du monde (1)".

Les Patriarches ſaluèrent ces ames fortunées, mais bientôt ramenés ſur la victime expirante, leurs penſées & leurs regards ſe fixèrent ſur ce grand objet. Siméon, le précurſeur du Meſſie, Débora, & Marie Sœur de Moïſe, Job & David, exprimèrent avec ferveur la reconnoiſſance, la douleur, & l'amour dont

(1) On a cru reconnoître dans le portrait de *Lucius* celui de S. E. Mr. le Baron de *Bernsdorf*, qui depuis long-temps eſt le Mécène de Mr. KLOPSTOCK.

dont leurs cœurs étoient pénétrés. Mais aucune des ces ames pieuſes n'éprouvoit des ſentimens auſſi vifs, que le Père & la Mère du genre humain. Ils deſcendirent de la Montagne des Oliviers, & planant d'un vol triſte ils s'arrêtèrent près du tombeau, où le Meſſie devoit bientôt ſommeiller. Là proſternés devant l'Eternel, Adam lui offrit cette prière. „ Seigneur, Seigneur! Dieu de „ clémence & de miſéricorde! Victime expiatrice des crimes de la terre: „ Toi qui as été immolé pour nous depuis le commencement des mondes, „ Grand-Prêtre, Prophète, & Roi! Toi, „ Fils de l'Homme! entends du haut „ de l'autel ſanglant où tu es ſacrifié, „ entends la profonde prière que nous „ élevons vers toi des bords de ton „ tombeau! Dieu nous a pardonné notre crime; & depuis des milliers d'années, nous jouiſſons de la vue de la „ Divinité. Remplis d'une béatitude „ dont nous nous efforcions en vain de „ nous faire une idée, dans les temps „ même où les penſées inſpirées par

„ le Créateur exiſtoient en nous dans
„ toute leur pureté, que nous n'étions
„ pas encore condamnés à mourir, &
„ que nous voyions Dieu; notre péché
„ nous fut pardonné en faveur de la
„ mort que tu ſubis en ce moment.
„ Permets, ô Dieu miſéricordieux! qu'en
„ ce jour d'une nouvelle création, où
„ tu ramènes à l'aſpect de l'Eternel
„ toute la race des hommes qui ne s'en
„ rendront pas indignes; en ce jour où
„ tu les réconcilies tous, où tu anéan-
„ tis les péchés de tous, où tu les ar-
„ raches à la mort éternelle: permets,
„ ô divin Médiateur! qu'en ce jour
„ où tu t'offres auſſi pour moi, j'oſe me
„ rappeller mon crime avec tous les
„ ſentimens du repentir & de la dou-
„ leur la plus amère! Ce n'eſt pas, ô
„ mon Dieu! que je craigne d'être cité
„ une ſeconde fois à ton jugement re-
„ doutable. Comment cela ſe pourroit-
„ il, puiſque j'ai vu la Face de Dieu,
„ & qu'à préſent tu entres pour moi
„ dans le Saint des Saints? Permets
„ cependant que je confeſſe encore une
„ fois ce que j'étois &c".

Adam

Adam déplore ici la grandeur de ſon crime, il benit la miſéricorde qui le pardonne, & l'amour qui le répare. Puis tournant ſes penſées ſur les hommes qui devoient naître, il conjure ſon Rédempteur de multiplier le nombre des Elus, d'éclairer, de toucher & de guider ſes nombreux enfans. La longueur de ce morceau nous empêche de le tranſcrire, c'eſt un chef d'œuvre de ſentiment.

Adam prioit encore lors qu'Eloa avertit que l'Ange exterminateur s'approchoit: ce dernier monta ſur Sinaï: il paroiſſoit effrayé lui même, il lui ſembloit que la Terre & les Cieux étoient prêts à ſe confondre. Mais la main qui conſerve les êtres finis, s'étendit ſur lui, & le fortifia. L'horreur dont il étoit ſaiſi ſe diſſipe, & Jéhova l'ayant revêtu de nouveau de toute ſes terreurs, „ il prend une attitude effrayante, & baiſſe ſon glaive étincelant vers Golgotha. Un tempête affreuſe s'élève derrière lui, & la voix de l'Immortel mêlée au bruit de la tempête, s'étend en mugiſſant ſur le

Jourdain, Génézareth & les forêts de palmiers. Les feux qui consumoient l'offrande du soir, furent poussés comme des torrens vers la terre. L'immortel dit: „ Jehova à qui tu t'offres, „ reçoit ton offrande. La colère de sa „ justice est infinie: Tu t'es soumis à „ la colère infinie, toi seul & sans au„ cun des êtres créés! La voix de ton „ sang, qui demande la grace éternelle, „ est arrivée jusqu'a lui: mais il t'a „ abandonné! . . . Il t'abandonnera, „ jusqu'à ce que tu expires de la mort „ qui doit réconcilier Dieu . . . Encore „ quelques momens . . . quelques mo„ mens, ô Homme-Dieu! . . & tu „ mourras. Ainsi parla l'Ange de la mort & il détourna sa face. Jésus-Christ éleva ses regards mourans vers le Ciel, & cria, non avec la voix d'un mourant, mais avec la voix du Tout-puissant, qui, à l'étonnement de tous les êtres finis, s'étoit livré volontairement à la mort . . . Mon Dieu . . . mon Dieu . . . pourquoi m'as-tu abandonné? . . . Et les habitans des cieux

ſe voilèrent à l'aſpect de ce myſtère ! Il éprouva tout-à-coup, & dans toute ſon étendue le ſentiment de ſon humanité . . . & ce fut pour la dernière fois... D'une voix haletante, il dit . . . J'ai ſoif . . . Il but & reſta dévoré de la ſoif . . . Tous ſes membres tremblèrent . . . il devint plus pâle . . . ſon ſang coula plus abondamment . . . il cria : *Mon Père je remets mon ame entre tes mains* . . . Un moment après . . *Tout eſt conſommé* . . . Il pencha la tête . . . & mourut. »

La ſenſibilité & le goût de nos Lecteurs, nous diſpenſent ſans doute de répéter les éloges qui ſont ſi juſtement dus à Mr. KLOPSTOCK : ſon Traducteur en mérite auſſi, il a vaincu des difficultés qu'on croyoit inſurmontables, il a bien ſaiſi le ſens de l'Auteur, & en général il l'a rendu très heureuſement. On eſt en droit cependant de lui reprocher quelques négligences, quelques expreſſions hazardées, & l'on regrette qu'il ſe ſoit écarté plus d'une fois du ton noble qu'il a ſi bien ſoutenu dans plu-

ſieurs morceaux de l'Ouvrage. Nous attendons avec impatience les derniers Chants de l'Original, & nous nous empreſſerons à les faire connoître.

ARTICLE SECOND.

HISTOIRE DE L'ACADE'MIE ROYALE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES (de Berlin), Tome XVI. Année MDCCLX. *Berlin*, chez *Haude* & *Spener* 1767. Vol. *in* 4°. de 482. *pp.* avec 11 planches.

POur bien faire connoître les Mémoires qui forment cet excellent Recueil, & pour en parler avec l'étendue qu'ils méritent, il faudroit donner pluſieurs Extraits de chaque Tome. Mais nous ſerons obligés de nous borner à un ſeul, parce que les Volumes s'étant ſuivis de fort près depuis quelque temps, il

il s'en trouve actuellement cinq ou ſix dont nous avons à rendre compte. Celui-ci préſente d'abord quatre Mémoires appartenans à la Claſſe de Philoſophie Expérimentale.

I. *Conſidérations ſur l'influence que l'illuſtre Newton attribue à la diverſe réfrangibilité de la lumière ſur les Lunettes à réfraction*, par M. le Comte DE REDERN. La juſte admiration qui eſt due à la mémoire des grands hommes, dont les lumières ont éclairé l'eſpèce humaine, ne doit pas inſpirer un enthouſiaſme aveugle pour leurs ſentimens, ni empêcher de les examiner, pourvu qu'on le faſſe avec modeſtie & avec les égards convenables. C'eſt ce que M. DE REDERN fait à l'égard de l'illuſtre Newton. Il ne parle de cet homme immortel qu'avec admiration & avec reſpect; mais il a cru pouvoir ſoumettre à l'examen, l'application qu'il fait de ſa belle découverte de la diverſe réfrangibilité de la lumière, aux lunettes à réfraction, dans la ſeptième Propoſition du premier Livre de ſon Traité d'Optique. Newton a cru que

que la différente réfrangibilité des rayons colorés, étoit l'unique cauſe de l'imperfection des lunettes, & que ce mal étoit irrémédiable. M. DE REDERN cherche au contraire la cauſe de cette imperfection, dans la ſphéricité & l'ouverture des lentilles, il montre que c'eſt à cette confuſion ſphérique dépendante de l'ouverture des objectifs qu'il faut tâcher de remédier, que c'eſt là un des points les plus importans de la Dioptrique, que Newton a eu tort d'en détourner l'attention des Géomètres, & d'avoir ainſi arrêté depuis plus d'un demi ſiècle toute recherche, ſur un des ſujets les plus intéreſſans pour les Sciences & pour les hommes en général.

II. *Diſſertations ſur le Sel terreſtre, marin & coctile, par M.* DE FRANCHEVILLE. Le ſel conſidéré dans ſon principe, eſt une ſubſtance acide, ſi généralement répandue dans tous les corps, que l'on peut dire qu'elle entre pour beaucoup dans leur compoſition, puis qu'ils fourniſſent tous du ſel lors qu'ils ſont décompoſés par les opérations de

la

la Chymie. La Médecine en trouve de salutaires dans les plantes, dans les végétaux, dans l'homme même & dans les animaux. Peu s'en faut que quelques Savans ne le regardent comme le premier principe de la Nature. Du moins tous les Physiciens modernes lui accordent-ils une place honorable, dans les divers systêmes qu'ils ont imaginés pour rendre raison de la formation des corps. Mais contens de savoir que le sel a tant de part à la constitution de la Nature, ils n'ont point entrepris de rendre raison de sa propre origine, & ils n'ont point imaginé d'hypothèse capable de développer le méchanisme de sa formation, & d'expliquer l'admirable variété de toutes les qualités qu'il renferme. M. DE FRANCHEVILLE imite leur modestie, & se borne à prouver d'abord que le sel terrestre, fossile & minéral, est la cause de la salure des eaux de mer & des eaux de sources, sans que celles-là contribuent en rien à la salure de celles-ci. En effet si la salure des eaux de source venoit de la mer, comment

ment ſe feroit-il que des ſources qui en ſont voiſines, donnâſſent une eau parfaitement douce, & que d'autres ne dépoſâſſent point leur ſel en ſe filtrant au travers des terres dans le trajet immenſe qu'elles font? Et de plus comment ſeroit-il poſſible que ces eaux de la mer ſe mêlant ſans ceſſe avec les eaux douces d'une infinité de fleuves qui s'y déchargent, ne perdiſſent pas peu-à peu toute leur ſalure naturelle, s'il n'y avoit dans la mer qu'un certain volume d'eau qui auroit été créé ſalé, comme il faudroit le ſuppoſer en n'admettant aucun principe ſalant, diſtinct & ſéparé de cette eau. M. DE FRANCHEVILLE croit donc que les eaux de la mer tirent leur ſalure des rochers & des montagnes de ſel gemme, qui ſont cachées ſous ces eaux & diſſoutes par l'humidité. Quant à leur amertume, elle ne peut venir que de la diſſolution des lits de bitume, & comme le bitume eſt une matière huileuſe, plus difficile à diſſoudre que le ſel, on a remarqué que dans l'eau de mer la doſe du ſel eſt plus grande que celle du

bitume

bitume. L'origine de la ſalure des eaux de ſources eſt la même. Car, ſoit que ces ſources ſe forment par la circulation des eaux de la mer, ſoit par les pluies, ou par les vapeurs de la terre que la chaleur centrale élève & condenſe dans ſes cavités, leurs eaux ne deviennent ſalées qu'en paſſant par les carrières de ſel gemme renfermées dans la profondeur des terres, où elles ſe chargent de parties de ſel plus ou moins fortes, ſuivant que ces eaux en parcourent ſans interruption un plus ou moins long eſpace. L'Auteur montre enſuite que les trois manières de tirer du ſel, c. à. d. des mines, des eaux de mer, & des eaux de ſources, étoient connues des Anciens, & après avoir fait l'énumération des ſalines qu'on connoît aujourd'hui dans les quatre parties du monde, il termine cet intéreſſant Mémoire par expliquer le méchaniſme des ſalines tel que les modernes l'ont perfectionné 1°. pour le ſel qui ſe tire des mines tout formé; 2°. pour le ſel qui ſe forme au Soleil par évaporation; 3°. pour le ſel qui ſe tire par ébullition ſur le feu. III.

III. *Expériences Chymiques ſur l'eſpèce de Terre contenue dans la dernière leſſive mère qui reſte du ſel commun; laquelle terre fait la baſe de la Pierre Serpentine*, par Mr. MARGGRAF, traduit de l'Allemand. Dans de précédens Mémoires, l'habile Auteur avoit déjà rapporté & décrit d'une manière diſtincte, comment l'eſpèce de terre dont il s'agit ici peut être ſéparée, tant de la pierre ſerpentine que de la dernière leſſive incryſtalliſable, dite *Mutter-ſoble*, qui reſte de la préparation du ſel commun; & il avoit montré que cette terre étoit parfaitement la même, ſoit qu'elle fût tirée de la pierre ſerpentine, ſoit qu'on la retirât de la leſſive du ſel commun, & qu'on pourroit en toute ſûreté employer indifféremment l'une à la place de l'autre dans les Expériences. A préſent Mr. MARGGRAF rend compte des expériences qu'il a faites ſur la terre en queſtion, & il en réſulte de plus en plus qu'elle n'eſt ni calcaire, ni alumineuſe ni d'aucune des autres eſpèces de terres abſorbantes connues; mais qu'elle eſt manifeſte-

ment

ment alcaline. Divers essais qu'il a faits, l'ont convaincu que de cette terre mêlée avec du verre commun, il s'en forme au moyen de la cémentation, un mixte de porcelaine presque aussi bonne que la porcelaine de verre de Mr. de Réaumur.

IV. *Considérations sur la multiplication précoce des Abeilles, retrouvée depuis quelques années dans le Marggraviat de Lusace, & qui avoit déjà été employée par les Romains à multiplier les essais trop diminués*; par Mr. GLEDITSCH, *traduit de l'Allemand.* La méthode employée en Lusace depuis une vingtaine d'années pour multiplier les abeilles, & pour remédier au dépérissement tant accoutumé qu'extraordinaire qui peut avoir lieu dans les ruches, consiste à tirer des ruches les plus fortes les plaques ou tables de cire, qui contiennent trois sortes de pontes, & de les introduire avec une bonne quantité d'abeilles ouvrières dans des ruches neuves, au printemps vers le temps de la fleur des arbres, avec toutes les provisions convenables;

ou bien de les mettre dans des caiſſes faites tout exprès, & que l'on tient pendant quelque temps dans un poële; au moyen de quoi toutes les eſpèces d'abeilles renfermées dans ces tables, ſe développent ſucceſſivement & parviennent à la perfection de leur état (1). Mr. GLEDITSCH prouve par un paſſage de *Columelle*, que cette pratique ſi utile, étoit déjà connue des anciens Romains.

Deux grand Géomètres, MM. EULER père, & fils, ont fourni les huit Mémoires de la Claſſe de Mathématique.

I. *Recherches ſur le mouvement des Rivières*, par Mr. EULER, père.

II. *Recherches ſur la courbure des ſurfaces*, par Mr. EULER, père.

III. *Recherches générales ſur la mortalité*

(1) Mr. *Shirach* a donné des détails très intelligibles & très intéreſſans, ſur cette méthode, dans un Ouvrage Allemand intitulé: *La multiplication des Abeilles, conforme aux règles de la nature & de l'art, nouvellement découverte dans la Haute-Luſace &c.*

té & la multiplication du genre humain, par Mr. EULER, père. On trouve dans cet excellent Mémoire le véritable principe sur lequel il faut fonder le calcul des rentes viagères. Le célèbre Académicien y montre la juste méthode de déterminer, combien un homme d'un certain âge doit payer, pour jouir pendant toute sa vie d'une rente viagère, & il expose le calcul même dans le Mémoire suivant.

IV. *Sur les Rentes Viagères.*

V. *Du mouvement d'un corps solide quelconque lorsqu'il tourne autour d'un axe mobile*, par Mr. EULER, père.

VI. *Problême: Un corps étant attiré en raison réciproque quarrée des distances vers deux points fixes donnés, trouver le cas où la courbe décrite par un corps sera algébrique: résolu par* Mr. EULER, père.

VII. *Sur le temps de la chûte d'un corps attiré vers un centre de forces, en raison réciproque des distances*, par Mr. J. A. EULER.

VIII. *Du mouvement d'un globe sur un plan horizontal*, par Mr. J. A. EULER.

La Classe de Philosophie spéculative est très interessante &. contient cinq Mémoires.

I. *Analyse de la notion du Goût*, par Mr. FORMEY. Ce morceau est admirable par sa justesse & par son élégante simplicité. On n'a peut-être jamais rien écrit d'aussi exact ni d'aussi clair sur le goût. Mais comme il se trouve déjà dans l'Edition que Mr. FORMEY donna en 1759. de l'*Essai sur le Beau* par le P. *André*, nous renvoyons à ce que nous en dîmes pour lors (1), & nous nous bornerons à rappeller la définition que le célèbre Auteur donne du Goût. C'est, dit-il, en général *la connoissance des beautés quelconques qui sont répandues dans les Ouvrages de la Nature & de l'Art, entant que cette connoissance est accompagnée de sentiment.* Toutes les equivoques, tous les embarras qui règnent dans les raisonnemens ordinaires sur le Goût, disparoissent à l'aide de cette définition.

(2) *Biblioth. des Sc.* Tom. XII. Part. I. *Art.* X.

définition, & disparoîtront d'autant mieux qu'on l'approfondira, & qu'on saura l'appliquer. En effet ces embarras & ces équivoques viennent de ce qu'on a presque toujours tronqué la définition, en bornant le goût, tantôt à la connoissance seule, tantôt au sentiment seul. „Les uns ont cru qu'avoir du goût, c'étoit pouvoir expliquer, développer, discourir, raisonner; & qu'un homme qui soumettoit les objets du goût à ces opérations étoit par là même un homme de goût. Les autres ont prétendu que celui qui à la seule présence des objets en question, étoit ému, affecté, ébranlé, quelquefois même enthousiasmé & ravi, possédoit le goût, quoi qu'il ne fût pas en état de donner la moindre idée de ce qui produisoit en lui de semblables situations. L'assertion ne sauroit avoir lieu ni au premier ni au second égard. Il n'y a quelquefois pas la moindre étincelle de goût dans les personnages les plus doctes & les plus profonds; ils ont beau s'épuiser en préceptes, en distinctions, & en analy-

ſes, faute de ſentiment il leur arrive de condamner des beautés, qui ne peuvent être ſaiſies & ſenties que par une faculté dont ils ſont deſtitués ; ils voudroient tout tirer au cordeau, tout ſoumettre à l'équerre ; & dès lors les graces, qui ne reſpirent qu'aiſance & liberté s'enfuient ſans retour ; les ſaillies heureuſes, les traits hardis de génie, les licences des grands Maîtres, diſparoiſſent, & font place à une triſte & ennuyeuſe ſéchereſſe. D'un autre côté ceux qui n'ont pour guide qu'un ſentiment aveugle, marchant à tâtons, vont quelquefois ſe heurter fort rudement contre les principes du bon ſens, & ne ſauroient ſurtout être d'aucune utilité pour former & diriger les autres, puis qu'un ſimple ſentiment eſt une idée incommunicable". Mr. FORMEY avoue cependant, que s'il y avoit néceſſité d'opter entre la connoiſſance & le ſentiment, & qu'on ne pût donner le nom de goût qu'à l'une de ces deux choſes, il appartiendroit à plus juſte titre à la ſeconde qu'à la première, puisque c'eſt le ſentiment

ſeul

ſeul qui a de l'analogie avec ce que nous appellons *goût* à l'égard du corps. La connoiſſance juge & apprécie; mais ce n'eſt qu'après que le ſentiment a goûté; & par conſéquent, ſi l'on vouloit parler à la rigueur, il n'y a que le ſentiment qui goûte. „On peut le comparer à l'inſtinct des animaux, & comme lui il eſt ſûr jusqu'à un certain point. Il l'eſt cependant beaucoup plus dans les animaux, premièrement parce qu'il eſt beaucoup moins varié; il s'en faut infiniment qu'il y ait autant d'objets qui les affectent, & dont les impreſſions ſe croiſent, ſe traverſent, & ſouvent ſe détruiſent l'une l'autre: en ſecond lieu, & ſur-tout, parce qu'il ſe réduit au pur méchaniſme, ou peu s'en faut, l'ame des bêtes n'ayant ni raiſonnement, ni liberté, ni tous ces caprices qui agitent continuellement celle des hommes, qui les jettent hors de la route, & leur font perdre de vue le vrai gout, le goût ſimple & naturel, qu'ils étouffent ſous l'amas d'une infinité de goûts fantasques & imaginaires".

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir, de tranſcrire encore ce que notre ingénieux Philoſophe dit ſur cette queſtion : Le Public a-t-il ſimplement *un* goût, ou a-il effectivement *du* goût. „ Il y a des temps & des lieux où le public ſembleroit n'avoir qu'un goût vague, confus, peu digne de l'attention de ceux qui lui préſentent leurs Ouvrages. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Ce ſont des états paſſagers & extraordinaires, comme le ſont dans un homme la fièvre ou le tranſport de quelque paſſion. Ceux qui travaillent dans la vue de complaire à cette ſorte de goût, & d'obtenir les ſuffrages du jour, ne connoiſſent pas le Public, celui qui mérite des égards, & de l'approbation duquel on doit être jaloux —— Je diſtingue un Public paſſager, fugitif, pour ainſi dire, & un Public conſtant, impériſſable. Le premier eſt le plus nombreux, & peut même pendant un temps éclipſer l'autre. C'eſt celui que les déclamations charment, que les grands traits, quoique groſſiers, frappent, qui veut de l'eſprit

prit où il n'en faut point, & qui le méconnoît où il eſt, en un mot qui donne preſque toujours à gauche tant qu'il juge par lui même. Voilà le Public qui fait pour l'ordinaire ces fortunes littéraires & ces réputations, dont les apparences ſont les mêmes, ou plus brillantes encore, que celles qui ſont fondées ſur les talens réels & ſur le vrai mérite. Mais ſi le Public légitime, celui qui a ſeul le droit de regler les rangs, ne met ſon ſceau à de pareilles déciſions, elles perdent bientôt toute leur force: au bout d'un certain temps à peine en conſerve-t-on le ſouvenir, ou bien ce ſouvenir eſt un ſujet d'étonnement —— Un Prédicateur, ſur-tout s'il a le mérite de la nouveauté, débite avec emphaſe des diſcours pleins de verbiage & vuides de ſens; il deſcend de chaire en fendant des flots d'Auditeurs extaſiés; il n'y a que deux ou trois Juges compétens, qui ſe diſent à l'oreille que le Chryſoſtome prétendu n'eſt qu'un hardi déclamateur. Vous n'entendez pas aujourd'hui la voix de ces Juges; mais ce

ſera pourtant celle qui prévaudra, & qui ſeule reglera dans la ſuite la réputation de ce Prédicateur, qu'on verra bientôt rentrer dans ſon premier néant — Expoſez un tableau aux yeux d'une troupe de perſonnes de tout ordre Il va être mis en pièces: il n'y a pas un trait que les uns ne veuillent ôter, d'autres conſerver, & d'autres changer. Que fera le Peintre, ſur-tout ſi c'eſt un Peintre excellent, & que ſon tableau ſoit digne de lui? Il écoutera froidement ce babil, & laiſſera juger les connoiſſeurs, ou agir le temps, qui ne manqueront pas de lui rendre bonne juſtice Il faut pourtant remarquer que les connoiſſeurs contemporains, & du même métier, ſont ſouvent plus ſuſpects & moins équitables que le gros du Public, quoique celui-ci ſoit moins capable de juger. Il n'eſt pas beſoin d'en dire la raiſon. Tout le monde ſait ce que peuvent la rivalité, la jalouſie, l'envie ".

II. & III. *Réflexions ſur la nature & les cauſes de la Folie*, par M. DE BEAUSOBRE; *quatrième & cinquième Mémoires.* On a pu voir dans le compte que nous avons

avons rendu des précédens Mémoires, que l'habile Auteur ne croit pas qu'il faille chercher dans quelque altération du corps, la raiſon immédiate des maladies de l'eſprit, & qu'il lui ſemble qu'on ne ſauroit accorder la ſpiritualité de l'ame avec des Syſtêmes, qui remontent à la même ſource pour expliquer les indigeſtions & les inconſéquences. Il fait dans le IVe. Mémoire de nouvelles réflexions, pour prouver que c'eſt dans l'ame même qu'il faut chercher les raiſons de la folie, & il répond aux objections qu'on pourroit lui oppoſer. En voici une des plus ſpécieuſes. Un peu de vin anime un homme, chaſſe certaines idées pour en ramener d'autres, paroît même lui donner de l'eſprit La fièvre chaude, qui fait naître de violens tranſports, & la morſure d'un chien enragé, ſemblent nous priver de l'uſage de la raiſon: on n'ignore pas les dangereux effets de ces longues maladies qui énervent l'homme, & les triſtes & malheureuſes ſuites de l'ivrognerie, qui hébètent ceux qui s'y abandonnent. Quoi! un peu de ſalive qui

qui ſe communique au ſang, quoi! la rapidité inégale du ſang qui circule dans les veines, quoi! les eſprits d'une liqueur, quoi! un coup à la tête, auroient tant d'influence ſur les opérations de l'ame, & ce ne ſeroit pas comme cauſes immédiates & premières? Mais ſi ce ſont là des cauſes immédiates des changemens qu'éprouve l'ame, pourquoi d'autres dérangemens du corps ne ſeroient-il pas des cauſes premières de la folie? Cette objection eſt ſans doute bien forte, & il nous ſemble que M. DE BEAUSOBRE y répond d'une manière plus ingenieuſe que ſatisfaiſante Il obſerve d'abord qu'il eſt au moins certain, qu'il y a des cas où la folie naît ſans aucune altération préalable du corps, & eſt uniquement produite par des paſſions violentes telles que la colère, le chagrin, la douleur &c. qui conduiſent ſi ſouvent au délire. Ce n'eſt alors que dans l'ame même qu'il faut chercher la raiſon de la folie, & l'y trouver pour un ſeul cas, c'eſt ſuivant notre Auteur, l'y trouver pour tous. Il remarque enſuite que ſi le

corps

corps & ce qui l'environne, peuvent paroître quelquefois influer ſur l'ame, ce n'eſt pas de la manière dont on ſe l'imagine. Le vin, par ex. chaſſe le chagrin, égaye l'homme, l'anime, lui donne des ſaillies: il ſemble lui donner de l'eſprit. Comment cela arrive-t-il? rien de plus aiſé à concevoir. Qu'un homme s'occupe d'une idée chagrinante tout abſorbé dans une triſte rêverie, il ne ſonge qu'à cela, rien ne le réveille, parce que le même objet eſt toujours préſent à ſon eſprit; un peu de vin vient donner plus de rapidité à la circulation du ſang, il ſe ſent plus léger, il lui ſemble avoir acquis un nouveau degré de force, il ſent du plaiſir à trouver ſes organes plus propres à exercer leurs fonctions; ſon corps eſt une machine dont les reſſorts ſont bandés: bientôt une ſecrette joie s'éléve, c'eſt un contentement intérieur attaché à l'état de ſanté. Si on n'apperçoit pas ces idées, ce n'eſt pas qu'elles ne ſoient bien préſentes à l'eſprit, mais c'eſt qu'elles ne le ſont pas avec le degré de clarté néceſſaire

pour

pour être apperçues. Le chagrin diſparoît, parce que des objets rians en ont pris la place; on parle avec plus de facilité: ce ſont des étincelles d'un feu que la cendre ne couvre plus. Qui pourroît douter que tout cela ne s'explique & ne ſe comprenne ſans qu'il faille avoir recours à l'*influ-phyſique*, & ſuppoſer que le vin étant monté au cerveau ait donné à l'ame une activité & des idées qu'elle n'avoit pas? Le même effet eût été produit, ſi on eût trouvé quelque autre moyen de chaſſer le chagrin, ſi on eût perſuadé à cet homme affligé que ce qui le tourmente n'exiſte point, ſi on eût ſatisfait une partie de ſes deſirs pour en irriter adroitement quelques autres. On verra quelque choſe de plus approchant encore de l'effet du vin, ſi on tâche de diſtraire l'homme chagrin par quelque Spectacle qui l'attache, ſi on lui préſente des objets qui l'occupent, ſi on le détourne de ce qui pourroit réveiller en lui des idées déſagréables. Du reſte M. DE B. ne prétend pas que la folie ne ſoit jamais accompagnée de quelques déran-

dérangemens dans le corps; au contraire, il croit non seulement que ces dérangemens peuvent être des suites naturelles de la folie, mais il convient même qu'ils peuvent l'occasionner & en devenir des causes médiates ou secondaires: il soutient seulement qu'ils n'en sont pas les causes immédiates, ou la raison première, & il conclut 1°. que la folie peut naître & naît souvent sans que le corps entre pour rien dans la cause de ce mal; 2°. que lors que la folie est occasionnée par des maladies, ce qui se passe dans l'ame est un effet de sa propre force, qui agit d'une manière analogue à ses représentations; 3°. enfin qu'on auroit tort de conclurre que l'ame perde ses facultés, ou que ses facultés soient altérées, parce que les actions extérieures ne répondent point à son état ordinaire: on n'accusera point, dit-il, un musicien habile de donner de faux tons lors que son instrument n'est pas accordé.

Dans tout le cours du Mémoire que nous venons d'analyser, notre habile Philosophe suppose que l'ame est réellement

ment ſujette à des maladies. Mais dans le Ve. Mémoire il rejette cette ſuppoſition, & il ſoutient que l'ame ne peut ſouffrir comme force d'autre dérangement que celui de l'affoibliſſement, affoibliſſement qui, ſelon lui, n'eſt pas même poſſible dans l'ordre naturel des choſes, parce qu'il ne ſe perd point de force dans la nature; l'anéantiſſement de toutes les forces de l'ame ſeroit ſa deſtruction, & l'anéantiſſement d'une partie de ſes forces ſon affoibliſſement; or l'un & l'autre ne peut être effectué par les voies ordinaires de la nature: c'eſt à Dieu, qui a tout tiré du néant, qu'il faut remonter pour trouver une cauſe ſuffiſante aux effets que les loix de la deſtruction naturelle ne ſauroient produire. On voit, il eſt vrai, dans les vieillards & dans les fous, comme dans les perſonnes attaquées d'un mal violent, des phènomènes qui ſemblent indiquer que les opérations de l'ame ne ſe font plus; mais, répond notre Auteur, ſi la difficulté de s'exprimer dans les gens timides ne prouve pas leur imbécillité,

cillité, pourra-t-on croire qu'un dérangement assez extraordinaire dans le corps pour empêcher que les actions ne déposent en faveur de l'usage de la raison, prouve que la raison elle même soit affoiblie? Supposant donc l'ame inaltérable, il est aisé de comprendre, selon M. DE B. comment des causes physiques peuvent occasionner la folie, sans jamais en être la cause efficiente: cela doit arriver, dit-il, toutes les fois qu'elles seront de nature à porter l'imagination à altérer la représentation de l'état présent. La représentation de cet état présent (extérieur) ne peut être altérée que de deux manières, l'une en y faisant entrer ce qui n'existe pas, ou ce qui n'existe pas de la manière dont il est représenté; l'autre en supprimant ce qui existe réellement. Tant que l'ame s'apperçoit que ce qui arrive d'extraordinaire est l'effet d'un dérangement quelconque, il n'y a point de folie; mais lorsque l'ame pleine des représentations occasionnées par ce dérangement, s'en rapporte entièrement à l'imagination,

lors que tout ce que lui peint ſon imagination lui paroît autant de ſignes certains de choſes réellement exiſtentes hors d'elle, il y a de la folie, plus ou moins ſelon les circonſtances. Il n'eſt pas néceſſaire de chercher dans le cerveau, & dans les organes les dérangemens propres à occaſionner la folie. Tout autre mal peut avoir le même effet: cela dépend de l'imagination du malade. Qu'un homme, par ex. aît le malheur de perdre ce qui lui eſt cher, que l'idée de cette perte l'afflige: qu'occupé continuellement de ſa perte, il laiſſe à ſon imagination plus d'empire qu'il ne lui en faut; on le verra paſſer inſenſiblement de la triſteſſe à la mélancolie & de la mélancolie à la folie. L'Auteur remarque que ce ne ſeront point les repréſentations claires qui produiront le plus ſouvent cet effet: quelques conſidérables que ſoient les dérangemens, s'ils ſont repréſentés clairement à l'ame, ils n'auront d'autre effet que de rendre l'état du malade douloureux: & pourvu que celui qui ſouffre ne s'attriſte pas au point de paſſer par de-

degrés de la triſteſſe à la folie, il n'y a point à craindre pour lui: ce ſont les douleurs ſourdes & longues qui font naître ordinairement la triſteſſe; les douleurs vives & fortes ne durant guère, on voit la joie & la tranquillité ſuccéder bientôt à l'impatience: c'eſt ainſi que les repréſentations obſcures ſont le plus à craindre; ce ſont elles qui font travailler l'imagination, & l'imagination frappée l'ame ſe repréſente l'état préſent extérieur tout autrement qu'il n'eſt, tranſportant le paſſé au préſent, & effaçant le préſent qui eſt comme éclipſé par les repréſentations vives de ce qui n'exiſte pas.

D'après ces principes, M. DE B. croit qu'on peut appeller fou, un homme qui, éveillé, & jouiſſant de l'uſage de ſes ſens, ſe trouve dans un état où il ne diſtingue plus les repréſentations que ſon imagination produit de celles qui ſont analogues à ſes ſenſations, & où ſes erreurs, démenties par le témoignage des ſens, ou oppoſées aux notions communes, ſont le triſte fruit des ſenſations qu'il croit avoir. Lors que cet

état eſt l'effet de cauſes purement morales, il eſt difficile d'y remédier, d'ordinaire on s'apperçoit du mal lors qu'il n'eſt plus temps d'y porter remède. Mais, ſi cet état eſt occaſionné par quelques dérangemens que le corps aît ſouffert, par quelques douleurs, par quelque mouvement extraordinaire des liquides, ſi cet état, dis-je, eſt en quelque façon l'effet de cauſes phyſiques; alors les remèdes pourront quelque choſe: il ne s'agira que de ſavoir ce qui eſt vicié dans le corps, mais malheureuſement cela n'eſt point aiſé. Si l'Art des Médecins peut porter quelques ſecours efficaces, c'eſt dans les cas où des cauſes phyſiques ont dérangé tout-à-fait l'œconomie intérieure, & le ſyſtême de l'organiſation: il faut alors, ou rétablir l'inſtrument dont l'ame ſe ſert, ou s'attendre à toutes les ſuites que peut avoir une liaiſon, ſi-non interrompue du moins affoiblie, & qui doit reſter entière ſi, par les actions extérieures du corps, l'ame doit paroître jouir comme auparavant de toutes ſes facultés. Lors que la re-

pré-

préſentation fatale eſt due à un certain état dérangé, à une douleur, où à quelque diſpoſition extraordinaire du corps, le Médecin en rétabliſſant l'état naturel, en aſſoupiſſant la douleur, en changeant la diſpoſition où le corps ſe trouve, rétablit le malade.

Ce ſont des moyens d'un genre bien différent de ceux des remèdes ordinaires, qu'il faut tenter pour donner du ſecours à ceux dont la folie n'eſt point née à la ſuite d'un dérangement phyſique. Partant de cette idée que la folie conſiſte ſur-tout en une trop longue & trop vive contemplation d'un ſeul & même objet, ou d'une ſeule & même idée, on conçoit que c'eſt à diſtraire le malade qu'il faut porter ſes premiers ſoins. Il faut tâcher d'écarter de ſon eſprit l'idée qui y eſt toujours préſente; il faut tâcher de lui faire tourner ſon attention ſur d'autres objets; la multiplicité des repréſentations obſcurcira la repréſentation fatale, & un intervalle lucide gagné ainſi peut faire eſpérer d'en gagner de plus longs, & enfin de rétablir le

malade. Quelquefois il eſt aiſe de ſavoir l'idée qui a frappé un fou: ou il en parle toujours, ou ſes actions la découvrent. Mais il arrive auſſi qu'il eſt aſſez difficile de la découvrir, ſoit que les foux ne ſe la rappellent pas dans les momens lucides, ſoit que ſe la rappellant ils n'aient pas le courage de la dire. Cette idée eſt ſouvent relative à des circonſtances particulières qui ne ſont connues qu'à la perſonne intéreſſée; il ſe peut même que ce ſoit une idée qui ne s'apperçoive que dans certains momens, comme cela eſt aſſez ordinaire aux foux hypocondres. M. DE B. en connoît un qui paroît un phenomène inexplicable, ſi l'on n'a recours à cette ſuppoſition. C'eſt un Homme de Lettres, qui a de très longs intervalles lucides, qui pendant le temps de ſon repos raiſonne très bien, dont les mœurs ſont pures, qui n'eſt ni bigot ni incrédule, en qui l'on n'apperçoit ni mélancolie ni dérangement d'eſprit, qui ſuſceptible de ſentiment peut éprouver une grande triſteſſe ou une grande joie, ſans

être

être exposé à aucun accès de folie; mais qui de temps à autre s'appercevant que ces malheureux accès vont revenir, va lui même se rendre à la maison des foux, lors qu'il les sent arriver, & en sort lors qu'ils sont passés. Cela lui est arrivé plusieurs fois, mais non pas dans des temps réglés: les intervalles ont été quelquefois de six à huit mois.

IV. *Réflexions Philosophiques sur l'utilité de la Poésie Dramatique*, par M. SULZER. Le célèbre Auteur convient qu'il y a beaucoup de vrai dans ce que M. Rousseau dit au désavantage des Spectacles, & il reconnoît qu'il y a sans doute des Pièces de Théatre qui ne produisent aucun bien, ni sur l'esprit, ni sur le cœur des spectateurs, qui sont même préjudiciables aux bonnes mœurs. Il y en a qui présentent exactement ce qu'*Horace* nomme: *Peccare docentes bistorias, des bistoires qui enseignent à trahir la vertu* (3). Mais il ne s'ensuit pas de là

(3) *Hor.* Od. I. III. od. 7.

là que tout le genre ſoit vicieux, & que l'inſtitution en général ſoit nuiſible aux bonnes mœurs. Le goût de tous les Peuples policés décide en faveur du Théatre, & aucun raiſonnement ne le fera abolir. Au lieu donc de vouloir détruire un établiſſement que le goût ſoutiendra toujours, il vaut mieux tâcher de le perfectionner, & de le rendre vraiment utile. Il faut voir ſi malgré les tachés qui le défigurent, on peut y découvrir quelque mérite ſupérieur aux défauts. Or M. SULZER croit que ſans aucun ſophiſme, & ſans amener les raiſons de bien loin, on peut prouver que la Poéſie Dramatique en général eſt une des inventions les plus utiles, & que le Théatre peut devenir un des établiſſemens les plus reſpectables. Au fond, une Pièce Dramatique n'eſt qu'une repréſentation vraie & naturelle d'une action intéreſſante, qui produit quelque évenement heureux ou malheureux, dans un Etat, dans une famille, ou dans la vie d'un ſeul homme. Qu'y a-t-il dans cette notion de la Poéſie Dramatique,

qui

qui puiſſe nous la rendre ſuſpecte? Le Théatre par ſa nature n'exige point de ſujet qui aît le défaut de gâter l'eſprit ou les ſentimens du Spectateur. Il eſt très poſſible qu'on choiſiſſe une action inſtructive pour ceux qui la voient, & qui produiſe de bons effets ſur la façon de penſer & ſur les ſentimens des ſpectateurs, & l'on pourroit citer un bon nombre de Tragédies & de Comédies de ce genre. Indépendamment même de la repréſentation, le Poëte a beaucoup d'avantage ſur l'Hiſtorien, dans la façon de nous faire connoître une action intéreſſante. Sans ſortir de la vérité des faits, il les préſente dans le point de vue le plus avantageux, en éloignant tout ce qui n'eſt pas eſſentiel, en découvrant les reſſorts les plus cachés qui font agir les hommes. Il eſt vrai que le Poëte ne reſte pas dans la vérité hiſtorique; mais ſes fictions mêmes ſont dans la vérité de la nature morale: elles ſont fauſſes par rapport aux temps, aux lieux, & aux noms des perſon-

ſonnes; mais très vraies par rapport aux ſituations & aux caractères. On peut même ſoutenir, ſans rien outrer, que la Poéſie Dramatique nous inſtruit beaucoup mieux que l'expérience, vu que la plupart du temps celle-ci ne nous préſente que le dehors des perſonnes. Dans le monde les objets qu'il importe le plus de connoître & d'approfondir, s'offrent rarement à notre vue tels qu'ils ſont. Mille choſes concourent à déguiſer l'homme, à nous donner le change ſur les biens & les maux, ſur le mérite & ſur le crime. On ne voit ces objets dans leur vrai jour qu'après avoir fait mille réflexions que tout le monde n'eſt pas capable de faire, & on ne parvient à ces connoiſſances que lorsqu'il eſt trop tard d'en profiter. Le Théatre peut abréger cette route; on y voit l'homme, comme on ne le voit que très rarement dans la ſociété, à découvert, ſans fard, ſans diſſimulation, & ſans la moindre ombre de réſerve. Chacun y penſe tout haut; & dans les affaires les plus importantes, dans les epanchemens les plus ſecrets de

l'a-

l'ame, le Spectateur eſt le confident de l'Auteur. Le Poëte, après avoir paſſé la meilleure partie de ſa vie à approfondir les différens caractères des hommes, à connoître à fond les paſſions, à obſerver dans leurs vrais jours les vertus & les vices, à peſer le bien & le mal attachés aux états & aux conditions qui diſtinguent les hommes, à ſaiſir les points de vue propres à faire bien juger de chaque ſituation importante; étale ſes précieuſes connoiſſances dans la Poéſie Dramatique: & il le fait de façon à nous communiquer en peu de temps, & de la manière la plus énergique, ce qu'il n'a connu lui même que par une longue ſuite d'obſervations & de réflexions.

Après ces remarques générales, Mr. SULZER conſidère quelques avantages particuliers de la Poéſie Dramatique. Il obſerve d'abord qu'il n'y aucun genre auſſi propre que celui-ci à donner des exemples & des modèles des vertus. La ſatisfaction intérieure qui récompenſe les bonnes actions, & le bonheur qui eſt le prix de la vertu, ſont encore des ob-

objets importans, que le ſeul Poëte Dramatique peut nous faire ſentir avec cette énergie qui nous enflamme du deſir de nous l'approprier. D'un autre côté, la méchanceté & le crime, dévoilés ſur le Théatre, peuvent produire de grands effets. Il importe d'autant plus de recourir à ce moyen de démasquer le ſcélérat, qu'il eſt rare de le voir dans la nature ſous ſa vraie forme. Combien de méchans ne voit-on point entourés d'un nuage brillant de fortune & de bonheur? Qu'on produiſe donc ces faux heureux ſur le Théatre, afin que tout le monde y voie avec quelle viteſſe ce faux bonheur diſparoît, au moment que le ſcélérat eſt ſeul & abandonné à la réflexion. Le Spectateur ſera témoin des inquiétudes mortelles & des paſſions dévorantes qui l'accablent; il l'entendra déteſter ce prétendu bonheur, & il aura de l'horreur d'une ſituation qu'il étoit tenté d'envier.

Je voudrois bien, dit Mr. Rouſſeau, *qu'on me montrât clairement & ſans verbiage, par quel moyen le Theatre peut produire*

duire en nous des ſentimens que nous n'avons pas, & nous faire juger autrement des êtres moraux que nous en jugeons nous mêmes. Rien de plus juſte que la réponſe que notre ingénieux & aimable Philoſophe fait au célèbre Citoyen de Genève. Il eſt vrai, dit-il, que le goût du beau & du bon paroît être antérieur à toute inſtitution. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ces germes ſont ſi foibles au fond, qu'il eſt très facile de les étouffer. L'homme né avec un jugement droit & de bons ſentimens, n'en profitera pas beaucoup s'il a le malheur de vivre parmi des hommes corrompus. Nos ſentimens, nos goûts, & le jugement que nous portons des êtres moraux, dépendent beaucoup des exemples que nous voyons. Or n'eſt-il pas infiniment rare, que l'expérience même nous offre ces exemples ſous un point de vue auſſi frappant, que le Théatre peut le faire ? On a vu des perſonnes revenir ſubitement des égaremens auxquels elles paroiſſoient livrées pour toujours, & changer en très peu de temps de mœurs & de ſentimens au point

point de devenir méconnoiſſables. Souvent un ſeul & unique exemple, bien frappant, du bonheur que produit la vertu, ou du malheur que produit le crime, a ſuffi pour opérer une révolution ſi heureuſe. La Poéſie Dramatique eſt très propre à donner ces exemples. Si l'homme né méchant, ne peut être ramené à l'honnêteté, ni par l'exemple, ni par le précepte, au moins celui qui n'eſt livré au vice que par illuſion, peut être ramené; & rien n'eſt plus capable d'opérer cet effet, qu'un tableau frappant tel que le Théatre ſeul peut le donner. Ces malheureux que rien ne peut corriger, ſont plus rares qu'on ne croit. Le grand nombre renferme en ſoi les germes de la raiſon & de l'honnêteté, qu'un bon Drame peut développer.

Mr. SULZER fait, avec raiſon, beaucoup de cas des *ſentences* que les grands Auteurs Dramatiques répandent dans leurs Pièces de Théatre, & que quelques Ecrivains modernes ont tâché de déprécier. Ceux qui aiment à lire des penſées ou des réflexions détachées, & des ma-

maximes dans le goût de celles de *la Rochefoucault*, ſe ſeront ſouvent apperçus qu'il y en a quelques unes qui frappent extraordinairement. Or la Poéſie Dramatique eſt très propre à donner une grande force aux ſentences, parce qu'elle préſente les tableaux les plus frappans. Le Poëte, après avoir fixé notre attention ſur une ſcène intéreſſante, qui s'empare de toute la force de l'ame, lance deux ou trois mots qui ſont l'ame des images dont nous ſommes ſi vivement frappés: & c'eſt par là que nous ſaiſiſſons ces vérités avec la plus grande vivacité, & avec une conviction que rien ne peut affoiblir. Si jamais la vérité peut faire impreſſion ſur l'homme, c'eſt dans ces occaſions où toute ſon ame eſt déjà prévenue en ſa faveur.

Voici un autre avantage de la Poéſie Dramatique. Dans toute l'étendue du monde moral, il n'y a aucun genre d'objets dont elle ne puiſſe faire uſage. Caractères, ſentimens, bonnes ou mauvaiſes actions, ſituations délicates, dangereuſes ou heureuſes, tout cela eſt du reſ-

reſſort de l'action théatrale. Un homme qui auroit long-temps fréquenté un bon Théatre, poſſéderoit un magazin d'images qui renfermeroit toutes les vérités morales ſous des formes matérielles. Muni de ces connoiſſances, il en tireroit un avantage infini pour le diſcours. Un ſeul nom lui tiendroit lieu d'une définition, une ſimple alluſion lui épargneroit ſouvent un long discours. Pour appuyer ou pour fortifier des réflexions importantes, il n'auroit qu'à rappeller a l'auditeur une de ces ſcènes vivement peintes dans ſon imagination. Les ſeuls noms de *Tartuffe*, ou d'*Harpagon*, définiſſent mieux le dévot impoſteur, & l'avare, que tout ce que le premier Philoſophe du monde pourroit exprimer par des définitions. Si vous pouvez dire un jeune homme prêt à s'égarer: *Mon ami; rappelle toi Barneveldt* (4), vous le frapperez plus fortement par ces deux

(4) Perſonnage principal dans la Tragédie Angloiſe, intitulée: *le Marchand de Londres.*

deux mots, que par les exhortations les mieux raisonnées.

Après avoir encore indiqué quelques autres avantages de la Poésie Dramatique, & répondu à des objections de Mr. *Rousseau*, l'habile Académicien considère le Théatre comme simple Spectacle. C'est principalement par ce côté-là qu'il s'est attiré la censure des Moralistes rigides. Mais si ces Spectacles n'étoient qu'une bonne représentation de Poëmes Dramatiques tels que Mr. SULZER les suppose, on ne voit pas ce qu'il y auroit à censurer. Au contraire s'il y a quelque Piéce Dramatique, dont la lecture soit utile, la même Pièce bien représentée produira beaucoup plus d'effet, puis que ce n'est que par la représentation que les tableaux du Poëte acquièrent toute leur force. Il y a sans doute de grands défauts dans les Théatres modernes relativement à l'exécution, mais ces défauts n'y sont point essentiels, & on y remedieroit fort facilement si le pouvoir législatif daignoit s'en mêler. Même à ne

conſidérer les Spectacles que comme un ſimple amuſement, ils n'ont rien qui ne ſoit digne de la raiſon la plus éclairée, pourvu qu'on y corrige quelques défauts, ce qui eſt très facile à faire. N'y eût-il d'autre avantage que celui d'inſpirer à des hommes oiſifs le goût de réfléchir ſur des êtres moraux, ſur des caractères, ſur les paſſions, ſur les divers évenemens de la vie &c. c'en ſeroit aſſez pour rendre cet amuſement important. Or c'eſt certainement l'effet le plus naturel que le Théatre produiſe. Il ne faut pas craindre que les Spectacles entraînent un public laborieux dans la diſſipation: pour peu qu'un Théatre ſoit bien dirigé, il pourroit produire l'effet contraire. On ſait ce que valent dans les petits Etats les amuſemens d'un peuple laborieux, & combien coûtent ordinairement aux femmes & aux enfans une ou deux heures que le père de famille paſſe au cabaret où à la chaſſe. On ſait encore ce que c'eſt que les amuſemens de ſociété des perſonnes d'un rang plus élevé. Si les Spectacles étoient ce qu'ils peuvent être

très

très facilement, une mère de famille rempliroit bien mieux son devoir en accompagnant ses enfans au Spectacle, qu'en les menant dans un cercle où l'on ne voit ni n'entend rien qui ne soit frivole. Elle en tireroit encore l'avantage de gagner au Spectacle un fond de matière pour s'entretenir avec sa famille, sur des objets qui doivent nécessairement entrer dans les connoissances d'une jeunesse bien élevée. Rien n'est ordinairement plus froid que les entretiens de famille, dès qu'il s'agit de sujets de morale. Si un bon Spectacle en fournissoit la matière, ces entretiens deviendroient également utiles & agréables.

Mr. SULZER termine cet intéressant & judicieux Mémoire, par reconnoître encore les défauts & les abus du Théatre, & par souhaiter qu'on y remédie. Il existe déja, dit-il, des Pièces qui répondent à la haute idée qu'il a donnée de la Poésie Dramatique, & il y a lieu d'espérer que quelques circonstances favorables rendront au Théatre

la dignité qu'il avoit dans les beaux-temps de la République d'Athènes.

V. *Sur le Désir*, par M. MERIAN. Toute notre vie se passe dans les desirs; & l'on dispute encore si le Desir est un bien ou un mal, un plaisir ou une peine. Il nous paroît que c'est l'un & l'autre, mais reste à savoir ce qui l'emporte du mal ou du bien, de la peine ou du plaisir. M. MERIAN après avoir compté & comparé avec beaucoup de finesse & de sagacité les maux & les biens qu'il y a dans le desir, conclut qu'au fond le desir est un mal dont la jouissance est le remède, mais un mal sans lequel il n'y a presque aucun bien pour nous. Sans lui le plaisir se réduit à rien, ou à peu de chose. C'est à ce principe même destructeur de notre repos, que nous devons la plupart des moments agréables dont nous jouissons. Il y a plus. Le desir est un mal; mais la privation totale de desirs seroit encore un plus grand mal. On peut en juger d'après un état qui en approche, & auquel il n'est pas rare que les hommes

soient

ſoient expoſés. Je parle de cet état d'anéantiſſement, de ce vuide où toutes nos facultés paroiſſent épuiſées, où l'ame croupit dans l'inaction, & peut à peine ſupporter le fardeau de ſon exiſtence. Il ſemble que nous ſoyons faits pour être agités, ſecoués, tracaſſés: & ſi vous promenez vos regards ſur le globe de la Terre, vous verrez par-tout les hommes fidèles à remplir leur deſtination —— Lors que j'embraſſe d'un coup d'œil cette foule de deſirs qui ſe ſuccèdent de ſi près dans notre ame, je ſuis tenté, en les raſſemblant ſous un ſeul point de vue, de conſidérer la vie entière comme un deſir continu, comme un deſir unique, comme un long deſir. Ne diroit-on pas en effet, que nous cherchons ſans ceſſe un bien inconnu, & dont nous n'avons qu'une idée confuſe? Pour le trouver, on erre d'objets en objets; on goûte de tout, on ſe dégoûte de tout, tandis que le but où nous tendons fuit devant nous, & ſe perd dans un lointain obſcur. Ne ſeroit-ce pas que nous ſentirions, à cha-

que inſtant, que nous ne ſommes pas encore ce que nous devons être, que notre exiſtence n'eſt qu'ébauchée, & qu'il nous manque je ne ſais quoi pour la completter "?

L'analyſe des excellens morceaux dont nous venons de nous occuper, nous a conduits ſi loin, que nous ne pourrons donner que les titres des Mémoires de la Claſſe de Belles Lettres.

I. *Première Diſſertation ſur l'ancienne Iſle de Tarſcis, contenant la découverte de cette Iſle*, par M. DE FRANCHEVILLE. Le ſavant Auteur, fondé ſur *Geneſe* X: 4. rend très vraiſemblable que l'Iſle de Tarscis dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'E. S. étoit l'Iſle de *Taſſo*, anciennement appellée *Thaſis*, *Thaſſus*, *Thaſus*, *Thaſos*, ou *Taxus*, & qui eſt à la pointe de l'Archipel, vis-à-vis de la Romanie anciennement la Thrace, & ſéparée du continent par un canal de quatre milles d'Italie.

II. *Diſſertation ſur les trois principales Machines de guerre des Anciens, ſavoir la* Catapulte, *la* Baliſte, *&* l'Onagre, *tirées*

rées en quelque ſorte des Mines des Monumens de l'Antiquité tant Grecque que Romaine. On y a joint l'expoſé que Vitruve *a donné de ces Machines, & on l'a éclairci par des Notes.* Par M. SILBERSCHLAG.

III. *Sur l'origine & les effets des machines de Guerre que les Anciens nommoient* Tormenta, *par M.* SILBERSCHLAG.

IV. *Eloge de M. le Maréchal* DE KEITH.

V. *Eloge de M.* DE VIERECK.

VI. *Eloge de M.* SPROEGEL.

AR-

ARTICLE TROISIEME.

THEATRE ALLEMAND, ou Recueil de diverſes Pièces, traduites de l'Allemand en proſe & en vers, avec des Remarques. Par C*** D*** *Amſterdam*, chez *M. Magerus* 1769, 1 *Vol. in* 8°. *pp.* 470.

LEs Allemands ſont plus connus en France par leurs Poéſies Epiques & Lyriques, que par leurs Pièces de Théatre; & il n'y a pas long-temps en effet que leurs Drames méritent l'attention des Etrangers. Mais depuis quelques années ils ont fait des progrès rapides dans ce genre, & il eſt à préſumer que les productions des *Croneck*, des *Schlegels*, des *Leſſing*, &c. recevront un accueil favorable. Mr. C** D**. entreprend aujourd'hui de les traduire, & s'il n'eſt pas le premier qui ait voulu faire connoître aux François le Théatre Allemand,

mand, au moins ſon plan eſt-il plus étendu que celui des Auteurs qui ont écrit ſur cette matière. *Riccoboni* dans ſes *Réflexions Hiſtoriques & Critiques ſur les différens Théatres de l'Europe*, publiées en 1740, ne fournit que des lumières tres imparfaites ſur celui de la Nation Germanique, & dans le Catalogue qu'il donne des Pièces qui le compoſoient alors, il ne s'en trouve plus aucune qui ſoit repréſentée aujourd'hui. Par contre M. le Baron de *Bielfeld* dans les *Progres des Allemands* &c. a joint à l'hiſtoire de leur Théatre, la traduction de diverſes Pièces modernes, telles que *Codrus*, *Miſſ Sara Sampſon*, *Les ſœurs Amies*, &c. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il reſte à Mr. C** D** un champ très vaſte à parcourir. Dans des Réflexions préliminaires il inſiſte ſur l'utilité de ſon projet: les Amateurs & les gens de lettres, dit-il, „ne ſauroient avoir trop de notions, de tout ce qui ſert à apprécier le génie & la façon de penſer des différens Peuples contemporains, ainſi que leurs ſuccès dans tous les genres. Or c'eſt principalement

par leur Théatre qu'on parvient à démêler leur génie National, qui ſe développe naturellement ſur leur Scène". Quant à la perfection du Théatre Allemand, l'Auteur convient qu'elle n'a pas encore atteint tous ſes degrés ; il conclut de là qu'il faut éviter des comparaiſons injuſtes, & en juger avec indulgence,„ parce qu'il ne faut meſurer que ce qui eſt parvenu à un certain degré de hauteur fixe & permanente, qui eſt ſon *non plus ultra*; & non ce qui s'élève encore tous les jours.

Mr. C** D** parle auſſi modeſtement de ſes talens que des productions qu'il ſe propoſe de traduire: il ſe méfie de ſes forces & il a cru devoir les éprouver & preſſentir le goût du Public, en lui offrant un ſimple Eſſai dans ce genre. Il conſiſte dans une Tragédie de Mr. *Gottſched* & dans deux Comédies de Mr. *Gellert*, accompagnées de Remarques critiques. Ces Traductions ſont précedées d'un Mémoire ſur le Théatre Allemand, de notices ſur la vie & les Ouvrages de Mr. Gottſched, & d'un Extrait du *Théatre Allemand*, publié par

par cet Ecrivain depuis 1746 jusqu'en 1750. Si cet Ouvrage a le succès qu'il espère, l'Auteur promet de continuer sur le même plan. Il donnera ainsi un Recueil des meilleurs Drames Allemands originaux, se contentant d'analyser les Pièces qui sont moins propres a être traduites: cette methode est très sage; on ne sauroit trop mettre à profit le précepte d'*Horace*, d'abandonner ce qu'on ne peut traiter avec succès.

On pourra s'étonner que Mr. C** D** aît choisi le *Caton* de Mr. Gottsched, pour le mettre à la tête de son Ouvrage. En effet cette Pièce n'est point un Original Allemand, & l'Auteur l'a composée des premiers Actes du *Caton* de *Deschamps* & des derniers du *Caton* d'*Addisson*. Mais au moyen de cette combinaison, il a réuni les beautés des deux Pièces & a su éviter dans la sienne une partie de leurs défauts. Ainsi les avantages de la Tragédie Allemande, joints sur-tout à la reconnoissance qu'on doit à Mr. Gottsched, Législateur & Réformateur du Théatre

de

de sa Nation, ont déterminé Mr. C**. D**. à publier la Traduction de sa Pièce. Observons cependant que la suite de cet Ouvrage en offrira qui lui sont supérieures, & remarquons en passant que l'habile Professeur n'est entré que fort tard dans la carrière dramatique, qu'il avoit reçu moins de génie que de talent pour guider celui des autres, qu'il étoit plus propre à tracer des préceptes qu'a fournir des exemples, & plus fait pour indiquer la route que pour arriver au terme. On trouve ici, comme nous l'avons annoncé, plusieurs détails sur sa vie & ses Ouvrages, & diverses particularités sur Me. *Gottsched*, dont le caractère, les talens & les Ecrits contribuèrent tant au bonheur & à la gloire de son Epoux. Cette femme célèbre, née à Dantzick en 1713, étoit fille de *Jean George Kulmus*, ancien Médecin du Roi de Pologne. „ Elle reçut une bonne éducation, & montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la Poésie, la Musique, & les Langues étrangères qu'elle posséda presque toutes, principalement l'Angloise qu'elle apprit en jouant

jouant". Dans la ſuite elle fut ſi bien verſée dans le François, que le Roi de Pruſſe dit en parlant d'elle, qu'il ne croyoit pas qu'il y eut quatre perſonnes en Allemagne, qui écriviſſent auſſi bien dans cette Langue. Ses progrès ne furent pas moins rapides dans la Muſique; „ elle montra même beaucoup de goût pour la compoſition, à laquelle elle s'appliqua avec ſuccès dans ſes momens de loiſir. Dès ſa tendre jeuneſſe ſon talent poétique ſe déclara par pluſieurs Pièces de vers qui furent eſtimées des Connoiſſeurs; elle montra de même ſon talent pour la Traduction par celle de *la Princeſſe de Clèves*, & de pluſieurs petits Ouvrages délicats de Mmes de *Lambert* & de *Gomez*. Mr. Gottſched étant venu à Dantzick en 1729, pour y voir ſes parens, eut le bonheur de faire connoiſſance avec cette aimable perſonne, & obtint de ſon père la permiſſion d'entretenir avec elle une correſpondance agréable en proſe & en vers. Enchanté du mérite de cette jeune Muſe, qui joignoit les charmes d'une figure intéreſſante aux qualités du

cœur

cœur & aux graces de l'esprit, il la demanda en mariage à ses parens, qui reçurent sa proposition avec plaisir ". Ce ne fut cependant qu'en 1735 qu'elle donna sa main à Mr. Gottsched, qui ayant obtenu alors la Chaire de Philosophie & d'Eloquence à Leipsick, y revint la même année avec elle. Ces deux Epoux offrirent le modèle de l'union la plus douce & la plus respectable: „ ils s'aimoient & s'estimoient mutuellement; rapports de goûts, de caractères, de talens, tout disoit qu'ils étoient formés l'un pour l'autre; & il sembloit que les Muses & les Arts eussent pris plaisir à les unir. Ils devinrent en effet le soutien & le mobile d'un si beau lien: travaux, genres d'étude, recherches, chagrins, honneurs, gloire, tout fut dès lors commun entr'eux. Pour être en état de mieux remplir le but qu'elle avoit de lui être utile en tout, toujours avide de s'instruire, Mr. Gottsched apprit de son Epoux le Latin, & même assez de Grec pour entendre passablement cette Langue. — Voulant aussi profiter des Leçons

çons publiques d'Eloquence & de Belles-Lettres que donnoit ſon Mari, elle les écoutoit d'une chambre voiſine ". Mr. Gottſched ayant formé le projet de relever le Théatre Allemand, & de fournir aux Comédiens un Recueil de Pièces régulières, elle l'aida beaucoup dans ce travail, & il ne parut pas un Volume où il n'y eut deux ou trois Pièces de ſa façon, tant originales que traduites. „ Elle ſeconda encore ſon Epoux dans quantité d'Ouvrages pénibles & de longue haleine: je n'en citerai que les Traductions du *Dictionnaire* de *Bayle*, du *Spectateur Anglois*, auxquelles elle eut beaucoup de part, ainſi qu'à ſes *Mélanges Critiques de Poéſie & de Littérature*, à ſon *Dictionnaire Manuel des Sciences & des Arts*, & aux *Recherches ſur l'Hiſtoire du Théatre Allemand*, où il y a des articles conſidérables de ſa main. Jalouſe de la gloire de ſon époux, elle la défendit même en pluſieurs occaſions, & répondit fortement a ſes Critiques injuſtes, ſouvent même à ſon inſçu, & ſans qu'il ſe doutât qu'une main ſi chère l'eût vengé ".

gé ". On ne parle point ici de toutes les Traductions ſorties de la plume laborieuſe de cette Dame: elles ſont en très grand nombre, & fort eſtimées en Allemagne, parce qu'elles joignent le mérite de l'élégance à celui de la fidélité. La plus pénible & la plus glorieuſe de toutes, eſt ſans doute celle de l'*Hiſtoire &* des *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres* de Paris: Ouvrage étonnant quand on penſe à ſon étendue, & qui lui a valu l'honneur d'avoir ſon portrait placé dans la Salle où s'aſſemblent les Académiciens. Tant de travaux différens ne l'empêchèrent pas de faire pluſieurs voyages avec ſon Epoux à différentes Cours d'Allemagne, où elle fut accueillie de la façon la plus diſtinguée: principalement à Vienne où elle fut comblée de dons & de marques d'eſtime de la part de LL. MM. JJ. Me. Gottſched ſe reſſentit enfin de ſa trop grande aſſiduité à l'étude, elle ne fit plus que languir les deux dernières années de ſa vie, & termina ſa carrière le 26 Juin 1762, âgée d'environ 49 ans, ſans

ſans avoir jamais eu d'enfans. Senſible comme il le devoit à cette perte cruelle, Mr. Gottſched lui rendit tous les honneurs que méritoit ſa mémoire, & fit imprimer l'Hiſtoire de ſa vie, à la tête d'un Recueil de ſes Poéſies diverſes. C'eſt un beau monument de ſes vertus, de ſes talens, & des regrets qui ſuivirent ſa perte. Suivant le portrait qu'on y a tracé d'elle, Me. Gottſched fut douce, modeſte, compatiſſante, bonne amie, tendre Epouſe, fidèle à ſes devoirs. Aimant par deſſus tout à s'inſtruire, & avide de gloire, elle ne cherchoit pas cependant à faire briller ſon ſavoir dans les ſociétés; „ au contraire elle penſoit plus qu'elle ne parloit, elle n'ouvroit la bouche qu'après avoir réfléchi, & elle croyoit comme Me. Dacier, que *le Silence eſt l'ornement des Femmes.* Ainſi elle fut de toutes facons l'honneur & l'exemple de ſon Sèxe ". Le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt d'avoir partagé la prévention & la haine de ſon mari contre les François, & il eſt ſingulier qu'ils s'obſtinâſſent de concert à les

décrier & à les traduire. Sans doute que les regrets ont un terme ainſi que les liaiſons les plus douces, puiſque Mr. Gottſched ſe remaria; ce fut environ deux ans après la mort de ſa première femme, mais il vécut très peu avec la ſeconde, „ & comme ſi ſon deſtin eût du être pareil en tout à celui de l'illuſtre *Kulmus*, la même maladie qui l'avoit miſe au tombeau le réunit à elle par ſa mort, qui arriva à la ſuite d'une hydropiſie le 12 Décembre. 1765 ".

Nous avons déjà dit que ſa Tragédie de Caton étoit traduite dans ce Théatre, & nous avons indiqué les Auteurs qui lui ont ſervi de modèle. Il s'agit à préſent de faire connoître les talens de Mr. C**. D**, qui à l'exemple de Mr. *de la Place*, a mis en vers le plus beaux endroits de cette Pièce, & afin de mettre le Lecteur en état de prononcer, nous allons tranſcrire ici une partie du monologue du Ve. Acte: ce morceau en lui même eſt très connu, toutes les idées en ſont priſes de la Tragédie Angloiſe.

CA-

CATON seul, assis, dans une profonde méditation, & ayant un Livre à la main: près de lui est une épée nue sur une table, & de l'autre côté un lit de repos.

Oui, Platon, la raison elle même t'inspire....
Tes discours sur mon cœur prennent un doux empire..
A ces grandes clartés je me rends avec toi;
Notre ame ne meurt point... oui, tout nous en fait foi,
Car enfin d'où nous vient cet espoir magnanime,
Et dans l'Etre pensant ce desir si sublime,
Cette soif de jouir d'un destin immortel?
D'où naissent à l'aspect de ce moment cruel,
Où la nuit du trépas doit sur nous se répandre,
A l'aspect de la tombe où nous devons descendre,
Ces mouvemens de crainte & d'intime terreur?
D'où vient pour le néant cette secrette horreur?
Ah! notre ame frémit & s'indigne peut-être,
Près de l'instant fatal qui décompose l'être!
Sans doute que du sein de la Divinité,
Emane dans nos cœurs un rayon de clarté,
Et que du feu divin qui pénètre cette ame,
Une vive étincelle & l'anime & l'enflamme
De ce brûlant espoir de l'immortalité.
Du Ciel lui même en nous c'est l'active bonté,
Qui nous fait entrevoir cette vérité chère;
C'est lui qui détournant nos regards de la terre,
Les porte loin de nous sur une Eternité.

Eſpace inconcevable, immenſe, illimité,
Eternité.... bonheur ſur qui la vertu fonde!
De mille doux penſers ſource aimable & féconde!
Par combien de chagrins de peines & de maux,
Nous faut-il parvenir au but de nos travaux?
Que la route eſt pénible & pleine de traverſes!
Que de révolutions, de fortunes adverſes!
Cet objet, il eſt vrai, ſi conſolant, ſi doux,
Ce port ſi deſiré ſans ceſſe eſt devant nous:
Notre œil découvre au loin une énorme carrière,
Mais bientôt il s'égare en cherchant la lumière,
Et n'a pour ſe guider dans cette immenſité,
Qu'une foible, incertaine, & tremblante clarté;
Des nuages épais, des ténèbres, des ombres,
Et de l'obſcure nuit les voiles les plus ſombres,
Couvrent ce grand objet & trompant nos regards
Leur en cachent encore l'aſpect de toutes parts.....
Je m'en tiens à ceci: s'il eſt un divin Etre,
(Et tout dans l'Univers le fait aſſez connoître,
Tout annonce ce Dieu à mon eſprit vaincu);
Cet Etre, quel qu'il ſoit, doit aimer la vertu:
A ſes yeux la vertu toujours ſûre de plaire
A dans un Dieu ſuprême un appui néceſſaire;
Or ce qu'un Dieu chérit, l'objet de ſes faveurs
Ne ſauroit qu'être heureux du plus pur des bonheurs.
Mais quand? Où doit il l'être?...eſt-ce ſur cette terre
Non... car Céſar y règne & le crime y proſpère,
Ce monde eſt pour Céſar... où l'homme vertueux

Peut-

Peut-il donc ſe flatter d'un deſtin plus heureux !
Je l'ignore & je tombe en un doute plus rude.....
Mais ce fer mettra fin à mon incertitude....
Oui, doublement armé je vois tout ſans effroi...
Et ma vie & ma mort ſont tous *deux devant moi ;*
D'un côté le poiſon, de l'autre l'antidote,
Platon me donne plus que le glaive ne m'ôte ;
De mes jours à l'inſtant, l'un termine le cours,
Et l'autre ici m'apprend que je vivrai toujours.
De la deſtruction bravant la loi cruelle,
Mon ame connoiſſant ſon eſſence immortelle,
Mépriſe cette épée & ſe rit de la mort
Que ce fer aigu porte au ſein d'un foible corps.
Soleil, brillant flambeau, Aſtre qui nous éclaire,
Tu verras s'obſcurcir l'éclat de la lumière,
Le temps de tes rayons affoiblira l'ardeur ;
Les aſtres pâliſſans perdront de leur ſplendeur ;
Oui, ſous le poids des ans la Nature oppreſſée,
Juſqu'en ſes fondemens ſera bouleverſée,
Et l'Univers verra le dernier de ſes jours :
Mais toi ſeule, ô mon ame, exiſteras toujours ;
Tu demeureras ſeule, immuable, éternelle,
Sans craindre du néant l'atteinte univerſelle,
Sans reſſentir les coups d'un deſtin rigoureux,
Calme & ferme au milieu du choc impétueux,
Des élémens troublés qui ſe feront la guerre,
De la diſſolution qu'eſſuiera la matière,
Des ruïnes du Monde & de l'affreux Cahos &c.

Les deux Comédies qui se trouvent à la suite du *Caton* ont pour titre *La Fausse Dévote*, & *La Femme malade*. Ces deux Pièces sont vraiment originales, & Mr. C**. D**. a fait un très bon choix. La première attira des désagrémens à son Auteur, & l'on accusa Mr. *Gellert* d'avoir outragé la Religion & la piété, en répandant du ridicule sur ceux qui en pratiquoient les devoirs. Rien cependant n'étoit plus contraire à ses principes; & par une fatalité singulière, il s'est attiré la haine des deux partis en apparence les plus opposés, des incrédules qu'il a combattus, & des faux dévots qu'il a dévoilés. L'Allemagne & les Lettres déplorent aujourd'hui la perte de cet homme célèbre, dont la mémoire sera toujours chère aux gens de bien, & les Ouvrages précieux aux gens de goût (1). Les bornes d'un Extrait ne nous permettent point d'analyser les Pièces dont

(1) Mr. le Professeur GELLERT est mort le 13 Décembre 1769. dans la 55e. année de son âge.

dont nous venons d'indiquer les titres: nous obſerverons ſeulement que la traduction en eſt exacte; peut-être eſt-elle trop littérale dans certains endroits, & il eſt à ſouhaiter qu'à l'avenir on ſacrifie quelquefois une juſteſſe trop rigoureuſe, à l'harmonie & à l'élégance du ſtyle. Qu'il nous ſoit permis encore de relever Mr. C**. D**. ſur le peu d'eſtime qu'il attache à l'art de bien traduire. Nous convenons ſans doute avec lui *que le premier mérite eſt celui de l'invention*, mais nous ſommes bien loin de croire *qu'il n'y a qu'un très mince mérite, ſi c'en eſt un, à habiller les penſées d'un Auteur dans un autre Langue & à penſer d'après lui.* Mr. *d'Alembert* eſt d'une opinion très différente de la ſienne, & en acordant aux Ecrivains créateurs le premier rang qui leur eſt du, *il ſemble*, ajoute, t-il, *qu'un excellent Traducteur doit être placé immédiatement aprés, au deſſus des Ecrivains qui ont auſſi bien écrit qu'on le peut faire ſans génie*" (2). Rien de moins ſuſpect que l'autorité que nous venons de citer, & Mr. d'Alembert n'avoit pas be-

(2) *Mêlanges de Littérature* &c. Tome III *pag.* 16.

beſoin de la réputation d'un Traducteur habile, pour meriter celle d'un Ecrivain du premier ordre.

ARTICLE QUATRIEME.

L'ART DES EXPE'RIENCES, ou Avis aux Amateurs de la Phyſique, ſur le choix, la conſtruction & l'uſage des Inſtrumens; ſur la préparation & l'emploi des Drogues qui ſervent aux Expériences; par M. l'Abbé NOLLET (1) de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Inſtitut de Bologne &c. Maître de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle des Enfans de France, & Profeſſeur Royal de Phyſique Expérimentale au Collège de Navarre.

(1) On vient de perdre cet Homme célèbre, & ſi reſpectable par ſes mœurs, par ſes talens, & par l'excellent uſage qu'il en a toujours fait. Il eſt mort le 25 Avril 1770.

re. Nouvelle Edition revue & corrigée; *Amſterdam*, chez *D. J. Changuion* 1770. grand *in* 12, trois Vol. dont le I^r. eſt de 483 *pp.* le II^d. de 518, & le IIIe. de 507, avec 56 belles Planches.

QUoique dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, nous ayons donné une notice aſſez étendue de cet excellent Ouvrage, & que nous en ayons indiqué le plan, nous croyons devoir y revenir pour dire un mot de la nouvelle Edition qu'on vient d'en faire, & qui mérite bien d'être recommandée. Elle eſt entièrement conforme, pour le papier, le caractère, le format &c. à celle qu'on donna il y a quelques années à Amſterdam dès *Leçons de Phyſique Expérimentale* de M. l'Abbé NOLLET, Ouvrage dont celui que nous annonçons fait partie, & auquel le célèbre Auteur renvoie continuellement. Dans ces renvois aux *Leçons de Phyſique*, le Libraire d'Amſterdam a ſuivi les pages de l'Edition d'Hollande, mais en même temps il indique auſſi celles de l'Edition

de Paris, afin que la ſienne puiſſe ſervir indifféremment pour l'une & pour l'autre C'eſt le principal avantage de cette Edition, qui d'ailleurs à été revue avec beaucoup du ſoin, & corrigée de bien des fautes d'impreſſion qui s'étoient gliſſées dans celle de Paris. Quant à l'Ouvrage même, comme il n'eſt pas ſuſceptible d'analyſe, nous nous bornerons, pour confirmer l'idée que nous en donnâmes le Trimeſtre précedent, d'en rapporter quelques morceaux, après avoir averti que quiconque aura fait ou vu pratiquer tout ce qui eſt compris dans cet *Art des Expériences*, ſera en état de conſtruire lui même ou de faire exécuter par des ouvriers un peu intelligens, preſque toutes les machines qui ſe trouvent repréſentées ou décrites dans les Mémoires Académiques, dans la Phyſique de *'s Graveſande*, dans celle de *Deſaguilliers* &c; & qu'il n'y aura guère d'Expériences qu'il ne puiſſe tenter avec ſuccès.

La ſeule Partie de cet Ouvrage dont nous puiſſions détacher quelque choſe, eſt celle qui traite des Drogues tant ſimples

ples que composées dont il faut se pourvoir pour les Expériences; les articles en sont courts, & pour être entendus ils ne demandent pas, comme la plupart des autres, le secours des figures.

On sait combien l'*Aimant* est nécessaire aux Physiciens. Malheureusement cette Pierre, telle qu'ils en ont besoin pour leurs expériences, n'est point un objet de commerce réglé & constant, c. à d. qu'il n'y a point de Négociant ni d'Artiste à qui l'on puisse s'adresser en tout temps ni à coup sûr, pour s'en pourvoir. Il y a un certain nombre d'aimans répandus dans les Cabinets des Curieux & des Savans, qui changent de main de temps en temps; les Voyageurs qui vont aux grandes Indes, les Pélerins qui viennent d'Espagne, les Ouvriers qui fouillent les mines de fer & celles de cuivre en différens Pays, nous en procurent de nouveaux; quelques Ouvriers en instrumens de Mathématiques s'appliquent par fois à monter ces pierres, & quand ils réussissent, & qu'ils se font par là une répu-

ta-

tation, leurs boutiques deviennent comme autant de dépôts où l'on s'adreſſe tant pour les vendre qui pour les acheter; tels ont été à Paris le célèbre *Buterfield* & *Pierre le Maire* qui eſt mort depuis quelques années. Quant aux aimans bruts, on en trouve des morceaux chez quelques Epiciers-Droguiſtes, parce que les Apoticaires en emploient comme déterſifs, dans certains emplâtres. Portez avec vous de la limaille de fer, que vous répandrez ſur chaque morceau, & accommodez vous de ceux où elle s'attachera en plus grande quantité, & où elle vous fera appercevoir des poles en formant des filets qui s'épanouiſſent. Les pierres d'aimant n'ont point de prix fixe; ou les eſtime à proportion de leur bonté, & ce ne ſont point les plus groſſes qui ſont ordinairement les plus eſtimables; elles le ſont davantage lors qu'avec un volume médiocre, elles contractent une grande adhéſion avec le portant qui eſt de fer, & qui s'attache aux armures. Il ne faut pas être la dupe de cette phraſe, tant uſitée parmi ceux qui vantent les

aimans

aimans, *celui-ci porte* 15. *fois*, 20. *fois son poids*: c'eſt un effet qui n'eſt point rare dans les petites pierres; mais on peut regarder comme un bon aimant celui qui pèſe une livre & demie, & qui retient un poids de 18 à 20 livres attaché à ſon portant. Mr. l'Abbé NOLLET en faiſoit vendre de temps en temps de tels à Pierre le Maire, & il étoit convenu avec lui qu'on lui paîeroit pour ceux de cette qualité autant de louis d'or qu'ils porteroient de livres attachées à leur armure, & cette convention a tenu juſqu'au décés de le Maire. Il faut encore remarquer que les aimans naturels qui n'ont rien de fort extraordinaire, ont du baiſſer de prix depuis qu'on eſt parvenu à en faire d'artificiels, qui ſont d'une force énorme, & qui communiquent la vertu magnétique d'une manière ſupérieure.

Quand on électriſe une plante dans l'obſcurité, on fait naître au bout de ſes feuilles des petites aigrettes lumineuſes qui font un très joli ſpectacle: Mr. NOLLET n'en connoît pas qui réuſſiſſe

mieux

mieux que celle qu'on nomme *Baſilic*; elle eſt très commune, parce qu'elle a un parfum très agreable. Il faut choiſir de préférence celle qui eſt de la moyenne grandeur; & au lieu de la tenir dans un pot de terre ou de fayence, on fera bien de la mettre pour l'electriſer dans une petite caiſſe de fer-blanc, ou de faire arriver la vertu électrique à la plante par quelque conducteur métallique.

Avant l'année 1737. on ne faiſoit point en France le *Phoſphore d'Urine*, qu'on nomme auſſi *Phoſphore de Kunkel*: il falloit le faire venir d'Allemagne ou d'Angleterre. Il fut fait pour la premiere fois à Paris en 1737, d'après les inſtuctions d'un Etranger, dont Mr. Dufay avoit fait rencontre par hazard l'année précédente. Depuis cette époque les François ont toujours fait eux mêmes ce Phoſphore Mais comme l'opération eſt délicate, pénible, coûteuſe, & peu lucrative, par le peu de conſommation qui ſe fait de cette matière, plus curieuſe qu'utile, il n'y a qu'un très petit

tit nombre de Chymiſtes, comme MM. Rouelle, & Baumé, qui ſe piquent d'en fournir de leur façon aux Phyſiciens. La fameuſe opération de 1737. fut conduite par MM Dufay, Geofroy, Duhamel, & Hellot Ce dernier ſe chargea de l'hiſtoire du procédé, qui ſe trouve conſigné dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1737. Il eſt ſi bien circonſtancié, que pluſieurs Chymiſtes en le ſuivant, ont réuſſi dès leurs premiers eſſais; & l'on aura le même ſuccès pourvu que par d'autres opérations moins délicates on ſe ſoit exercé auparavant à manier les vaiſſeaux & à conduire le feu. L'intéreſſant Mémoire de Mr. Hellot étant aſſez long, & ne ſe trouvant que dans un Recueil qui n'eſt pas entre les mains de tout le monde, Mr. NOLLET en donne un extrait qui contient tout ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir quant à la manière d'opérer. Nous avions deſſein de transcrire ici cet extrait, mais il prendroit trop de place, & nous nous contentons d'en recommander la lecture.

On

On donne assez communément le nom d'*Encres de Sympathie*, à tout ce qui peut produire une écriture invisible, qu'on fait paroître ensuite par l'addition ou l'application de quelque autre matière. Mr. NOLLET indique pour cela divers moyens: en voici quelques uns. 1. Ecrivez sur du papier un peu fort, avec une dissolution de Vitriol de Mars nouvellement faite, & laisser sécher l'écriture. Quand vous voudrez rendre lisible ce qui est écrit sur le papier, vous passerez dessus avec un pinceau de poil doux, un peu d'infusion de noix de galles, aussi nouvellement faite & qui n'ait point bouilli. C'est avec ces deux liqueurs mêlées ensemble qu'on fait l'encre commune: quand elles sont réunies, de quelque manière que ce soit, elles produisent du noir. La première en se séchant sur le papier y a déposé des parties de vitriol, qui sont nécessaires à l'autre pour rendre l'écriture apparente. 2. Mettez un peu d'encre commune dans le fond d'un verre à boire, versez dessus quelques gouttes d'eau forte,

&

& remuez un peu le mêlange; le noir de l'encre disparoîtra, & la liqueur restera claire comme de l'eau pure: écrivez avec cette liqueur décolorée; laissez sêchez l'écriture, elle disparoîtra absolument. Vous la ferez reparoître en passant dessus avec un pinceau, un peu d'huile de tartre par défaillance, parce que cette dernière drogue absorbera l'acide de l'eau-forte, qui a éteint la couleur noire de l'encre. 3. Ecrivez avec du lait ou avec quelqu'autre liqueur grosse ou gluante, qui n'ait point de couleur, & jettez sur le papier quelque poudre fine & colorée, en remuant un peu afin qu'elle s'etende par-tout; soufflez dessus ou secouez le papier pour faire tomber ce qu'il y a de trop, l'écriture en retiendra autant qu'il en faut pour la rendre apparente: de la cendre bien brune, de la pouffière de charbon tamisée, &c. sera bonne pour cet effet. 4. Sur un papier blanc, mais lâche & peu collé, tel que celui qu'on nomme vulgairement papier *d'Office*, formez des caractères avec une forte

diſſolution d'alun de roche, que vous laiſſerez ſécher. Quand vous voudrez rendre cette écriture liſible, vous étendrez le papier écrit ſur une aſſiette, & vous verſerez deſſus de l'eau claire, juſqu'à la hauteur d'un travers de doigt: le fond du papier en ſe mouillant deviendra bis, & l'écriture reſtera blanche, comme le papier l'étoit avant d'être mouillé, ce qui la rendra très apparente.

ARTICLE CINQUIEME.

HISTOIRE UNIVERSELLE DU SEIZIEME SIECLE. Par SIMON-NICOLAS-HENRI LINQUET. Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Univerſelle Sacrée & Profane (1). Tome Dix-neuvième. *Paris* de l'Imprimerie de *L. Cellot*, Rue Dauphine. 1769. grand *in*-12. *pp.* 450.

(1) De feu Mr. HARDION.

Mr.

MR. LINGUET connu si avantageusement par des Ouvrages de tant de différens genres, s'est surpassé dans celui-ci. En effet, le spectacle du XVIe. Siècle, les révolutions qui le distinguent, la foule & la variété de évenemens qu'il présente, étoient bien propres à donner un brillant essor à son génie, & il eût été également difficile que Mr. LINGUET eût fait un meilleur choix, ou qu'un aussi beau sujet fût traité par un Auteur plus habile. L'époque du XVIe. Siècle ainsi qu'il l'observe, a de commun avec les autres, les guerres, les batailles, les négociations, & tous ces crimes, tous ces mensonges, que l'ambition déguise sous les noms de héroïsme ou de politique. Mais ce qui la distingue, ce qui la caractérise essentiellement, outre la renaissance des Lettres & des Arts, c'est la réforme des Religions, opérée à la fois dans tous les Cultes, d'une extrêmité de la terre à l'autre. C'est la découverte d'un Monde nouveau, incident unique dans l'histoire, & qui ne sera probablement jamais re-

renouvellé ; eſpéce d'uſurpation ſurprenante, faite par l'induſtrie des hommes ſur les droits de la nature, & qui, devant en apparence tourner à l'honneur, au profit de l'humanité, n'a pourtant fait par la ſuite qu'augmenter ſes malheurs, & ſa honte". La France, l'Angleterre & l'Eſpagne, éprouvèrent des changements dans leur gouvernement, ou dans leur Culte, & les révolutions de ce Siècle s'étendirent juſqu'en Aſie & en Afrique. „ Ce ſont ces faits, *pourſuit l'Auteur*, preſſés, raccourcis, purgés, s'il eſt permis de le dire, de l'écume des détails qui les énerve dans tant de Livres, que je vais préſenter au public dans les trois Volumes que je lui offre". Nous nous propoſons de les extraire ſucceſſivement, mais ſans en entreprendre une analyſe ſuivie, dont la brièveté entraîneroit la ſéchereſſe; d'ailleurs les faits étant connus, il s'agit ſur-tout de faire voir ici la manière dont ils ſont préſentés. Le premier Tome eſt diviſé en trois Livres contenant 1°. *l'Hiſtoire de l'Egliſe & de l'Italie.* 2°. *l'Hiſtoire d'Allemagne*, 3°. celle *des Royau-*

Royaumes du Nord, c'eſt-à dire de la Pologne, du Dannemarc, & de la Suède.

L'élection du Pape *Alexandre* VI, ſon caractère & celui de *Céſar Borgia* ſon fils, font la matière du Ir. Chapitre. On a réproché à Mr. LINGUET d'avoir exténué dans un de ſes Ouvrages les crimes de quelques Tyrans du genre humain, dont la mémoire en eſt devenue l'horreur, ici, il a renoncé au paradoxe, & il déſigne le nom d'Alexandre VI. comme devant exciter dans tous les Siècles l'exécration de la poſtérité. „ Quelqu'un a remarque, *dit-il*, que les commencemens des Règnes les plus cruels, étoient presque toujours ſignalés par des actes de bonté. Cette apparence ſéduiſante ne manqua point à celui d'Alexandre. Les premiers jours de ſon Pontificat furent employés, à donner des marques de reconnoiſſance aux Cardinaux auteurs de ſa fortune, & à publier des reglemens propres à juſtifier la joie que le peuple avoit montrée de ſon exaltation. Il eſt même probable que s'il n'avoit pas été père,

il auroit pu être l'opprobre du Saint Siège, ſans devenir le fléau de la Chrétienté. Sa vie voluptueuſe annonçoit plutôt un caractère mou, qu'un eſprit méchant, mais par malheur pour l'Italie & pour l'Egliſe, il avoit un Fils; & ce Fils qui le gouverna toujours étoit un de ces prodiges de ſcélérateſſe, qui rendent croyable tout ce que l'imagination peut feindre de la perverſité humaine". Une des ſingularités du Règne d'Alexandre eſt la négociation d'un Pape avec un des ſucceſſeurs de Mahomet. Dans le deſſein d'empêcher les François de devenir trop puiſſans en Italie, il alla chercher du ſecours contre eux juſqu'à Conſtantinople. „ Il envoya à *Bajazet* un Ambaſſadeur chargé de perſuader à ce Sultan, que *Charles* en paſſant les Alpes, penſoit bien moins à la conquête de Naples, qu'à la deſtruction de l'Empire des Turcs. —— La réponſe du Sultan ne fut pas moins ſingulière que les raiſons dont s'étoit ſervi le Pontife pour le gagner. Il demandoit la nomination d'un Cha-

Chapeau de Cardinal pour un Italien qu'il désignoit. Il offroit au Pape trois cens mille ducats pour la tête de son frère *Zizim* réfugié à Rome, & finissoit par promettre douze mille hommes de vieilles Troupes pour la défense du Saint Siège & de Naples. Pour l'honneur du Sacré Collège & de la Chrétienté, aucune de ces propositions ne fut réalisée. On ne vit point dans le Consistoire de Prélat placé de la main d'un Ottoman, ni le Croissant se déclarer le protecteur des Clefs ".

La vie guerrière de *Jules* II. scandalisa presque autant que la vie licencieuse d'Alexandre. „ Ses intrigues & ses perfidies aliénoient de lui toutes les Puissances, dont il étoit successivement l'ennemi ou l'allié, sans qu'elles fûssent jamais sûres du nom qu'elles devoient lui donner ". La générosité de *Louis* XII. dont on rapporte ici un exemple, forme un beau contraste avec la politique peu scrupuleuse de ce Pontife. Ligué contre les Vénitiens, le Monarque François battit leur armée à Agnadel, le bruit de sa victoire réveilla les Alliés, l'Em-

pereur *Ferdinand*, & le Pape en profitèrent, & chacun s'empara ſans danger de la portion qui lui étoit échue, & que les Venitiens ne pouvoient plus défendre. „ Louis en cette occaſion donna un exemple de déſintéreſſement peu commun. Non ſeulement il ne penſa point à ſe ſervir de ſon Armée victorieuſe pour entrer dans le Royaume de Naples, dont on n'auroit pu l'écarter ; mais reſpectant ſa parole au milieu du ſuccès, il refuſa de recevoir des Villes qui ſe rendoient à lui, parce qu'elles n'entroient point dans la part que le Traité lui aſſignoit. Ceux qui avec quelque apparence de raiſon, trouvoient la conquête entière peu légitime, s'étonnoient qu'on pût ainſi mettre du ſcrupule dans l'injuſtice, mais les Italiens ſe moquèrent ouvertement de cette délicateſſe. On en conclut que le Sénat de Veniſe s'uniſſant avec le Pape & Ferdinand, bien ſupérieurs à ces petiteſſes magnanimes, prévaudroient tôt ou tard contre un Vainqueur capable d'une ſi noble imprudence ". Jules II. ayant tout à redouter du Concile indiqué à

Piſe

Piſe au nom de l'Empereur, du Roi de France, & des Cardinaux de ſon parti, indiqua de ſon côté un Concile à Rome; mais avant que de le tenir il s'étoit ménagé des forces capables d'en juſtifier les décrets. „ Il avoit par des manœuvres adroites, détaché de la France l'Empereur & les Suiſſes, qui s'étoient déclarés contr'elle. Ferdinand accoutumé à faire la guerre, en jurant chaque jour d'obſerver la paix, Veniſe qui pourſuivoit la vengeance de la défaite d'Agnadel, lui avoient fourni des troupes. Tel avoit été l'effet des intrigues du Pontife, que l'Angleterre même, ſi étrangère à ces diſputes éloignées, étoit entrée dans la Ligue commune. *Henri* VIII, nouveau Roi de cette Iſle, promit des ſecours au Pape, Jules, qui ne connoiſſoit encore que ſon goût pour le plaiſir, l'avoit gagné, dit-on, par l'envoi d'un vaiſſeau chargé de ſauciſſons, de fromages, de vins de toute eſpèce. Cette petite attention marquoit une grande adreſſe, d'autant plus que le même homme qui s'aſſuroit des An-

glois avec des préſens de cette nature, remuoit le reſte de d'Europe par des négociations plus ſérieuſes ".

Léon X ſon ſucceſſeur aima les Arts & les plaiſirs. „Aux courſes guerrières de Jules, aux égaremens honteux ou cruels d'Alexandre, il fit ſuccéder une volupté douce, une magnificence polie. Ces goûts dans un Souverain le conduiſent preſque toujours à la diſſipation. Les revenus de l'Egliſe ſe trouvèrent trop bornés pour ſuffire aux dépenſes du Pape. — il fallut chercher des moyens pour remplir ſes coffres. Celui qui parut le plus prompt & le plus facile, ce fut de publier des indulgences &c ". On ſait que l'avarice, les indécences, & les profanations des Moines chargés de les diſtribuer, révoltèrent les Peuples & occaſionnèrent enfin la réforme. Les progrès de Luther furent rapides, l'Auteur en cherchant à les expliquer raiſonne d'après les principes de ſon Egliſe, & ne voit dans les ſuccès du Réformateur que l'ouvrage de l'adreſſe, de la politique, & de l'intérêt. „ Pour plaire aux Huſſites, qui vouloient abſolument

ment communier avec le calice, il réclamoit l'ancien usage de l'Eglise d'administrer l'Eucharistie sous les deux espèces. Pour s'attacher les Prêtres, à qui le célibat paroissoit un joug importun, il mettoit le mariage au rang des contrats purement civils, dont ils étoient capables comme les autres citoyens. Pour se rendre les Princes favorables, il leur attribuoit un pouvoir suprême sur la personne & les biens des Ecclésiastiques: il enseignoit que, ni le Pape, ni le Clergé, ne pouvoient avoir de juridiction, & qu'au contraire il devoient être soumis à celle des Laïques: il soutenoit que le Vicaire d'un Dieu crucifié & indigent, devoit être humble & pauvre comme son Maître: il déclamoit contre le luxe des Cardinaux, contre les brigandages de la Daterie, contre le commerce public & simoniaque des bénéfices. Enfin pour s'assurer des simples particuliers, il les constituoit chacun juges de leur créance; il leur permettoit d'interpréter, suivant leurs lumières, l'Ecriture, qu'il acceptoit seule comme

le

le fondement légitime de la foi; il les délivroit de l'obligation de jeûner, de ſe confeſſer aux Prêtres, & ces maximes, dont pluſieurs choquoient ſi ouvertement la Foi Catholique, il les appuyoit avec art par des paſſages des Livres Sacrés. Il n'eſt donc pas étonnant qu'en ſi peu de temps ſon parti fut devenu ſi puiſſant ".

On ne ſera point fâché de trouver ici le portrait de Luther tracé par Mr. LINGUET. „ Il étoit doué de toutes les qualités néceſſaires à un Chef de Secte, il avoit l'eſprit ardent, l'imagination vive, la mémoire sûre, aſſez de fermeté pour n'être intimidé par aucun obſtacle, aſſez d'adreſſe pour ménager les perſonnes qu'il falloit ſéduire ou tromper. Ses connoiſſances étoient très étendues, Il poſſédoit cette eſpèce d'éloquence abondante & familière qui plait au peuple. Son ſtyle étoit plus vigoureux qu'agréable, mais il rachetoit par la force & la profuſion des images, ce qui lui manquoit du côté de la délicateſſe. D'ailleurs il aimoit le travail

&

& le plaiſir, inclinations heureuſes, dont l'une le faiſoit paroître auſſi redoutable à ſes adverſaires, que l'autre le rendoit cher à ſes amis". Les partiſans de Luther méconnoîtront avec raiſon quelques uns des traits ſous leſquels ou le repréſente ici; & cependant il ont beaucoup moins à ſe plaindre que les ſectateurs de *Calvin*, Mr. LINGUET oubliant ſon impartialité ordinaire toutes les fois qu'il eſt queſtion de lui. „C'étoit, *dit-il*, un homme ardent, éloquent, inſtruit comme le Patriarche des Proteſtans, & même plus que lui; mais moins livré aux paſſions, parce qu'il avoit un tempérament moins robuſte, des mœurs plus ſévères, une doctrine plus rigoureuſe. — Il eut de plus que Luther, une ambition intolérante qui le porta à des actions cruelles. La fourberie & les artifices coupables ne lui coûtoient rien, quand il pouvoit eſpérer d'en tirer avantage; il prouva par ſon exemple que les Réformateurs les plus durs ne ſont pas toujours les hommes les plus eſtimables". Voici comme il s'exprime dans

dans un autre endroit à l'occasion du supplice de *Servet*. „ Il y avoit entre Calvin & lui d'anciens motifs de haine; mais Servet plus philosophe que fanatique, tomba aisément dans les pièges d'un homme adroit tel que Calvin; qui n'avoit d'autre fanatisme que celui de ses intérêts, & faisoit consister sa philosophie dans l'art de se venger. Il y réussit. Servet, persécuté en France par l'effet des manœuvres de Calvin lui-même, condamné au feu, exécuté en effigie, fut assez aveugle pour se flatter de trouver un asyle à Genève, où regnoit despotiquement son persécuteur. Il y fut saisi. On lui fit son procès sur l'Arianisme, dont il ne fut pas difficile de le convaincre. Calvin eut la bassesse de l'insulter dans la prison, ou l'indignité de chercher à le surprendre dans des conférences qu'il eut avec l'accusé; il mendia les avis des Ministres voisins qu'il avoit gagnés, & qui décidèrent que Servet étant du nombre des hérétiques que Satan employoit pour troubler l'Eglise, il méritoit la mort. Il fut en effet

fet exécuté. Calvin, pour juſtifier des Juges qu'il avoit dirigés, oſa écrire un Livre en forme, où il avançoit que la Juſtice ſéculière avoit droit de ſévir contre les hérétiques, & que les Magiſtrats devoient les punir de mort. &c". On a répondu plus d'une fois à toutes ces allégations, & il eût été à deſirer que Mr. L. eût peſé à la fois, & les faits qui détruiſent les unes, & les raiſons qui expliquent les autres. Il ſe ſeroit convaincu, par exemple, qu'il n'exiſte aucune preuve de la haine perſonnelle qu'il ſuppoſe à Calvin contre Servet; il auroit appris que ſi le Médecin Arragonnois fut perſécuté en France, ſes Ecrits ſeuls ſuffiſent pour en rendre raiſon; & l'on ſent d'ailleurs que les inſinuations de Calvin, devoient avoir peu d'influence ſur le jugement des Magiſtrats de Vienne. Mr. L. eût vu encore que bien loin de tendre des pièges à Servet, il porta la franchiſe juſqu'à l'avertir de ne point chercher un aſyle à Genève, lui déclarant qu'il ne pourroit ſe diſpenſer au cas qu'il

qu'il s'y rendît, de le dénoncer à la Justice; enfin au lieu d'accuſer Calvin d'avoir mendié les avis des Miniſtres pour faire condamner Servet, au lieu de s'étonner que *Mélanchon le plus modéré des Proteſtans ait approuvé hautement* le Livre qui juſtifioit ſon ſupplice, il auroit reconnu qu'en donnant l'avis ou l'ordre de faire brûler un blaſphémateur, Calvin, les Miniſtres, & le Conſeil de Genève tiroient d'un principe très faux une conſéquence très juſte. Mais malheureuſement ce principe étoit reçu; les Pays Proteſtans vivoient comme les Pays Catholiques ſous la Juriſprudence Impériale, qui juſques alors avoit toujours ſévi contre les héretiques & les blaſphémateurs. Servet fut regardé comme étant l'un & l'autre, & Calvin crut remplir ſon devoir en lui ſuſcitant un dénonciateur. Servet fut brûlé, mais pour des ſujets moins graves: les Catholiques faiſoient tous les jours alors des exécutions ſemblables, & il eſt ſingulier que la ſeule occaſion, peut-être, où ce Chef des Proteſtans ait agi d'après leurs prin-

principes, ſerve encore de prétexte à leur haine. Un coup d'œil jetté ſur la vie de Calvin ſuffit pour prouver combien elle eſt injuſte. On y voit un déſintéreſſement ſoutenu, des travaux infatigables, un zèle ardent pour la vérité. Sans doute il eut quelques defauts, & où ſont les vertus humaines exemptes d'alliage! mais parce que les vertus ne ſont pas pures, faut il en conclurre qu'elles ſoient fauſſes. Qu'on ne le juge, ni ſur les accuſations de ſes adverſaires, ni ſur les louanges de ſes partiſans, mais qu'on veuille conſidérer l'enſemble de ſa conduite, car les actions portent avec elle un caractère indélébile que ne peuvent effacer ni les calomnies de la haine, ni la prévention de l'amitié; qu'on liſe le récit de ſa mort qui a ſi bien caractériſé ſa vie, & l'on ſera convaincu que ſa piété fut ſincère, que ſes intentions étoient droites, que les voies baſſes & détournées, que la fourberie & la duplicité qu'on lui impute, ſont abſolument incompatibles avec ſa franchiſe & la nobleſſe

de ſon caractère. Et alors ſi l'on rend juſtice à ſon génie, à ſes travaux, & à ſes vertus, on le placera au rang des plus excellens hommes que Dieu ait ſuſcités à ſon Egliſe.

Les nouvelles opinions n'avoient pénétré en aucun endroit de l'Italie, ſi ce n'eſt peut-être à Veniſe. L'Inquiſition avoit ſçu les écarter par-tout ailleurs, par l'étrange forme de ſes procédures. Cependant, les cris des Proteſtans dans le reſte de la Chrétienté avoient au moins produit cet effet dans la Capitale & aux environs, de donner aux mœurs une apparence de régularité inconnue auparavant. Ce mot de réforme ſi ſouvent répété, avoit inſenſiblement fait rougir de quelques excès. Le Siècle qui finiſſoit avoit été le triomphe des Arts, & le règne des talens. Mais la corruption s'étoit accrue avec la politeſſe. Les *Raphael*, les *Michel-Ange*, les *Taſſes*, les *Arioſte*, les *Bembe*, tant d'hommes célèbres en tout genre par leur génie, avoient vécu avec les *Borgia*, les *Arétin* &c. parvenus par

d'autres

d'autres voies à une célébrité deshonorante. On se trouvoit, au temps dont nous parlons dans l'espèce d'épuisement qui suit toutes les jouissances vives. On ne voyoit plus de ces génies supérieurs qui se font admirer de la postérité, ni de ces monstres de scélératesse qui l'effrayent. Les grands talens & les grands vices s'éclipsoient, par une suite de cette fatalité qui veut que partout les uns soient contemporains des autres, & que l'usage des ressources de l'esprit humain en produise nécessairement l'abus".

L'histoire d'Allemagne, avons-nous dit, fait la matière du II. Livre. Cet Empire avoit dès le XV. Siècle la constitution singulière qu'il conserve encore aujourd'hui, „ & offroit déjà aux yeux de l'Europe cette espèce de Phénomène politique, dont aucune histoire ne fournira peut-être jamais d'exemple. On y trouvoit le plus étonnant mélange de despotisme & de liberté, de précautions sages & d'inconséquences bizarres, de foiblesse & de vigueur, un Chef de

pendant du corps, des membres unis par leur jalousie & leur défiance mutuelle. Tout s'y décidoit dans des assemblées tumultueuses nommées Diètes, où l'ordre naissoit du trouble; enfin c'étoit l'anarchie féodale dans sa perfection, c'est-à-dire, un gouvernement monstrueux, entretenu par les défauts mêmes qui devoient le détruire, & dont la raison seroit bien fondée à nier la possibilité, si l'expérience, plus croyable que la raison même, ne la démontroit". La dignité Impériale, *ce comble des grandeurs humaines*, entraîna quelquefois aux démarches les plus humiliantes ceux qui aspiroient à en être revêtus. On sait qu'après la mort de *Maximilien* I, le Roi d'Espagne & celui de de France briguèrent également le titre de son successeur. *Charles* d'Autriche répandit ses trésors pour se concilier les suffrages, & ,, *François* I, vainqueur des Suisses, & comblé de gloire par leur défaite, se mit à leurs pieds pour obtenir leur recommandation; il ne rougit point d'embrasser les genoux de ces montagnards battus par lui; & pour comble

comble d'opprobre, cet abaiſſement fut infructueux. Les Suiſſes s'étoient réduits à promettre de ne ſe mêler en rien de l'élection; & le jour même où ils avoient juré cette neutralité, ils écrivirent aux Electeurs pour les engager formellement à exclure le Monarque François. Les plus ſages de ces Princes auroient bien deſiré ſe ſouſtraire également aux pourſuites des deux compétiteurs; ils firent même des tentatives pour ne mettre à leur tête qu'un de leurs égaux. Ils offrirent la Couronne à *Frédéric* III. Electeur de Saxe, le protecteur déclaré de Luther. Il eſt difficile de prévoir quel auroit été le ſort du Catholiciſme en Allemagne, s'il avoit accepté cet honneur; mais on l'avoit ſurnommé le Sage, & il vérifia ce beau titre en refuſant une dignité que les circonſtances rendoient trop accablante. Il fit plus, les voix qu'il avoit eues, il les donna à Charles; il le déſigna hautement comme celui qu'il falloit choiſir pour ne compromettre, ni les intérêts de l'Allemagne, ni la liberté du corps Ger-

manique; & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'en ſervant ainſi le Prince Autrichien, il refuſoit ſon argent. Il faut avouer que c'étoit un grand préjugé en faveur de Luther, que d'avoir ſu gagner, dès ſes premiers pas, la confiance d'un Prince ſi ſage & ſi déſintéreſſé. Le refus de Frédéric & ſes conſeils décidèrent les Electeurs. Charles fut choiſi quoi qu'abſent &c".

Quelques années après, la Couronne de Hongrie fut auſſi diſputée par deux Compétiteurs, par Jean *Zapol*, Vaivode de Tranſilvanie, & par *Ferdinand*, Archiduc d'Autriche & frère de l'Empereur. Zapol fut contraint de ſe retirer, mais les Turcs alloient ſe ſaiſir du Trône qu'il abandonnoit: Charles-Quint pour le conſerver à ſon frère, avoit beſoin de réunir l'Empire ſous ſes ordres, mais le Luthéraniſme mit obſtacle à cette réunion. „ Luther s'étoit perſuadé, ou du moins il avoit écrit & prêché, que c'étoit offenſer Dieu que de ſe défendre contre les Ottomans. Ils étoient, diſoit-il, les miniſtres de la vengeance Di-

Divine contre les Chrétiens; s'opposer à leurs progrès, c'étoit pécher contre la Providence. Cet étrange scrupule avoit fait impression, sur-tout sur les esprits de ceux des Princes Allemands qui ne craignoient pas que les incursions des Turcs s'étendissent jusqu'à eux. Soit persuasion, soit plutôt envie secrette d'humilier la Famille Impériale, & de se venger des édits qui les mortifioient, ils protestoient hautement à Spire de se soumettre aux ordres de Dieu, qui livroit la Hongrie au bras des Infidèles &c ".

Charles après avoir interdit la chaire & la prédication aux Ministres Protestans, convoqua la Diète d'Augsbourg; ;, Il y eut peu de Luthériens qui refusassent d'y comparoître. — C'est là qu'ils présentèrent d'un consentement unanime, la célèbre profession de foi, qui est devenue la base de leur croyance & le fondement de la Réforme. Elle fut lue en pleine Diète, en présence de l'Empereur, du Légat & de tous les Catholiques appellés au secours d'une Religion que l'on attaquoit si ouvertement.

Ceux-ci ne laissèrent point sans réponse une pièce de cette nature: on chargea des Théologiens de la réfuter. Ils le firent avec la diffusion embrouillée qui accompagne presque toujours leurs discussions; mais il employèrent quelquefois cette aigreur concise qui ne leur est pas moins familière: plusieurs articles ne se trouvoient combattus que par cette courte maxime, *Ceci est une héresie qui mérite le feu.* C'étoient probablement les plus embarrassans que l'on réfutoit ainsi. Une semblable réfutation parut dure aux Luthériens avec quelque raison; mais ils achevèrent de perdre patience, à la proposition que l'Empereur leur fit sérieusement de la signer. Cette demande étoit absurde. Y acquiescer, auroit été, de la part des Luthériens, un désaveu formel, une condamnation authentique de leur doctrine. Ils l'éludèrent par un autre absurdité, raisonnable de leur part, en ce qu'elle faisoit sentir le ridicule de la première. Ils offrirent de signer la réfutation, si l'Empereur & les Catholiques vouloient signer la Confession ".

Il

Il s'en faut bien que Charles V. ſoit le héros de l'Auteur: le portrait qu'il en fait ici n'eût pas été déſavoué par le Lutherien le plus prévenu de ſon temps. On le repréſente au moment de ſa mort: „ déteſté de l'Europe qu'il avoit ſi long-„ temps déchirée par ſes guerres, haï de „ ſes peuples qu'il avoit ſans ceſſe foulés „ par des impôts, peu regretté de ſes Cour-„ tiſans à qui il n'avoit jamais fait de bien, „ également odieux aux Catholiques qu'il „ avoit toujours paru protéger, & aux „ Luthériens contre qui il avoit toujours „ été en garde. Prince perfide, voluptueux, ſans honneur, ſans délicateſſe, ſans Religion, il ne fit, comme on le verra à l'article de l'hiſtoire d'Eſpagne, que ſe jouer des ſermens & de la vie des hommes: il eut tous les vices, hors la cruauté, qui eſt quelquefois un mérite dans un Souverain; & preſque point de vertus, à moins que l'on ne donne ce nom à la politique inſidieuſe par laquelle il ſe diſtingua pendant tout ſon règne, mais cette reſſource des lâches déshonore même les Princes foibles, à qui

l'on pourroit pardonner d'y recourir : à plus forte raison doit-elle flétrir la mémoire des Monarques puissans, qui n'en ont jamais besoin ". Ce portrait est ressemblant sans doute, mais qu'il nous soit permis de faire observer à l'Auteur, que si la sévérité est quelquefois une vertu dans un Souverain, la cruauté ne sauroit être un mérite pour personne.

De l'histoire d'Allemagne on passe à celle de la Pologne, & l'on y trace une peinture aussi effrayante que fidèle des dangers de l'Aristocratie, & des malheurs qu'elle cause aux hommes. — ,, Un Roi électif, méprisé s'il remplit les conditions auxquelles on le choisit, & révocable s'il les enfreint; des Nobles insolens qui trafiquent de leurs voix quand il s'agit.. de choisir un Souverain, & s'indignent au premier ordre du maître à qui ils se sont vendus; des paysans esclaves, beaucoup moins ménagés que les animaux qui les aident dans leur travail, composent cette étrange Monarchie que l'on honore du nom de République. Comme il est dans

la

la Nature de tout pouvoir borné de chercher à s'accroître, & dans celle de toute propriété usurpée d'inspirer de la défiance, le Roi & les Nobles vivent dans une éternelle jalousie, ce sentiment dégénère toujours en guerre civile; il produiroit nécessairement l'oppression du peuple, quand il ne seroit pas déjà serf. Aussi n'y a-t-il jamais eu de contrée sur la terre, qui ait subsisté dans un état plus constant de convulsions, & où le nom d'homme ait désigné des êtres plus malheureux ".

Les progrès du Luthéranisme se firent sentir en Pologne. „ Il se contenta, pendant tout le Règne de *Sigismond*, de pousser de profondes racines; mais sous son successeur il développa tout d'un coup des branches vigoureuses, qui embrassèrent tout l'Etat. Ce successeur étoit fils du Roi précédent, & se nommoit aussi *Sigismond*. On le surnomma *Auguste*, non pas pour désigner aucune qualité extraordinaire qui méritât ce titre, mais parce qu'il étoit né au mois *d'Août*, & que, dans la nécessité de le dis-

distinguer de son père, l'épithète tirée du jour de sa naissance parut aussi propre que tout autre auroit pu l'être ". C'est ainsi que *Louis* XIII fut surnommé le Juste parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

Quelques années auparavant, & sous le règne de *Fréderic* I. la Réformation s'étoit etablie en Dannemarc, mais ce Prince en introduisant le nouveau Culte ne persécuta pas l'ancien; „ il se contenta de faire prendre au premier cette prééminence que lui assuroit la faveur de la Cour, & qui vaut mieux peut-être pour l'affermissement d'une Secte, que des efforts trop vifs & trop ouverts; il se borna à prescrire une entière liberté de conscience, système raisonnable & humain quand il n'est pas pousse trop loin, & qu'il ne tolère pas entre les différentes Sectes une rivalité séditieuse, cent fois pire en politique, que la plus cruelle intolérance ". Les crimes de *Christiern* II. prédécesseur de Fréderic, les malheurs du Dannemarc & de la Suède sous ce Règne fameux & sanguinai-

naire, ſont peints avec les couleurs les plus vives.

Les horribles qualités de Chriſtiern „ étoient, *comme l'obſerve Mr.* LINGUET, d'autant plus dangereuſes que la nature avoit pris ſoin de les déguiſer ſous l'extérieur le plus ſéduiſant. Il ne parut perſonne dans ce Siècle à qui elle eût prodigué ſes avantages avec plus de profuſion. Le plus méchant des hommes en étoit auſſi le plus beau. L'Hiſtoire doit remarquer cette mépriſe de la nature, parce qu'heureuſement elle eſt rare, & que des préſens ſi eſtimables ne ſont pas toujours ſi indignement dégradés".

Nous ne nous arrêterons point ſur les détails de la vie de Chriſtiern, ſur ſes conquêtes & ſes revers, ni ſur les exploits de *Guſtave* ſon vainqueur. Perſonne n'ignore que le Règne de ce Libérateur de la Suède y fut l'époque du Luthéraniſme. Auſſi puiſſant qu'adroit Guſtave ſut ſe faire obeïr, &„ il n'y eut que de légers mouvement dans les Provinces, quoique les Moines dépouillés

fiſſent

fissent tous leurs efforts pour y soulever les esprits. A la vérité les Dalécarliens sortirent en armes de leurs forêts; ils présentèrent à Gustave une longue requête, ou après lui avoir rappellé que c'étoit à eux qu'il devoit sa fortune, ils prétendoient lui prescrire des reglemens pour la politique & la Religion. Tous leurs principes dans les deux genres se réduisoient à deux points: l'un de défendre à sa Cour & dans tout le Royaume les habits fourrés & découpés à l'Espagnole; l'autre de faire brûler ceux qui mangeroient de la viande le vendredi. L'exactitude à observer cette abstinence étoit presque la seule manière de professer le Christianisme qui fût à leur usage".

La Ville de Lubec étoit parvenue du temps de Gustave à son plus haut période de richesse & de puissance. Ses habitans, osèrent se considérer comme les arbitres du destin des Etats du Nord, & s'attribuer même le droit d'en disposer. Il est vrai qu'ils avoient des flottes puissantes, & des forces maritimes capa-

capables de réaliſer en quelque ſorte l'illuſion de cette éblouiſſante chimère. On aſſure qu'ils en étoient ſi remplis, qu'ils traitèrent avec le Roi d'Angleterre *Henri* VIII, du Royaume de Dannemarc, & que ce Prince eut la folle imprudence de leur avancer une ſomme conſidérable à compte ſur le marché".

ARTICLE SIXIEME.

LA PALINGE'NE'SIE PHILOSOPHIQUE, ou Idées ſur l'Etat paſſé & ſur l'Etat Futur des Etres Vivans. Ouvrage deſtiné à ſervir de Supplément aux derniers Ecrits de l'Auteur & qui contient principalement le Précis de ſes Recherches ſur le Chriſtianiſme. Par C. BONNET, de diverſes Académies; 9d. *in* 8°. 2. *Vol.* dont le premier eſt de *pp.* 427.

&

& le second de 448. à *Genève* chez *C. Philibert*, & *B. Chirol.* 1769.

DAns l'Ouvrage intéressant dont nous venons de rendre compte, on a vu que l'Histoire des Peuples transmet à la postérité des connoissances affligeantes, en lui offrant presque toujours le récit des crimes & des malheurs de l'humanité. Il est une autre Science plus consolante, aussi instructive, & bien digne de fixer nos regards, telles sont les diverses branches de l'Histoire Naturelle: la contemplation des objets qu'elle embrasse, élève & agrandit notre ame, parce qu'elle nous ramène à l'Auteur de notre être, en attestant sa puissance, & en nous apprenant ses bienfaits; & si ce tableau magnifique est couvert de quelques ombres, ce sont celles que l'ignorance humaine n'a pu dissiper encore; mais l'Observateur attentif soulève par degrés le voile qui dérobe la Nature, & le Philosophe Chrétien pour prix de ses efforts découvre

un

un avenir où ce voile ne ſubſiſtera plus. C'eſt ce qui eſt arrivé au célèbre Naturaliſte dont le dernier Ouvrage va nous occuper dans cet Extrait. „ En commençant, *dit-il*, à travailler à cette *Palingénéſie*, j'étois bien éloigné de découvrir toute l'étendue de la carrière qu'elle me feroit parcourir. Je ne me propoſois d'abord que d'appliquer aux Animaux une de ces idées Pſychologiques, que je m'étois plu à développer en traitant de la perſonnalité, & de l'état futur de l'Homme : *Eſſai Analyt.* Chap. XXIV. Inſenſiblement le champ de ma viſion s'eſt agrandi: j'ai apperçu ſur ma route une infinité de choſes intéreſſantes, auxquelles je n'ai pu refuſer un coup-d'œil, & ce coup-d'œil m'a découvert encore d'autres objets. Enfin après avoir marché quelque temps au milieu de cette campagne riante & fertile, une perſpective plus vaſte & plus riche s'eſt offerte à mes regards; & quelle perſpective encore! celle de ce Bonheur à venir que Dieu réſerve dans ſa Bonté à l'Homme mortel. J'ai donc été conduit par une

marche auſſi neuve que philoſophique, à m'occuper des fondemens de ce Bonheur; & parce qu'ils repoſent principalement ſur la Révélation, l'examen logique de ſes preuves eſt devenu la partie la plus importante de mon travail &c".

Cet Ouvrage, comme le titre l'annonce, devant ſervir de ſupplément aux derniers Ecrits de l'Auteur, il a cru devoir reproduire ici les Extraits de l'*Eſſai Analytique* & des *Conſidérations ſur les Corps organiſés*, qui avoient déja paru dans la Préface de *la Contemplation de la Nature*. Ils ſont ſuivis d'un morceau tout neuf qui a pour titre: *Eſſai d'application des Principes Pſychologiques de l'Auteur à la manière dont les Idées ſont rappellées par les mots, & à l'aſſociation des Idées en général.* Nous invirons nos Lecteurs à méditer cet Ecrit, qui ne nous paroît pas ſuſceptible d'extrait, & nous paſſons à l'analyſe de la Palingénéſie, ſans même nous arrêter à donner à l'Ouvrage & à l'Auteur les louanges qui leur ſont dues. La meilleure manière de louer le premier, c'eſt de le faire connoî-

notre; & quant à Mr. BONNET les éloges ſont ſuperflus : en vertu de l'aſſociation des idées dont il a ſi bien développé les loix, ſon nom réveille dans tous les eſprits l'image du Naturaliſte le plus éclairé, du Métaphyſicien le plus profond, & du Philoſophe le plus modeſte.

Dans l'Avant-Propos de ſa *Palingénéſie* (1), il commence par rappeller à ſes

(1) „ Mot Grec qui ſignifie *nouvelle naiſſance*, & qui pourroit être rendu par le mot Français de *Renaiſſance*. Quelques Auteurs modernes „ plus Alchymiſtes que Phyſiciens, ont ſoutenu „ qu'en échauffant un peu les *cendres* d'une plante „ ou d'un animal ſelon certaines règles, ces cendres devoient s'élever en fumée, & repréſenter „ ainſi la figure & la couleur de la plante ou de „ l'animal. C'eſt cette ſorte de réſurrection ou „ de *nouvelle naiſſance*, qui a reçu le nom de *Palingénéſie*. On a cru enſuite qu'en faiſant geler „ une leſſive des cendres d'une plante, on y verroit l'*Image* de cette plante tracée fidèlement „ ſur la glace, & ç'a été une autre ſorte de *Palingénéſie*, qui n'a pas fait moins de bruit que „ la

ſes lecteurs, ce qu'il a avancé touchant l'ame des Bêtes dans ſes trois derniers Ouvrages (2). Il en regarde l'exiſtence au moins comme probable, fondé ſur les rapports de ſimilitude qu'on découvre entre les organes des Animaux & les nôtres, & entre leurs actions & celles que nous produiſons dans des circonſtances pareilles. En partant de cette opinion aſſez généralement reçue, Mr. B. s'élève à une conjecture plus hardie, & il eſſaye de montrer la poſſibilité d'un

„ la première. Voyez la belle *Diſſertation ſur la* „ *Glace*, de l'illuſtre Mr. de *Mairan*; 1749. „ pag. 302. & 303. Il m'a paru que je pou- „ vois adopter ici le mot de *Palingénéſie* pour „ exprimer une renaiſſance, qui a des fondemens „ plus philoſophiques que celle des Auteurs dont „ parle Mr. Mairan". *Note de l'Auteur.*

(2) *Eſſai Analytique ſur les Facultés de l'Ame*: 1760. §. 715.

Conſidérations ſur les Corps Organiſés: 1762. Art. 283.

Contemplation de la Nature: 1764. Part. IX. Chap. I. 254. de la première Edition.

d'un Etat futur réſervé aux Animaux. „ Cette tentative, *dit-il*, ne ſauroit déplaire aux ames ſenſibles & qui déſirent qu'il y ait le plus d'heureux qu'il eſt poſſible. Combien les ſouffrances des Bêtes ont-elles de quoi intéreſſer cette ſenſibilité raiſonnable, qui eſt le caractère le plus marqué d'un cœur bien fait! Combien l'opinion que j'oſe chercher à juſtifier s'accorde-t-elle avec les hautes idées qu'un Philoſophe Chrétien ſe forme de la Bonté ſuprême!".

L'Auteur ſuppoſe dans tout cet Ouvrage, qu'on ſe rappelle les principales idées répandues dans ſes derniers Ecrits; & il importe en le commençant d'avoir ſous les yeux quelques endroits du Chap. XXIV. de ſon *Eſſai Analytique*, où il eſt queſtion de l'Etat futur de l'Homme (3). Dans le compte que nous rendîmes de cet important Ouvrage, nous n'oubliâmes point l'ingénieuſe hypothèſe qui place dans le corps calleux le ſiège de l'ame, & le germe indé-

(3) Voyez auſſi le Chap. XIII, de la Partie IV de *la Contemplation* &c.

destructible du corps glorieux, qu'elle doit revêtir à la Résurrection (2). Ici, cette idée est appliquée aux Animaux; Mr. B. conjecture que le siège de l'Ame des Bêtes, est à peu près de même nature que celui qu'il a attribué à la nôtre, & „, si l'on veut bien admettre, dit-il, cette supposition unique, l'on aura, le fondement physique d'un *Etat futur* réservé aux Animaux". Suivant cette hypothèse „ le petit corps organique & indestructible, vrai siège de l'Ame, & logé dès le commencement dans le corps grossier & destructible, conservera l'Animal & la personnalité de l'Animal". Ce petit corps organique peut contenir une multitude d'organes, qui ne se développeront que dans l'état futur de notre globe. L'étonnante petitesse dont il faut supposer ces organes, ne doit point révolter l'imagination. D'un côté qu'on ne se figure pas que toutes les parties d'un corps

(2) Voyez la IIe. Partie du XVI. Tome de cette Bibliothèque, *Art. I.*

corps organiſé ſoient en petit dans le *Germe*, préciſément comme elles paroiſſent en grand dans le Tout *développé*: on entend ici par le mot de *Germe* „ toute *Prédordination*, toute-*préformation* de partie capable par elle même de déterminer l'exiſtence d'une Plante. . ou d'un Animal". Mais ſur-tout, qu'on ſe rappelle une vérité bien ſenſible, c'eſt que l'Auteur de la Nature travaille auſſi en petit qu'il veut, ou plutôt que le grand & le petit ne ſont rien par rapport à lui &c. L'illuſtre Naturaliſte en allègue pour exemple l'Animalcule vingt-ſept millions de fois plus petit qu'un Ciron, & cependant loin de le regarder comme le dernier terme de la diviſion *organique*, il ſuppoſe avec raiſon qu'il n'eſt que le dernier terme de la portée actuelle de nos microſcopes. Il ne ſeroit donc point du tout philoſophique, de s'effrayer de l'indéfinie petiteſſe des organes contenus dans ce corps indeſtructible auquel l'ame demeurera unie après la mort. Ces organes qui ne ſont point deſtinés à ſe développer dans l'é-

tat préſent de notre globe, pourront ſe développer lors qu'il aura ſubi cette nouvelle révolution à laquelle il paroît appellé.

Les liaiſons qui uniſſent notre globe aux Corps céleſtes, peuvent avoir été la ſource de beaucoup de révolutions & en préparer encore de nouvelles: *St. Paul* en prédit une dont le *Feu* ſera le principal agent, & qui donnera à notre Monde une nouvelle face. Obſervons encore que des rapports variés & indiſſolubles, lient entre elles toutes les parties de notre Globe comme il eſt lui même enchaîné à l'Univers. Il y a donc lieu de penſer, que le ſyſtême organique, auquel tous les autres ſyſtêmes particuliers ſe rapportent comme à leur fin, a été originairement calculé ſur ces rapports. Ainſi ce petit corps organique, qu'on ſuppoſe être le véritable ſiège de l'ame des Bêtes, „ peut avoir été préordonné dès le commencement, dans un rapport déterminé à la nouvelle révolution que notre Globe doit ſubir. Et l'on ne conteſtera pas ſans doute que l'Ani-

l'Animal ne puiſſe ſe conſerver dans ce petit Corps indeſtructible: il eſt manifeſte que Dieu a pu créer des machines organiques que le feu ne ſauroit détruire.

Si la Bonté ſuprême a voulu la plus grande perfection de tous les Etres ſentans, elle aura préformé dans ce petit corps organique de nouveaux ſens, des ſens plus exquis, & des membres appropriés à ces ſens. „ Un Philoſophe niera-t-il que l'Animal ne ſoit un Etre *perfectible*, & perfectible dans un degré illimité? Donnez à l'Huître le ſens de la vue dont elle paroît privée, & combien perfectionnerez vous ſon être &c ".

L'Auteur examine dans la ſeconde & la troiſième Partie, comment l'Animal peut s'élever à une plus grande perfection. „ Nous revêtons nos idées de ſignes ou de termes qui les repréſentent; nous les repréſentons encore par des ſons articulés, dont l'aſſemblage & la combinaiſon conſtituent la Parole ou le Langage ". Nous parvenons ainſi à généraliſer toutes nos idées, & à nous élever

aux notions les plus abſtraites & les plus ſublimes. La Parole paroît être le caractère qui diſtingue le plus l'Homme de la Bête. Le vulgaire croit que le Perroquet parle, mais il ignore que parler n'eſt point ſimplement proférer des ſons articulés; c'eſt ſurtout lier à ces ſons les idées qu'ils ſont deſtinés à repréſenter. Cependant on ne ſauroit douter que les Animaux ne ſoient doués de mémoire, nous accoutumons l'Eléphant, le Chien, le Cheval, à lier certaines actions à certains mots que nous leur faiſons entendre; mais cette faculté eſt reſſerrée chez eux dans des bornes fort étroites, & leur Dictionnaire eſt toujours fort court. Ils ne parviennent point à généraliſer leurs idées; ils ne s'élèvent point aux notions abſtraites.

Tout nous porte à croire que le cerveau de la Brute eſt une machine infiniment plus ſimple que le cerveau de l'homme; cependant Mr. *Helvétius* a cru faire un pas très philoſophique, en découvrant que le Cheval ne diffère de l'Hom-

l'Homme que par la *botte*. „ Il n'avoit pas conſidéré, qu'un Animal quelconque eſt un ſyſtême particulier, dont toutes les parties ſont en rapport ou harmoniques. Si la botte du Quadrupède venoit à ſe convertir en doigts flexibles, il n'en demeureroit pas moins incapable de généraliſer ſes ſenſations; c'eſt que la botte ſubſiſteroit dans le cerveau; je veux dire, que le cerveau manqueroit toujours de cette admirable organiſation, qui met l'ame de l'Homme à portée de généraliſer toutes ſes idées &c ".

Mais ſuivant l'hypothèſe de notre Auteur, ce qui manque aujourd'hui aux Animaux pour généraliſer leurs idées, exiſte déjà dans ce petit corps éthéré qui eſt le véritable ſiège de l'ame. Il peut renfermer l'abrégé d'un ſyſtême organique, analogue à celui qui élève l'Homme ici bas ſi fort au deſſus de tous les Animaux. Et pourquoi cette *perfectibilité* de l'Animal, ne comporteroit-elle point qu'il s'élevât enfin juſqu'à la connoiſſance de l'Auteur de ſa vie? „ Les liaiſons que le corps indeſtructi-

ble

ble ſoutenoit avec le corps périſſable, aſſureront à l'Animal la conſervation de ſon *identité perſonnelle*. Le ſouvenir de ſon état paſſé liera cet état avec l'état futur: il comparera ces deux états, & de cette comparaiſon naîtra le ſentiment de l'accroiſſement de ſon bonheur. Ce ſentiment ſera lui même un accroiſſement de bonheur; car c'eſt être plus heureux encore que de ſentir qu'on l'eſt davantage ".

La même progreſſion qui ſe découvre aujourd'hui dans les différens Ordres d'Etres organiſés, s'obſervera ſans doute dans l'état futur; „ l'Homme, tranſporté alors dans un autre ſéjour, plus aſſorti à l'éminence de ſes facultés, laiſſera au Singe ou à l'Eléphant, cette première place qu'il occupoit parmi les Animaux de notre Planète. Dans cette reſtitution univerſelle des Animaux, il pourra donc ſe trouver chez les Singes ou les Eléphans des *Newton* & des *Leibnitz*; chez les Caſtors des *Perrault* & des *Vauban*. &c ". Notre Philoſophe va plus loin encore, peut être, dit-il, qu'il y aura un progrès con-

continuel de toutes les eſpèces vers une perfection ſupérieure; enſorte que tous les degrés de l'échelle ſeront continuellement variables dans un rapport déterminé & conſtant, c'eſt-à-dire que la mutabilité de chaque degré aura toujours ſa raiſon dans le degré qui aura précédé immédiatement. Il prévient enſuite quelques queſtions qu'on pourroit lui faire, & entr'autres celle-ci. Si tous les Etres organiſés ont été préformés dès le commencement, que deviennent tant de milliarts de germes qui ne parviennent point à ſe développer dans l'état préſent de notre Monde? Le Lecteur intelligent devine ſa réponſe, chacun de ces germes renferme un autre germe impériſſable, qui ne ſe développera que dans l'état futur de notre Planète, & „ il y aura cette différence entre les Animaux qui ne ſeront point nés ſous l'Oeconomie préſente de notre Monde, & ceux de même eſpèce qui y auront vécu, que les premiers naîtront pour ainſi dire *table raſe* ſous l'oeconomie future &c ".

Dans

Dans la IVe. & Ve. Parties l'Auteur fait aux Plantes & aux Zoophytes l'application de ſon hypothèſe. Si l'on conſulte ſon Livre intitulé *Recherches ſur l'uſage des Feuilles*, on verra qu'il n'eſt nullement prouvé que les Plantes ne ſont pas *ſenſibles*. Il eſt très *poſſible* qu'elles le ſoient, & ſi cela eſt, il eſt poſſible encore que leur ſenſibilité ſe développe & ſe perfectionne davantage dans un autre état. „ Nous voyons le ſentiment décroître par degrés de l'Homme à l'Ortie ou à la Moule; & nous nous perſuadons qu'il s'arrête là, — Mais il y a peut-être encore bien des degrés entre le ſentiment de la Moule & celui de la Plante. Il y en a, peut-être, encore davantage entre la Plante la plus ſenſible & celle qui l'eſt le moins. Les gradations que nous obſervons par-tout, devroient nous perſuader cette Philoſophie &c ". Si la Plante eſt ſenſible, elle a une ame, car le ſentiment ne ſauroit appartenir à la ſeule organiſation, on ne recherche point quel eſt le ſiège de cette ame, on ne connoît aucun

moyen

moyen de parvenir à cette découverte. Mais ce siège quel qu'il soit peut renfermer un germe impérissable &c.

La Plante a été construite sur un tout autre modèle que l'Animal: celui-ci est un Tout *unique*, quoiqu'il soit composé de l'assemblage d'une multitude de pièces différentes entr'elles. Ces pièces séparées de leur Tout, ne le représentent point en petit, & ne peuvent le reproduire. Un Arbre au contraire n'est un Tout *unique*, que dans un sens métaphysique. Il est réellement composé d'autant d'Arbres, & d'Arbrisseaux qu'il a de branches & de rameaux. „ Il est un assemblage d'une multitude de productions organiques subordonnées, liées étroitement les unes aux autres, qui participent toutes à une vie & à des besoins communs, & dont chacune a sa vie, ses besoins & ses fonctions propres. Un Arbre est, pour ainsi dire, une sorte de *Société organique*, dont tous les individus travaillent au bien commun de la Société, en même temps qu'il procurent leur bien particulier ". Si l'Arbre

bre eſt doué d'un certain degré de ſentiment, ce degré doit s'étendre à chacun des petits Arbres dont il eſt compoſé; chacun d'eux aura donc un *ſiége* du ſentiment, qui renfermera un germe indeſtructible. Mais comme il eſt poſſible que l'état futur ne comporte point cet aſſemblage de pluſieurs Touts individuels, peut-être chacun de ces Touts ſera-t-il appellé alors à exiſter à part; & s'il eſt un être perfectible il y a lieu de penſer que dans ſon nouvel état il jouira de la faculté *loco-motive*, puiſqu'elle entre pour beaucoup dans la perfection des Etres organiſés & ſentans.

Nous ne ſuivrons point Mr. B. dans l'application de ſon ſyſtême aux Zoophites; on aura peu de peine à la concevoir après ce qu'on vient de lire, ſur-tout ſi l'on ſe rappelle les conjectures qu'il a expoſées dans ſes autres Ouvrages touchant la perſonnalité des Polypes, & les ſiége de leur ame. Nous mêmes les avons indiquées dans l'Extrait des *Conſidérations ſur les Corps Organiſés*

Jés (5). Il développe enſuite ſes idées ſur *l'Etat paſſé des Animaux, & à cette occaſion ſur la Création & ſur l'Harmonie de l'Univers.* Diverſes raiſons le portent à reculer beaucoup la naiſſance de notre Monde; nous n'expoſerons que celle ci.

„ Ceux, *dit-il*, qui ſe ſont un peu occupés de la Théorie de la Terre, ſavent qu'on trouve par-tout ſur ſa ſurface & dans ſes entrailles, des amas immenſes de ruines, qui paroiſſent être celles d'un ancien Monde, dont l'état différoit, ſans doute, par bien des caractères de celui du Monde que nous habitons. Mais il n'eſt pas néceſſaire d'avoir beaucoup médité ſur la théorie de la Terre, pour ſe perſuader que *Moïſe* ne nous a point décrit la première Création de notre Globe, & que ſon Hiſtoire n'eſt que celle d'une nouvelle révolution que la Planète avoit ſubi, & dont ce grand Homme expoſoit très en raccourci les traits les

(5) Voyez Tome XX. & XXI. de cette *Bibliothèque.*

les plus frappans, ou les principales *Apparences.* — Une seule chose étoit essentielle au plan de l'Historien de la Création; c'étoit de rappeller l'**Univers** à son Auteur, l'effet à sa Cause. Cet Historien l'a fait; & l'Athée l'admireroit si l'athée étoit philosophe — Tout ce qu'il y a de beauté & d'élévation dans la Métaphysique moderne, est concentré dans cette pensée étonnante: *Je suis celui qui est.* Je puis donc sans manquer au respect qui est du à tant de titres au premier des Auteurs sacrés, supposer que la *Création* de notre Globe a précédé d'un temps indéfini ce *Renouvellement*, dont la *Genèse* nous présente les divers aspects. La sagesse qui a présidé à la formation de l'Univers, n'a révélé aux Hommes que ce que leur raison n'auroit pu découvrir par elle même, ou qu'elle auroit découvert trop tard pour leur bonheur, & elle a abandonné aux progrès de l'intelligence humaine tout ce qui étoit enveloppé dans la sphère de son activité". En s'exerçant à la contemplation de la Na-

Nature, l'homme s'eſt élevé aux notions les plus ſublimes: le Philoſophe ſe repréſente l'Univers comme la collection ſyſtématique ou harmonique de tous les Etres créés, où toutes les pièces „ s'engrainant, pour ainſi dire les unes dans les autres, concourent à produire ce Tout unique, qui dépoſe ſi fortement en faveur de l'Unité & de l'Intelligence de la Cauſe première ". Si tout eſt lié il faut en conclure que „ toutes les pièces de l'Univers ſont contemporaines ", & que la Volonté Divine a réaliſé en un ſeul acte tout ce qui pouvoit l'être.

Comme les Corps organiſés ont leurs *phaſes*, ou leurs révolutions particulières, les Mondes ont auſſi les leurs: il s'agit ici de ces révolutions générales qui en changent entièrement la face, & l'on ſuppoſe que Moïſe en décrit une de cette nature. „ Si la Terre exiſtoit avant cette époque, on m'accordera facilement, *dit Mr. B.* qu'il n'eſt pas probable qu'elle fut abſolument nue, abſolument deſtituée de productions. Seroit-

elle ſortie ainſi des mains du Créateur? la Sageſſe auroit-elle fait une boule toute nue, uniquement pour la faire rouler autour du Soleil, & réfléchir un peu de lumière à d'autres Planètes? Je m'aſſure qu'on préférera de ſuppoſer avec moi, que la Terre étoit alors, comme aujourd'hui, enrichie d'une infinité de productions diverſes, aſſorties à cet état primitif qu'elle tenoit immédiatement de la Création". En partant toujours de ces principes philoſophiques, que la Création entière eſt l'effet d'un ſeul acte, & que le propre de l'Intelligence eſt d'établir des rapports entre toutes les choſes, l'Auteur conjecture que les Animaux & les Plantes qui exiſtent aujourd'hui, ſont provenus par une ſorte d'*évolution* naturelle, des Etres organiſés qui peuploient le premier Monde. La Terre n'a donc pas reçu dans un temps, ce qu'elle ne poſſédoit pas dans un autre. Au même inſtant qu'elle fut appellée du néant à l'être, elle renfermoit dans ſon ſein les principes de tous les êtres organiſés & animés qui devoient

devoient la peupler, l'embellir, & modifier plus ou moins ſa ſurface. Ainſi en ſuppoſant trois grandes révolutions, „ les germes des Etres organiſés contenoient dès l'origine des choſes, des principes de réparation, exactement correſpondans à ces trois révolutions ".

Comme nous n'avons point d'Hiſtorien du premier Monde, nous ignorons profondément les cauſes qui le réduiſirent en *Cabos*. Quoiqu'il en ſoit tous les Etres organiſés qui le peuploient, furent détruits, au moins en apparence, & tout fut confondu dans cet abyme d'eau qui couvroit la Terre. Nous ignorons également le nombre des révolutions (6) que notre Globe a pu ſubir. S'il y avoit des Aſtronomes dans la Planète de *Vénus*

(6) Quelque nombre de révolutions qu'on veuille admettre, il eſt bien évident que ce nombre ne ſauroit être *infini*. Il n'eſt point de nombre infini; il n'eſt point de progreſſions à l'infini, & dans une ſuite quelconque, il y a néceſſairement un premier terme. L'opinion que j'expoſe ici, ne favoriſe donc point celle de l'*Eternité* du Monde. *Note de l'Auteur.*

nus, ou dans celle de *Mars*, avant la révolution décrite par Moïse, ils ont pu savoir quelque chose des révolutions antérieures. „ Nous-mêmes nous en serons probablement instruits, quand nous serons introduits dans cet heureux séjour pour lequel nous sommes faits, & vers lequel doivent tendre nos desirs les plus vifs. C'est-là, que nous lirons dans l'Histoire des Mondes, celle de la Providence; que nous contemplerons sans nuages les merveilles de ses Oeuvres, & que nous admirerons cette suite étonnante de révolutions ou de métamorphoses, qui changent graduellement l'aspect de chaque Monde, & diversifient sans cesse les décorations de l'Univers —— Qui pourroit nier, que la Puissance absolue aît pu renfermer dans le premier Germe de chaque Etre organisé, la suite des Germes correspondans aux diverses révolutions que notre Planète étoit appellée à subir? —— Nous connoissons des espèces qui subissent un assez bon nombre de métamorphoses, qui font revêtir à chaque in-

individu des formes ſi variées, qu'elles paroiſſent en faire autant d'eſpèces différentes. Notre Monde a été apparemment ſous la forme de ver ou de chenille; il eſt à préſent ſous celle de chryſalide: la dernière révolution lui fera revêtir celle de papillon ".

Notre Auteur admet comme l'on voit un paralléliſme parfait entre le ſyſtême Aſtronomique & le ſyſtême Organique. „ Tout eſt gradation, rapport, calcul dans l'Univers, & c'étoit très philoſophiquement, que le Platon de la Germanie appelloit l'Auteur de l'Univers, l'*Eternel Geomètre*".

Le Philoſophe Allemand s'accorde avec celui de Genève, à établir le Dogme philoſophique de la *Survivance* de toutes les ames, & leur union perpétuelle à des Corps Organiques; mais il s'en faut bien que *Leibnitz* aît déduit de ce principe, toutes les conſéquences qu'en tire Mr. BONNET. Celui-ci montre en détail en quoi leurs idées ſe rapprochent, & en quoi elles s'éloignent, & après avoir donné à ce

grand homme toutes les louanges qui lui ſont dues, il caractériſe ainſi ſa méthode. „ Il ſeroit infiniment à deſirer, que cet excellent Métaphyſicien eût toujours mis dans ſes idées cette analyſe, cet enchaînement, cette clarté, cette préciſion, cet intérêt ſi néceſſaires aux matières de Métaphyſique déjà ſi ſèches, ſi obſcures, & ſi rebutantes par elles mêmes. Il avoit dans ſa tête tant de choſes, qu'elles ſortoient en foule, j'ai presque dit tumultuairement, à meſure qu'il compoſoit. Anecdotes, proverbes, images, alluſions, comparaiſons, citations fréquentes, digreſſions multipliées: tout cela coupoit plus ou moins le fil du diſcours. Une multitude de propoſitions incidentes, venoit offuſquer la propoſition principale, qui ne pouvoit être trop élaguée. On a ſurtout à regretter dans ſes Ouvrages métaphyſiques, que les diſcuſſions les plus philoſophiques & les plus intéreſſantes, ſoient ſi fréquemment interrompues par des digreſſions ſur des ſujets trop étrangers & aſſez ſouvent de

Théo-

Théologie *Scholaſtique*, qu'il s'efforce quelquefois d'allier avec ſa ſublime Métaphyſique. En liſant ſon admirable *Théodicée*, on croit être dans une vaſte forêt où l'on a trop négligé de pratiquer des routes. L'Auteur ne ſe perd jamais lui-même au milieu de cette confuſion de choſes; mais le Lecteur qui n'a pas ſa tête, ſe perd ſouvent, & ne ſait ni d'où il vient ni où il va. Il étoit en quelque ſorte poſſédé de l'eſprit de conciliation, & c'étoit pour l'ordinaire ce qui le jettoit dans ces digreſſions, auxquelles on regrette qu'il ſe ſoit livré ſi facilement, & qui contraſtent tant avec la méthode philoſophique. Il vouloit accorder toutes les Sectes, tous les Théologiens, tous les Philoſophes, & il n'étoit jamais plus ſatisfait que lors qu'il avoit rencontré quelque point de conciliation. Il lui arrive ſouvent dans ſa *Théodicée* & dans ſes *Nouveaux Eſſais*, d'abandonner le fil d'un principe métaphyſique, pour courir après quelque vieux Docteur, dont il anatomiſe la penſée. Il ſe répète trop,

precisément parce qu'il differte trop. Sa marche reſſemble quelquefois à celle d'un pendule, qui oſcille autour d'un point. Eſt-il beſoin que je le diſe? cette petite critique ne tend pas le moins du monde à diminuer la juſte admiration, que Leibnitz doit inſpirer à tous ceux qui ſont capables de le méditer auſſi profondément qu'il mérite de l'être. Il eſt le père de la Métaphyſique tranſcendante; & ſi l'on peut dire du génie qu'il *crée*, jamais génie n'a plus créé que celui de Leibnitz".

(*La Suite pour le Trimeſtre prochain.*)

A R.

ARTICLE SEPTIEME.

LETTRE aux Académiciens du Royaume, & à tous les François ſenſés. *Paris* chez *le Jay* 1769. *in* 8°. *pp.* 66.

L'Auteur de cette Brochure débite avec gaieté des vérités ſérieuſes. Après avoir relevé quelques uſages ridicules, tel que celui de terminer indiſtinctement toutes les Lettres par ces expreſſions triviales *je ſuis votre très humble* &c. il s'élève contre des abus importans, & ſur-tout contre l'excès du luxe, & la manie du bel eſprit. Il peint avec force les inconvéniens qu'ils entraînent, prédit les maux qu'ils produiront encore, oppoſe les mœurs anciennes aux mœurs régnantes, & reproche à ſes contemporains leur ingratitude pour leurs pères, & le mépris qu'ils font de leur exemple. „ Vous faites de jolis vers, *leur dit-il*, vous avez de jolies modes

modes, de jolies voitures, de jolis ſpectacles; vous avez de jolies femmes & ſouvent de mauvaiſes mères; de jolis hommes & ſouvent de plats Citoyens; vous chantez, vous danſez, vous excellez dans la Muſique, dans les fêtes: mais que ſont devenues cette vertu mâle, ce courage héroïque, ce généreux patriotiſme & ce noble déſintéreſſement, qui ont établi les fondemens de votre Monarchie, & immortaliſé le nom de vos Pères, dont vous aviliſſez la gloire par des mœurs de Sybarites, par un luxe recherché & par une cupidité effrénée. Ces fiers guerriers, ces vieux Paladins, que vous ridiculiſez aujourd'hui, ſoutenoient le nom des Francs, & ils cimentoient de leur ſang la grandeur de la domination Françoiſe. Ils ſe connoiſſoient moins que vous en friſures, en bonne chère, en épigrammes; ils faiſoient moins de Livres, mais ils étoient ſincères; ils ſe battoient avec une valeur héroïque, ils fondoient un grand Etat, & ils mettoient leur honneur à acquérir des vertus, comme

nous

nous mettons le nôtre à nous donner des manières. — Ils n'avoient point dans leurs maiſons les vernis, les porcelaines & toutes les recherches qui ſéduiſent l'œil ; mais leur eſprit s'inſcrivoit ſur leurs maiſons comme l'eſprit du jour ſe grave ſur les nôtres. Ils bâtiſſoient pour leurs enfans, & nous bâtiſſons pour nous mêmes. Des murailles de trois pieds les garantiſſoient du froid en hiver, & du chaud en été; nos murailles de ſix pouces ſont des glacières ou des tourtières, faites pour redouter la mauvaiſe humeur des vents ou de la chaleur; leurs jardins étoient offusqués par de hautes charmilles, mais la fraîcheur s'y maintenoit. Ils s'y trouvoient à l'abri des regards curieux; & nous, au contraire nous mettons tout en percées, comme ſi nous ne faiſions jamais que des choſes bonnes à voir. Le Soleil nous careſſe ou nous martyriſe à ſon aiſe, & l'amour murmure de ne plus trouver ces retraites ombragées qui faiſoient l'ornement de ſon empire. Ces mêmes bonnes gens vi-

voient

voient avec frugalité. De simples cuisinières préparoient leur repas, que nous faisons faire par des teinturiers & des confiseurs; mais la santé étoit le prix de leur sobriété. On les endurcissoit contre les injures de l'air, on les affermissoit contre les vaines terreurs, on leur apprenoit à souffrir sans murmurer. Ils vieillissoient avec une existence robuste; & nous devenons caducs avant le milieu de notre carrière. Les estomacs sont ruinés, les poitrines sont éteintes, les vapeurs se multiplient, à peine trouve t-on de la place aux eaux, & l'on ne voit que de jeunes vieillards désavoués également par Mars & par Vénus. Eh! quoi donc? la santé ne vaut-elle pas de l'esprit, & ce dernier la remplace-t-il utilement?".

Un des abus sur lesquels l'Auteur insiste le plus, c'est l'excessive consommation des denrées; en effet l'on ne peut réfléchir sans douleur sur les maux qui en résultent, la cherté & la misère en étant les suites immédiates. Si l'on parvenoit

noit à retrancher cette branche du luxe, tous les ordres de la ſociété y gagneroient, & l'on ne verroit plus un malheureux périr d'inanition, à la porte d'une homme riche, qu'une indigeſtion conduit au tombeau.

ARTICLE HUITIEME.

LES NUITS ANGLOISES, ou Recueil de traits ſinguliers, d'anecdotes, d'évenemens remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'obſervations critiques & de penſées Philoſophiques &c. propres à faire connoître le génie & le caractère des Anglois; à *Paris*, chez *J. P. Coſtard* 1770. petit 8°. 4. Parties dont la 1e. eſt de *pp.* 368. la 2e. de 368. la 3e. de 400. & la 4e. de 367.

CEtte Collection ſera d'un avantage réel pour ceux qui ſeront privés de mémoire ou de Livres: ils trouveront

ront dans celui-ci tout ce que le titre annonce, & à coup sûr ils feront une lecture intéressante, utile, agréable & variée. Des lecteurs plus instruits, se plaindront peut-être qu'on leur rappelle des pensées & des faits trop connus; quoi qu'il en soit nous allons prouver que l'Auteur lui même nous apprend à juger son Livre avec sévérité. Pour connoître les hommes, dit il, „ *il faut vivre au milieu d'eux*: ce n'est point en parcourant les nombreux Volumes de l'Histoire, qu'on acquiert cette Science. Les Auteur nationaux flattent leurs compatriotes, ou les déchirent. Les Écrivains étrangers nous tracent les mœurs d'un Peuple qui leur est inconnu, à peu près comme un Peintre nous rend sur la toile les portraits de Vénus ou de Polyphème &c". Qui ne s'attendroit d'après ce préambule, à ne trouver dans tout l'Ouvrage que le résultat des observations de l'Auteur? Et cependant on n'y decouvre autre chose que d'excellens passages tirés de ces *Auteurs nationaux* & *étrangers*, qui ont écrit sur

les

les Anglois. A la vérité ſi l'on ajoute foi à la Préface, il eſt le fruit des converſations auxquelles l'Auteur a aſſiſté pendant trois mois de ſéjour qu'il a fait à Londres. Mais tout le monde devinera que le récit de ſon voyage, le portrait du jeune Seigneur qui l'accompagne, l'hiſtoire de la cotterie qu'il fréquente, ne ſont que la matière d'une eſpèce de conte qu'il a voulu ajouter à ceux dont ſon Livre eſt rempli. Aſſurément ſans quitter les fauxbourgs de Paris, on peut faire un choix agréable parmi les Diſcours du *Spectateur*, du *Monde*, de la *Spectatrice Angloiſe* &c. on peut tirer de longs paſſages des Oeuvres de *Pope*, de *Swift* &c. & des anecdotes intéreſſantes ſur la Nation Angloiſe du Journal Encyclopédique, du Mercure &c. &c. Les meilleurs morceaux de cette Collection ſe trouvant donc entre les mains de tout le monde, nous ne tranſcrirons que les traits ſuivans. „ Les Grands, dit le Théophraſte François, ſe piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de ſoutenir des terres

par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie: mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes beſoins, ou d'y remédier, leur curioſité ne s'étend pas juſques là. La cenſure de Mr. *de la Bruyere* n'eſt que trop fondée; cependant elle exige quelques reſtrictions. Il eſt encore des Grands qui rempliſſent le devoir de l'humanité, & aux actions desquelles il ne manque pour être réellement eſtimables, qu'un certain vernis de modeſtie: mais il ne faut pas les chicaner, pourvu que le bien s'opère. Feu Milord, Duc de *Montague*, avoit un cœur excellent. Il compatiſſoit aux maux des miſerables; mais il ne connoiſſoit pas la douce ſatisfaction de cacher la main qui les ſecouroit. Son oſtentation marchoit toujours à côté de ſon humanité. Peu de temps après la ſignature du dernier Traité de Paix, en ſe promenant dans le Parc, il remarqua un homme entre deux âges, qui, à ſon habit, lui parut être un

Offi-

Officier réformé. Cet homme ſe promenoit régulièrement tous les jours, à la même heure. Indifférent ſur tous les objets, il s'aſſéyoit ſur un banc, & ſe livroit à ſes réflexions: la triſteſſe étoit peinte ſur ſa phyſionomie, & ſon air ſombre laiſſoit appercevoir combien ſon ame étoit agitée. Milord jugea que cet homme étoit dans une ſituation extraordinaire; il mit tous ſes gens en campagne pour s'en aſſurer. Il apprit que le ſolitaire, après avoir employé tout ſon bien à acheter une Compagnie, & s'être extrêmement diſtingué dans toutes les occaſions pendant la guerre, venoit d'être réduit à la demi-paie, & par conſéquent ſe trouvoit hors d'état de ſe ſoutenir. On l'informa de plus que ce Capitaine avoit une femme & pluſieurs enfans, qui demeuroient en *York-Shire*, où il leur faiſoit tenir la moitié de ſa demi-paie; & que ce brave homme employoit l'autre moitié à s'empêcher de mourir de faim à Londres, dans l'eſpérance que le hazard lui offriroit quelque moyen de ſe placer avantageuſe-

ment. Sur ce récit Milord dreſſa ſes batteries. Un jour qu'il apperçut le Capitaine aſſis ſur un banc du Parc, & abîmé dans une profonde méditation, il le fit inviter à dîner pour le lendemain par ſon Secretaire". L'Officier regarde le meſſager avec un air mêlé d'étonnement & d'incertitude, & répond en bégayant qu'il aura l'honneur de ſe rendre à l'invitation de Milord. Celui-ci, d'une allée un peu éloignée, jouiſſoit de l'inquiétude du Capitaine, qui ne pouvoit comprendre par quel hazard il étoit connu d'un des premiers Seigneurs de l'Angleterre. Cependant à l'heure indiquée il ſe rend chez le Duc, & en reçoit l'accueil le plus obligeant. Après les premières politeſſes, Milord le tire en particulier; & lui dit d'un ton myſtérieux que le deſir de rendre ſervice à une Dame, qui ſe ſentoit pour lui une conſidération toute particulière, l'avoit engagé à faire ſa connoiſſance. Sa ſituation, ajouta-t-il, mettoit un obſtacle invincible à l'accompliſſement de ſes vœux; elle avoit beſoin du ſecours d'un ami,

j'ai

j'ai cru devoir lui offrir le mien, au risque du blâme qui pourroit en réjaillir sur moi. Pendant ce discours, Milord Montague lisoit dans les yeux du Capitaine, la honte & l'indignation qu'il excitoit dans son ame. L'honnête Militaire alloit rompre le silence, quand le Maître-d'hôtel vint annoncer qu'on avoit servi: il n'étoit plus temps de reculer; mais quelle fut sa surprise & sa joie quand, au lieu de la Dame dont on venoit de lui parler, il trouva sa femme & ses enfans. Le Duc leur avoit envoyé un de ses carrosses en Yorck-Shire, & s'étoit servi de toutes les précautions nécessaires pour qu'ils arrivâssent à l'insçu du Capitaine. Le dîner fini, l'Intendant de Milord se présenta un papier à la main, & obtint la permission d'en faire la lecture. C'étoit un acte en bonne forme, qui assuroit au Capitaine & à sa femme la jouissance d'une rente assez considérable, pour les mettre dans l'aisance pendant le reste de leurs jours. Le Duc après y avoir apposé son cachet & sa signature, le remit au Capitaine. „ Prenez-le, lui dit-il

avec bonté, & ne me faites aucuns remerciemens: rien de tout ceci ne seroit arrivé, si j'avois pu employer mon temps & mon argent d'une manière plus satisfaisante pour mon cœur. Que cette action est digne d'éloges! Pourquoi faut il que la vanité en gâte le motif? "

Le conte suivant ne nous étoit pas inconnu, mais nous ne nous rappellons pas dans quelle source le Compilateur l'a puisé. „ Un très grand Seigneur mourut subitement; —— arrivé en enfer il y reconnut son ancien Cocher Thomas. Surpris de voir Son Excellence dans ce séjour, Thomas ne put s'empêcher de lui en marquer son étonnement. „ Est il possible, s'écria-t-il, que mon maître soit confondu avec un tas de gueux & de brigands! Comment V. E. a-t-elle pu être logée en si mauvais gîte? Quoi! vous dont la générosité étoit sans bornes, dont la magnificence attiroit à votre table toute la noblesse du Royaume, & entretenoit un si grand nombre de malheureux! Apprenez moi, Monseigneur,

gneur, quel crime a pu vous mettre en ſi mauvaiſe compagnie. Mon cher Thomas, répondit Son Excellence, je ſuis ici pour avoir trompé mon Souverain, pour avoir écraſé la veuve & l'orphelin, afin de combler d'honneurs & de richeſſes un fils unique, ingrat & méchant. Mais, toi, Thomas, qui as toujours paſſé pour un brave & honnête garçon, pourquoi es-tu ici? Hélas! reprit Thomas, vous êtes ici pour avoir enrichi Monſieur votre fils; & moi j'y ſuis pour l'avoir fait ".

Nous ne garantiſſons point l'anecdote ſuivante; ſi elle eſt imaginée, elle prouve au moins la haute opinion qu'ont les Anglois des talens du célèbre *Garrick*, à peu près comme le récit fabuleux des travaux d'Hercule montre l'idée qu'on avoit de ſa force. „ Le Comédien *Garrick* & le Peintre *Hogarth*, étoient tous deux intimes amis du célèbre *Fielding*: ce dernier venoit de mourir, ſans qu'il eût été poſſible de l'engager à permettre qu'on fit ſon portrait. Peu de temps après ſa mort, on

publia une Edition complette de ſes Oeuvres. Hogarth eſt le premier à regretter que le portrait de l'Auteur n'en orne pas le frontiſpice, & fait part à Garrick de ſon chagrin à ce ſujet. Celui-ci, le lendemain, entre dans l'attelier de ſon ami, au moment de ſes plus fortes occupations. Je viens d'imaginer, lui dit-il, quelques ſituations théatrales que je voudrois eſſayer; indiquez-moi un endroit où je puiſſe me recueillir. Hogarth, ſans ſe déranger de ſon travail, lui montre de la main une petite pièce dont la porte donne dans l'attelier. Garrick y entre, & le Peintre continue ſon ouvrage. Quelques inſtans après, ce dernier entend une voix qui prononce diſtinctement, *Hogarth*.... D'abord il y fait peu d'attention; mais la même voix ſe faiſant entendre pour la ſeconde fois, il friſſonne involontairement. Il ne croit certainement pas aux revenans... toutefois il ne peut ſe diſſimuler, que c'eſt le ſon de la voix de feu Fielding qui vient de frapper ſes oreilles. La frayeur le ſaiſit, & ſes rapides

pides réflexions, qui ſe ſuccèdent les unes aux autres, ne peuvent le raſſurer. Enfin une troiſième fois, la même voix articule avec force: „Hogarth. . . „ n'es-tu pas las de me faire attendre? „ Prends tes crayons, viens ici, je n'ai „ que quelques inſtans à te donner". Le trouble qui agite Hogarth confond ſes idées, il oublie que c'eſt dans le cabinet, d'où part cette voix, qu'il a relégué Garrick. Il prend les crayons, & vole avec précipitation où ces accens l'appellent. Quel prodige! c'eſt Fielding qu'il voit; ce ſont ſes traits, ſon air, ſa coëffure, ſa démarche: en un mot c'eſt ſon ami. Hogarth étonné, effrayé, intéreſſé, ému, deſſine à la hâte. Le Peintre s'applaudit de la reſſemblance. Il ne ſort de ſon erreur que quand, l'ouvrage achevé, il échappe au Comédien un éclat de rire qui décompoſe ſon viſage, & en fait diſparoître les traits empruntés, pour reſtituer à leur place ceux de l'inimitable Garrick. C'eſt ce deſſin original qui eſt à la tête des Oeuvres de Fielding.

ARTICLE NEUVIEME.

EUPHE'MON (1).

QUel doux éclat les Cieux colorés par l'Aurore, réfléchiſſent dans l'etang bordé de tilleuls qui règne vis-à-vis de ma retraite champêtre! Comme l'image de ces arbres touffus rompt agréablement celle de l'Athmoſphère enflammée! L'Etoile du matin étincelle comme un diamant ſuſpendu au milieu de la voute des cieux. Ne perdons pas ces précieux inſtans; là bas ſous ce treillage de vigne, d'où ma vue peut s'étendre au loin, je veux aller reſpirer la

(1) L'Idylle de *Palémon* inſérée dans la IIe. Partie du XXXII. Vol. de cette *Biblioth.* a paru faire tant de plaiſir au Public, que nous nous empreſſons à lui communiquer celle-ci. On y reconnoîtra le même pinceau, le même talent & un but moral qui caractériſe juſqu'aux délaſſemens de l'Auteur.

la fraîcheur & les parfums que le souffle de l'Aurore a répandus dans les airs. — Quelle brillante scène s'ouvre à mes regards ! Les feux de l'Orient se redoublent ; déjà le premier torrent de lumière s'élance de dessus l'horizon ; il effleure la cime des tours & des arbres, y répand une légère dorure, & va se perdre ensuite parmi les Montagnes nébuleuses de l'Occident. La campagne commence à se peupler ; le Cheval s'avance à ses travaux, son port annonce l'alégresse & la fierté. Les animaux qui partagent le travail du laboureur, & ceux qui sont sa richesse, se rangent par troupes sous la conduite de quelques enfans, & sortent en mugissant des étables qui leur ont servi de retraite pendant la nuit. Le Berger mène ses Brebis bêlantes dans des prairies émaillées de fleurs ; assis sur le penchant d'une colline, il exprime sur son chalumeau la douce joie que la beauté des champs vient répandre dans son cœur. Cependant ses troupeaux se disperſent dans la plaine, & vont changer l'herbe

de

de ces fertiles pâturages en des ruiſſeaux de crême & de lait, dont ils arroſeront la demeure ruſtique de leurs propriétaires.— D'un autre côté, les oiſeaux ſortent en foule de leurs aſyles pour témoigner leur alégreſſe à l'arrivée du Soleil, devant qui toute la Nature vient de ſe ranimer: les uns ſe répandent ſur la ſurface brillante des étangs, & s'y jouent en s'ébattant à l'envi, pour donner un nouveau luſtre à leur plumage; ou bien ils pourſuivent jusques dans la vaſe les vermiſſeaux qui leur ſervent de pâture; puis quittant ces demeures humides, ils s'élèvent dans les airs, & vont chercher de nouvelles nourritures dans les campagnes couvertes d'épis; les autres cachés parmi des feuillages touffus, réuniſſent les accens de leur ramage diverſifié; tantôt ils ſurprennent par la force, la vivacité, les variations rapides & multipliées de leur chant, tantôt par une mélodie douce & touchante ils flattent l'oreille plus agréablement encore, & de toutes ces voix réunies réſulte un concert harmonieux, que la Colombe ac-

accompagne de ſes tendres gémiſſemens. — De toutes parts les côteaux & les vallons exhalent une vapeur légère, qui mêlée aux premiers parfums des fleurs s'élève vers les Cieux comme une offrande matinale.

Toute la Nature retentit des accens du bonheur & de la reconnoiſſance; pourquoi tant d'hommes plongés dans le luxe & la molleſſe, négligent-ils d'y venir joindre les leurs, & de ſanctifier ainſi ce tribut univerſel de louanges, en y mêlant la voix de la raiſon & de la piété? C'eſt pour eux que la lumière diſtingue les objets par ſes brillantes couleurs, & que les feux vivifians du Soleil pénètrent le ſein fécond de la Terre; c'eſt pour-eux que les jardins ſe couvrent de fleurs, les vergers de fruits, & les champs d'une moiſſon dorée; c'eſt pour eux que le Bêtail paît dans la plaine, que le Oiſeaux volent dans les airs, & que les Poiſſons nagent ſous les ondes. Tous les élémens travaillent de concert à leur bien-être, & eux ſeuls ſont ingrats, ſeuls ils demeurent enſe-

velis

velis dans une ſtupide inſenſibilité, ou ſe conſument à la pourſuite du néant. Juſques à quand refuſeront-ils de reconnoître ces bienfaits qui ſe renouvellent chaque jour! juſques à quand préféreront-ils les frivoles rafinemens d'un Monde corrompu, à l'utile ſimplicité de la Nature. — Heures précieuſes! ralentiſſez pour moi votre vol rapide; laiſſez moi goûter à loiſir la douce émotion que vous excitez dans mon cœur; laiſſez moi me livrer à la contemplation des Ouvrages de la Nature, embellie dans ce moment des plus touchans attraits; & que cette contemplation, m'affermiſſe dans l'amour de la ſimplicité, de l'ordre, & du vrai beau, que j'y vois briller avec tant d'éclat. —— Vous m'aiderez, génies ſublimes! vous à qui le Ciel, avec un eſprit juſte & un cœur ſenſible, accorda l'heureux don d'obſerver & de peindre, vous qui dévoilant la Nature révélez dans vos Ecrits ſes myſtères & ſes merveilles: Souvent je viendrai dans ces jardins, ou au fond de ces bois, m'entretenir avec vous, & ces doux

doux entretiens egayeront, & me rendront utiles mes promenades ſolitaires.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

PARIS. *Mémoires de l'Académie Royale de Pruſſe, concernant l'Anatomie, la Phyſiologie, la Phyſique, l'Hiſtoire Naturelle, la Botanique, la Minéralogie &c. Extraits des ſeize Volumes* in 4°. *qui compoſent les Mémoires de la dite Académie. Avec un choix des Mémoires de Chymie & de Philoſophie ſpéculative; des Diſcours Préliminaires, & des Appendix, où l'on indique les nouvelles découvertes. Par M.* PAUL, *Correſpondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, Aſſocié à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marſeille*; chez *Panckoucke*, 1770, in 12, ſept Vol. d'environ 480 *pp.* chacun. L'Académie Royale de Pruſſe, ſi diſtinguée entre les plus célèbres Sociétés Littéraires de l'Europe, embraſſe dans ſes recherches tout le ſyſtême des connoiſſances humaines, & l'on ſait qu'elle poſſède des hommes ſu-

supérieurs dans tous les genres. Qui ne connoît les noms illustres des *Eller*, des *Euler* père & fils, des *Meckel*, des *Lieberkühn*, des *Pott*, des *Margraff*, des *Lehmann*, des *Gleditsch*, des *Æpinus*, des *Spielmann*, des *de Rodern*, des *Formey*, des *Sulzer*, des *Mérian*, des *Beausobre* &c. Mais plus l'objet de l'Académie de Berlin est étendu, & moins les personnes qui se renferment par goût ou par état, dans l'étude des Sciences naturelles ou expérimentales, peuvent se procurer le corps complet de ses *Mémoires*; & cela est singulièrement vrai des Médecins, Chirurgiens, Anatomistes, Physiciens, Botanistes, Naturalistes &c. de l'Europe entière. Mr. PAUL leur a donc rendu un vrai service, en détachant de ce précieux Recueil, & en leur présentant sous une forme peu volumineuse, & d'une acquisition facile, tout ce qui est le plus capable de les intéresser dans les seize premiers Vol. *in* 4°. que l'Académie de Prusse a publiés depuis son renouvellement. Les sept Tomes que nous annonçons embrassent toute la Classe de *Philosophie expérimentale*, à l'exception de la partie chymique, qui a déjà été donnée presque toute entière séparément, & de sept à huit Mémoires de Physique, chargés

de

de calcul, auquels on a substitué un nombre à peu près pareil de Mémoires appartenans à la Classe de Philosophie spéculative. A la tête de chaque Volume, Mr. PAUL a mis un Discours préliminaire, où il donne une analyse très bien faite des Mémoires que le Volume contient; & il termine chaque Tome par un Appendix, où il indique les nouvelles découvertes, & il extrait de quelques Journaux, des Mémoires des diverses Académies, & de plusieurs autres Ouvrages modernes, tout ce qui lui a paru propre à éclaircir les sujets traités dans les Mémoires de Berlin. On ne lui saura pas moins de gré des remarques qu'il fait lui même & qu'il propose toujours avec modestie; la plupart roulent sur des questions de Physique spéculative, toutes sont intéressantes, & concourent à rendre cette Collection singulièrement digne de l'empressement & de l'approbation du Public.

Histoire Naturelle des Glacières de Suisse; Traduction libre de l'Allemand de Mr. GROUNER, *par Mr.* de Kéralio, *premier Capitaine Aide-Major à l'Ecole Royale Militaire, & chargé d'enseigner la Tactique aux Elèves de cette Ecole*; chez *Panckoucke*, 1770. in 4°. *pp.* 372. avec de très belles Figures.

Nous rendrons compte de cet excellent Ouvrage.

Cosmographie méthodique & élémentaire par Mr. BUY DE MORNAS, *Géographe du Roi & des Enfans de France*, chez *la Combe*, 1770. grand 8o. de *pp.* 543. Mr. DE MORNAS, qui s'eſt fait connoître ſi avantageuſement par ſon *Atlas méthodique & élementaire*, ſe propoſant de publier un Traité complet d'une Géographie hiſtorique, a cru devoir le faire précéder par ces *Elémens* de Cosmographie, parce qu'en effet la Science de la Cosmographie ou de la Sphère, peut être regardée comme la clef non ſeulement de l'Aſtronomie, mais même de la Géographie. L'Auteur a recueilli avec choix & avec ſoin, ce que les Ecrivains les plus eſtimés ont dit de meilleur & de plus exact ſur les deux Sphères, céleſte & terreſtre; & il a rédigé & diſtribué le tout avec beaucoup d'ordre, d'intelligence & de clarté. Il s'étend particulièrement ſur la diviſion politique du Globe: toutes les poſſeſſions de chaque Puiſſance dans les quatre parties du monde, telles qu'elles ont été fixées par les derniers Traités, paroiſſent ici réunies ſous un même point de vue. Par là on eſt à portée de juger d'un ſeul

coup

coup d'œil de la grandeur, des forces, & des intérêts de chaque Prince. Une autre partie très curieuse de cet Ouvrage, est celle où Mr. DE MORNAS traite des climats tant septentrionaux que méridionaux, de leur étendue, & des Villes principales par où ils passent. Cet article est d'autant plus intéressant qu'il est plus nouveau, ce qui concerne les climats méridionaux, n'ayant encore été traité par aucun de nos Géographes.

Essai sur les moyens de perfectionner l'Art de la Teinture, & observations sur quelques matières qui y sont propres, par Mr. LE PILEUR D'APLIGNY; chez *L. Prault*, 1760. *in* 12. *pp.* 166. L'objet de cet Ecrit est de prouver qu'on peut se passer des drogues des Indes pour les teintures, & de montrer qu'on a eu tort d'abandonner des matières utiles qui croissent en France, pour recourir à des productions étrangères, qui ne sont pas meilleures que les indigènes. Mr. GUETTARD, dans l'Approbation qu'il a donnée à cet Ouvrage, dit que l'Auteur appuye son sentiment *d'observations, de réflexions, & d'expériences puisées dans l'Histoire Naturelle, & dans les principes de la saine Chymie.* Dans un Avant-propos, bien pensé

& bien écrit, Mr. D'APLIONY recommande à ſes Compatriotes l'Agriculture & l'Induſtrie; & il ſoutient que le ſeul commerce qui convienne à la France, eſt de tirer de ſon ſein les choſes néceſſaires, & de leur donner la forme pour les beſoins de la vie. Quant au commerce extérieur, qui conſiſte à procurer des marchandiſes étrangères, il voudroit qu'on le laiſſât aux Peuples qui ne peuvent pas mieux faire, & qui vu l'infertilité de leur pays doivent tâcher de ſe procurer à meilleur marché par la voie de l'échange les denrées qui leur manquent. „ Pourquoi donc envier aux Anglois & aux Hollandois, qui ſont dans ce cas, la reſſource d'être nos facteurs en nous procurant des marchandiſes dont nous pourrions nous paſſer, ſi nous étions auſſi ſages & auſſi ſobres que nos Pères? Car il ne faut pas le diſſimuler, tout ce que nous fournit le commerce des Indes, & ce que nous tirons de nos Colonies, conſiſte en des choſes dont nous pourrions très bien nous paſſer.". L'Auteur en allègue pour exemple le Caffé, le Thé, le Sucre, le Tabac, & même pluſieurs remèdes. „ Avant la découverte du Perou, la racine de Gentiane, & la petite Centaurée tenoient lieu du Quinquina, & nous ne liſons

ſons point dans les Ouvrages des anciens Médecins, que la fièvre fut autrefois plus meurtrière qu'à préſent. On en pourroit dire autant des autres drogues que l'amour de la nouveauté a accrédité parmi les modernes. Les hommes ont toujours été les victimes de leur inconſtance; & Pline, qui vivoit il y a environ dix-ſept cens ans, nous apprend que c'étoit la même choſe de ſon temps. „ La Nature, *dit-il*, nous offroit des remèdes aiſés à préparer, faciles „ à trouver, à peu de frais, & qui ſont partie de notre nourriture. Mais la malice „ & l'induſtrie des hommes ont imaginé ces „ laboratoires, dans leſquels on nous promet la ſanté pour de l'argent. On a prôné auſſi-tôt & mis en vogue des compoſitions & des mêlanges abſurdes. On ne „ fait plus cas que de ce qui vient de l'Arabie „ & de l'Inde, & pour guérir un petit bouton, on ordonne un remède qu'on va „ chercher ſur les bords de la Mer Rouge, „ pendant qu'une herbe qui fait la nourriture des pauvres, ſeroit ſouvent plus efficace. L'art de guérir perdroit ſans doute ſa conſidération, & deviendroit mépriſable, ſi l'on alloit chercher les remèdes „ dans un jardin, & employer à notre gué-

„ riſon quelque plante, ou quelque arbriſ-
„ ſeau. On peut aſſurer que les conquêtes
„ du Peuple Romain lui ont fait perdre les
„ bons uſages, & que nous nous ſommes ren-
„ dus eſclaves des Peuples que nous avons
„ ſoumis". Cette plainte de Pline ſemble faite pour nous, à qui les remèdes qu'on tire des Indes & de l'Amérique ont fait négliger les plantes que nous avons ſous la main, & dont on connoiſſoit autrefois les vertus, inconnues aujourd'hui de la plus grande partie de nos Médecins. S'il y a des Juſſieu qui luttent contre le torrent, ils ſont en petit nombre — Ce ſeroit un Ouvrage utile, & qu'un Médecin Botaniſte peut ſeul entreprendre, digne par exemple du zèle patriotique de Mr. Buchoz, que celui qui détailleroit les plantes de ce climat, qui, dans chaque genre de maladie, peuvent remplacer avec ſuccès celles des Indes".

Traité des Pêches, & Hiſtoire des Poiſſons ou des Animaux qui vivent dans l'eau, Seconde Section ; par Mr. DUHAMEL DU MONCEAU, grand *in folio* de *66 pp.* avec 22 belles Planches. Cette Section eſt diviſée en trois Chapitres. Dans le premier l'habi-

(1) *Plin.* Lib. 34. Sect. 1.

bile Auteur traite de la fabrique des Filets; il en détaille les différentes espèces, & il explique les préparations qu'on leur donne pour en prolonger la durée. Ces instructions sont d'autant plus utiles, qu'on n'avoit point encore d'Ouvrage où la fabrique des Filets fut traitée avec exactitude. Dans le second Chapitre sont décrites toutes les Pêches qui se font au bord des rivières, des étangs, & de la mer, ou à une petite distance du rivage: passant enfin des Pêches les plus simples à celles qui sont plus composées & plus considérables, Mr. DUHAMEL parle dans le troisiéme Chapitre des Pêches qui se font en pleine mer, & à une grande profondeur dans l'eau.

Essai sur les opérations de l'Entendement humain, & sur les Maladies qui les dérangent; par Mr. J. FR. DUFOUR, *Maître-ès Arts en l'Université de Paris, & Etudiant dans les Ecoles de Chirurgie & de Médecine des Facultés de Montpellier & de Paris.* Ultra enim quò progrediar, quam ut veri videam similia, non habeo. CIC. *Tusc. Quæst. Lib. I. Disp. IX.* chez *Merlin* 1770. grand *in* 12. de 487 *pp.* L'Auteur s'est proposé de former une espèce de Physiologie pathologique de l'entendement humain. Une

théorie fondée 1. ſur le ſentiment qu'on éprouve de ce qui ſe paſſe en ſoi; 2. ſur ce que la Phyſiologie nous apprend des parties ſenſibles, & principalement ſur la mutuelle communication des nerfs; 3 & enfin ſur ce que les cas de pratique fourniſſent: une théorie ainſi confirmée, nous éclaireroit beaucoup ſur les cauſes qui facilitent ou gênent les fonctions de l'entendement humain; & de la connoiſſance de ces cauſes, la Médecine pourroit enſuite tirer des inductions fort avantageuſes pour la guériſon des maladies qui bleſſent les organes de la raiſon. Mr. DU FOUR a employé du mieux qu'il lui a été poſſible ces trois moyens. Il a principalement eu en vue les maladies de l'eſprit, & il a diviſé ſon Ouvrage en deux parties, dont l'une traite du pouvoir des ſens externes & de leurs dérangemens qui induiſent l'ame à erreur, & l'autre du pouvoir des ſens internes & de leurs affections qui dépravent les diverſes opérations de notre entendement, d'où dépend la raiſon. Il ne cherche pas, comme Mr. *de Beauſobre*, les cauſes des maladies de l'eſprit dans l'ame même, mais dans les dérangemens du corps; & il place le ſiège de ces maladies, non dans le cerveau, comme Mr. *Battie*,

&

& la plupart des Philoſophes, mais dans les viſcères du bas ventre, ainſi que l'a fait Mr. *Meckel*. „ Parmi le nombre des fous que je puis avoir guéri, *dit Mr.* DUFOUR, il y en a eu pluſieurs qui en réponſe aux queſtions que je leur ai faites, m'ont dit que quand ils étoient dans cet état, ils ſentoient continuellement un certain feu qui s'élevoit des entrailles, à peu près comme s'ils avoient bu de l'eau-de-vie; d'autres diſoient qu'ils ſentoient quelque choſe qui avoit du rapport aux battemens de cœur qu'on éprouve lorsqu'on a beaucoup de joie ou de peur; quelques uns de ceux-là diſoient auſſi que ce mal leur donnoit quelque nuance de vertige précédé d'une eſpèce de fumée ou de vapeur qui s'élevoit du ventre; la plupart n'ont rien apperçu, mais n'en ſont pas moins guéris; ainſi de la guériſon de ceux-ci, de l'obſervation de ceux-là, & de la vertu des drogues employées, j'infère que communément le ſiège du mal eſt dans le ventre &c." On ſait que Mr. *de Buffon* place le centre du ſentiment dans le diaphragme, divers anciens Médecins ont auſſi cru que le diaphragme étoit le ſiège de l'intelligence & du jugement. Hippocrate logeoit l'ame dans le ventricule

gauche du cœur. *Van-Helmont* croyoit que le ſiège de l'ame étoit dans le cardia ou l'orifice ſupérieur de l'eſtomac : „ c'eſt, *dit-il*, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux eſt le principe de la vie ; après avoir goûté du napel, *continue-t-il*, je me ſuis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne ſe faiſoient plus dans ma tête comme de coutume ; mais j'ai ſenti avec admiration & très diſtinctement, que tout cela ſe paſſoit du côté de mes entrailles, & s'étendoit vers l'orifice de l'eſtomac ".

Deux excellentes Traductions ont paru ici depuis peu. En attendant que nous en rendions compte, nous nous hâtons de les annoncer : *Satyres de Juvenal, traduite par M.* DUSAULX, *ancien Commiſſaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy*; chez *Lambert*, 1770, in 8°. *pp.* 542. avec le Diſcours Préliminaire.

Les Géorgiques de Virgile; Traduction nouvelle en vers François avec des Notes; par M. DELILLE, *Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, au Collège de la Marche*; chez *Bleuet*, 1770. in 8°. Les Libraires n'ont rien négligé pour que l'impreſſion de ces deux

deux Ouvrages répondit à leur mérite intrinſèque : ce ſont des chefs d'œuvre de Typographie.

Les Jeux de la petite Thalie, ou Nouveaux Petits Drames dialogués ſur des Proverbes, propres à former les mœurs des Enfans & des jeunes Perſonnes, depuis l'âge de cinq ans juſqu'à vingt. Par Mr. DE MOISY chez *Bailly* 1769. grand *in* 8o. *pp.* 343. On ne ſauroit trop bien accueillir tous les Ouvrages qui tendent à perfectionner les progrès de l'Education. Celui-ci a pour but de former le cœur & l'eſprit des Enfans, de leur préſenter l'inſtruction dans des tableaux agréables, propres à diminuer „ la pente que l'humanité a pour le vice, & à leur faire trouver les vertus de chaque âge aſſez douces, aſſez néceſſaires à la vie, pour que ces mêmes Enfans deſirent de les pratiquer ſans effort, & comme un moyen de tranquillité & de bonheur. Le grand art, *obſerve encore l'Auteur*, eſt donc de les conduire à la vertu, pour ainſi dire, par le chemin de la ſéduction, & qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'on ait voulu les ſéduire ". Des vues ſi utiles nous paroiſſent fort bien remplies; & ſi le deſſein de cet Ouvrage fait honneur à l'ame de Mr. DE M.

M. l'exécution fournit une nouvelle preuve de ſes talens. Les jeunes gens, quelques ſoient leur état, leur âge, & leur caractère y puiſeront le goût des choſes honnêtes, y trouveront une ſource d'inſtruction & de plaiſir. L'uſage aſſez généralement reçu de faire repréſenter aux enfans des Pièces de Théatre, s'il a quelque utilité, a auſſi quelques inconvéniens. Les beautés du tendre Racine, les traits ſublimes du grand Corneille, ſont-ils à la portée de leur intelligence? Il eſt plus eſſentiel qu'on ne le croit, de n'apprendre aux Enfans que des choſes qu'il puiſſent comprendre, ſans quoi, c'eſt les accoutumer à ſe payer de mots, c'eſt orner leur mémoire ſans cultiver leur jugement. Il vaut bien mieux ſans doute les éclairer ſur les vertus qui ſont à leur uſage, ſur les vices qui ſe trouvent au fond de leur cœur; & ils trouveront dans ces petits Drames & le modèle des unes & le tableau des autres. Nous avons diſtingué parmi ceux qui compoſent ce Recueil, celui qui a pour titre *les Moineaux*; rien de plus utile que la morale, rien de plus touchant que la manière dont elle eſt exprimée. Cependant qu'il nous ſoit permis de relever un défaut dans cette Pièce, c'eſt que le Précep-

cepteur du jeune homme y joue en ſa préſence un rôle indigne de ſon état; au lieu qu'il ſeroit à ſouhaiter que les Enfans ne ſoupçonnaſſent pas même des défauts, chez les perſonnes appellées par devoir à corriger les leurs.

*Veritès Philoſophiques, tirées des Nuits d'*YOUNG, *& miſes en vers libres ſous différens titres relatifs aux ſujets qui ſont traités dans chaque article. Par Mr. de M.* (2).

Une heure ſonne, elle eſt déjà perdue. *in* 8°. 166. *pp*; chez *Pillot* 1770. L'Auteur rempli d'admiration pour les *Nuits* d'*Young*, compare cet Ouvrage à „ un volcan, qui, en répandant au loin la flamme la plus vive, a encore la force de l'attraction. —— Pour rendre, *dit-il*, le foyer de ce volcan plus actif, échauffé par lui même, j'ai riſqué d'écarter les portions de cendres & de matières qui, formées par les ſubſtances ignées qui l'alimentent, n'ont plus, après leur

(2) Quoique le nom de Mr. *de Moiſſy* ſe trouve dans l'Approbation, nous avons de la peine à attribuer cet Ouvrage à l'Auteur de *la Petite Thalie*, *de la Nouvelle Ecole des Femmes* &c. d'autant plus que dans le Privilège on lit le nom de M. *de Moſſy*.

leur explosion, la vivacité & l'action de la flamme qui les a consumées. Puissent ces sublimes vérités pénétrer plus aisément dans tous les coins de l'univers "! Nous formons assurément le même voeu que l'Auteur, mais nous doutons un peu que le moyen qu'il emploie ait la vertu de l'accomplir; il a beau dire à ses Lecteurs:

Oui, l'austérité de mes chants,
Pourra captiver vos oreilles,
Quand vous saurez que ces fruits de mes veilles
Sont pour vous les plus excellents;

Nous doutons encore une fois qu'il se trouve beaucoup de gens qui préfèrent sa poésie à la prose de Mr. *le Tourneur*. Ce n'est pas cependant que Mr. DE M. soit destitué de tout talent poétique: dans plusieurs endroits de l'Ouvrage, guidé par le Traducteur, il a bien rendu les pensées de Original. On en pourra juger par le morceau suivant:

Assemblage mystérieux,
De deux natures opposées,
L'Homme confond en lui de la terre & des Cieux
Les extrémités divisées;
Au centre de deux infinis,

Qu'il

Qu'il eſt vil & qu'il eſt auguſte!
Tantôt criminel, tantôt juſte
Les contraires y ſont unis.
Rayon éteint de la grandeur divine,
C'eſt un ver, c'eſt un Dieu, c'eſt un foible immortel.
Frêle enfant dans ſon origine,
Il peut porter ſon vol juſques à l'Eternel.
Etonné, je frémis, je me perds dans mon être,
Je m'examine avec effroi;
Mon ame ſe replie, & cherche à ſe connoître,
Et je ſuis tremblant devant moi.

Quoiqu'il s'en faille de beaucoup que le génie du Poëte François atteigne & réuniſſe les deux extrêmités du ſublime & du rampant, on s'étonne de trouver à côté de quelques vers aſſez bien faits les vers les plus proſaïques, & les plus foibles; & l'on s'attendoit d'autant moins aux images baſſes, incohérentes, ou fauſſes, dont ils ſont remplis, qu'il avoit promis *d'écarter les portions de cendre* &c. *qui n'ont plus la vivacité & l'action de la flamme qui les a conſumées.* Par exemple, il auroit pu écarter l'image ſuivante:

. . . . . .

On penſeroit, à voir des Etres la Nature,
S'entre dévorer par beſoin;

Que

Que c'eſt une manufacture
D'Animaux affamés, dont elle (la Nature) *n'a pas ſoin.*

Dans un autre endroit en parlant de *la* Conſcience, on l'appelle un

Flambeau qui dans nous toujours *veille.*

Au reſte il y a du ſentiment dans pluſieurs morceaux; ſi malgré cela l'Ouvrage eſt médiocre, au moins eſt il bien décoré, & l'on ne peut refuſer des éloges à l'intention du Poëte & aux talens du graveur.

Les Sens, Poëme en cinq Parties. A Mademoiſelle de L . . . Per voi conven ch'io arda, e'n voi reſpire; Ch'i' pur fui voſtro... PETRAR. Par R. GIRARD-RAIGNE, 1769. grand 8o. de 77 *pp.* Les Poëmes qui ont déjà paru ſous ce titre, auroient pu, & peut-être du, décourager le nouveau Poëte. Il convient lui même qu'on ne trouvera point dans ſon Ouvrage cette élégance & ce coloris qui font le principal mérite de cette ſorte de productions; mais il ne laiſſe pas de ſe promettre quelques lauriers, & il dit avec aſſez de confiance à Mlle *de L.*

Que

Que le laurier de ton Amant
Soit un Bouquet pour ſa Maîtreſſe.

Ces deux Vers ſont jolis, mais les autres ne leur répondent pas, & nous craignons fort que Mlle. de L. ne ſe trouve pas trop bien parée. Des Poéſies diverſes, heureuſement en petit nombre, ſuivent le Poëme des Sens. Voici la plus ſupportable:

Fable, l'Eſprit & la Beauté.

L'Eſprit & la Beauté diſputèrent un jour.
Celle-ci prétendoit, comme mère des Graces,
Que les Ris & les Jeux voltigeoient ſur ſes traces,
Que ſes yeux à leur gré diſpoſoient de l'Amour,
Qu'enfin l'Eſprit devoit lui céder tout l'Empire.
L'Eſprit n'eſt pas joueur: il ne fit que ſourire.
S'il eût vanté ſes droits, il n'eût fini jamais.
Il eût dit, que d'amour il déguiſe les traits.
Il eût cité Voiture, Ovide, pour exemples.
La Beauté cependant ſe bâtiſſoit des temples.
Commère, *dit l'Eſprit, point d'altercation,*
Attendons que le temps vous mette à la raiſon.
Le temps ne tarde pas: il arrive, il efface.
D'abord un agrément, puis deux, enſuite trois.
Adieu ris, jeux, plaiſirs, amourettes & graces.

Tout fuit ; & la Beauté vole son tout cette fois ;
Elle n'eſt déjà plus, que l'Eſprit n'eſt encore,
Par le temps même accru, *qu'à ſa première* [illegible] *Aurore.*

Mémoires de Mr. le Marquis de St. Forleix, recueillis dans les Lettres de ſa Famille, par Mr. FRAMERY,

L'honneur de tous les biens, eſt le plus précieux ;
Et par un vieil abus difficile à comprendre,
Nous lui pouvons ôter, & ne ſaurions le rendre.

T. CORNEILLE. *Illuſtres Ennemis.* Act. I. Sc. III.

in 12. 4 Parties qui font enſemble pp. 890. chez *Fetil* 1770. La lecture de ce Roman nous a rappellé cette réflexion d'un Auteur célèbre : „ Quelquefois j'ai eſpéré, dit-il, „ qu'on diſcuteroit au Théatre les points „ de Morale les plus importans, ſans nuire „ à la marche violente & rapide de l'action „ dramatique. De quoi s'agiroit-il en effet ? de diſpoſer le Poëme de manière que „ les choſes y fûſſent amenées comme l'abdication de l'Empire dans *Cinna*. C'eſt „ ainſi que le Poëte agiteroit la queſtion „ du ſuicide, de l'honneur, du duel, de [illegible] la

» la folie des dignités &c". Si ce ſouhait de Mr. *Diderot* n'eſt pas encore rempli, par les Auteurs Dramatiques, il l'a été juſqu'à un certain point par les plus célèbres Romanciers de notre Siècle, *Richardſon*, & Mr. *Rouſſeau*. Tout le monde connoît leurs diſſertations pleines de juſteſſe & de force ſur le duel, le ſuicide &c. Mr. FRAMERY à leur exemple agite une queſtion importante & neuve dans les Mémoires que nous annonçons, & ſans nuire à l'intérêt de l'Ouvrage, il a ſu la discuter & la réſoudre. Un préjugé barbare fait retomber ſur une famille innocente la honte d'un membre coupable, & cette ſource d'injuſtice & d'infortune eſt regardée cependant comme un frein utile. Les préjugés ne ſe détruiſent guère, mais il y auroit un moyen de remédier au moins en partie aux funeſtes effets de celui-ci. Ce moyen ſeroit de convenir que la conſidération dont jouiſſoit précédemment une famille injuſtement flétrie, pourroit lui être rendue, au cas qu'un de ſes membres lui attirât autant de gloire par des actions d'éclat, que le coupable lui avoit imprimé de honte. Telle eſt la ſubſtance d'une diſcuſſion délicate, qui fait honneur aux principes & aux talens de Mr. F. Tout le reſte

de l'Ouvrage donne la plus haute opinion de ſon cœur & de ſon eſprit. Les caractères y ſont vrais, intéreſſans, variés & ſoutenus. En un mot ce Roman eſt très ſupérieur à la foule des Ecrits de ce genre, on n'y retrouve point ces déclamations froides, ce ſtyle élégiaque, cette imitation ſervile des Ecrivains célèbres, qui annoncent dans leurs Auteurs tant de prétention & ſi peu de génie.

Sophie ou le triomphe des graces ſur la Beauté. Imitation de l'Anglois de Miſtriſs Charlotte Lennox, *avec figures; in* 12. deux Parties qui font enſemble 453 *pp.* chez la Veuve *Duchesne*, chez *Foy* & chez *Mérigot.* 1770.

La Nouvelle Femme ou Hiſtoire de Miſs Jenny Weſtbury; Imitée de l'Anglois; in-12. deux Parties, dont la 1ere eſt de *pp.* 247 & la 2e de 220, chez *J. P. Coſtard* 1769. On peut recommander ces deux Ouvrages à ceux qui liſent des Romans: ils trouveront de l'intérêt dans les faits, de la vérité dans les caractères, une peinture aſſez fidèle des mœurs régnantes & beaucoup d'honneteté dans les ſentimens.

ITALIE.

ROME. *V. Monaldini*, a imprimé : *Picturæ Etruscorum in Vasculis, nunc primum collectæ, explicationibus & Dissertationibus illustratæ &c.* 1769. *in folio.* Cet Ouvrage que l'on doit à Mr. J. B. PASSERI, Gentilhomme de Pesaro, & Membre de diverses Académies, a déjà deux Volumes, & l'on en promet un troisième. L'Auteur explique fort heureusement un bon nombre de figures qu'on voit sur les *Vases Etrusques*; mais souvent aussi il se livre trop à son imagination, & il voit sur ces Vases tout ce qui peut lui donner lieu de disserter, & de répandre à pleines mains l'érudition, qu'il a puisée dans *Pitiscus* & dans quelques autres Auteurs connus. On lira avec plaisir ses Dissertations sur les habillemens des Etrusques, sur leurs Dieux Lares ou domestiques, & celle où il prouve que les Vases dont il s'agit sont effectivement Etrusques, & non pas Egyptiens, Grecs, ou Romains, comme quelques Savans l'ont prétendu. Ces Vases n'ont pour la plupart qu'un pied & demi de hauteur, & ils ont presque tous la forme de plats ou de gobelets. Mr. *Passeri* croit qu'ils servoient aux usages ordinaires de la

vie dans les cuisines, sur les tables, au buffet, aux toilettes, dans les chambres comme meubles, ornemens &c. Quelques-uns, en petit nombre, ont trois pieds de hauteur, & on les plaçoit vraisemblablement dans les Temples ou les Lararres. Les figures dont tous ces Vases sont décorés, sont relatives à la vie civile, aux coutumes, aux fêtes, aux cérémonies, aux nôces, aux funérailles, aux Sacrifices, aux vœux, aux métiers, aux jeux, aux Spectacles, &c. des Etrusques. On sent combien les mœurs, le genre de vie, les usages de ces Peuples peuvent être éclaircis par ces figures: aussi notre Auteur promet-il de donner à la fin de cet Ouvrage un Traité sur les mœurs des Etrusques.

Νεμεονίκαι, *cive*, *I Vincitori Nemei*, *di* PINDARO, *tradotti in Italiano Canzoni*, *ed illustrati con Postille*, *da* GIANBATISTA GAUTIER; *nella Stamperia di* Paolo Giunchi *Erede* Bizzarrini, *Provisore de' Libri della Bibliotheca Vaticana*, Vol. *in* 8. de 259. *pp.* Mr. GAUTIER continue avec beaucoup de succès à traduire les Odes de Pindare en vers Toscans, & à les accompagner de notes savantes. Il décore chaque Ode d'une très

très belle gravure, qui représente un des travaux d'Hercule.

Tragedie, e Poesie, del Marchese e Senatore GIUSEPPE ANGELELLI *Bolognese*; 1768. *in* 8o. *pp.* 550. Ces Oeuvres diverses du Marquis ANGELELLI, Sénateur de Bologne, contiennent trois Tragédies, des Sonnets, & quelques autres Pièces en vers non rimés.

Chronologia Romanorum Pontificum a S. Petro ad Clementem XIII. P. O. M. per secula juxta Sandini seriem digesta, eneadque Tabulâ exhibita, in qua Pontificum omnium Nomen, Cognomen, Patria, Tempus, quo quisquis electus est, & Petri Cathedram tenuit, & præterea Pseudo-Pontifices recensentur, majoribus litteris Pontificum Nominibus scriptis, quorum temporibus congruunt, vel præcedunt schismata. Opus Ecclesiasticæ Historiæ cultoribus adprime utile, atque accomodatum. Auctore GREGORIO BAGDARIO ANTEPLIO, 1768. *in Folio.* Cet Ouvrage est utile & bien fait.

BOLOGNE. *Dell' Arte Poetica, Ragionamenti cinque del Sig.* FRANCESCO MARIA ZANOTTI, *alla Nobil. Donna la Signora Marchesa Maria Dolfi Katta*, c. à d. *Cinq Discours sur l'Art Poetique, par Mr.*

ZANOTTI, *adreſſés à Mme la Marquiſe Dolfi*; chez *Volpe*, Vol. *in* 8°. de 399. *pp.* Il y a beaucoup d'eſprit, de juſteſſe, & de goût dans ces cinq Diſcours, où le célèbre Mr. ZANOTTI traite ſucceſſivement de la Poéſie en général, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Epopée, & de la Poéſie Lyrique.

FLORENCE. *Joſeph Allegrini* a publié le ſecond Tome des *Portraits* des *Eloges Hiſtoriques des Hommes illuſtres de la Toſcane* &c. *Serie di Ritratti d'Uomini illuſtri Toſcani, con gli Elogi iſtorici dei medeſimi, conſacrata a Sua Altezza Reale la Sereniſſima Maria Luiſa Infanta di Spania, Arciduchеſſa d'Auſtria, Gran-Ducheſſa di Toſcana* &c. *Volume Secondo*, in *folio*. La Toſcane, proportionnellement à ſon étendue, eſt, peut-être, le Pays du monde qui a produit le plus de Perſonnages illuſtres. On en trouvera la preuve dans l'intéreſſant Volume que nous annonçons. Il contient la vie d'une multitude d'Hommes célèbres, qui ſe ſont diſtingués dans les Arts, dans l'Egliſe, dans les Armées, dans les Négociations &c. Leurs Portraits ſont bien gravés: on les doit pour la plupart au Sr. *Allegrini*. Il ne faut pas négliger de lire la Préface; le

Dr.

Dr. MARC LASTRI y trace un magnifique tableau de la gloire que ſa patrie s'eſt acquiſe dans tous les genres.

Une Société d'Amateurs des Arts, a formé le projet de publier ſucceſſivement, par Cahiers de quatre feuilles, les Portraits des plus célèbres Peintres, Sculpteurs, & Architectes, avec leur éloge & les principales particularités de leur vie. Cette louable entrepriſe s'exécute avec ſuccès: on a déjà publié divers cahiers qui forment un Volume *in* 4°, magnifiquement exécuté dans l'Imprimerie de S. A. R. 1769. *Jean Baptiſte Ercoſi* a gravé les Portraits.

Poeſie Liriche di GIOVANNI BATISTA CASTI, *Poeta di Sua Altezza Reale, il Gran-Duca di Toſcana, dedicate alla Real Gran-Ducheſſa Maria Luiſa Arciducheſſa d'Auſtria* &c, c. a. d. *Poéſies Lyriques de M.* CASTI, *Poëte de S. A. R. le Grand Duc de Toſcane, dédiées à S. A. S. la Grande Ducheſſe* &c. 1769. *in* 8o. *pp.* 192. Il y a des graces & de la délicateſſe dans ces Poéſies; la plupart ſont des Pièces anacréontiques, ou des Cantates. Cette Edition eſt fort belle & ornée de pluſieurs jolies vignettes.

La Creazione dell' Univerſo, o ſia, Sacra

Settimana, *Poema Eroico del Dottor* FULVIO MAURO *Napoletano*; c. a. d. *La Création de l'Univers*, *ou la Sainte Semaine*, *Poëme Héroique*, *par le Dr.* MAURO, *Napolitain*; chez *J. Allegrini* 1768 *in* 8°. *pp.* 95. La *Semaine*, ou *la Création du Monde*, Poëme de *du Bartas* très parfaitement oublié aujourd'hui, eut plus de vingt Editions en moins de six ans, & fut traduit en Latin, en Espagnol, en Allemand, en Anglois, & en Italien. Nous doutons fort que le Poëme de M. MAURO, quoi qu'infiniment meilleur, ait un succès aussi brillant, mais il se soutiendra mieux, & à coup sûr il ne tombera pas dans le mépris comme celui de du Bartas.

NAPLES. Le P. PAUL ANT. PAOLI a publié un magnifique Ouvrage intitulé: *Avanzi delle Antichità esistenti a Pozzuoli*, *Cuma e Baja*. *Antiquitatum Puteolis*, *Cumis*, *Bajis*, *existentium reliquiæ*, grand *in* folio, composé de 68 belles Planches, & de 38 pages, gravées aussi, qui donnent en Italien & en Latin l'explication des figures. Ces explications sont très intéressantes, & font beaucoup d'honneur au savoir & au goût de l'Auteur. Il y éclaircit divers points obscurs de l'ancienne Géographie, &

il

Il propoſe ſouvent des conjectures toutes nouvelles, & qui paroiſſent très heureuſes. Il croit, par ex. que le Lac Lucrin n'étoit pas vis-à-vis du *Monte nuovo*, où on le place communément, mais à l'endroit où eſt à préſent le Golfe de Bayes, & il tâche de le prouver par divers paſſages de Strabon, de Pline &c. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les volcans & les tremblemens de terre, doivent avoir produit de grands changemens dans le local de ces contrées. Le P. PAOLI promet un Volume de Diſſertations ſur la Ville de Pouzzol & ſur ſes environs, & il eſt bien à ſouhaiter qu'il rempliſſe cet engagement.

Vincenzo Mazzola-Vocola a imprimé: *La Religione dimoſtrata Sonetti* d'IGNAZIO GAIONE *fra gli Arcadi Ferifilo Polemocrateo* &c, c. a. d. *La Religion démontrée: Sonnets de Mr.* GAIONE *&c.* 1769. *in* 4°. *pp.* 38. L'idée de démontrer la Religion Chrétienne dans une ſuite de Sonnets, a quelque choſe de bizarre; mais il ne laiſſe pas d'y avoir de la ſolidité & de la bonne Poéſie dans ce petit Ouvrage. Ce ſont ſur-tout les Matérialiſtes que M. GAIONE combat.

DOMINICI ALFENI VARII *Inſtitutionum Juris Neapolitani Libri IV. Liber Pri-*

Primus; *apud* Joſephum Raymundum, 1767. *in* 8°. *pp.* 332. Nous annonçons ce Livre bien tard; mais il ne fait que de nous parvenir. Par le Droit Civil de Naples, le ſavant Auteur n'entend pas ſeulement celui de la Capitale, mais encore celui de tout le Royaume. Il donne une aſſez mauvaiſe idée de l'état actuel de la Juriſprudence Napolitaine: *Jacentem Civitatis Juriſprudentiam, obnubilatam tenebris originum, labe forenſi fœdam, fractam, ſciſſamque exilibus, mixtiſque Imperiis, erigere, & reſtituere aggredior.* L'Ouvrage que nous avons ſous les yeux étoit donc bien néceſſaire, & il doit être d'autant mieux reçu qu'il eſt plein d'une érudition choiſie, & qu'il eſt écrit avec beaucoup de ſolidité, d'ordre & de pureté. Ce n'eſt au reſte ici que le premier Livre de l'Ouvrage: L'Auteur y traite du Droit des Perſonnes. Il eſt à ſouhaiter qu'il ne tarde pas à publier les trois autres Livres qu'il promet.

VENISE. Une très jolie Edition de l'*Aminta* du TASSE, eſt ſortie depuis peu des preſſes d'*Antonio Zatta*: *L'Aminta, Favola Boſchereccia di* TORQUATO TASSO, *aggiuntovi il Poemetto, Amore fuggitivo*, 1769. *in* 8°. *pp.* 84. Des notes curieuſes, des

des leçons diverſes tirées du Manuſcrit même du Taſſe, des remarques critiques d'un Bel-eſprit d'Italie, une ingénieuſe Epître Dédicatoire en vers blancs à M. *Pierre Peſaro*, une notice de toutes les Editions qu'on a données de l'Aminte depuis la première qui parut en 1581, & de toutes les Traductions qui en ont été faites, enfin 28 belles planches, tout concourt à donner du prix à cette nouvelle Edition du modèle des Comédies Paſtorales.

Dell' Arte Pittoria Libri VIII. coll' Aggiunta di Componimenti diverſi del Conte ADAME CHIUSOLE, *di Roveredo*, *P. A.* c'eſt-à-dire, *De l'Art de la Peinture*, *Poëme*, *auquel on a joint quelques autres Ecrits de Mr. le Comte* ADAM CHIUSOLE; chez *Caraboli* & *Pompeati* 1769. in 8°. *pp.* 295. Quoique cet Ouvrage ſoit aſſez foiblement verſifié, & qu'il ne ſoit pas comparable aux Poëmes François que nous avons ſur le même ſujet, il ne laiſſe pas d'être inſtructif & de mériter à ce titre d'être acquis par les amateurs de la Peinture. Ils liront ſur-tout avec plaiſir & avec fruit quelques Diſcours du Comte CHIUSOLE, qui roulent ſur l'Architecture, la Sculpture & la Peinture.

VERONE. *Morerum Libri III. Carminum*

Li-

Liber; apud heredem Augustini Carattoni *Typographum Seminarii, 1769 in 4°. pp.* 186. Ce Poëme sur la culture des Meuriers, est magnifiquement imprimé, & il méritoit de l'être. On le doit, à Mr. le Comte Louis MINISCALCHI, Patricien de Vérone. En voici le début:

Quæ cura agricolis, vicisti quis cultus habendæ,
Sit Moro, ut fatur expediat fua munera bombyx.
Munera, quæ ubertim dominos, ditantque colonos,
Nunc patrii dicam viris correptus amore.
Mollia tu mihi Musa, refer plantaria primum,
Quæ teneras mittant matrum de corpore virgas,
Ut preſſæ per agros, eductæ falce, & aratro
Aſſurgant: facili mecum dic carmine Morum,
Donec adulta novum referat bombycibus eſcam.
Morborum cauſas memora, plantasque ſerendas
Moresque, unde arbor crescat, quo ſidere frondes,
Ingentesque ſimul ramos, fructusque ferentes
Germinet &c.

BRESCE. *Poemetti e Lettere in verſi ſciolti, delle Stampe di* Gi. Batiſta Rizzardi, c. à d. *Poëſies & Epitres en Vers non rimés*, chez *Rizzardi* 1769. in 8. *pp.* 164. Ce petit Volume eſt charmant; tant par la beauté de l'impreſſion & de tous les ornemens typographi-

phi-

phiques, que par l'agrément & l'excellente versification des Pièces qui le composent. Ce sont d'abord quatre Poëmes très ingénieux qui ont pour titres, *la Toilette*, *l'Amour*, *le Commerce*, *le Goût*; & puis sept Epîtres, dont l'une est adressée à Mr. *de Voltaire*. On doit le tout à Mr. le Comte JEAN JOSEPH COLPANI.

MILAN. *Il Vesuvio*, *Poemetto*, *Storico-Fisico*, *con Annotazioni del P.* ANASTASIO CAVALLI, *Carmelitano*, *P. A. Accademico Immobile*, *Infecondo*, *e P. O. &c.* c. à d. *Le Vesuve*, *Poëme Historique & Physique*, *avec des Notes*, *par le P.* ANASTASE CAVALLI, *Carme &c.* chez *Frederic Agnelli*, 1769. *in* 8o. *pp.* 157. avec deux Planches. Ce beau Poëme, dedié à Mlle. *Corilla Olimpica*, Dame très connue par ses talens poétiques, étoit digne d'être offert à cette célèbre Florentine. Les Notes sont savantes & curieuses.

ALLEMAGNE.

BERLIN. *Schreiben an den Herrn Diaconus Lavater zu Zürich von* MOSES MENDELSSOHN, c. a. d. *Lettre de* MOYSE MENDELSSOHN *à Mr. Lavater*; petit *in* 8o. *pp.* 32. chez *F. Nicolai* 1770. Mr. *La-*

va-

vater, connu déjà par différens Ecrits, vient de traduire en Allemand *la Palingénésie* de Mr. *Bonnet*. Profond admirateur de cet Ouvrage, & ami zélé de Mr. MENDELSSOHN, il lui a dédié sa Traduction en le sommant de répondre aux argumens de Mr. B. s'il se croyoit en état de le faire, ou d'embrasser le Christianisme s'il jugeoit invincibles les preuves sur lesquelles on l'appuie. Le célèbre Juif forcé par ce défi à rendre compte de sa foi, atteste de la manière la plus solemnelle son attachement à la Loi de ses Pères; mais il déclare en même temps qu'il ne veut point entrer en lice avec Mr. Bonnet, & l'on découvre autant de prudence que d'adresse dans l'exposition des motifs de son refus. Suivant lui le zèle convertisseur est incompatible avec l'esprit du Judaïsme, d'un côté parce que la Loi de Moyse n'étoit destinée qu'à un seul Peuple, & de l'autre parce que cette Loi n'exclut point du bonheur éternel les Hommes vertueux de quelque Nation qu'ils soient, pourvu qu'ils persévèrent dans la pratique des devoirs de la Religion Naturelle. Mr. MENDELSSOHN conclut de là, que rien ne l'oblige à combattre le Christianisme, d'autant plus que jouissant de la li-

liberté & de la paix dans un pays où il eſt profeſſé, il ne croit point devoir attaquer ſes protecteurs par l'endroit qui doit leur être le plus ſenſible. Les amis de la vérité regretteront ſans doute qu'elle demeure encore voilée aux yeux d'un homme ſi digne de la connoître: mais en déplorant ſon erreur, on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'humanité, au déſintéreſſement, & à la bonne foi qui règnent dans ſa conduite & dans ſes Ecrits. Il s'en faut bien cependant qu'un de ſes compatriotes ne lui ait rendu cette juſtice. Mr. le Dr. *Kölbele*, à l'occaſion du défi de Mr. Lavater & de la réponſe de Mr. MENDELSSOHN, a écrit à l'Auteur Juif une Lettre très preſſante pour l'engager à rendre raiſon de ſa croyance. Cette Lettre contient des queſtions qu'il n'a pas droit de lui faire, & des ſoupçons injurieux que la charité auroit du réprimer. Il eſt très étrange, par exemple, qu'il s'obſtine à ſuſpecter de Déisme un homme, qui déclare par une eſpèce de ſerment qu'il eſt perſuadé dans ſon cœur de la Religion qu'il profeſſe. Mr. M. a répondu à ces accuſations, mais avec la douceur & la modeſtie dont il s'eſt fait une loi. Nous ſouhaitons à celui-ci les lumières du

Docteur, & à Mr. *Köibele* la modération du Philoſophe.

HALLE. *J. G. Trompe* a imprimé: JOHANN FRIEDRICH STIEBRITZENS *Betrachtungen über einige Gegenſtände der Schrift und der Religion; nebſt einem Anhange von dem Alter des Samaritaniſchen Pentateuchus*, c. à d. *Conſidérations ſur quelques ſujets de l'Ecriture Sainte & de la Religion, avec un Supplément ſur l'antiquité du Pentateuque Samaritain*, par Mr. J. F. STIEBRITZ, 1769. grand 8°. de 278 *pp.* Mr. le Profeſſeur STIEBRITZ s'eſt acquis beaucoup de réputation en Allemagne, par divers bons Ouvrages de Théologie, de Philoſophie, & de Littérature. Les Conſidérations qu'il publie aujourd'hui ſont en partie dogmatiques, en partie critiques, & la plupart répandent du jour ſur quelques paſſages difficiles de l'E. S. Une des plus intéreſſantes roule ſur les malédictions qui ſe liſent dans les cinq derniers Verſets du Chap. XX. de Jérémie. Quelques terribles que ſoient ces imprécations, preſque tous les Interprètes les attribuent au Prophète même, & ſuppoſent que dans un moment de découragement & d'impatience, il lui arriva, comme à Job, de maudi-

dire le jour de ſa naiſſance &c. Mr. STIRRAITZ croit au contraire, comme le célèbre Mr. *Venema*, que Jérémie met ces malédictions dans la bouche de Pashur & des autres ennemis du Peuple de Dieu: le Prophète prédit que ces malheureux accablés un jour des jugemens du Seigneur, ſouhaiteroient, dans l'excès de leur déſeſpoir, de n'être point nés & maudiroient leur propre exiſtence. Notre ſavant Auteur rend de plus en plus vraiſemblable cette explication, qui avoit déjà été propoſée par *Maldonat*, & par *Cappel*. La Diſſertation ſur le Pentateuque Samaritain eſt ſavante & curieuſe. Ce Pentateuque n'eſt pas, ainſi que bien des gens ſe l'imaginent, une Verſion Samaritaine du Texte Hébreu; c'eſt le Texte Hébreu même, écrit en caractères Samaritains. Mais à qui doit-on cet Exemplaire, & dans quelles vues s'y eſt-on ſervi des lettres Samaritaines? C'eſt ſur quoi les Savans ſont fort partagés. Les uns croient qu'il fut apporté aux Samaritains par le Prêtre qu'Eſarhaddon leur envoya. D'autres penſent qu'ils le reçurent des mains de Manaſſé, gendre de Sanaballat, lors qu'il ſe réfugia chez eux, & qu'il y exerça la Sacrificature dans leur Temple de Garizim. Mr. STIRRITZ, re-

remonte bien plus haut, & après avoir prouvé que ce Pentateuque exiſtoit avant la Captivité de Babylone, & même avant celle d'Aſſyrie, il conjecture que ce fut Jéroboam I. qui le fit écrire en lettres Samaritaines. Voici en racourci tout le Syſtême de notre ſavant Auteur. Les Juifs avant & après leur retour de la Captivité de Babylone, ſe ſervoient des caractères Samaritains pour tout ce qui concernoit la vie civile, comme il paroît par les Sicles Juifs, qui ſe conſervent dans les Cabinets des Curieux, & dont les inſcriptions ſont en lettres Samaritaines. Mais ils employoient conſtamment dans leurs Livres Sacrés, les lettres Aſſyriennes ou Chaldéennes, c. à. d. ces lettres quarrées qui ſe voient aujourd'hui dans nos Bibles Hébraïques. Ces caractères quarrés n'ont point été inventés par Esdras, ni ſubſtitués par lui ou par quelqu'autre aux caractères Samaritains : ils ont été conſtamment & de toute antiquité en uſage parmi les Juifs, & les lettres quarrées dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui ſont, quant aux traits eſſentiels, les mêmes que Moyſe employoit, & avec leſquelles furent écrites les Tables de la Loi, le Pentateuque & tous les autres Livres Sacrés. Les Samaritains, ce-

cependant, n'ont jamais reconnu pour Divin, d'autre Pentateuque que celui qui eſt écrit en caractères Samaritains, & qui leur fut ſans doute porté par le Prêtre qu'Eſarhaddon leur envoya. Mais il ne faut pas croire que ce Prêtre ait été le premier qui ait écrit les Livres de Moyſe en caractères Samaritains. Diverſes raiſons, que Mr. STIEBRITZ rapporte, le perſuadent qu'avant même la Captivité d'Aſſyrie, & lorsque les dix Tribus d'Iſraël étoient encore dans leur Pays, elles ſe ſervoient déjà des lettres Samaritaines; & il lui paroît très vraiſemblable que Jéroboam, qui avoit presque tout changé dans la Religion & dans le Culte, afin de détacher de plus en plus ſes ſujets des Peuples de Juda, avoit auſſi abandonné les anciennes lettres Aſſyriennes, ou le caractère quarré, pour y ſubſtituer les lettres Samaritaines, qui dans le fonds étoient les mêmes que les Phéniciennes, dont toutes les Tribus ſe ſervoient, depuis long-temps dans l'uſage ordinaire de la vie.

LEIPSICK. *Almanach der Deutſchen Muſen*; c. a. d. *Almanach des Muſes Allemandes pour l'année* 1770. grand *in* 12. *pp.* 290. Les François dit l'Auteur, ſont juſqu'à préſent les ſeuls qui poſſèdent le talent

de renfermer tout dans des Dictionnaires & dans des Almanachs; il trouve qu'à pluſieurs égards ils ſont bons à imiter, & c'eſt à leur exemple qu'il a publié cet Ouvrage. L'*Almanach des Muſes* que nous avons annoncé plus d'une fois, a donc fourni l'idée de celui-ci; mais l'Auteur Allemand ne s'eſt pas attaché ſervilement à ſon modèle; ſon plan eſt plus étendu, ſes Notices plus longues roulent ſur des Ouvrages de différens genres, & en un mot le ſien eſt à pluſieurs égards un très bon Journal. Afin de ne rien négliger de tout ce qui caractériſe un Almanach des Muſes, il s'eſt donné la peine de réformer le Calendrier, & a ſubſtitué aux noms des Saints des noms de Poëtes & d'Auteurs Allemands, obſervant toujours de placer les plus célèbres aux Dimanches & aux jours de Fêtes. Mais pour former un nombre qui réponde aux 365 jours de l'année, on ſent qu'il a fallu avoir recours à des Auteurs médiocres & preſque ignorés, auſſi tous ces noms *ſe ſuivent mais ne ſe reſſemblent pas.* L'ordre dans lequel on les préſente, ſubira ſans doute divers changements, & au bout de quelques années, pluſieurs jeunes Poëtes en ſurpaſſant leurs modèles, pourront obtenir les

honneurs du Dimanche. On ne trouvera point ici un auſſi grand Recueil de Pièces fugitives que dans l'Almanach François, & la raiſon en eſt toute ſimple, c'eſt que l'Allemagne (en dépit du Calendrier) ne produit pas encore autant de bons Poëtes que la France, mais on a tâché d'y ſuppléer par le choix des morceaux & en effet il y en a peu de médiocres. Les plus précieux de cette collection ſont ſans contredit deux Odes ſacrées de Mr. *Klopſtock*; & les plus agréables quelques Pièces anacréontiques de Mr. *Gerſtemberg*, & les Epitres de Mr. *Gleim*. Nous eſſayerions vainement d'en tranſmettre les beautés dans une traduction Françoiſe, elles tiennent trop à l'expreſſion, au rythme, & au génie de la Langue. Mais il nous ſera plus facile de faire connoître les talens critiques de l'Auteur de cet Almanach, & la Notice ſuivante en donnera l'idée.

Le Meſſie 3e. *Volume*; *Halle*, *chez Hemmerden in* 8°.

„ Ainſi qu'on reçoit un Héros, l'honneur de ſa Nation, quand après une longue abſence il revient dans ſon Pays natal, ainſi tout bon Patriote doit recevoir cette continuation tant deſirée, d'un Poëme que nos

voiſins nous envieront un jour. Les objets deviennent toujours plus importans & plus difficiles à traiter. Ici nous ne voyons plus le Meſſie dans ſon abaiſſement, nous le contemplons dans ſa gloire ; & cette nouvelle partie du Poëme comprend le récit de la réſurrection des Saints, & de celle du Sauveur, ainſi que de ſes différentes apparitions. Que ces objets ſont majeſtueux ! mais ici KLOPSTOCK eſt dans ſa ſphère : Perſonne n'a jamais peint comme lui les phénomènes de la gloire divine, & les ſenſations des Eſprits. La réſurrection des Saints a ouvert un vaſte champ à ſa brillante imagination, & lui a fourni matière à de belles fictions, qu'il a toujours eu l'art de varier & de rendre vraiſemblables. Et que ſes deſcriptions ſont admirables ! quelles comparaiſons ! quelles images ! & qu'il a bien exprimé des choſes qui paroiſſent au deſſus de l'expreſſion. Le travail de tant d'années, & le travail d'un pareil génie, doit exciter l'attente la plus vive même chez les eſprits les plus froids ; & perſonne ne ſera trompé dans l'opinion qu'il s'en forme, que ceux qui exigent que Klopſtock ſe ſoit ſurpaſſé. C'eſt bien aſſez ſans doute qu'il ſoit reſté ſemblable à lui-même, & cela eſt arrivé

preſ-

preſque toujours &c ". Nous ſupprimons à regret le reſte de cette Notice, qui contient d'excellentes remarques ſur l'Ouvrage annoncé, mais qui en ſuppoſent la lecture: on y apprend encore que cette continuation du *Meſſie* ne renferme pas la fin du Poëme. Qu'on ne juge pas au reſte par le morceau que nous venons de traduire, du ton qui règne dans les jugemens du Critique, bien loin de prodiguer la louange, ſa ſévérité eſt quelquefois injuſte, & ſa gaieté ſouvent méchante. En voici quelques exemples pris au hazard. *Polybymnia von* JACOB SCHULTES, *Ulm, bey Bartholomäi* 8°. c. à. d. *Polymnie* &c. &c.

„ Mr. SCHULTES, dans un très gros Volume, a entonné des Hymnes ſur tous les tons, mais jamais il n'a pu ſaiſir celui de la Muſe qui a l'affront d'être placée à la tête de ſes rhapſodies. Le contenu de ces Hymnes eſt édifiant ſans doute, mais par contre le ſtyle dans lequel elles ſont écrites, eſt une eſpèce d'offenſe envers les gens de gout qui compoſent le Public. Rarement, bien rarement, Mr. S. s'élève au deſſus d'une mauvaiſe proſe rimée; & ce qu'il y a de pis c'eſt que la rime même lui échappe ſans ceſſe ". *Gedichte auf die Huldigung* &c.

c. a. d. *Poëmes ſur l'Inſtallation de S. A. S. l'Electeur de Saxe*, *par* C. A. CLODIUS, à *Leipſic*, chez *Cruſius* 8°. L'occaſion eſt ſolemnelle, le papier magnifique, le ſtyle pompeux, l'invention pitoyable, l'Auteur plein de vanité. Tous ces Poëmes avoient déjà paru ſéparément, & je ne vois pas pourquoi l'Auteur veut encore en fatiguer le Public. On dit qu'ils ont plu à la Cour: fort bien! qu'il s'en contente. &c. &c ". En parcourant cet Almanach nous nous appercevons d'une erreur qui s'eſt gliſſée dans une de nos annonces. Trompés par le rapport des noms, nous avons attribué au célèbre Mr. *Leſſing* deux nouvelles Comédies, qui ſont l'ouvrage de ſon Frère. Nous les trouvions en effet fort au deſſous de ſes meilleures Pièces, & à moins que le jeune Auteur ne faſſe des progrès très rapides, il y aura autant de diſtance entre les deux frères, qu'il y en avoit entre *Pierre* & *Thomas Corneille*.

Weidmann & *Reich* ont imprimé: *Adverſaria Medico-Practica Voluminis I. Pars I. & II.* 1769. & 1770. grand 8°. deux Parties, qui ſont enſemble 383. *pp.* C'eſt au célèbre Mr. C. G. LUDWIG, qu'on doit cet excellent Recueil, dont tous les Médecins deſireront la continuation. Voici les

titres

titres des Pièces contenues dans ces deux premières Parties: 1. *Morbi epidemici sub finem anni* 1757. *& initium* 1758. *Lipsiæ grassantis, brevis recensio.* 2. *De extracti byoscyami viribus & efficacia præsertim in melancholicis & epilepticis morbis, Auctore Cl.* Greding. 3. *Responsum, Principis jussu super variolarum insitione a Facultate medica Lipsiensi datum mense Junio* 1761. 4. *De dextra cordis auricula rupta, mortis subitæ caussa, observatio icone illustrata.* 5. *De ratione venæsectionis in hæmopteicis.* 6. *De ratione venæsectionis in vomitu cruento laborantibus.* 7. *De stasi sanguinis in venis, inflammationem mentiente.* 8. *Meletemata de putredine animali & morbis putridis.* 9. *De epidemicorum morborum differentia & ratione eos observandi.* 10. *Animadversiones in libellum Ill.* de Hahn, *quo de ratione variolarum exponit.* 11. *Responsa quædam Ill.* de Hahn *ad D.* Ludwigii *animadversiones de natura variolarum contra novum eorum systema directas.* 12. *De extracti stramonii viribus & efficacia in curandis melancholicis & epilepticis morbis, Auctore Cl.* Greding. 13 *De hernia inguinali cum crurali complicata, observatio animadversionibus illustrata.* 14. *De processibus intestinorum tractatio iconibus illustrata.* 15. *Meletemata*

de

ne putredine animali & morbis putridis contimuata.

FRANCFORT ſur le Mein. *Sermons ſur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par Mr.* A. MATTHIEU, *Paſteur de l'Egliſe Françoiſe Réformée à Francfort*, Tome I. chez les Frères *André* 1767. grand 8o. de 347 *pp.* Tome II. 1768. *pp.* 316. Feu Mr. MATTHIEU, mort en 1765. à l'âge de 75 ans, étoit un des plus dignes & des plus reſpectables Paſteurs, que les Réformés François aient eu dans ce Siècle. Ses rares vertus & ſes talens diſtingués, lui ont conſtamment mérité une conſidération extraordinaire dans l'Egliſe de Francfort, pendant les cinquante années qu'elle a eu le bonheur de le poſſéder, & ſa mémoire y ſera toujours en bénédiction. Auſſi les Sermons que nous annonçons, y ont-ils été reçus avec le plus vif empreſſement, & l'on ſouhaite fort que l'Editeur, Mr. *Jaſſoy*, digne Paſteur de l'Egliſe Françoiſe d'Offembach, & Gendre de Mr. *Matthieu*, en publie encore quelques Volumes, comme il le fait eſpérer. Les deux Tomes qui paroiſſent contiennent 21 Sermons, dont voici les Textes. 2 *Cor.* 4: 5; 2 *Cor.* 5: 1; 2 *Tim.* 2: 8; *Ps.* 127. 3-5; *Rom.* 8: 9. *Hebr.* 11: 6; *Pſ.* 85: 9; *Ps.*

Ps. 73: 28; *Matth.* 25: 14-30; *Jean* 14: 1; *Matth.* 16: 26; *Prov.* 28: 14; *Luc.* 16: 19-26; *Ps.* 42: 2, 3; *Hebr.* 13: 7; *Luc.* 1: 32, 33; *Luc.* 18: 10-14; 2 *Cor.* 4: 17; *Luc.* 2: 10, 11; *Prov.* 16: 18; *Prov.* 29: 5; *Prov.* 18: 12; *Prov.* 14: 30; *Hebr.* 11: 6; 1 *Cor.* 11: 28, 29; *Ps.* 116: 12; 2 *Tim.* 3: 16. A la tête du premier Tome, l'Editeur a mis un Eloge Hiſtorique très bien fait de Mr. MATTHIEU. Quant aux Sermons, on y reconnoît le véritable Orateur Chrétien, qui ſent toute l'importance & toute la gravité de ſon Miniſtère, qui ne ſe prêche point lui même, qui ne cherche point à exciter l'admiration par des penſées brillantes, par des traits d'eſprit, par des épigrammes, par une éloquence faſtueuſe, par un étalage d'érudition & de critique; mais qui penſe uniquement à rendre ſes Auditeurs plus éclairés & plus vertueux. Les Textes ſont bien choiſis, comme on le voit par la liſte que nous en avons donnée, & ils ſont expliqués brièvement, avec clarté & avec méthode; les raiſonnemens ſont juſtes, les preuves ſolides, les exhortations graves & touchantes, le ſtyle pur & naturel: par-tout règne cette piété ſolide & raiſonnable, cette

te noble simplicité, qui devroient toujours caractériser ces sortes de productions.

PROVINCES-UNIES.

GRONINGUE. L'Imprimerie de *Hajo Spandaw*, vient de nous donner le Discours que Mr. WIDDER a prononcé le 24. Janvier dernier. Ce Discours roule sur les caractères de la Sageſſe Divine, que l'on découvre dans les moindres productions de la Nature. FRIDERICI ADAMI WIDDERI *Oratio inauguralis de Sapientia Dei in minimis naturæ operibus conſpicua, dicta in choro Templi Academici d. 24. Jan.* MDCCLXX. *cum extraordinarium Philoſophiæ profeſſionem in illuſtri Academia Groningo-Omlandica ſolemniter auſpicaretur*; 44 *pp. in* 4o. Comme la Sageſſe Divine ſe manifeſte principalement en ce que Dieu opère les meilleures fins par les moyens les plus propres & les plus ſûrs (*quod optimos fines optime certiſſimeque aſſequatur Deus,*) Mr. WIDDER remarque d'abord que la liaiſon des parties & leur aſſemblage pour faire un tout, ſont dans les moindres choſes que nous voyons, auſſi propres qu'il ſoit poſſible à produire la fin auxquelles elles ſont deſtinées, & qu'elles y tendent d'une façon admirable par la voie la plus courte.

Il

Il le fait voir enſuite en detail en jettant les yeux ſur la nature de la lumière, de l'eau & des ſels; en fixant ſon attention ſur la diverſité des plantes, ſur les ſemences qui reproduiſent conſtamment les mêmes genres d'êtres; ſur les animalcules qui couvrent la terre; ſur les métaux qui s'y engendrent; ſur l'inſtinct des animaux, enfin ſur toutes les eſpèces de petits objets qui ſe préſentent à nos regards; il fait voir dis-je qu'ils exiſtent & ſe conſervent, ſuivant des loix fixes & invariables qui manifeſtent la Sageſſe d'un Etre qui produit toujours le meilleur par les meilleurs moyens. Après ces conſidérations, Mr. WIDDER fait ſentir combien il eſt abſurde d'attribuer ces effets ſurprenans d'une Sageſſe infinie au hazard, à la nature, ou à d'autres cauſes priſes des objets mêmes. Son Diſcours eſt accompagné de notes qui en augmentent le mérite.

Voici encore une Diſſertation qui roule ſur une matière très intéreſſante, l'obligation de ne pas violer l'égalité naturelle des Hommes: *Diſſertatio Juridica inauguralis de æqualitate hominum naturali non violanda, quam . . . . . pro gradu Doctoratus, ſummisque in utroque jure honoribus & privilegiis rite ac legitime conſequendis publico Eru-*

Eruditorum examini ſubjicit auctor JOANNES WICHERS, *Groninganus, die* 31. *Jann.* 1770. *H. L. Q. S.* Groningæ, *apud* Jacobum Bolt. pp. 62. Cette Pièce eſt diviſée en 20. §§. En voici l'ordre. Les Hommes ſont de même nature: ils dépendent tous des Loix naturelles; leurs droits & leurs devoirs ſont donc mutuellement les uns envers les autres les mêmes; conſéquemment chacun eſt indépendant de tout autre, & par conſéquent auſſi libre. Les hommes ſont donc naturellement tous egaux entr'eux. Notre Auteur examine les objections qu'on fait à cette dernière conſequence. Il fait voir entr'autres, que l'égalité naturelle qu'il attribue ici à l'homme, n'a point été détruite lorsqu'on s'eſt départi de la communauté primitive; que cette égalité ne nous donne qu'un droit imparfait à concourir au bien-être de nos prochains; qu'elle ne peut être ôtée à l'homme ſoit en tout ſoit en partie qu'avec ſon conſentement, & qu'il ne peut la perdre par rapport aux droits qu'on nomme *jura connata*, parceque ces droits ſont inaliénables. Delà l'Auteur déduit que la liberté de Religion, eſt un de ces droits auxquels on ne peut pas même renoncer, quand on le voudroit, & que les ſociétés civiles ne pou-

pouvant avoir pour but de dépouiller les Citoyens de leurs droits, les Loix civiles n'en peuvent avoir non plus d'autre que celui de conserver l'egalité entre les Citoyens.

UTRECHT. *J. Broedelet* a imprimé: *Dissertatio Philologica exhibens Observationes* de Re cibaria veterum Hebræorum speciatim de Pane ejusque præparatione *quam publico Examini proponit* JOANNES KNEPPELHOUT *Rotterodamo-Batavus Auctor* in 4o. *pp.* 54. *Dissertatio altera .. speciatim* de animalibus *apud Hebræos esu licitis eorumque in cibum præparatione nec non* de cibis lacteis, *pp.* 74. Ces deux Dissertations méritent d'être connues & conservées. M. KNEPPELHOUT y traite de la cuisine des anciens Hébreux, de leurs alimens, de la manière de les préparer &c. & les recherches également savantes & curieuses qu'il fait sur ces objets, lui donnent occasion d'expliquer heureusement divers passages de l'Ecriture Sainte. Il éclaircit très bien, par ex. celui d'*Ezéch.* IV: 12, 15. & il réfute victorieusement le sens absurde que lui a donné l'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*. Le pretendu Abbé *Bazin* dit, par une ignorance grossière ou affectée, que Dieu ordonna à Ezéchiel de *couvrir son pain d'excrémens &*

de le manger. Mais outre qu'il eſt très vraiſemblable que le tout ne ſe paſſa qu'en viſion, il eſt certain, comme le prouve *M.* KNEPPELHOUT, que Dieu vouloit ſeulement, qu'au lieu de bois le Prophete ſe ſervit d'excrémens deſſéchés pour faire cuire ſon pain. Il s'agiſſoit de repréſenter l'extrêmité à laquelle les Juifs ſeroient réduits pendant le Siége de Jéruſalem. Il devoit durer ſi long-temps qu'il ne reſteroit plus de bois ni d'autres matières combuſtibles, & qu'il faudroit avoir recours aux excrémens des animaux pour cuire les alimens. On ſait que dans certaines contrées de l'Orient où il y a peu de bois, on ſe ſervoit à ſon défaut des excrémens des bœufs, des chameaux &c. Divers Voyageurs modernes nous apprennent que cette coutume eſt commune encore aujourd'hui. Le célèbre *Shauw*, par ex. dit dans la Préface de ſes Voyages: *La fiente des chameaux de quelque Caravane qui nous avoit précédé, nous ſervoit communément pour faire la cuiſine; car après avoir été un jour ou deux au ſoleil, elle prend feu comme de l'amorce, & fait un feu auſſi clair & auſſi vif que du charbon de bois.* Le Chevalier *d'Arvieux* affirme la même choſe dans ſon excellent Voyage de

la

la Paleſtine: *La ſeconde ſorte de pain*, dit-il, *ſe cuit ſous la cendre, ou entre deux braſiers de fientes de vache allumées, qui brûlent d'un feu lent, & cuiſent le pain tout à loiſir. La croute de ce pain eſt noire & brûlée, elle conſerve une odeur de fumée, & un goût de la matière dont elle eſt cuite; il faut y être accoutumé, ou avoir bien faim pour s'en accommoder. Ce n'eſt pas ſeulement chez les Arabes qu'on ſe ſert de cette eſpèce de pain, & de la fiente de vaches pour le cuire, les Payſans s'en ſervent auſſi; & tous les Villageois qui ſont dans les lieux où il n'y a guère de bois, prennent grand ſoin d'en faire leur proviſion. Les petits enfans les ramaſſent toutes fraîches, & les appliquent contre les murailles pour les faire ſecher; ils en détachent la quantité dont ils ont beſoin pour cuire du pain ou pour ſe chauffer, elles brûlent peu à peu, & conſervent long-temps un feu ſemblable à celui des mottes des Tanneurs; on en fait de petites mottes, qu'on laiſſe ſécher au ſoleil* &c. Mr. K. obſerve qu'aujourd'hui encore, dans quelques contrées de l'Europe, la fiente des animaux eſt employée aux mêmes uſages. On peut voir auſſi dans les *Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire*, qu'en

Bretagne & dans quelques autres Provinces de France, on ramaſſe les excrémens des animaux, qu'on les fait ſécher au ſoleil en les appliquant contre les murs des maiſons, & qu'au défaut d'autres matières combuſtibles, on les emploie pour chauffer les fours & cuire les alimens.

Notre jeune Savant ne croit pas que les Hébreux uſâſſent de beurre. Il eſt certain que les anciens en ignorèrent long-temps le nom & l'uſage. Homère, Théocrite, Euripide, Ariſtote, & les plus anciens Auteurs Grecs ne parlent jamais du beurre, quoi qu'ils parlent ſouvent du fromage. Avant Dioſcoride il n'en eſt fait aucune mention chez les Ecrivains Grecs, ni avant Pline chez les Auteurs Latins. Ce n'étoit que dans les Pays où il n'y avoit point d'huile, que l'on avoit recours au beurre pour en tenir lieu. Or comme l'huile abondoit dans la Paleſtine, il n'eſt pas vraiſemblable qu'on s'y ſervit de beurre. Auſſi le nom même en étoit-il inconnu aux Hébreux, s'il en faut en croire M. KNEPPELHOUT. Selon lui le mot *Chemma* (חמאה), qu'on a traduit dans nos Verſions par *beurre*, ne ſignifie dans l'Ecriture Sainte que du lait caillé ou une eſpèce de fromage blanc

blanc, dont les Orientaux uſent beaucoup pour ſe rafraîchir. C'eſt un beurre liquide tout-à-fait différent du nôtre. *Ils le font* dit Mr. Schaw, *en mettant le lait ou la crême dans une peau de chèvre, qu'ils ſuſpendent entre les deux bouts de leur tente; ils le preſſent enſuite d'un côté & d'autre avec les mains, & en font ainſi ſortir le petit lait, de ſorte que ce qu'il y a de gras & d'onctueux demeure dans la peau.* Notre habile Auteur prouve par divers paſſages, que telle eſt la ſignification que le mot de *Chemmâ* a dans l'Ancien Teſtament. Nous ne citerons que celui de *Juges* V: 25, où il eſt dit que Jahel donna à Siſera du *Chemma*: comme c'étoit pour étancher ſa ſoif, il eſt manifeſte qu'elle ne lui préſenta point du beurre, mais du lait caillé ou du fromage blanc.

Une troiſième Diſſertation, d'un genre bien différent, ne fait pas moins d'honneur à M. KNEPPELHOUT. En voici le titre: *Diſſertatio Juridico-Moralis* de violenta defenſione alterius *quam —— publico examini proponit* J. KNEPPELHOUT &c, 1769. *in* 8°. *pp.* 59. Après avoir rappellé en peu de mots les vrais principes, l'étendue, & les règles de la juſte défenſe de ſoi même, l'Auteur prouve dans cette ſa-

vante & judicieuſe Diſſertation, qu'il eſt permis & que c'eſt même un devoir indiſpenſable, de défendre à main armée le prochain contr'un injuſte agreſſeur. Puſendorf, prétend que tant que l'on n'a avec l'offenſé d'autre liaiſon que la conformité générale d'une même nature, ou l'humanité, & que l'on n'eſt pas dans un engagement particulier de le ſecourir, on ne doit pas attaquer l'agreſſeur lors qu'il ne nous inſulte pas nous mêmes directement. Mais Mr. KNEPPELHOUT montre très bien, que nous ſommes tenus de défendre non ſeulement nos parens, nos amis, nos maîtres, nos domeſtiques, nos magiſtrats &c; mais même des étrangers & des inconnus, & de prendre leur parti juſqu'à tuer l'injuſte agreſſeur, pourvu 1o. que la perſonne qu'on défend ſoit en effet injuſtement attaquée, & que l'on viole ſes droits parfaits; 2o. qu'elle ait beſoin de notre ſecours, & qu'elle ſoit hors d'état de réſiſter par elle même à l'agreſſeur; 3o. que l'on ſe ſente aſſez fort pour la défendre, & que l'on ait lieu d'eſpérer un heureux ſuccès.

A van Paddenburg a imprimé: *Verhandeling over* LUK. II: 15. a. *of het gevoelen van de Hoog Eerwaarde en Deorgeleerde Heeren*

den Barkey en Hofstede, *veel geachte Evangelie-Dienaaren in s'Hage en te Rotterdam, dat onder de Hemelschaaren, welken over des groten Zaligmakers heilryke Geboorte vrolyk juichten, ook volmaekte Rechtvaerdigen zyn geweest, opgebelderd, bevestigt en verdedigt, door* JAKOBUS DE VOS. *Predikant te Lievkenshoek aen de Schelde*, 1769, grand 8° de 179 *pp.* MM. *Barkey* & *Hofstede* avoient conjecturé que parmi cette *multitude de l'Armée Céleste*, qui vint annoncer & célébrer à Bethléem la Naissance du Sauveur, il y avoit aussi plusieurs *esprits des justes sanctifiés*, plusieurs Saints glorifiés, tels, par ex. que Moyse, Enoch, & Elie, qui, au nom de tous les autres Citoyens des Cieux, se joignirent aux Anges pour louer Dieu & pour chanter de concert avec eux, le sublime Cantique dont S. Luc rapporte une partie. Mr. DE VOS adopte ce sentiment, il l'éclaircit & le défend dans le docte Ouvrage que nous avons sous les yeux. Il se fonde principalement sur ces paroles du 15e verset du Chap. II. de St Luc: Και εγενετο ως απηλθον απ' αυτων εις τον ουρανον οι αγγελοι και οι ανθρωποι οι ποιμενες ειπον προς αλληλους &c. Pour faire entendre

l'explication que Mr. DE VOS donne à ces paroles, il faut que nous les traduiſions mot pour mot en ſuivant la conſtruction de l'Original: *Et il arriva qu'après que s'en furent allés d'avec eux au Ciel les Anges & les Hommes les Bergers ſe dirent l'un à l'autre* &c. Dans tous les Exemplaires Grecs, auſſi bien que dans toutes nos Verſions, on a mis une virgule après ἀγγελοι *Anges*, & l'on a ſuppoſé qu'eux ſeuls retournèrent au Ciel, & que par οἱ ἀνθρωποι οἱ ποιμενες *les Hommes les Bergers*, St. Luc n'a entendu que les Bergers, comme s'il avoit dit *les hommes Bergers*, pléonasme dont il y a dit-on, quantité d'exemples dans les Auteurs Grecs tant Sacrés que profanes; où l'on trouve ſi ſouvent Ανδρες Ιουδαιοι, Ανδρες Αθηναιοι, *Hommes Juifs*, *Hommes Athéniens* &c. Le paſſage de *Luc.* II: 15. a donc été conſtamment traduit, comme il l'eſt dans notre Verſion: *Et il arriva qu'après que les Anges s'en furent allés d'avec eux au Ciel, les Bergers dirent entr'eux* &c. Mais M. DE VOS obſerve que le pléonasme qu'on attribue à St. Luc, eſt tout différent de ceux qui ſont ſi familiers aux Ecrivains Grecs, puis que l'Evangéliſte ne dit pas οἱ ἀνθρωποι ποιμενες *les hommes bergers*, mais οἱ ἀνθρω-

ποι

ποι οἱ ποιμενες *les hommes les bergers*, & cette répétition de l'article οἱ *les*, rend le pléonasme ſi extraordinaire qu'il ſeroit difficile d'en alléguer des exemples. Notre habile Critique voudroit donc qu'on mit la virgule après le mot ανθρωποι *les hommes*, & au moyen de cette légère transpoſition d'une virgule, il faudroit traduire: *Et il arriva qu'après que les Anges & les Hommes* (ſç. les Saints glorifiés), *s'en furent allés d'avec eux au Ciel, les Bergers ſe dirent entr'eux* &c. La transpoſition que l'Auteur propoſe ne fera ſans doute aucune peine: on ſait que non ſeulement la diviſion de la Bible en Chapitres & en Verſets, mais auſſi la ponctuation, la ſéparation des phraſes par des points, des virgules &c. ſont aſſez modernes, & que ſouvent cette ponctuation eſt très vicieuſe, & répand de l'obſcurité ſur des paſſages qui d'ailleurs ſeroient fort clairs. Pour expliquer un endroit qui paroît difficile, il ſuffit quelquefois d'en corriger la ponctuation. Mr. DE VOS en allègue pluſieurs exemples, & il éclaircit par-là très heureuſement divers paſſages du N. Teſtament.

AMSTERDAM. *Obſervations Phyſiques & Morales ſur l'Inſtinct des Animaux, leur in-*

duſtrie & leurs mœurs, par HERMANN SAMUEL REIMAR, *Profeſſeur de Philoſophie à Hambourg & Membre de l'Académie Impériale des Sciences de Petersbourg*; *Ouvrage traduit de l'Allemand ſur la dernière Edition*, *par M* Renenume de la Tache, *Capitaine Reformé de l'Infanterie étrangère*, chez *D. J Changuion* 1770. grand *in* 12. deux Vol. dont le 1r. eſt de 288 *pp.* & le 2d. de 373. Nous ferons connoître plus particulièrement, le Trimeſtre prochain, cette bonne Traduction de l'excellent Ouvrage de feu Mr. REIMAR.

J. H. Schneider a imprimé : *Diſcours prononcé à l'Aſſemblée ordinaire de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Pruſſe le Jeudi* 2 *Janvier* 1770. grand *in* 12. de 24 *pp.* Il publie auſſi une Traduction Hollandoiſe de ce même Diſcours.

Le même Libraire a encore imprimé en François & en Hollandois : *Abrégé Chronologique des Epoques, des Inventions, & des Découvertes, les plus remarquables des Arts & des Sciences. Pour ſervir de ſuite à l'Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle*, 1770. *in* 12. *pp.* 61.

HAARLEM. La Société Hollandoiſe des Sciences établie ici, avertit que la Réponſe

ponſe la plus ſatisfaiſante à cette Queſtion; *Qu'eſt-il requis pour l'Art de faire des Obſervations, & jusques où cet Art peut-il contribuer à la perfection de l'Entendement?* eſt celle qui a pour Deviſe: *Vita brevis, ars vero longa, & occaſio magni momenti*, APHOR. HIPP. A l'ouverture du Billet, on a trouvé que l'Auteur de ce Discours eſt Mr. BENJAMIN CARRARD, Min. du St. Evang. à Orbe, Canton de Berne & Fribourg en Suiſſe. La Médaille d'Or lui a donc été adjugée. Parmi les autres Réponſes à cette Queſtion, il s'en trouve un trop grand nombre dignes d'attention, pour que la Société puiſſe leur donner place à toutes dans ſes Mémoires. Elle a cru cependant devoir en diſtinguer deux, l'une qui a pour Deviſe, *Artem experientia fecit, exemplo monſtrante viam*, MANILIUS ASTRON; & l'autre dont l'Epigraphe eſt, *De Natura Naturam ipſam conſule.* Elle ſe propoſe de les faire auſſi imprimer, & pour témoigner ſon eſtime aux Auteurs de ces deux Ecrits, elle leur deſtine à chacun une Médaille d'argent, s'ils veulent bien ſe faire connoître.

La Société propoſe pour le Prix qui doit être adjugé en 1772. le ſujet ſuivant. *Quelles ſont les Maladies auxquelles la Conſtitution*

na-

naturelle de notre Patrie expoſe ſes Habitans? Comment peut-on s'en garantir? Par quels moyens peut-on s'en guérir? Ceux qui voudront concourir au Prix, doivent avoir répondu avant le commencement de la dite année.

La Queſtion propoſée en 1769, & dont les Réponſes doivent être envoyées avant le 1. Janvier 1771. eſt: *Quels ſont les meilleurs moyens de procurer aux eaux la profondeur néceſſaire pour pouvoir y naviger, & les nettoyer des bas fonds qui s'y forment par des dépôts, ſoit de ſable, ſoit de terre glaiſe, ſoit de boue, ſoit enfin de quelque autre matière que ce puiſſe être?* Les conditions ſont toujours les mêmes que celles que nous avons indiquées dans le Tome XXI. de cette *Biblioth.* Part. II. pag. 509.

P. S. Sur le point d'envoyer ces Nouvelles à l'Imprimeur, nous apprenons un fait qui détruit tout le merveilleux de l'anecdote ſur *Garrick*, que nous avons rapportée à la page 417 de ce Journal. Ce fait ſe trouve dans l'*Eſſai ſur la Vie & le Génie de M. Fielding* (1).

„ On

(1) *Eſſay on the Life and Genius of Henry Fielding, Eſqr. by Arthur Murphey*, pag. 79 & ſuiv.

„ On voit, à la tête de l'Edition des Oeuvres de Mr. *Fielding* publiée, pour la troisième fois à *Londres* en 12 Vol. *in* 12. 1766, un portrait de l'Auteur gravé d'après un deſſin de Hogarth. Il eſt ſingulier, dit-on à cette occaſion, que Mr. Fielding, eſtimé comme il l'étoit, par tous les Artiſtes n'ait jamais été peint. Il avoit promis plus d'une fois à ſon ami Hogarth, de ſe faire peindre par lui, & n'a jamais pu s'y réſoudre. On deſiroit cependant d'avoir ſon portrait; Mr. Hogarth eſſaya à pluſieurs repriſes de le faire de mémoire: il deſeſpéroit d'y réuſſir, lorsqu'un heureux hazard lui fit tomber entre les mains une découpure du profil de Fielding, faite par une Dame. C'eſt d'après cette eſpèce d'esquiſſe, qu'il fit le deſſein gravé à la tête de ce Recueil, dans lequel tous ceux qui ont connu l'Auteur, retrouvent ſans peine ſon air & ſes traits".

TABLE

TABLE
DES
MATIERES,
Contenues dans le Trente & Troiſième Tome
DE CETTE
BIBLIOTHEQUE.

A.

A *Beilles*, méthode employée en Luſace pour les multiplier 283.
Académie Royale des Inſcript. & Belles Lett. IIIe Extr. du Tom. XXXII. de ſes *Mémoires*. 1.
——— ——— *Sc. & Belles Lettr. de Berlin*, Extr. du Tom. XVI. de ſon *Hiſtoire* 276. notice des Extraits que Mr. *Paul* a faits des *Mémoires* de cette Academie 425.
Adverſaria Medico-Practica, ann. de cet Ouvr. 468.
Ages,

Ages, voyez *Dixmerie.*

Aimant, notice sur les qualités que cette pierre doit avoir, sur son prix, sur ceux qui la vendent &c. 341 & *suiv.*

Air (*Histoire Naturelle de*), notice de cet Ouvr. de Mr. l'Abbé *Richard* 210.

Alexandre VI, caractère de ce Pape. 351, ses négociations avec Bajazet 352.

Allégorie Orientale sur la vie humaine 144 & *suiv.*

Almanach des Muses, pour l'année 1770, notice de cet Ouvr. 218.

——— ——— ——— *Allemandes* pour l'année 1770, notice de cet Ouvr. 463.

Ame, son siège 384.

Ame des Bêtes, voyez *Bêtes.*

Aminte, belle Edition de cette Comédie Pastorale du *Tasse* 454.

Angelelli (le Marquis), ann. de ses Poésies 449.

Animaux, voyez *Bêtes.*

Antiquités de Pouzzol, Ouvr. ann. 452.

Anville (Mr. *d'*), ann. de plusieurs de ses Mémoires 22.

Apligny (Mr. *le Pileur d'*), notice de son *Essai sur les moyens de perfectionner l'Art de la Teinture.* 429.

Art des Expériences (*L'*), notice de cet Ou-

vr. de Mr. l'Abbé *Nollet* 206. Extr. de cet Ouvr. 338.

Art de prêcher, par Mr. *de Mosheim* 244.

——— *la Peinture*, ann. de ce Poëme du Comte *Chiusole* 455.

——— *Poëtique*, par Mr. *Zanotti*, ann. de cet Ouvr. 449.

Avare (plaisantes disgraces d'un), 148. & *suiv.*

B.

Bajazet, ce Sultan demanda au Pape Alexandre la nomination d'un Chapeau de Cardinal 352.

Bancroft (Mr.), ann. de son *Histoire Natur. de la Guiane* 203.

Batigne (Mr.), ann. de son *Essai sur la Digestion* 232.

Bel-esprit (manie du), 406 & *suiv.*

Benoit (Mme), ann. de son Roman intit. *L'erreur des desirs*, 273.

Bêtes, il est vraisembl. qu'elles ont une ame 382. & que cette ame existera & se perfectionnera dans un état futur 384 & *suiv.*

Beurre, les Anciens en ignorèrent longtemps l'usage 478.

Biebl (Mlle), notice de ses Comédies 236.

Bitaubé (Mr.), notice de son *Eloge de Corneille* 224.

Bonheur (*Lettres Morales sur le*), IIe. Extr. de cet Ouvr. 91.
Bonnet (Mr. *C.*), Ier. Extr. de sa *Palingénésie Philosophique* 377.
Bucboz (Mr.), notice de son *Manuel Médical & usuel des Plantes* 212.

C.

Calvin, réfutation de ce que Mr. *Linguet* dit contre ce Réformateur. 359 son portrait *ibid* & 363.
Cardonne (Mr.). Extr. de ses *Mélanges de Littérature Orientale* 129.
Casti (Mr.), ann. de ses Poésies Lyriques 451.
Cavalli (le P.), ann. de son Poëme sur le *Vésuve* 457.
Chabannon (Mr. *de*), sa Traduct. Franç. de quelques Odes de *Pindare* 2.
Charles-Quint, son portrait 371.
Chirurgien (*Manuel du jeune*), Ouvr. ann. 214.
Chiusole (Mr. le Comte), ann. de son *Art de la Peinture* 455.
Christiern II. Roi de Dannemarc, étoit le plus beau & le plus méchant des hommes 375.
Chymie (vers sur la), 74.

Clarté, qualité eſſentielle du Style 57.
Clavecin oculaire, vers ſur ce ſujet 75.
Clodius (Mr. *E. A.*), jugement ſur ſes *Poéſies* 468
Colpani (Mr. le Comte), ann. de ſes *Poéſies* 456.
Comédies de Mlle. *Biebl* 236. de Mr. *Leſſing* 233.
Corneille (*Pierre*), ſon *Eloge* par Mr. *Bitaubé* 224. parallèle entre Corneille & Racine 228.
Corneille Sévère, Edition que Mr. *Schmid* donne de ſon *Etna* 240.
Corps Calleux, voyez *Germe.*
Cosmographie méthodique & élementaire, ann. de cet Ouvr. 428.
Courage d'un Cadi 138.
Craig, voyez *Religion Chrétienne.*
Création (réflexions ſur les Oeuvres de la), 92 *& ſuiv.*
Création de l'Univers, ann. de ce Poëme du Dr. *Maura* 452.

D.

Damien (*Hiſtoire de Philippine*), notice de ce Roman 238.
Défenſe de ſoi même, notice d'une Diſſertat. ſur ce ſujet 479.

Delille (Mr.), ann. de ſa Trad. Franç. des *Géorgiques de Virgile* 436.
Demandre (Mr.) Extr. de ſon *Dictionnaire de l'Elocution Franç.* 48.
Deſir, réflexions de Mr. *Mérian* ſur le deſir 318. le deſir eſt-il un bien ou un mal? 318.
Devoirs, l'homme ne peut devenir heureux qu'en rempliſſant ſes devoirs 99 *& ſuiv.*
Deux Ages du goût & du génie François, IId Extr. de cet Ouvr. 24.
Dibutade, on lui doit l'invention de la Peinture 68.
Dictionnaire de l'Elocution Françoiſe, Extr. de cet Ouvr. 48.
Dieu, devoirs auxquels les hommes ſont tenus envers lui 99 & *ſuiv.*
Digeſtion (*Eſſai ſur la*), Ouvr. ann. 232.
Dixmerie (Mr. *de la*), IId. Extr. de ſon Ouvr. intit. *Les Deux Ages du Goût & du Génie François* 24.
Donatello, mot de ce Sculpteur 83.
Droit Civil des Provinces-Unies, recherches ſur ſon origine & ſur ſon hiſtoire 42.
Du Four, voyez *Four.*
Duſaulx (Mr.), ann. de ſa Traduct. Franç. des *Satyres de Juvenal* 436.

E.

Egalité des hommes, précis d'une Dissertat. sur ce sujet 473.

Elikink (M. *B.*), ann. de ses *Poésies spirituelles* 246.

Encres de sympathie, diverses manières de les faire 346.

Enfant bien corrigé (*L'*), Pièce de vers de M. l'Abbé *le Mennier* 121.

Entendement humain (*Essai sur les opérations de l'*), notice de cet Ouvr. de M. *Dusour* 433.

Ernesti (Mr. *A. G.*), ann. de son Edition de *Tite-Live* 236.

Erreur des desirs, ann. de ce Roman 223.

Esprit, voyez *Bel-Esprit*.

Essais de Littérature, par M. *Léonard*, Ouvr. ann. 219.

Etrusques, voyez *Vases*.

Euler (MM.), père & fils, ann. de divers Mémoires de leur façon 284.

Euphémon, Idylle 420.

Expériences, voyez *Nollet*.

Ezéchiel, réponse à diverses objections des Incrédules sur quelques actions de ce Prophète 180. & *suiv.* 475. & *suiv.*

E.

Fable intit. *la Précipitation* 222. *L'Eſprit & la Beauté* 443.

Falſois (M. *de*), notice de ſon *Ecole de la Fortification* 234.

Femme (*La Nouvelle*), ann. de ce Roman 444.

Fièvres (*Traité des*), ann. de cet Ouvr. du Dr. *Gibſon* 198.

Flûte, on s'en ſervoit autrefois pour guérir la ſciatique 18.

Folie, précis des Réflexions de M. *de Beauſobre* ſur la nature & les cauſes de la Folie 292. & *ſuiv.* les dérangemens du corps ſont-ils les cauſes premières de la Folie? 293. & *ſuiv.* moyens de la guérir 302. & *ſuiv.* 434.

Fontaine (M.), jugement ſur ſes *Fables* 221.

Fortification, voyez *Falſois*.

Four (M. *du*), ann. de ſon *Eſſai ſur les opérations de l'Entendement humain* 433.

Framery (M.), notice de ſes *Mémoires du Marquis de St. Forlaix* 444.

Francheville (M. *de*), précis de ſa Diſſertation ſur le ſel terreſtre, marin, & coctile 278. ann. de ſa Diſſertat. ſur *l'Iſle de Tarſcis* 320.

G.

Gaione (M.), ann. de ſa *Démonſtration de la Religion* en Sonnets Italiens 453.

Garrick, anecdote ſur ce Comédien Anglois 417. 486.

Gautier (M. *J. B.*), ann. de ſa Trad. Ital. de quelques Odes de *Pindare* 448.

Gellert (M.), ann. de la Trad. Holland. de ſon Ouvr. ſur l'utilité de la Religion 245. Traduct. Franc. de deux de ſes Comedies 336. ſa mort *ibid.*

Généroſité d'*Ali-Ibn-Abbas* 131. d'un Emir 140. de Milord Montague 412.

Génie, s'il eſt incompatible avec le crime 79.

Genre humain, ann. d'un Mémoire de M. *Euler* ſur la mortalité & la multiplication du genre humain 285.

Géorgiques de Virgile, voyez *Lille*.

Germe, le germe indeſtructible du corps glorieux que l'ame revêtira à la réſurrection, ſe trouve vraiſemblablement dans le corps calleux 383.

Gibſon (le Dr. *J.*), ann. de ſon *Traité des Fièvres* 198.

Girard Raigné (M.), jugement ſur ſon Poëme des *Sens* 442.

Glacières de Suiſſe (*Hiſtoire Naturelle des*), Ouvr. ann. 427.

Gleditſch (M.), notice de ſon Mémoire *ſur la multiplication des Abeilles* 283.

Gottſched (M.), morceaux de ſa Tragédie de *Caton* 333. jugement ſur cet Auteur 326.

Gottſched (Mme.), particularités de ſa vie 326.

Goût, notice de l'*Analyſe de la notion du goût* par M. *Formey* 286. définition du goût 286. Le Public a-t-il ſimplement un goût, ou a-t-il effectivement du goût 290.

Gray (*Jeanne*), Poëme du Dr. *Young*, Extr. 105.

Grouner (M.), ann. de ſon *Hiſt. Natur. des Glacières de Suiſſe* 427.

Guiane (*Hiſt. Natur. de la*), ann. de cet Ouvr. 403.

H.

Hamel (*Du*), voyez *Monceau*.

Harmonie, qualité du ſtyle, ce que c'eſt 51. & *ſuiv.*

Hébreux (*anciens*), Diſſertation ſur leur cuiſine, leurs alimens, leur manière de les apprêter &c. 475.

Hennert (M.), ann. de la 2e. Partie de ſon

ſon *Cours des Mathématiques appliquées* 244.

Hiſtoire de l'Acad. Roy. des Sc. & B. Lett. de Berlin, Extr. du Tom. XVI. 276.

Hiſtoire Naturelle de *Northumberland* Ouvr. ann. 202.

——— ——— ——— ——— *la Guiane* 203.

——— ——— ——— ——— *l'Air* 210.

——— ——— ——— *des Glacières de Suiſſe* 427.

——— *Univerſelle du XVIe. Siècle*, par M. *Linguet* Ir. Extr. 348.

Honneur, diſcuſſions ſur les moyens de le recouvrer quand le crime d'autrui l'a fait perdre 445.

I.

Identité perſonnelle, ce que c'eſt 195. 390. & *ſuiv.*

Idylle en proſe intit. *Euphémon* 420.

Jérémie XX: 14-18. explication de ce paſſage 460.

Jeux de la petite Thalie, notice de cet Ouvr. 437.

Juifs, *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, Extr. de cet Ouvr. 157. voyez *Hébreux*.

Jules II. caractère de ce Pape 353.

Jurés, *Recherches sur l'usage & la pratique des Jurés parmi les Grecs & les Romains*, notice de cet Ouvr. du Dr. *Pettingal* 200. & *suiv.*

Juvenal, nouv. Traduct. Franç. de ses Satyres 436.

K.

Kéralio (M. *de*), ann. de sa Traduct. de l'*Hist. Natur. des Glacières de Saisse* 427.

Klopstock (M.), IVe. Extr. de son Poëme intit. *le Messie* 251. ann. de cinq nouveaux Chants de ce Poëme 465.

Kneppelbout (Mr.), précis de trois de ses Dissertations 475.

L.

Lambert (Mr. *de St.*), ann. de son Poëme intit. *les Saisons* 220.

Langborn (le Dr.), jugement sur son Livre intit. *Frédéric & Pharamond*, 195.

Leibnitz, son portrait, 402.

Leland (le Dr. *Jean*), ann. de ses *Sermons* 191.

Léonard (Mr.), ann. de ses *Essais de Littérature* 219.

Lessing (Mr.), ann. de deux de ses Comédies 233.

Lettres de quelques Juifs à Mr. de Voltaire, Extr. de cet Ouvr 157.
—— *aux Académiciens du Royaume*, Extr. 405.
—— *Morales sur le Bonheur*, Ha Extr. de cet Ouvr. 91.
Lille (Mr. l'Abbé *de*), ann. de sa Trad. des *Géorgiques de Virgile* 219.
Linguet (Mr.), notice de son *Theatre Espagnol* 215. It. Extr. de son *Histoire du XVI. Siècle* 348. réfutation de ce qu'il dit de Luther & de Calvin 358 *& suiv.*
Littérature Orientale (*Mélanges de*), Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Cardonne* 129.
Louis XII, sa générosité 353.
Lubec, orgueil des habitans de cette Ville, 376
Luc II: 15. explicat. de ce passage, 480.
Lucie d'Olbery (*Mémoires de*), éloge de ce Roman 224.
Ludwig (Mr. C. G.), ann. de ses *Adversaria e Medico practica* 468.
Luther, portrait qu'en fait Mr. *Linguet* 358. il s'opposa à la Guerre contre les Turcs 368.
Luxe (funestes effets du), 406. *& suiv.*

M.

Margraf (Mr.), ann. de quelques-unes de ses expériences chymiques 282.
Mal, considérations sur l'entrée du mal dans le Monde 95 *& suiv.*
Maladies de l'Esprit, quel est leur Siège 434.
Manuel médical & usuel des Plantes, notice de cet Ouvr. de M. *Buchoz* 212.
——— *du jeune Chirurgien*, Ouvr. ann. 214.
Matthieu (Mr.), ann. de ses *Sermons* 470.
Mélanges de Littérature Orientale; Extr. de cet Ouvr. 129.
Mémoires de l'Acad. Roy. des Inscript. & B. L. IIIe. Extr. du *Tom. XXXII.* 1.
——— *du Marquis de St. Fortunix*, ann. de ce Roman 144.
Mérian (M.), précis de sa Dissertation *sur le Déluge* 318.
Messie (*Le*), IVe. Extr. de ce Poëme 251, ainsi de cinq nouveaux Chants 465.
Meuriers, ann. d'un Poëme Latin sur leur culture 493.
Michaelis (Mr.), ann. de son *Spicilegium Geographiæ Hebræorum* 239.
Michel-Ange, s'il est vrai qu'il aît poignardé un homme pour donner plus de vérité à un crucifix 78.

Mier-

Mierre (Mr. *le*), Extr. de ſon Poëme ſur *la Peinture* 65.

Miniscalchi (Mr. le Comte), ann. de ſon Poëme Latin ſur la culture des Meuriers 455.

Miracles, ils ne ſubjuguent point la volonté 171 & *ſuiv.*

Meiſſy (Mr. *de*), notice de ſes *Jeux de la petite Thalie* 437.

Monceau (Mr *Duhamel du*), ann. de ſon *Traité des Pêches* 432.

Monde, voyez *Terre.*

Monnier (Mr. l'Abbé *le*), ſes vers intitulés *L'Enfant bien corrigé* 121.

Monneye (Mr. *de la*), nouv. Edit. de ſes *Oeuvres* 221.

Mornas (Mr. *Buy de*), notice de ſa *Cosmographie* 428.

Mosheim (Mr. *de*), ann. de la Trad. Holland. de ſon *Art de Prêcher* 244.

Moyſé Mendelsſohn (Mr.), précis de ſa Lettre à Mr. *Lavater* 457.

Muſique, on l'employoit autrefois pour guérir les douleurs du corps, auſſi bien que pour diſſiper les vapeurs mélancoliques. 18.

N.

Naples, voyez *Varius*.
Nicolas (Mr.), ann. de ſon *Manuel du jeune Chirurgien* 214.
Nivernois (le Duc *de*), éloge de ce Seigneur 35.
Nollet (Mr. l'Abbé), notice de ſon *Art des Expériences*, 206. Extr. de cet Ouvr. 338. mort de cet Auteur *ibid.*
Nombre, qualité du ſtyle, ce que c'eſt 51 & *ſuiv.*
Northumberland (*Hiſtoire Natur. & Antiq. de*), ann. de cet Ouvr. 202.
Nuits Angloiſes, Extr. de cet Ouvr. 409.
——— *de Young* (*Les*), IIe. Extr. de la Trad. Franç. de cet Ouvr. 105.

O.

OR, il eſt facile de le rendre potable, 175 & *ſuiv.*
Orientale (*Mélanges de Littérature*), Extr. de cet Ouvr. 129.
Owen (le Dr. *H.*), notice de ſon *Examen de l'état préſent de la Verſion des LXX.* 189.

P.

PAlingénéſie *Philoſophique*, Ie. Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Bonnet* 377.

Pantoufles (les deux), Conte Oriental, 148. & *suiv.*

Passeri, (Mr.), ann. de son Ouvr. sur les Vases Etrusques 447.

Paul (Mr.), notice des Extraits qu'il a faits des Mémoires de l'Acad. Roy. de Prusse 425.

Pêches, voyez *Monceau*.

Peintres (diverses anecdotes concernant les), 81 & *suiv.*

Peinture (*La*), Extr. de ce Poëme de Mr. *le Mierre* 65.

Pennart (Mr.), ann. de sa *Zoologie Britannique* 202.

Pentateuque Samaritain, c'est le Texte Hébreu même écrit en caractères Samaritains 461. précis d'une Dissertation sur ce Pentateuque *ibid.* & *suiv.*

Pettingal (le Dr.), ann. de ses *Recherches sur les Jurés* 200 & *suiv.*

Phosphore d'Urine ou de *Kunkel*, depuis quand on le compose en France 344.

Pileur (*le*), voyez *Apligny*.

Pindare, traduction Franç. de quelques unes de ses Odes 2. & *suiv.* traduct. Italienne 448.

Plagiat du Dr. *Schomberg* 206.

Plantes voyez *Buchoz*. Il n'est point prou-

vé

vé qu'elles ne ſoient pas ſenſibles 392. & ſi elles ſont ſenſibles elles ont une ame, qui ſe perfectionnera dans un état futur 393 & *ſuiv.*

Pline, paſſage remarquable de cet Auteur contre la manie de faire venir des Pays lointains des drogues & des remèdes qui ne valent pas mieux que les indigènes 431.

Poéſie Dramatique (*Réflexions ſur l'utilité de la*), précis de ce Mémoire de Mr. *Sulzer* 305 & *ſuiv.*

Pologne, tableau de ſon Gouvernement 372.

Pope, voyez *Ruſſhead.*

Portraits & Eloges des Hommes illuſtres de la Toſcane, Ouvr. ann. 450.

——— ——— ——— *Peintres, des Sculpteurs, & des Architectes célèbres*, Ouvr. ann. 451.

Pouſſin (*Le*), anecdote ſur ce Peintre 82.

Pouzzol (*Antiquités de*), ann. de cet Ouvr. du P. *Paoli* 452.

Précipitation (*La*), Fable 222.

Prédicateurs célèbres (jugement ſur quelques), 24 & *ſuiv.*

Préſence d'eſprit d'un Page 143.

Prophètes de l'ancien Teſtament juſtifiés par Mr. *Vos* contre les accuſations des Incrédules 242.

Pro-

Provinces-Unies, recherches ſur leurs Loix Civiles 42.

Python, ce mot ne ſe trouve point dans la Bible Hébraïque 186.

R.

RACINE, parallèle de Corneille & de Racine 227.

Redern (M. le Comte *de*), notice d'un Mémoire où il relève une erreur de Newton 277.

Reimar (Mr.), ann. de la Trad. Franç. de ſon Ouvr. ſur l'*Inſtinct des Animaux* 483.

Religion Chrétienne, ſa probabilité bien loin de diminuer, comme l'a prétendu *Craig*, va toujours en croiſſant 193. ſa démonſtration en Sonnets Italiens par M. *Gaiene* 453.

Remèdes, voyez *Pline*.

Reneaume, voyez *de la Tache*.

Rentes viagères, ann. d'un Mémoire de M. *Euler* ſur ce ſujet 285.

Richard (M. l'Abbé), notice de ſon *Hiſtoire Naturelle de l'Air* 210. & *ſuiv.*

Roukens (Mr. *T. L.*), ann. d'une Diſſertat. de ſa façon 246.

Rubens, ſon pinceau manque de légereté 72.

Ruffhead (M.), ann. de ſa *Vie de Pope* 204.

S.

Sage dans la ſolitude (*Le*), Extr. de cet Ouvr. 85.

Saiſons (*Les*), ann. de ce Poëme de M. de *St. Lambert* 220.

Salure des eaux de la mer, quelles en ſont les cauſes 279 & *ſuiv.*

Samaritain, voyez *Pentateuque.*

Schmid (M.), Edition qu'il donne de *l'Etna* de *Corneille Sévère* 240.

Schultes (M.), jugement ſur ſa *Polymnie* 467.

Sciatique, voyez *Flûte.*

Secker (*Thomas*), Archevêque de Cantorbery, jugement ſur ſes *Diſcours ſur le Catéchiſme de l'Egliſe anglic.* 194.

Sens (*Les*), jugement ſur ce Poëme de M. *Girard-Raigné* 442.

Sentences, leur utilité dans les Pièces de Théatre 312.

Septante (*Verſion des*), ſi elle a été altérée par les Juifs 189.

Sermons du Dr. *Leland*, ann. 191.

——— ——— *Worthington* 193.

Sigiſmond, Roi de Pologne, pourquoi ſurnom-

nommé Auguſte 373.
Smith (le Dr. *G.*), jugement ſur ſon nouveau *Syſtême de Médecine* 200.
Soleil, penſées ſur ſon lever 86 & *ſuiv.*
Sophie ou le triomphe des graces ſur la beauté, ann. de ce Roman 446.
Spectacles, leur utilité 305. & *ſuiv.*
Spiegel (M. *van de*), Extr. de ſes *Recherches ſur les Loix civiles des Provinces Unies* 42.
Stiebritz (M.), notice de ſes *Conſidérations ſur l'E. S. & la Religion* 460.
Style, qualités qu'il doit avoir 57.
Sulzer (M.), precis de ſes *Réflexions ſur l'utilité de la Poéſie Dramatique* 305. & *ſuiv.*

T.

Tache (M. *Reneaume, de la*), ann. de ſa Trad. Franç. de l'Ouvr. de M. *Reimar* ſur l'*Inſtinct des Animaux* 483.
Tarſcis (*Iſle de*), ann. d'une Diſſert. de M. *de Francheville* ſur cette Iſle 320.
Teinture (*Art de la*), moyens de la perfectionner 429.
Terre, il eſt très probable que notre Terre a déjà éprouvé au moins une grande révolution, & qu'elle en ſubira encore de nouvelles 386. & *ſuiv.*

Teſtelin (*Henri*), nouv. Edit. de ſon Ouvr. ſur la Peinture & la Sculpture 65.
Thalie (*Petits*), voyez *Maiſſy*.
Théatre, ſon utilité 305. & *ſuiv.*
Théatre Allemand, Extr. de cet Ouvr. 322.
Théatre Eſpagnol, notice de cet Ouvr. 215.
Tite Live, Edition qu'en donne Mr. *Erneſti* 236.
Toſcane, voyez *Portraits*.
Tourneur, (M. *le*), IIe Extr. de ſa Traduct. Franç. des *Nuits de Young* 105.

V.

Varius (*Dominicus Afenus*), ann. de ſes *Inſtitutiones Juris Neopolitani* 453.
Vaſes Etruſques, notice d'un Ouvr. de M. *Paſſeri* ſur ce ſujet 447.
Veau d'or, réponſes à diverſes difficultés que les Incrédules ont propoſées contre l'hiſtoire de l'adoration du veau d'or 166. & *ſuiv.*
Vérités Philoſophiques tirées des Nuits d'Young, jugement ſur cet Ouvr. 439.
Veſuve (*le*), ann. de ce Poëme 457.
Virgile, Trad. Franç. de ſes *Géorgiques* 436.
Voltaire (*Lettres de quelques Juifs à M. de*), Extr. de cet Ouvr. 157.